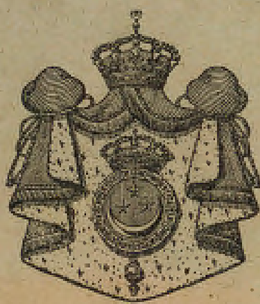
GASTON WIET. — SOIERIES PERSANES

GASTON WIET

SOIERIES PERSANES



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

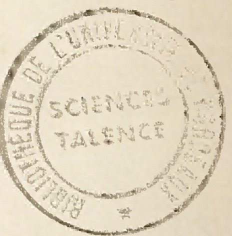
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1948



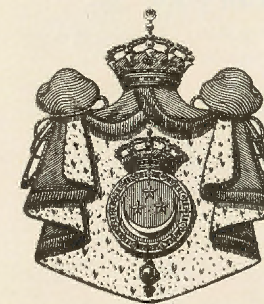
Ce volume constitue le tome LII des *Mémoires de l'Institut d'Égypte*

SOIERIES PERSANES



GASTON WIET

SOIERIES PERSANES



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1947

CE VOLUME CONSTITUE LE TOME LII DES *MÉMOIRES DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE*



A HENRI MASSÉ

EN TÉMOIGNAGE

DE MA PROFONDE AFFECTION

PRÉFACE.

J'adresse mes sentiments d'infinie gratitude au collectionneur qui m'a confié la publication de ces remarquables étoffes. Il m'a fait là un très grand honneur et je lui suis, en outre, redevable d'une immense joie. Il a été témoin de mon premier émerveillement, a connu au jour le jour les progrès de mon étude, laquelle, grâce à de fructueuses collaborations, a été poussée plus loin que je ne pouvais m'y attendre.

J'ai longuement discuté au sujet de ces soieries avec Mme Paul Mallon et avec mon ami R. Ghirshman, et il serait peu décent que je le taise, car je leur ai emprunté des suggestions, beaucoup de suggestions.

L'épigraphie a exigé des heures nombreuses et fastidieuses, et j'ai senti poindre le découragement. Je dois au zèle de mon collaborateur au Musée arabe, Hussein Rached, l'amélioration de quelques lectures et le déchiffrement de certains passages. Mais nous piétinions. Mon collègue Bichr Farès s'est trouvé être le *deus ex machina* : grâce à lui, les inscriptions seront publiées intégralement et sans aucune faute. Il s'est introduit avec une amitié émouvante dans mon travail, et sa connaissance admirable de l'ancienne poésie arabe lui a permis d'identifier tous les textes.

Il n'est pas douteux que les tissus présentés ici ont des qualités de beauté et de noblesse qui se suffisent et qui permettraient de négliger les inscriptions dépourvues de caractère historique. Mais il n'est pas moins vrai que les citations repérées de poésies arabes sur ces étoffes persanes leur

procurent un attrait supplémentaire : je me plais à dire que ce résultat est dû au tenace effort de Bichr Farès.

Cette étude a pour point de départ un ensemble d'objets d'art appartenant au même collectionneur : une aiguière en or et dix-huit pièces d'étoffe. Seize de ces tissus proviennent de Raiy. Je n'ai pas cru devoir publier séparément les trois autres objets : les deux tissus sassanides attestent la permanence de certains motifs décoratifs; l'aiguière, dédiée à un prince bouyide, est de quelques années antérieure aux soieries.

On verra que des ouvrages essentiels n'ont pas été consultés et que j'ai eu parfois recours à des livres de seconde main : j'ai utilisé au mieux les ressources dont je pouvais disposer au Caire.

G. W.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

Abd Al-Aziz Marzuk, *Islam and Fine Arts.* — Le Caire 1944.

Abd Al-Aziz Marzuk, *Zakhrafa fil-akmisha.* — *Al-zakhrafat al-mansudja fil-akmishat al-fatimiya*, Le Caire 1942.

Abul-Fida'. — *Al-mukhtasar fi akhbar al-bashar.* Citations *sub anno.*

Abul-Mahasin. — *Al-Nudjum al-zahira fi muluk misr wal-kahira*, en cours de publication, depuis 1929, Le Caire.

Abu Yusuf. — *Le livre de l'impôt foncier*, traduction Fagnan, Paris 1921.

Adab al-dunya wal-din. — Mawardi, *Adab al-dunya wal-din*, éd., du Ministère de l'Instruction Publique, Le Caire 1914.

Aghani. — Abul-Faradj Isfahani, *Aghani*, en cours de publication depuis 1927, Le Caire.

Ahmed Issa, *Histoire des Bimaristans.* — *Histoire des Bimaristans à l'époque islamique*, Le Caire 1928.

Ahmed Issa, *Ta'rikh al-bimaristanat.* — *Ta'rikh al-bimaristanat fil-islam*, Damas 1939.

Ali Ibn Abi Talib, *Diwan.* — 2ᵉ édition, Le Caire 1330 H.

D'Allemagne. — *Du Khorassan au pays des Bakhtiaris. Trois mois de voyage en Perse*, Paris 1911.

Ambassade au Kharezm. — *Relation de l'Ambassade au Kharezm de Riza Qouly Khan*, publié, traduit et annoté par C. Schefer, Paris 1876-1879.

Amida. — Van Berchem et Strzygowski, *Amida*, Heidelberg 1910.

Arib. — *Silat ta'rikh al-Tabari*, forme le XIIᵉ volume de l'édition du Caire de l'Histoire de Tabari.

Arnold, *Painting in Islam.* — Londres 1928.

Arnold, *Preaching.* — *The Preaching of Islam*, Londres 1896.

Arnold et Grohmann, *The islamic Book.* — Leipzig 1929.

Celal Esad Arseven, *L'art turc.* — Istanbul 1939.

L'art, des origines à nos jours. — Éditions Larousse, Paris, après 1932.

Art et archéologie iraniens. — Moscou et Leningrad 1939.

Artin, *Blason.* — *Contribution à l'étude du blason en Orient*, Londres 1902.

Arts de l'Iran. — *Les Arts de l'Iran. L'ancienne Perse et Bagdad*, Catalogue de l'Exposition de la Bibliothèque nationale, Paris 1938.

Avertissement. — Mas'udi, *Livre de l'avertissement et de la révision*, traduit par Carra de Vaux, Paris 1897.

Bahrami, *Carreaux.* — *Recherches sur les Carreaux de Revêtement lustré dans la Céramique persane du XIIIᵉ au XVᵉ siècle*, Paris 1937.

Baladhuri. — *Futuh al-buldan*, Leyde 1866.

Baltrusaitis, *L'art médiéval en Géorgie.* — *Études sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris 1929.

Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse.* — *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*, Paris 1861.

Barbier de Meynard, *La poésie en Perse.* — Paris 1877.

Barthold, *Turcs.* — *Histoire des Turcs d'Asie centrale*, adaptation française par Mme M. Donskis, Paris 1945.

Barthold, *Turkestan.* — *Turkestan down to the Mongol invasion*, trad. anglaise, Publications du *Gibb Memorial*, 1928.

Biruni. — *Al-Athar al-bakiya*, Leipzig 1878.

Van Berchem, *Inschriften aus Armenien.* — Tirage à part de Lehmann-Haupt, *Materalien zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens*, Gottingen.

Blachère, *Un poète arabe.* — *Un poète arabe du IVe siècle de l'Hégire : Abou t-Tayyib al-Motanabbi*, Paris 1935.

Blochet, *Enluminures.* — *Les enluminures des manuscrits orientaux, turcs, arabes, persans de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1926.

Blochet, *Peintures.* — *Les peintures des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale*, Paris 1920.

Boreux, *Catalogue des antiquités égyptiennes.* — *Musée du Louvre, Antiquités égyptiennes*, Paris 1932.

Bréhier, *L'art en France.* — *L'art en France des invasions barbares à l'époque romane*, Paris 1930.

Nancy Pence Britton, *Early islam. Textiles.* — *A study of some early islamic Textiles in the Museum of Fine Arts Boston*, Boston 1938.

Browne. — *A Literary History of Persia*, Cambridge 1928.

Brutails. — *Pour comprendre les monuments de la France*, Paris 1922.

Bundari. — *Ta'rikh daulat al Saldjuk*, Le Caire 1900.

Butler, *Islamic Pottery.* — Londres 1926.

Cetani, *Chronographia.* — *Chronographia islamica*, Paris.

Cætani, *Cronografia.* — *Cronografia generale del bacino mediterraneo e dell'oriente musulmano*, Rome 1923.

Cahun. — *Introduction à l'histoire de l'Asie*, Paris 1896.

Carra de Vaux, *Penseurs.* — *Les Penseurs de l'Islam*, Paris.

Casanova, *Histoire de la Citadelle du Caire.* — *Mémoires de la Mission française du Caire*, tome VI, Paris 1897.

100 Masterpieces Muhammadan and Oriental. — Victoria and Albert, Londres 1931.

Céramique égyptienne. — *La céramique égyptienne de l'époque musulmane*, Bâle 1922.

Christensen. — *L'Iran sous les Sassanides*, Paris 1936.

C.I.A., Égypte. — Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*, *Mémoires de la Mission française*, XIX (I); Wiet, *Matériaux*, *Mémoires de l'Institut français*, LII (II).

C.I.A., Jérusalem. — Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*, *Mémoires de l'Institut français*, XLIII (I), XLIV (II).

Cohn-Wiener. — *Das Kunstgewerbe des Ostens*, Berlin.

Cole, *Ornament.* — *Ornament in european Silks*, Londres 1899.

Collection Côte. — *Quelques pièces de la collection Claudius Côte*, Lyon 1912.

Collection J. M. — Catalogue de vente; Paris 1922.

Collection Tabbagh. — Catalogue de vente; Paris 1935.

Contenau. — *Manuel d'archéologie orientale*, Paris 1927-1931.

Cour, *Ibn Zaidoun.* — *Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaidoun*, Constantine 1920.

Cox, *Soieries.* — *Les soieries d'art depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris 1914.

Création. — Le *Livre de la Création et de l'Histoire* de Makdisi, publié et traduit par Huart, Paris 1899-1919.

Dalton, *Byz. Art.* — *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford 1911.

Danthine, *Le palmier-dattier.* — *Le palmier-dattier et les arbres sacrés dans l'iconographie de l'Asie occidentale ancienne*, Paris 1937.

Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse ancienne.* — Paris 1885.

Darmesteter, *Le Mahdi.* — *Le Mahdi depuis les origines de l'islam jusqu'à nos jours*, Paris 1885.

Defrèmery, *Mém. d'histoire orientale.* — Paris 1854-1862.

Desroches-Noblecourt, *Le style égyptien.* — Paris 1946.

Desvergers, *Arabie.* — Paris 1847.

Devonshire, *Influences.* — *Quelques influences islamiques sur les arts de l'Europe*, Le Caire, 1935.

Diehl, *Manuel.* — *Manuel d'art byzantin*, Paris 1910.

Dieulafoy. — *Espagne et Portugal*, Paris 1921.

Diez, *Kunst.* — *Die Kunst der islamischen Völker*, Berlin, 2e éd., 1922.

Dimand, *Handbook.* — *A Handbook of mohammedan decorative arts*, 1re éd., New-York 1930; 2e éd., 1944.

Dimashki. — *Manuel de la cosmographie au moyen âge*, traduit par Mehren, Copenhague 1874.

Dinawari. — *Al-akhbar al-tiwal*, Leyde 1888.

Djahiz, *Livre des beautés et des antithèses.* — Leyde 1898.

Djahshiyari. — *Kitab al-wuzara' wal-kuttab*, Leipzig 1926.

Dussaud, *Religion des Nosairis.* — *Histoire et religion des Nosairis*, Paris 1900.

Ebersolt, *Orient et Occident.* — Paris et Bruxelles 1928-1929.

Eclipse. — *The Eclipse of the Abbasid Caliphate*, ed. and transl. by Amedroz and Margoliouth, Oxford 1920-1921.

Encyclopédie. — *Encyclopédie de l'Islam*, édition française.

Exhibition of Persian Art. — *Catalogue of the international Exhibition of Persian Art at the Royal Academy of Arts*, 3e éd., Londres 1931.

Exposition d'art musulman d'Alexandrie. — Alexandrie 1925.

Exposition des Gobelins. — *Exposition des tapis et tapisseries d'Orient de haute époque*, Paris 1934.

Exposition persane de 1931. — Wiet, *L'exposition persane de 1931*, Le Caire 1933.

Fakhri. — *Histoire du Khalifat et du Vizirat*, éd. Derenbourg, Paris 1895; trad. Amar, Paris 1910.
Von Falke. — *Decorative Silks*, Berlin et Londres 1922.

Bichr Fares, *L'honneur chez les Arabes.* — *L'honneur chez les Arabes avant l'Islam*, Paris 1932.
Fihrist. — Ibn Al-Nadim, *Fihrist*, Le Caire.
Flemming. — *Textile Kunste*, Berlin.

Gabriel, *Monuments turcs d'Anatolie.* — Paris 1931-1934.
Gabriel, *Voyages archéologiques.* — *Voyages archéologiques dans la Turquie orientale*, Paris 1940.
Gabriel-Rousseau, *L'art décoratif musulman.* — Paris 1934.
Gaudefroy-Demombynes. — Gaudefroy-Demombynes et Platonov, *Le monde musulman et byzantin jusqu'aux Croisades*, Paris 1931.
Gaudefroy-Demombynes, *Institutions.* — *Les institutions musulmanes*, 3e éd., Paris 1946.
Gayet, *Art arabe.* — Paris 1893.
Géogr. d'Aboulfida. — *Géographie d'Aboulfida*, trad. Reinaud et Guyard, Paris 1848-1883.
Gibb. — *The arabs Conquests in central Asia*, Londres 1923.
Ghuzuli. — *Matali' al-budur fi manazil al-surur*, Le Caire 1299 H.
Glück, *Kunstgewerbe.* — in Bossert, *Geschichte des Kunstgewerbes aller Zeiten und Völker*, vol. IV, Berlin.
Glück et Diez. — *Die Kunst des Islam*, Berlin 1925.
Gobineau, *Religions.* — *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, Paris 1928.
Gobineau, *Trois ans en Asie.* — Paris 1905.
De Goeje, *Fragmenta.* — *Fragmenta historicorum arabicorum*, Leyde 1869.
De Goeje, *Mémoires sur les Carmathes.* — *Mémoires d'histoire et de géographie orientales*, Leyde 1886.
Goldziher, *Dogme et loi de l'islam.* — Trad. Arin, Paris 1920.
Goldziher, *Muh. Studien.* — *Muhammedanische Studien*, Halle 1888-1890.
Grote-Hasenbalg, *Orientteppich.* — Berlin 1922.
Grousset. — *Les civilisations de l'Orient*, Paris 1930.
Grousset, *Hist. des Croisades.* — *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris 1934-1936.

Halphen. — *Les Barbares*, Paris 1930.
Hautecoeur et Wiet, *Mosquées du Caire.* — Paris 1932.
D'Hennezel, *Catalogue.* — *Musée historique des tissus. Catalogue des principales pièces exposées*, Lyon 1929.
D'Hennezel, *Le Musée historique des tissus.* — Paris 1922.
D'Hennezel, *Lyon.* — Paris 1914.
D'Hennezel, *Pour comprendre.* — *Pour comprendre les tissus d'art*, Paris 1930.
Hilal Sabi, *Wuzara.* — *Kitab al-Wuzara*, ed. by Amedroz, Leyde 1904.
Hitti. — *History of the Arabs*, Londres 1937.
Hobson, *Islamic Pottery.* — *A Guide to the Islamic Pottery of the Near East*, Londres 1932.

Huart, *Histoire.* — *Histoire des Arabes*, Paris 1912-1913.
Huart, *La Perse.* — *La Perse antique et la civilisation iranienne*, Paris 1925.
Huart, *Littérature.* — *Littérature arabe*, Paris 1912.
Hudud. — *Hudud al-Alam*, transl. and explain. by Minorsky, Londres 1937.

Ibn Al-Athir. — *Al-Kamil.* Citations *sub anno.*
Ibn Al-Fakih. — *Compendium libri kitab al-buldan*, Leyde 1885.
Ibn Duraid. — *Genealogisch-etymologisches Handbuch*, Göttingen 1854.
Ibn Fadl-Allah, *Ta'rif.* — *Al-ta'rif bil-mustalah al-sharif*, Le Caire 1312 H.
Ibn Haukal. — *Viæ et regna*, Leyde 1873.
Ibn Kalanisi. — *History of Damascus*, Leyde 1908.
Ibn Khallikan. — *Wafayat al-a'yan*, Boulak 1299 H.
Ibn Khordâdhbeh. — *Al-masalik wal-mamalik*, Leyde 1889.
Ibn Muyassar. — *Annales d'Égypte*, Le Caire 1919.
Ibn Rôsteh. — *Al-a'lak al-nafisa*, Leyde 1892.
Ibn Sairafi, *Ishara.* — in *Bulletin de l'Institut français*, tome XXV.
Idrisi. — *Géographie*, trad. Jaubert, Paris 1836-1840.
Ikd Farid. — Ibn Abd Rabbihi, *al-ikd al-farid*, Boulak 1293 H.
Illustrated Souvenir. — *Persian Art. An illustrated Souvenir of the Exhibition of Persian Art at Burlington House London 1931*, Londres 1931.
Istakhri. — *Viæ regnorum*, Leyde 1870.

Kalkashandi. — *Subh al-a'sha fi sina'at al-insha*, Le Caire 1913-1919.
Kazwini, *Athar al-bilad.* — Göttingen 1848.
Kendrick, *Muhammadan textiles.* — *Catalogue of Muhammadan textiles of the medieval period*, Londres 1924.
Kodama. — *Kitab al-kharadj*, Leyde 1889.
Koechlin et Migeon, *Cent planches.* — *Cent planches d'art musulman*, Paris 1928.
Kremer. — *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, Vienne 1875-1877.
Kuhnel, *Islamische Kunst.* — Tirage à part de Anton Springer, *Handbuch der Kunstgeschichte*, vol. VI, Leipzig 1929.
Kuhnel, *Islamische Stoffe.* — Berlin 1927.
Kuhnel, *Maurische Kunst.* — Berlin 1924.
Lamm, *Cotton.* — *Cotton in mediaeval textiles of the near East*, Paris 1937.

Lane-Poole, *Art of the Saracens.* — *The Art of the Saracens in Egypt*, Londres 1886.
Laurent, *L'Arménie.* — *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*, Paris 1919.
Le Bon, *Civilisation.* — *La civilisation des Arabes*, Paris 1884.
Legacy of Islam. — Arnold et Guillaume, *The Legacy of Islam*, Oxford 1931.
Levi-Provençal, *Histoire d'Espagne.* — *Histoire de l'Espagne musulmane*, Le Caire 1944.

Levi-Provençal, *L'Espagne au xe siècle.* — *L'Espagne musulmane au xe siècle*, Paris 1932.
Livre des Rois. — Trad. Mohl, Paris 1876-1878.
Longhurst, *Ivories.* — *Catalogue of Carvings in Ivory*, Londres 1927-1929.
Longpérier, *Oeuvres.* — *Oeuvres de A. de Longpérier*, Paris 1883.

Madjani l-adab. — Cheikho, *Madjani l-adab fi hada'ik al-arab*, Beyrouth.
Makrizi. — *Khitat*, éd. de Boulak et éd. Wiet, in *Mémoires de l'Institut français*, Le Caire.
Makrizi, *Suluk.* — *Al-Suluk li-ma'rifa duwal al-muluk*, Le Caire 1934; trad. Blochet, Paris 1908.
Marçais, *La Berbérie musulmane.* — *La Berbérie musulmane et l'Orient au moyen âge*, Paris 1946.
Marçais, *Manuel.* — *Manuel d'art musulman, L'architecture. Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile*, Paris 1926-1927.
Marçais, *Moyen âge.* — *Histoire du moyen âge. Le monde oriental*, par Ch. Diehl et G. Marçais, Paris 1936.
Massé, *Firdousi.* — *Firdousi et l'épopée nationale*, Paris 1935.
Massé, *Saadi.* — *Essai sur le poète Saadi*, Paris 1919.
Massignon, *Hallaj.* — *Al-Hallaj, martyr mystique de l'Islam*, Paris 1922.
Massignon, *Salman Pak.* — *Salman Pâk et les prémices spirituelles de l'islam iranien*, Paris 1934.
Mawardi. — *Les statuts gouvernementaux*, trad. Fagnan, Alger 1915.
Meisterwerke. — Sarre et Martin, *Die Ausstellung von Meisterwerken muhammedanischer Kunst in München 1910*, Munich 1910.
Mélanges Browne. — *A volume of oriental Studies presented to Ed. Browne*, Cambridge 1922.
Meyerhof, *Von Alexandrien nach Bagdad.* — Tirage à part de *Sitzungberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin 1930.
Mez. — *Die Renaissance des Islams*, Heidelberg 1922.
Michel Le Syrien. — *Chronique de Michel le Syrien*, éd. et trad. par Chabot, Paris 1900-1910.
Migeon, *Arts musulmans.* — Paris 1926.
Migeon, *Manuel.* — *Manuel d'art musulman. Les arts plastiques et industriels*, 1re éd., Paris 1907; 2e éd., 1927.
Migeon, *Orient musulman, Armes.* — *Musée du Louvre. Orient musulman. Armes, sculptures, bois, ivoires, bronzes et cuivres*, Paris 1922.
Migeon, *Orient musulman, Cristaux.* — *Musée du Louvre. Orient musulman. Cristaux de roche, verres émaillés et céramiques*, Paris 1922.
Migeon, *Tissus.* — *Les arts du tissu*, Paris 1909.
Minorsky, *Dailamites.* — *La domination des Dailamites*, Paris 1932.
Mokaddasi. — *Descriptio imperii moslemici*, Leyde 1876-1877.
Mubarak Ghaleb, *Ankara.* — Istanbul 1923-1928.
Muir, *Caliphate.* — *The Caliphate. Its rise, decline, and fall*, Edimbourg 1915.
Muwashsha. — Al-Washsha, *Kitab al-muwashsha*, Leyde 1887.

Nariman. — *Iranian Influence on moslem Literature*, transl. from the russian of M. Inostranzev, Bombay 1918.

Nasir-I-Khosrau. — *Safar Nameh*, Paris 1881.
Nazim. — *The Life and Times of Sultan Mahmud of Ghazza*, Cambridge 1931.
Nuwairi. — *Nihayat al-arab fi funun al-adab*, en cours de publication depuis 1923, Le Caire.
Nuzhat al-kulub. — Éd. et trad. Le Strange, Londres 1915-1918.

Orbeli et Trever. — *Orfèvrerie sassanide*, Leningrad 1935.

Pauty, *Bois sculptés.* — *Bois sculptés d'églises coptes*, Le Caire 1930.
Pauty, *Catalogue des bois sculptés.* — *Les bois sculptés jusqu'à l'époque ayyoubide*, Le Caire 1931.
Peirce et Tyler. — *L'art byzantin*, Paris 1932-1934.
Pérès, *La poésie andalouse.* — *La poésie andalouse en arabe classique au xie siècle*, Paris 1937.
Périer. — *Vie d'al-Hadjdjadj d'al-Hadjdjadj ibn Yousof*, Paris 1904.
Perron, *Femmes arabes.* — Paris-Alger 1858.
Persian Textiles. — N. A. Reath et E. B. Sachs, *Persian Textiles*, New Haven 1937.
Pézard, *Céramique.* — *La céramique archaïque de l'islam et ses origines*, Paris 1920.
Pfister, *Textiles de Palmyre, I et III.* — Paris 1934 et 1940.
Pfister, *Toiles imprimées.* — *Les toiles imprimées de Fostat et de l'Hindoustan*, Paris 1938.
Pinto. — *Le biblioteche degli Arabi nell'età degli Abbassidi*, Florence 1928.
Pope, *Introduction.* — *An Introduction to Persian Art*, Londres 1930.
Pope, *Masterpieces.* — *Masterpieces of Persian Art*, New-York 1945.
Prairies. — Mas'udi, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris 1861-1877.
Prisse d'Avennes. — *L'Art arabe d'après les monuments du Kaire*, Paris 1873.
Prolégomènes. — Ibn Khaldun, *Prolégomènes*, trad. de Slane, Paris 1862-1868.

Quatremère, *Hist. des Mongols.* — *Histoire des Mongols de la Perse*, Paris 1836.
Quatremère, *Mélanges d'histoire.* — *Mélanges d'histoire et de philologie orientale*, Paris 1854.

Rabino, *Mazandaran.* — *Mazandaran and Astarabad*, Londres 1928.
Rawandi, *Rahat al-sudur.* — *The Rahat us-sudur wa ayat us-surur*, Londres 1921.
Reinaud, *Monumens du duc de Blacas.* — *Monumens arabes, persans et turcs, du cabinet de M. le duc de Blacas*, Paris 1828.
Renan, *Averroès.* — *Averroès et l'Averroïsme*, Paris 1866.
Répertoire. — *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, en cours de publication depuis 1931, Le Caire.
D. Ross, *Art of Egypt.* — *The art of Egypt through the ages*, Londres 1931.
D. Ross, *Persian Art.* — Londres 1930.

Sadighi. — *Les Mouvements Religieux Iraniens au IIe et au IIIe siècle de l'hégire*, Paris 1938.
Sa'id Abdalusi, *Tabakat al-umam.* — Trad. Blachère, Paris 1935.

SAKISIAN, *La miniature persane.* — *La miniature persane du XIIe siècle au XVIIIe siècle*, Paris 1929.
SALLES, *Arts musulmans.* — *Histoire universelle des arts*, sous la direction de Louis Réau : *Arts musulmans, Extrême-Orient*, Paris 1939.
SALMON, *Bagdadh.* — *L'introduction topographique à l'histoire de Bagdadh*, Paris 1904.
SAM'ANI. — *Kitab al-ansab*, Londres 1912.
SAMI HADDAD, *Ma'athir al-arab.* — *Arab Contributions to the medical Sciences*, Beyrouth 1936.
SARRE. — *Die Kunst des Alten Persien*, Berlin 1925.
SARRE, *Erzeugnisse islam. Kunst.* — Berlin 1906.
SARRE, *Seldsch. Kunst.* — *Seldschukische Kleinkunst*, Leipzig 1909.
SARRE ET HERZFELD. — *Archäologische Reise im Euphrat-und Tigris-Gebiet*, Berlin 1911-1920.
Sasanidische Kunst. — *Staatliche Museen in Berlin*, Berlin 1937.
SAUVAGET, *Historiens.* — *Historiens arabes*, Paris 1946.
SCHLUMBERGER, *Épopée byzantine.* — Paris 1900-1906.
SCHLUMBERGER, *Nicéphore.* — *Un empereur byzantin au dixième siècle, Nicéphore Phocas*, Paris 1890.
SCHULZ, *Pers.-Islam. Miniaturmalerei.* — *Die persische-islamische Miniaturmalerei*, Leipzig 1914.
SCHWARZ. — *Iran im Mittelalter*, Leipzig 1896-1929.
SÉDILLOT. — *Histoire générale des Arabes*, Paris 1877.
SHAHRASTANI. — *Kitab al-milal wal-nihal*, éd. Cureton, Leipzig 1846.
Siyaset-Nameh. — NIZAM OUL-MOULK, *Siasset Nameh*, trad. Schefer, Paris 1893.
SMIRNOF. — *Argenterie orientale*, Pétersbourg 1909.
Spanish Art. — *Burlington Magazine Monograph*, II, Londres 1927.
Cleves STEAD, *Fantastic Fauna.* — Le Caire 1935.
LE STRANGE. — *The lands of the eastern Caliphate*, Cambridge 1905.
LE STRANGE, *Baghdad.* — *Baghdad during the Abbasid Caliphate*, Londres 1924.
STRZYGOWSKI, *Asien.* — *Asiens bildende Kunst*, Augsbourg 1930.
Studien zur Kunst des Ostens. — Mélanges dédiés à Strzygowski, Vienne 1923.
Survey. — A. U. POPE, *A Survey of Persian Art*, Oxford 1938-1939.
SYKES, *History of Persia.* — Londres 1915.

TABARI. — *Ta'rikh al-rusul wal-muluk*, Leyde 1879-1901.
TAIFUR. — *Kitab Baghdad*, Leipzig 1908.
TAIMUR, *Taswir.* — *Painting, sculpture and the reproduction of living figures among the Arabs*, éd. Zaky M. Hassan, Le Caire.
Tanbih. — MAS'UDI, *Kitab al-tanbih wal-ishraf*, Leyde 1894.
TERRASSE, *L'art hispano-mauresque.* — Paris 1932.
THA'ALIBI, *Lata'if al-ma'arif.* — *Lataifo 'l-ma arif*, éd. P. de Jong, Leyde 1867.
THA'ALIBI, *Yatimat al-dahr.* — Damas.

VAN VLOTEN, *Recherches.* — *Recherches sur la domination arabe*, Amsterdam 1894.
VOLLBACH ET KÜHNEL, *Late antique coptic and islamic Textiles.* — Londres 1926.

WELLHAUSEN. — *The arab Kingdom and its fall*, transl. by Margaret Graham Weir, Calcutta 1927.
WIET, *Album du Musée arabe.* — Le Caire 1930.
WIET, *Expos. d'art musulman, 1947.* — *Exposition d'art musulman, Février-mars 1947*, Le Caire 1947.
WIET, *Exposition persane de 1931.* — Le Caire 1933.
WIET, *Guide sommaire.* — *Musée national de l'art arabe. Guide sommaire*, Le Caire 1939.
WIET, *Miniatures.* — Forme le tome XLVII des *Mémoires de l'Institut d'Égypte*, Le Caire 1943.
WILKINSON, *Shah Namah.* — *Book of the Persian Kings*, Londres 1931.
WITTEK, *Islamische Milet.* — WULZINGER, WITTEK ET SARRE, *Das Islamische Milet*, Berlin et Leipzig 1935.

YAHYA D'ANTIOCHE. — *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, Script. ar., série III, vol. VII.
YAHYA EL-KHACHAB, *Nasir è Hosraw.* — Le Caire 1940.
YA'KUBI, *Historiæ.* — *Ibn Wadhih qui dicitur al-Ja'qubi historiæ*, éd. Houtsma, Leyde 1883.
YA'KUBI, *Les Pays.* — Trad. Wiet, Le Caire 1937.
YAKUT. — *Geographisches Worterbuch*, éd. Wustenfeld, Leipzig 1866-1870.
YAKUT, *Irshad.* — *The Irshad al-arib ila ma'rifat al-adib*, éd. Margoliouth, Londres 1909-1927.

ZAKI HASAN, *Fil-funun al-islamiya*, Le Caire 1938.
ZAKI HASAN, *Funun Iraniya.* — *Al-funun al-iraniya fil-asr islami*, Le Caire 1940.
ZAKI HASAN, *Kunuz.* — *Kunuz al-Fatimiyin*, Le Caire 1938.
ZAKI MUBARAK, *La prose arabe.* — *La prose arabe au IVe siècle de l'Hégire (Xe siècle)*, Paris 1931.
ZAMBAUR. — *Manuel de généalogie et de chronologie*, Hanovre 1927.

« *Il n'y a culture que dans une continuation.* »

André Gide, *Journal.*

« *Un peuple disparaît avec ses lois, ses mœurs, sa politique, ses conquêtes ; il ne subsiste de son histoire qu'un morceau de marbre ou de bronze, et ce témoin suffit.* »

Eugène Fromentin,

Les maîtres d'autrefois.

AVANT-PROPOS.

On voudra bien m'excuser si je me reporte à une vingtaine d'années en arrière. Gaston Migeon encourageait mes débuts dans l'archéologie musulmane, et je me laissais guider par cet homme affectueux et d'un goût exquis. Il me signala un jour l'existence à Paris d'une soierie persane de belle dimension, à l'état neuf. C'est grâce à lui que je fis la connaissance de M. et Mme Paul Mallon, auxquels je devais me lier par une solide amitié. Ceux-ci me montrèrent alors, non sans un certain mystère, la veste, depuis fameuse, inscrite au nom du prince bouyide Baha' al-daula, que je fus le premier à identifier, sinon à publier [1]. Cette découverte, qui suivait de peu l'invention du tissu de Saint-Josse [2], ne me laissait pas insensible.

Survint l'Exposition persane de Londres. On ne dira jamais assez le profit que nous en avons tiré et dans tous les domaines. Durant deux mois, je m'y suis promené chaque jour, emplissant mes yeux des trésors assemblés. On concevra sans peine notre enthousiasme lorsque nous fûmes invités à contempler une imposante juxtaposition de tissus d'époque musulmane.

J'avais bientôt la possibilité d'identifier un second fragment jusque-là mal interprété à cause des difficultés de lecture de l'inscription [3]. Et dans le bureau du conservateur du Département des Tissus du Victoria and Albert Museum, je déchiffrais un autre morceau, dont on ignore la situation actuelle [4].

Je percevais dès cet instant, et le répétais autour de moi, que l'art de cette période n'avait pas dit son dernier mot.

Le Catalogue de l'Exposition présentait deux tissus avec la mention : « Found at Bibi Shahr Banu near Raiy » [5]. Et dans une notice parue dans le *Burlington Magazine*, M. Leigh Ashton apportait les précisions suivantes [6] :

« Recently a certain number of pieces have been excavated at Bibi Shahr Banu,

[1] *Exposition persane de 1931*, p. 21, n° 15 et pl. XXVII.

[2] *Exposition persane de 1931*, p. 7, n° 3 et pl. XXVI.

[3] *Répertoire*, VII, n° 2577.

[4] *Répertoire*, V, n° 1956.

[5] *Exhibition of Persian Art*, p. 36, n° 38 H, 48, n° 72.

[6] Leigh Ashton, *Textiles*, *Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 22.

a hill near Raiy (Rhagès). The site was not dug at one and the same time, but the type of textile discovered was in every case similar and though these have since been separated, a certain number of pieces have been brought together for the exhibition. When I visited the site in 1927, shortly after the excavation had been completed, they had uncovered a twelve-sided brick chamber with small radiating chapels in which coffins of wood were found and remains of silks tissues of the highest quality.»

Tout récemment, M. Upham Pope fournit quelques lumières nouvelles [1] :

«In the winter of 1925, suddenly, in a few hours, more than fifty superlative examples were uncovered accidentally, one of the momentous discoveries in the history of textiles. They were found in graves, evidently of royal personnages, at the base of a ruined tomb-tower on the site of Raiy, just south of Teheran.

«Several tomb-towers remained standing, and a number of these monuments, including some nearly a thousand years old, are still more or less intact, despite the hazards of time and circumstance which have felled many earthquakes and other hazards of time and circumstance which have felled many more.

«One abandoned tower at Raiy, on the shoulder of a rocky little hill that overlooked the city, apparently had for centuries provided a welcome refuge for shepherds and others who keep watch by night. Here, generation after generation, they built their fires, until a deep bed of ashes and other rubbish had accumulated, so that when at last the tower did collapse, there was a thick protective cushion between the heap of bricks and the two burial vaults beneath. Cracks in the vault, however, there were, so that jackals sniffed the odour of death and, according to Mr. Rowland Read, who examined the site immediatly after the graves were opened and made a careful study of conditions, they dug their way through to fetch a few bones. Their track made an excellent drain for rain and snow to pour out of the crypt, so that comparatively little moisture seeped into the graves.

«The tower ruins were untouched when, in 1925, a sheperd saw in the dust near the broken wall the glint of gold. Buried treasure! The words wafted into the bazaars, and hopeful diggers got to work. Down into the crypt they penetrated, and there were the remains of burials — disintegrated coffins, broken skeletons, scattered bones, and dim, mysterious vestments. No gold. They went deeper still, but found only more burials and more fabrics.

[1] *Illustrated London News,* janvier 1943, p. 48.

«Since no loot had been uncovered except the one little earring which had first caught the sheperd's eye, long since lost to view in the excitement, and the silks, the latter were promptly distributed among the antiquaries, who were as promptly to the last man arrested and jailed, to give the Government time of decide what to do next. To hold the looters, however, was not to have hold of the loot. Several pieces were confiscated from one dealer of foreign birth, and he was fined the presumed value of others that he had mailed out of the country. The rest had vanished.

«No one knows how, but, little by little, pieces appeared on the Paris market : by 1931, twenty-one examples from these graves could be shown in the Burlington House Persian Exhibition; by 1935, seven more had come to light, and were included in the Leningrad Persian Exhibition; in 1937, when the textile chapters of *A Survey of Persian Art* were completed, fifty-two different designs (one tapestry-woven, one dyed) were known; and by 1940 three additional designs had come out, of which two were shown in the New York Persian Exhibition, the third being of non-Persian origin, perhaps from Asia Minor.

«Almost all these silks are now in museums : two superb examples and three lesser, but still valuable, pieces in the Victoria and Albert Museum; four fragments in the Musée de Cluny in Paris; and practically all the rest in the United States, most of them distributed about equally between the Hobart Moore Memorial Collection in Yale University and the Textile Museum of Washington.»

On mesure donc toute l'importance de cette découverte en apprenant qu'à l'Exposition de Londres, sur vingt-trois fragments de tissus attribuables aux xᵉ, xiᵉ et xiiᵉ siècles, dix-sept [1] provenaient de Bibi Shahr Banu. D'autre part, sur les soixante numéros cités dans le *Survey*, quarante-trois viennent du même endroit [2].

Depuis cette date, M. Pope a fait connaître une remarquable soierie trouvée dans les mêmes parages [3].

Nous ajoutons à la série seize pièces nouvelles d'une exceptionnelle qualité.

Comme j'en aurai besoin au cours de cette notice, j'estime devoir dresser la liste complète des étoffes découvertes dans le site de Bibi Shahr Banu [4]. Je présente en

[1] Trois d'entre eux sont considérés aujourd'hui par Mᵐᵉ Phyllis Ackerman comme byzantins : *Exhibition of Persian Art,* nᵒˢ 38 O, 40, 66.

[2] Le numéro 72 de l'Exposition, en provenance de Bibi Shahr Banu, est passé sous silence (voir plus loin, p. 8).

[3] *Illustrated London News,* janvier 1943, p. 48.

[4] D'après *Survey,* III, p. 1998, n. 5.

premier lieu la nomenclature du *Survey*, en conservant les numéros d'ordre, ce qui facilitera les citations ultérieures [1].

2. — Collection Indjoudjian.

9. — Museum of fine Arts de Boston; Textile Museum de Columbia; Collection Kevorkian; Musée de Cluny : — *Exhibition of Persian Art*, p. 47, n° 62 (XIe-XIIe siècles); — *Persian Textiles*, pl. 52 (XIe-XIIe siècles); — *Survey*, III, p. 2005, fig. 644, 2006, 2194 (XIe-XIIe et XIIe-XIIIe siècles).

12. — Textile Museum de Columbia : — *Exhibition of Persian Art*, p. 48, n° 73; *Répertoire*, VI, n° 2177; *Persian Textiles*, pl. 51; *Survey*, III, p. 2009; VI, pl. 984.

13. — Art Institute de Chicago : — *Exhibition of Persian Art*, p. 36, n° 38 H (XIIe siècle); *Répertoire*, VII, n° 2577; *Survey*, III, p. 2009; VI, pl. 984.

14. — Collection Rabenou : — *Survey*, I, p. 885; III, p. 2001, 2010; VI, pl. 987 (XIe-XIIe siècles); Zaki Hasan, *Funun iraniya*, pl. 108.

15. — Collections Côte et Moore : — *Survey*, III, p. 2010, 2191, 2194; VI, pl. 986 (XIe-XIIe siècles).

16. — Collection Côte : — *Survey*, III, p. 2010, 2191; VI, pl. 986.

17. — Collection Moore : — Wiet, *La valeur décorative de l'alphabet arabe, Arts et métiers graphiques*, n° 49, p. 12; *Survey*, III, p. 2011, 2191; VI, pl. 997 (XIIe siècle); Zaki Hasan, *Fil-funun al-islamiya*, p. 41; Zaki Hasan, *Funun iraniya*, pl. 109.

18. — Collection Ackerman-Pope : — *Survey*, III, p. 2011, fig. 646, 2191 (XIe-XIIe siècles).

19. — Textile Museum de Columbia : — *Exhibition of Persian Art*, p. 35, n° 38 F (XIIe siècle); *Persian Textiles*, pl. 53 (XIIe siècle); *Art et archéologie iraniens*, pl. VI (XIe-XIIe siècles); *Survey*, III, p. 2011, 2194; VI, pl. 985 (XIe siècle).

20. — Victoria and Albert Museum : — *Exhibition of Persian Art*, p. 34, n° 34 (Xe-XIe siècles); 100 *Masterpieces Muhammadan and Oriental*, pl. 4 (XIe siècle); Leigh Asthon, *Textiles, Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 22, 26 B (XIe-XIIe siècles); Pope, *Introduction*, fig. 69 (XIIe siècle); *Ars islamica*, II, p. 85 (XIe siècle); *Art et archéologie iraniens*, pl. V (XIe-XIIe siècles); *Survey*, I, p. 885; III, p. 2012, 2190; VI, pl. 990 (XIe-XIIe siècles)

[1] Cette liste se trouve dans le *Survey*, III, p. 2029-2042.

21. — Collection Pozzi et Bliss : — *Exhibition of Persian Art*, p. 35-36, nos 38 B et P (Xe-XIe siècles); *Illustrated Souvenir*, p. 68 (XIe-XIIe siècles).

22. — Victoria and Albert Museum : Collections Moore et Ackerman : — *Survey*, I, p. 886; III, p. 2013, fig. 648, 2188 (deuxième moitié du XIIe siècle); Pope, *Masterpieces*, p. 109 (XIIe siècle).

23. — Musée de Cluny; Collection Bliss : — *Exhibition of Persian Art*, p. 36, n° 38 K et L (XIe siècle); Leigh Asthon, *Textiles, Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 26 D (XIe-XIIe siècles); *Persian Textiles*, pl. 16 (XIe-XIIe siècles); *Survey*, I, p. 886; III, p. 2014, fig. 649 (XIe-XIIe siècles).

26. — Textile Museum de Columbia; Collection Pozzi : — Koechlin et Migeon, *Cent planches*, pl. LXII (art égyptien ou persan, XIe-XIIe siècles); Schmidt, *Persische Stoffe, Ars islamica*, II, p. 88-89, 91 (XIIe-XIIIe siècles); *Persian Textiles*, pl. 17 (XIe-XIIe siècles); *Survey*, III, p. 2015; VI, pl. 989 (XIIe siècle).

28. — Textile Museum de Columbia : — Leigh Asthon, *Textiles, Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 26 E (XIe-XIIe siècles); Hall, *Exhibition of Islamic Art, Ars islamica*, IV, p. 491, fig. 16 (XIIe siècle); *Survey*, III, p. 2015, 2189; VI, pl. 994 (XIIe siècle); Pope, *Masterpieces*, p. 108 (XIIe siècle).

30. — Collection Acheroff : — *Arts de l'Iran*, p. 77, n° 242 (VIIIe-IXe siècles); voir plus loin, pl. XXII.

31. — Textile Museum de Columbia; Collection Loewi et Indjoudjian : — Wiet, *Tissu musulman du nord de la Perse, Revue des Arts asiatiques*, X, pl. LVIII (Xe siècle); *Survey*, III, p. 2013.

32. — Victoria and Albert Museum; Collection Mme Mallon : — *Persian Textiles*, pl. 18 (XIe-XIIe siècles).

33. — Victoria and Albert Museum; Collections Acheroff et Bliss : — Schmidt, *Pers. Seidenstoffe, Ars islamica*, II, p. 85, fig. 2 (XIe siècle); *Arts de l'Iran*, p. 82, n° 262 (Xe-XIe siècles); Talbot Rice, *Paris Exhibition of Iranian Art, Ars islamica*, V,

p. 284, fig. 5 (xie-xiie siècles); *Art et archéologie iraniens,* pl. IV (Syrie [?], xie siècle).

34. — Collection Indjoudjian.

35. — Collection Indjoudjian : — *Survey,* III, p. 2016, fig. 650 (xiie-xiiie siècles).

36. — Collection Indjoudjian : — *Survey,* III, p. 2016, fig. 650 (xiie-xiiie siècles).

37. — Collection Ackerman : — *Survey,* III, p. 2016, 2037, fig. 659 (xiie-xiiie siècles).

39. — Collections Moore et Ackerman : — *Survey,* III, p. 2018, fig. 651, 2189, 2190, 2194 (deuxième moitié du xiie siècle).

40. — Collections Moore et Ackerman : — *Survey,* III, p. 2018, fig. 652, 2188, 2190 (xie-xiie siècles).

42. — Collection Moore : — *Survey,* III, p. 2019; VI, pl. 988 (xie-xiie siècles).

43. — Rhode Island School of Design; Textile Museum de Columbia : — *Exhibition of Persian Art,* p. 35, n° 38 G (xiie siècle); *Illustrated London News,* janvier 1931, p. 36 (xie siècle); *Persian Textiles,* pl. 19 (xiie siècle); *Survey,* III, p. 2019, 2194; VI, pl. 988 (xiiie siècle); Pope, *Masterpieces,* p. 109 (xiie siècle).

44. — Textile Museum de Columbia.

45. — Textile Museum de Columbia : — *Exhibition of Persian Art,* p. 36, n° 38 N (xie siècle); *Persian Textiles,* pl. 12 (xie-xiie siècles); *Survey,* III, p. 2191, 2194; VI, pl. 989 (xiie siècle).

46. — Collection Moore.

47. — Collection Ackerman : — *Survey,* III, p. 2001, 2019, 2191; VI, pl. 985 (xie-xiie siècles).

48. — Textile Museum de Columbia; Collection Ackerman-Pope : — *Exhibition of Persian Art,* p. 34, n° 33 (xiie siècle); *Survey,* III, p. 2019, 2020, fig. 653, 2024, 2192 (xie-xiie siècles).

49. — Collection Ackerman, puis Detroit Institute of Arts : — *Survey,* III, p. 2019, 2021, fig. 654, 2024-2025, 2194 (xiie siècle); Pope, *Masterpieces,* p. 107 (xiie siècle).

50. — Textile Museum de Columbia; Musée de Cluny; Metropolitan Museum : — *Exhibition of Persian Art,* p. 34, n° 38 A (xiie siècle); *Persian Textiles,* pl. 61-61 A (xiie siècle); *Art et archéologie iraniens,* pl. V (xie-xiie siècles); *Survey,* I, p. 885; III, p. 2020, 2192, 2194; VI, pl. 991 (deuxième moitié du xiie siècle); *Bull. Metrop. Museum,* XXV, p. 171 (xiie siècle).

51. — Textile Museum de Columbia; Detroit Institute of Arts : — Wiet, *Exposition d'art persan, Syria,* XIII, pl. XX; *Exhibition of Persian Art,* p. 37, n° 39 (xiie siècle); *Persian Textiles,* pl. 70 (xie-xiie siècles); *Survey,* III, p. 2022, 2194; VI, pl. 984 (xie siècle).

52. — Collection Ackerman : — *Survey,* III, p. 2022, fig. 655 (xiiie siècle).

53. — Textile Museum de Columbia; Collection Moore : — *Exhibition of Persian Art,* p. 36, n° 38 J (xiie siècle); *Persian Textiles,* pl. 69 (xe-xiie siècles); *Survey,* III, p. 2022; VI, pl. 993 (xiie-xiiie siècles).

54. — Collection Ackerman-Pope : — *Survey,* III, p. 2022, 2023, fig. 656, 2192 (xiie-xiiie siècles).

55. — Detroit Institute of Arts; Victoria and Albert Museum; Collection Elsberg : — *Survey,* III, p. 2022, 2023, fig. 656, 2192, 2193 (xiie-xiiie siècles).

57. — Museum of fine Arts de Boston; Collections Moore et Ackerman : — *Survey,* III, p. 2023, 2024, fig. 657, 2192, 2193 (xiie-xiiie siècles).

58. — Collection Moore : — *Survey,* III, p. 2023, 2192; VI, pl. 992 (xiie-xiiie siècles).

60. — Sur le marché de Paris.

Mme Phyllis Ackerman se refuse à classer comme persans sept autres tissus trouvés également à Bibi Shahr Banu, dont trois étaient exposés à Londres (*Survey,* III, p. 1998, n. 5) : — *Exhibition of Persian Art,* p. 36, n° 38 O (seldjoukide, xe-xie siècles), p. 37, n° 40 (persan ou byzantin, xiie siècle); *Burlington Magazine,* janvier 1931, p. 22, 26 C (seldjoukide ou byzantin, xie-xiie siècles); p. 47, n° 66 (Perse ou Mésopotamie, xie-xiie siècles); Tattersall, *Carpets and Textiles, Apollo,* février 1931, p. 87 (xie-xiie siècles); *Art et archéologie iraniens,* pl. XCIV (xie-xiie siècles).

Je dois à la courtoisie du Conservateur du Département des Tissus au Victoria and Albert Museum, M. W. Digby, la photographie de la pièce qui avait été exposée

à Londres en 1931 et dont le *Survey* ne fait pas état : *Exhibition of Persian Art,* p. 48, n° 72 (seldjoukide, XIIIe siècle). Un autre fragment du même tissu, appartenant à M. Marquet de Vasselot, a été publié : KOECHLIN et MIGEON, *Cent planches,* pl. LXII (art siculo-arabe, XIIe siècle), ainsi qu'un second, du Museum of Fine Arts de Boston : *Persian Textiles,* pl. 20 (seldjoukide, Asie-mineure, XIIIe-XIVe siècles).

Au moment de l'exposition de Londres, M. Pope présentait Bibi Shahr Banu au public comme une « reine de Raiy »[1]. Sans doute, la formule n'était pas inédite, mais lorsque P. M. Sykes l'employait, il n'était pas dupe du sens honorifique qu'il convenait de donner à l'expression[2] et identifiait cette « reine » à coup sûr.

Il s'agit de la fille du dernier roi sassanide, sur le nom de laquelle les diverses sources ne sont pas d'accord. Certaines fournissent Shahré, que la tradition a retenu. Cette princesse aurait été l'épouse d'un fils du calife Ali, le malheureux Hosain, le martyr de Kerbéla. Peu à peu, on donna à la défunte les titres de *Bibi* et de *Banu,* qui, tous deux, signifient « grande dame, princesse », l'un devant précéder, l'autre devant suivre le nom propre[3].

On conçoit aisément l'importance politique de cette princesse. « C'est un point de doctrine incontesté en Perse, écrit de Gobineau[4], que les Alides seuls ont droit à porter légitimement la couronne, et cela en leur double qualité d'héritiers des Sassanides, par leur mère, Bihi Shahr Banu, fille du dernier roi Yezdéguerd, et d'imam, chef de la religion vraie. Tous les princes non Alides sont des souverains de fait; aux yeux des gens sévères, ce sont mêmes des tyrans; dans aucun cas, personne ne les considère comme des détenteurs de l'empire à titre régulier. »

Ce n'est pas le lieu d'examiner si ce mariage appartient à l'histoire ou à la légende,

[1] *Introduction,* p. 149.

[2] SYKES, *History of Persia,* II, p. 44.

[3] *Création,* V, p. 205; *Encyclopédie,* I, p. 730-731; BROWNE, I, p. 229, n. 2; PERRON, *Femmes arabes,* p. 313-315; ARNOLD, *Preaching,* p. 179; *Survey,* I, p. 81.

Charles Schefer, savant si averti des choses de la Perse, n'a pas reconnu la princesse sassanide : « La montagne (de Tabarak, nom de la citadelle de Raiy) porte aujourd'hui le nom de montagne de Bibi Shahr Banu, à cause du tombeau d'une femme morte en odeur de sainteté, et qui fut regardée comme la patronne protectrice de la ville » (*Ambassade au Kharezm,* p. 233, n. 2).

Une petite-fille du même Yezdéguerd aurait été la mère du calife omeyyade Yazid III (TABARI, I, p. 2873; *Prairies,* VI, p. 31-32; ABUL-MAHASIN, I, p. 226, 299; THA'ALIBI, *Lata'if al-ma'arif,* p. 44, 54; PÉRIER, p. 242; MUKADDASI, p. 257; BROWNE, I, p. 317-318; HITTI, p. 332.

[4] GOBINEAU, *Religions,* p. 226, 299-300; GOBINEAU, *Trois ans en Asie,* p. 365; BROWNE, I, p. 392; IV, p. 393; CHRISTENSEN, p. 502; GROUSSET, I, p. 167-168.

et d'ailleurs il en est de cette question comme du problème de la légitime filiation des Fatimides : les moyens nous font défaut. Cette princesse vit dans l'esprit des Persans avec sa double qualité d'héritière des Sassanides et de mère des imams. Au XIe siècle, le *Kabus-Nameh* lui consacrait un chapitre[1], et un drame, la *Passion de Shahr Banu,* a même été composé[2] pour les représentations théâtrales, analogues à nos Mystères, si populaires en Perse.

Son tombeau est donc à Raiy. « Il y a, dit encore de Gobineau[3], le pèlerinage de Bibi Shahr Banu, *madame la patronne de la ville,* à trois heures de Téhéran, ermitage où se trouve le tombeau d'une grande sainte et où les femmes seules sont admises. Si un homme était assez osé pour pénétrer dans cette enceinte sacrée, il n'est pas certain qu'il en fût quitte à moins d'une mort instantanée. On passe ordinairement huit jours dans cet asile révéré et, comme il est en grande réputation, on y vient de fort loin. J'ai rencontré des caravanes de pénitentes, montées sur des mulets, sous la conduite d'un ou deux domestiques, et qui arrivaient du Mazandéran, c'est-à-dire de plus de quarante lieues. Elles prenaient en grande patience les fatigues du voyage et paraissaient s'amuser beaucoup. »

Ces renseignements étant donnés, il convient de signaler qu'on s'est servi abusivement du nom de Bibi Shahr Banu, sans conteste avec la plus entière bonne foi. En fait, ces soieries ont toutes été découvertes dans un ensemble de collines situées à quelque deux kilomètres au sud-ouest du sanctuaire de la sainte, au nord du point n° 3 sur la carte de Pézard[4]. Ce dernier note encore en 1909 que la foule se précipite les jours de fête pour rendre visite à cette tombe et ajoute : « Les ruines sont très nombreuses; elles sont malheureusement très abîmées et la proximité du sanctuaire musulman rend impossible le sondage des tépéh. »

Ainsi par sa sainteté même, ce sanctuaire s'est providentiellement révélé un excellent abri contre la destruction et le vol. Ce fait explique pourquoi ces étoffes nous sont parvenues en parfait état de conservation et de fraîcheur.

[1] BROWNE, II, p. 280-281.

[2] BROWNE, I, p. 130-134; *Encyclopédie,* IV, p. 748.

[3] *Trois ans en Asie,* p. 423.

[4] *Mémoires de la Délégation en Perse,* XII, p. 56 et le Levé des ruines de Rhagès au 50.000^e.

DEUX SOIERIES SASSANIDES.

I (pl. I).

Serge épaisse, 46 × 48. Chaîne jaune ; trame en trois couleurs, jaune, bleue et verte. Les ailes des lions et le corps des cerfs sont actuellement de nuance marron, tirant sur le noir, mais ils peuvent avoir été rouges à l'origine ; en tout cas, ils sont encore d'un puissant relief.

C'est par ce procédé de teintes foncées que sont accusés, sur le tissu de Sainte-Ursule de Cologne [1], le corps des lions, les ailes des griffons et des bêtes fabuleuses qui attaquent le cavalier.

Une seule étoffe [2], à ma connaissance, comporte la même ordonnance, celle du Textile Museum de Columbia, que j'ai eu l'occasion d'étudier [3]. Il s'agit ici d'un carré posé sur la pointe, dont le cadre est formé d'une combinaison de rubans. Ceux-ci s'enchevêtrent de manière à composer des tresses rigides qui inscrivent de petits polygones : ces lignes ne semblent prendre de l'élan que pour s'arrêter et, par un zigzag, revenir en arrière.

A l'intérieur de cet encadrement compliqué, décoré de la série de perles traditionnelles dans l'art sassanide, se déroule une curieuse scène symbolique, peut-être le dernier acte d'une chasse.

Deux princes affrontés, en costume d'apparat, montés sur des éléphants ailés, saisissent par la patte un lion debout. Au bas, des lions ailés terrassent des cerfs.

Les cavaliers sont des géants, plus longs que ne sont les éléphants de la trompe à la queue et, bien que les jambes ne soient pas proportionnées au buste, elles sont encore plus hautes que les pattes des éléphants. L'homme paraît d'autant plus allongé qu'il

[1] Dieulafoy, p. 22, fig. 59 ; Migeon, *Tissus*, p. 11 ; *Meisterwerke*, IV, nos 2249-2250 ; D'Allemagne, II, pl. à p. 138 ; Sarre, pl. 98 ; Von Falke, fig. 68 ; D'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 16, fig. 30 ; Strzygowski, *Asien*, p. 242 ; G. Lechler, *The Tree of Life*, *Ars islamica*, IV, p. 376, fig. 5.

[2] Comparer toutefois un tissu qui de la collection Vignier a passé au Textile Museum de Columbia (L. Ashton, *Textiles*, *Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 26 E ; H. B. Hall, *Exhibition of islamic Art*, *Ars islamica*, IV, p. 491, fig. 16 ; *Survey*, VI, pl. 994 ; Pope, *Masterpieces*, p. 108).

[3] *Un tissu musulman du nord de la Perse*, *Revue des Arts asiatiques*, X, pl. LVIII.

est sanglé dans un vêtement très ajusté, et cette minceur provoquée accroît sa stature. L'immensité du corps humain dérive d'ailleurs d'une conception de hiérarchie : l'exagération de la taille est de rigueur pour un prince, comme pour le situer en dehors du commun des mortels. Le cavalier, par sa prestance, domine non seulement le lion qui n'en peut plus, mais encore le pachyderme qu'il chevauche. J'avais déjà noté que le fauconnier, sur la soierie de Columbia, était un être de dimensions excessives et j'avais cité un vers d'Antara : « C'est un guerrier de haute stature, et ses vêtements paraissent envelopper un grand arbre plutôt qu'un homme [1] ». Dans le *Livre des Rois,* les souverains et les héros « portent haut la tête » : c'est même une formule stéréotypée, puisqu'on la rencontre plus d'une centaine de fois. On doit convenir qu'elle peut viser la fierté morale, pourtant le poète précise que « Rustem portait la tête plus haut que tout le peuple » [2]. D'autre part, la taille des princes est comparée au cyprès [3], « qui jette au loin son ombre [4], à la distance de plusieurs milles » [5].

Le vêtement est collant, sans plis, échancré au cou, enrichi de galons à motifs géométriques, de passementeries brodées. Les manches descendent jusqu'au poignet. C'est, à quelques détails près, la tenue des cavaliers sur le tissu de Sainte-Ursule et sur une autre pièce sassanide du Musée de Berlin [6].

Cette convention était de mise chez les sculpteurs assyriens : « Pour mieux rendre sensible aux spectateurs la richesse des broderies des costumes, l'artiste a de parti pris supprimé les plis que ne manquait pas de faire l'étoffe, et il a dessiné ces broderies sur une surface plane » [7].

Le cavalier est donc rude et roide, et sa pose orgueilleuse s'accentue du fait qu'il est guindé : son maintien, qui contraste avec la fougue des éléphants, montre qu'il est sûr de sa force ou qu'il est inconscient. Il porte un bonnet hémisphérique, que serre un diadème garni de perles ; une sorte de gros pompon flanqué de deux rubans symé-

(1) *Un tissu du nord de la Perse, Revue des Arts asiatiques,* X, p. 175.

(2) *Livre des Rois,* I, p. 351.

(3) *Livre des Rois, passim,* notamment I, p. 55, 56, 88, 106, 112, 188, 204, 308.

(4) *Livre des Rois,* I, p. 95 ; III, p. 420.

(5) *Livre des Rois,* I, p. 308.

(6) Pour la pièce de Sainte-Ursule, voir plus haut, p. 11, n. 1. Celle du Musée de Berlin a été souvent reproduite : Migeon, *Tissus,* p. 13, 355 ; *Meisterwerke,* IV, n° 2247 ; D'Allemagne, II, pl. à p. 140 ; Sarre, pl. 99 ; Von Falke, fig. 69 ; Grote-Hassenbalg, *Orientteppich,* I, fig. 114 ; Flemming, p. 65 ; Cohn-Wiener, p. 91 ; Lechler, *The Tree of Life, Ars islamica,* IV, p. 376, fig. 7 ; Salles, *Arts musulmans,* p. 6 D, fig. 4 D ; Leroi-Gourhan, *Chasses, Revue des Arts asiatiques,* XIII, p. 116, fig. 298, 119, fig. 306.

(7) Contenau, III, p. 1188.

triques surmonte le tout : on peut se référer à la coiffure du tissu de Berlin. C'est évidemment, dans les deux cas, la couronne de la dernière époque sassanide, couronne crénelée, surmontée d'un globe et d'une paire d'ailes [1].

Comme sur le tissu de Berlin, la chevelure, ondulée, est rejetée en arrière et retombe sur les épaules. L'expression de la physionomie, taillée en lame de couteau, est tendue. Le nez et la bouche sont très rapprochés. Le nez est busqué, proéminent et pointu ; le menton accuse une saillie très prononcée ; les yeux sont largement ouverts ; l'oreille est une sorte de point d'interrogation qui se perd dans les cheveux. La seule main visible enserre la grosse patte d'un lion : aussi les doigts sont-ils très longs.

Le cavalier est d'une belle rigidité verticale, sans aucune déviation de la cuisse, comme s'il prenait appui sur des étriers. L'homme est silhouetté dans une pose familière à l'antique Orient : le visage est de profil, puis le buste se présente de face, et une torsion replace les jambes de profil. Ainsi, l'épaule du fond est escamotée, à la mode sassanide [2].

Le prince a les pieds nus, qui reposent sur de curieux étriers, décorés de franges rigides comme les dents d'un rateau : on ne saurait imaginer que le peintre a pensé à des éperons pour éléphant. Le cavalier aux pieds nus est assez rare [3] : il se retrouve sur le tissu de Berlin.

Les pieds sont tournés la pointe en bas, comme il est d'usage pour les représentations sassanides [4], où, même dans la marche, on voit des hommes dressés sur la pointe des pieds [5].

(1) De Longpérier, *Œuvres,* I, p. 78 ; Huart, *La Perse,* p. 176 ; Herzfeld, *Malereien,* p. 40, fig. 24, 4 ; Christensen, p. 86, 251.

(2) Sarre, p. 42.

(3) Von Falke, pl. IV.

(4) Longperrier, *Œuvres,* I, p. 91 ; Dieulafoy, p. 19, fig. 52 ; p. 15, fig. 44 ; Smirnof, pl. XXVI-XXXII, XXXIV, XXXIX, CXIV ; *Meisterwerke,* II, pl. 122 ; Sarre, pl. 32, 82, 83, 104, 106, 107, 113, 115, 145 ; Diez, *Kunst,* 1re éd., p. 12, fig. 16 ; Von Falke, p. 13, fig. 70 et fig. 22 ; Huart, *La Perse,* p. 149, fig. 18 ; Glück et Diez, p. 432 ; Cohn-Wiener, p. 85-86, fig. 65-66 ; Grousset, I, 124, fig. 99, 132, fig. 106, 134, fig. 107 ; Migeon, *Expos. d'art oriental, Gazette des Beaux-Arts,* juin 1926, p. 319, 330 ; Strzygowski, *Asien,* p. 381, fig. 395 ; D. Ross, *Persian Art,* pl. à p. 102 ; Orbeli et Trever, pl. 5, 6, 9-12, 14, 15, 17 ; Christensen, p. 247, fig. 25 ; *Bulletin American Institute Persian Art,* juin 1934, p. 22 ; Erdmann, *Das Datum des Tak-i Bustan, Ars islamica,* IV, p. 90 ; *Arts de l'Iran,* pl. IV ; Salles, *Arts musulmans,* p. 5, fig. 2 ; *Survey,* IV, pl. 206, 208-211, 213, 214, 218, 231, 239 ; Dimand, *Handbook,* 2e éd., p. 17, fig. 9 ; Pope, *Masterpieces,* p. 57 ; Herzfeld, *Am Tor von Asien,* p. XXIII, LIII ; Cottevieille-Giraudet, *Coupes et camée, Revue des Arts asiatiques,* XII, pl. XXX, fig. 3.

(5) Sarre, p. 36-37, pl. 75 ; Grousset, I, p. 125, fig. 100.

Tous les princes sassanides, à cheval, ont les jambes tombant très bas. Mais lorsqu'il s'agit de simples particuliers, juchés sur des éléphants, le sculpteur montre bien que leurs jambes ne peuvent atteindre que le milieu de l'abdomen de l'éléphant [1].

Ce dernier est très court sur pattes. Les sabots sont nettement dessinés, et la bête porte à chaque patte un gros bracelet orné de perles. Son corps est entièrement décoré, au point qu'il est difficile de faire le départ entre les motifs censés figurer un pelage fourni et les chamarrures dont l'animal est couvert. Il semble harnaché comme un cheval. Une frange part de la bouche pour aboutir sous le ventre. Sur son dos est étalé un grand tapis de selle, bordé d'un rang de perles. Les défenses sont projetées verticalement; la trompe, levée, maintient la patte du lion, et la bouche est grande ouverte, comme si l'animal barrissait. Les oreilles sont normalement grandes. La queue, assez ridicule chez l'éléphant par sa dimension et son aspect stupide, possède ici la petitesse voulue, mais au lieu de pendre inévitablement, elle se relève dans une courbe gracieuse et se termine en pinceau, tel un chasse-mouches. Le fait n'est pas unique [2] et n'est pas négligé sur les deux étoffes sassanides auxquelles nous avons déjà fait allusion.

Nous avons mentionné la hauteur du prince en signalant qu'elle était conforme aux convenances. En prenant la chose à rebours, on peut constater que l'éléphant n'est pas à l'échelle de son cavalier. L'auteur de *Gulliver* a fait spirituellement remarquer que les peintres représentaient les éléphants toujours trop petits.

Les ailes, richement décorées, sont nettement sassanides, et on les retrouve, avec des variantes, sur de nombreuses étoffes. Elles sont divisées en trois parties : l'articulation a la forme d'une amande; elle est suivie d'une bande plus ou moins large, perpendiculaire à l'aile; enfin, les pennes proprement dites se présentent en système décroissant, telle une flûte de Pan, la plus longue penne se retournant en volute [3].

(1) Diez, *Kunst*, 1re éd., pl. I; Sarre, p . 86, 88, 96 ; Glück et Diez, p. 130 ; Erdmann, *Das Datum des Tak-i Bustan, Ars islamica,* IV, p. 88 ; Salles, *Arts musulmans,* p. 5, fig. 2 ; *Survey,* IV, pl. 164, 165 ; De Morgan, *Mission scientifique en Perse,* IV, p . XXXVII ; Herzfeld, *Am Tor von Asien,* pl. XLV XLVI, XLVIII.

(2) Tissu byzantin de Sainte-Ursule de Cologne (Diehl, *Manuel,* I, p. 273, fig. 135 ; Peirce et Tyler, II, pl. 185).

Tissu alexandrin du Victoria and Albert Museum (Von Falke, fig. 43).

Tissu byzantin de Milan (Von Falke, fig. 55).

Tissu byzantin de Mozat (Von Falke, pl. VI).

Tissu d'Antioche (*Illustrated London News,* août 1936, p. 275).

Voir un plat sassanide du Musée de l'Ermitage (*Survey,* IV, pl. 218).

(3) Sarre, pl. 102 ; Pfister, *Gobelins sassanides, Revue des Arts asiatiques,* VI, pl. II; *Survey,* IV, pl. 135, 166, 199, 200 ; Pope, *Masterpieces,* p. 56.

Deux gros fleurons, l'un plus volumineux que l'autre, volent au-dessus de la croupe des éléphants. Il s'agit des boules oblongues qui font partie du harnachement sassanide et qui pendillent au flanc des chevaux ou, comme ici, flottent au vent [1]. L'une d'elles est particulièrement gigantesque sur un plat du Musée de l'Ermitage [2].

J'ai recueilli naguère quelques renseignements sur l'iconographie de l'éléphant dans l'art musulman [3] et je voudrais amorcer ici l'inventaire des étoffes. En voici la nomenclature :

Tissu persan de Saint-Josse, au Musée du Louvre [4];
Tissu persan de la collection Bliss [5];
Tissu persan d'une église d'Aragon, au Musée de Berlin [6];
Tissu mésopotamien de Saint-Isidore de Léon [7];
Tissu persan de Siegbourg [8];
Tissu persan de Liège [9];
Tissu byzantin des Musées de Barcelone, de Berlin et de la Cooper Union [10];
Tissu byzantin du tombeau de Charlemagne [11].

(1) Dieulafoy, p. 19, fig. 52 ; Smirnof, pl. XXV-XXVII, XXIX-XXXII, XXXIV, CXXIV ; *Meisterwerke,* II, pl. 122 ; Sarre, pl. 71, 82, 83, 104, 107, 108, 113-115, 145 ; Huart, *La Perse,* p. 149, fig. 18 ; Glück et Diez, p. 432 ; Migeon, *Expos. d'art oriental, Gazette des Beaux-Arts,* juin 1926, p. 319, 330 ; Grousset, I, p. 132, fig. 106, 133, fig. 107 ; Von Falke, p. 13, fig. 70 et fig. 22 ; Strzygowski, *Asien,* p. 381, fig. 395 ; D. Ross, *Persian Art,* pl. à p. 102 ; *L'art, des origines à nos iours,* p. 94 ; Orbeli et Trever, pl. 3, 4, 9-11, 15, 17 ; Longpérier, *Œuvres,* I, p. 85, 91 ; Christensen, p. 87, 174, 226, fig. 20; *Sasanidische Kunst,* fig. 10 ; Erdmann, *Das Datum des Tak-i Bustan, Ars islamica,* IV, p. 90 ; *Arts de l'Iran,* pl. IV ; *Survey,* IV, pl. 208, 212-214, 218, 229, 231 ; Pope, *Masterpieces,* p. 57 ; Herzfeld, *Am Tor von Asien,* pl. LIII ; Cottevieille-Giraudet, *Coupes et camée, Revue des Arts asiatiques,* XII, pl. XXX, fig. 3.

(2) *Survey,* IV, pl. 209.

(3) *Deux pièces de céramique égyptienne, Ars islamica,* III, p. 174, 177.

(4) *Répertoire,* IV, n° 1507 ; Ebersolt, *Orient et Occident,* I, pl. XXIV ; Von Falke, p. 16, fig. 95 ; *Arts de l'Iran,* p. 78, n° 244 ; Lamm, *Cotton in mediaeval Textiles,* p. 112, fig. 60 ; *Art et archéologie iraniens,* pl. III ; *Persian Textiles,* p. 14, 15, pl. 50 ; Salles, *Arts musulmans,* p. 31 ; *Survey,* I, p. 19-20, III, p. 2030, n° 3 ; VI, pl. 981 ; Zaki Hasan, *Funun Iraniya,* pl. 307 ; Taimur, *Taswir,* p. 155.

(5) *Exhibition of Persian Art,* p. 36, n° 38 O.

(6) Von Falke, fig. 93 ; *Mon. Piot,* XXVI, p. 144, fig. 6 ; Migeon, *Manuel,* 2e éd., II, p. 286 ; *Spanish Art, Textiles,* pl. I.

(7) *Répertoire,* VII, n° 2622 ; *Legacy of Islam,* fig. 43.

(8) Von Falke, fig. 94 ; *Mon. Piot,* XXIV, p. 142 ; *Survey,* III, p. 2031, n° 10.

(9) Von Falke, fig. 115.

(10) Von Falke, p. 24, fig. 171 ; *Mon. Piot,* XXIV, p. 143, fig. 5 ; *Survey,* VI, pl. 983 ; Dalton, *Byz. Art,* p. 83, fig. 47.

(11) Migeon, *Tissus,* p. 26 ; Von Falke, fig. 178 ; Flemming, pl. à p. 80 ; Diehl, *Manuel,* II, p. 645 ; *Mon. Piot,* XXIV, p. 139, fig. 3 ; Strzygowski, *Asien,* p. 626, fig. 565 ; Dalton, *Byz. Art,* p. 595, fig. 375.

Rien de plus étonnant, de plus fantasmagorique que le lion central, qui assume à la fois les rôles de victime animale et d'arbre de vie, car nous devons insister sur cette étrangeté, ce double aspect bestial et arborescent.

Sa gueule de monstre dompté s'enfonce dans les épaules et l'encolure paraît congestionnée, avec cette épaisse crinière stylisée qui n'en finit pas : les ligne parallèles qui la figurent, à la manière des chevelures assyriennes, descendent jusqu'à mi-corps. L'effet est saisissant, le mufle atrophié semble aplati, telles les bêtes des gargouilles, et l'on dirait un colosse microcéphale. Les babines, le nez, les yeux sont géométriques : les sourcils forment deux petites lignes horizontales, un gros trait y adhère, c'est la prunelle, et l'orbite de l'œil est une demi-ellipse. Ce masque exhale de l'angoisse, mais il dégage plus d'hébétude sauvage que de rage impuissante. L'exagération de tous les traits rend ce lion plus irréel que hideux.

L'abdomen possède une ouverture en forme d'amande, comme si l'on avait voulu nous donner la vision de ses organes mis à nu, mais la sensation est tout autre, puisque le lion semble porter en filigrane une touffe de l'arbre de vie.

Trois gros fleurons pointus, décorés de fortes nervures et disposés en éventail, semblent fichés sur la tête du lion ou terminent l'arbre de vie. On retrouve ce dispositif de trois feuilles ventrues, déjà présent sur les sceaux arsacides et sassanides [1], sur des tissus sassanides et sur ceux qui s'inspirent de l'art perse [2].

La queue du lion tombe verticalement, se divise en deux parties, lesquelles, après avoir formé une boucle, se répandent en ramifications symétriques, à la manière d'un arbre étendant ses racines.

Il semble que, malgré les efforts de l'éléphant et la poigne solide des princes, cette lourde brute a du mal à rester debout ou qu'elle fait une suprême tentative pour se débattre, car elle offre dans sa partie postérieure des contorsions qui rappellent la grenouille.

«Dès l'époque carolingienne cet animal, originaire des pays orientaux, sert d'ornement. Il décore les tables de concordance (canons) des manuscrits carolingiens. Dans les Évangiles de Lothaire, il apparaît de profil et sanglé, dans une pose si juste, qu'on le croirait dessiné sur nature. Il sert aussi de motif décoratif dans la première Bible de Charles le Chauve. Au xe siècle, des «images d'éléphants» ornent magnifiquement deux grands tissus exécutés pour l'abbaye de Saint-Florent à Saumur. Les artistes de l'époque romane ont souvent sculpté le lourd pachyderme sur leurs chapiteaux» (Ebersolt, *Orient et Occident*, p. 97-98 et pl. XXII-XXIII).

[1] Herzfeld, *Malereien*, p. 67.

[2] Tissu de Sainte-Ursule (plus haut, p. 11, n. 1). Voir en outre : Von Falke, pl. I, fig. 18, 52, 168 ; Cox, *Soieries*, pl. 22 ; Watelin, *Étude du tissu en Perse, Revue des Arts asiatiques*, 1925, pl. VI ; Pfister, *Gobelins sassanides, Revue des Arts asiatiques*, VI, pl. IV ; Volbach et Kühnel, *Late antique coptic and islamic Textiles*, pl. 75 ; Peirce et Tyler, II, pl. 47 ; *Survey*, III, p. 2005, fig. 644 ; VI, pl. 992.

Je mets quiconque au défi d'oublier cet obsédant portrait de l'adversaire le plus redoutable de l'homme, devenu une loque. On pense au lion crucifié de *Salammbô* : «Son mufle énorme lui retombait sur la poitrine, et ses deux pattes antérieures étaient écartées comme les deux ailes d'un oiseau.»

C'est le dénouement d'un grand drame, ou la moralité d'une fable, et il faut évidemment remonter à l'étrangleur de lion de Persépolis [1] ou plutôt au motif d'un cylindre assyrien : deux génies à corps d'homme, à tête de griffon, munis de deux paires d'ailes, tiennent par les pattes de derrière un fauve qu'ils soulèvent [2]. Sur notre étoffe, le geste est osé, si l'on en croit le *Livre des Rois* [3] : «L'un se couche sur la pointe des dents d'un éléphant, un autre se fie aux vagues bleues de la mer, un troisième brave le roi, un quatrième *saisit un lion par le pied de devant* : aie pitié de ces quatre hommes, car leur fin est proche.» Et Firdousi dit ailleurs [4] : «Un homme qui ne recule ni devant un éléphant ni devant un lion, nomme-le fou plutôt que brave.» C'est donc pour le roi des animaux une suprême humiliation, d'autant plus que le poète déclare aussi «que l'éléphant furieux n'est pas l'égal du lion» [5].

Les éléphants sont ici l'incarnation de la force au service d'un destin inéluctable, dont les princes sont les agents avec, semble-t-il, une certaine candeur.

Sous les éléphants, en deux groupes qui se font face, deux lions terrassent deux cerfs. On voit les pattes enfoncer leurs griffes dans la croupe des victimes, cependant que les crocs agrippent le dos. Le lion attaquant un cervidé est un thème tellement fréquent qu'il est inutile de multiplier les comparaisons.

Ce lion est un peu grotesque, avec ses yeux rectangulaires, son nez long et plissé et ses babines pendantes [6]. Il reprend son sérieux avec sa crinière à lignes parallèles, ses ailes foncées et la puissante vigueur de son arrière-train. Sa queue, dont les rainures longitudinales soulignent le pelage [7], vient passer entre ses pattes. De gros

[1] Von Falke, p. 19, fig. 146.

[2] Contenau, II, p. 1034, fig. 724.

[3] *Livre des Rois*, VII, p. 68.

[4] *Livre des Rois*, I, p. 103.

[5] *Livre des Rois*, III, p. 133 ; voir aussi IV, p. 13.

[6] Voir le tissu sassanide de Berlin et celui du Tabaristan (plus haut, p. 5, n° 31). Cf. Dimand, *Handbook*, 1re éd., p. 83, fig. 36 *b* ; 2e éd., p. 94, fig. 56 ; Orbeli et Trever, pl. 33 ; *Survey*, IV, pl. 232.

[7] Migeon, *Or. musulman, Armes*, pl. I ; Contenau, *Les nouvelles salles d'art musulman, Syria*, III, p. 254, fig. 3.

traits sombres, en volutes, accusent la toison du dos [1] : ce sont des sortes d'*omégas* cursifs, qui serviront à la décoration d'un plumage [2] et par lesquels les potiers de Moussian avaient représenté une file d'oiseaux volants [3].

Le fauve paraît indifférent et regarde le spectateur : il semble accomplir, sans fureur, une sorte de simulacre magique. Le cas est loin d'être isolé et déjà, dans la même posture, les lions de Persépolis se faisaient admirer [4]. Ce ne sont jamais des corps à corps terrifiants. Sur un plat du Musée de l'Ermitage, le lion présente un air lamentable [5]; sur le tissu sassanide de Berlin, l'épisode est répété deux fois; c'est d'abord une scène de genre, très étudiée, où le cerf fait des grâces, le second groupe folâtre avec gaminerie [6]. Sur le tissu byzantin de Saint-Cunibert de Cologne, le lion a le facies hilare de celui qui vient de faire une bonne farce [7]. Enfin, celui d'un bas-relief de Dyarbékir paraît s'être endormi sur sa proie [8].

Le cerf a une ramure haute et trapue, qui possède de nombreux andouillers. La bête hérisse avec orgueil ses bois énormes vers le ciel, et il y a dans ce fait une volonté ornementale. Ainsi, sur le cuivre de Tell Obeid, les cerfs développent leurs bois en éventail avec majesté [9]; ils sont vraiment royaux sur un plat du British Museum, puisque le souverain chevauche le cerf [10]; ils s'abaissent piteusement sur un autre plat de la Bibliothèque nationale de Paris, où la bête est morte [11] et s'inclinent gracieusement sur une étoffe du Textile Museum de Columbia [12]. Ils se déroulent en

(1) Smirnof, pl. LVII, CXXVI; *Meisterwerke*, II, pl. 123; Sarre, pl. 123; Von Falke, p. 17, fig. 108; Grousset, I, p. 135, fig. 108; Orbeli et Trever, pl. 27; *Arts de l'Iran*, pl. II.

(2) Aigles de tissus de Berlin et de Brixen (Von Falke, fig. 180-181; Schlumberger, *Épopée byzantine*, III, p. 597).

(3) Contenau, I, p. 315, fig. 218.

(4) Sarre, pl. 20-21; Contenau, III, p. 1440, fig. 873. Voir une mosaïque byzantine : Peirce et Tyler, I, pl. 25.

(5) Smirnof, pl. LXIII; *Survey*, IV, pl. 220; Dimand, *Metalwork, Ars islamica*, VIII, fig. 5.

(6) Voir ci-dessus, p. 12, n. 6.

(7) Dieulafoy, p. 23, fig. 61; *Meisterwerke*, IV, n° 2251; D'Allemagne, II, pl. à p. 142; Von Falke, p. 10, fig. 54; Diehl, *Manuel*, I, p. 272, fig. 134; D'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 25, fig. 40; *Exhibition of Persian Art*, p. 31, n° 29; Lechler, *The Tree of Life, Ars islamica*, IV, p. 376, fig. 6.

(8) *Amida*, p. 67, fig. 25; Strzygowski, *Asien*, p. 309, fig. 310.

(9) Contenau, II, p. 593, fig. 398.

(10) *Survey*, IV, pl. 206.

(11) Smirnof, pl. XXXI; Ebersolt, *Orient et Occident*, I, pl. II; Herzfeld, *Am Tor von Asien*, pl. LVI; *Ars islamica*, IV, p. 90, fig. 13; Grousset, I, p. 133, fig. 107; *Survey*, IV, pl. 214; Cottevieille-Giraudet, *Coupes et camée, Revue des Arts asiatiques*, XII, pl. XXX, fig. 3; Leroi-Gourhan, *Thèmes alternants, Revue des Arts asiatiques*, XII, p. 150, fig. 226.

(12) Tattersall, *Carpets and Textiles, Apollo*, février 1931, p. 87, fig. VI.

un magnifique panache à deux tons sur un tissu du British Museum [1]. On ne peut manquer d'évoquer le cerf fatimide de Munich [2], le masque représentant la tête d'un élan, découvert à Pasyryk, en Asie centrale [3], et surtout le cerf en or trouvé en Sibérie, dont la ramure, qui est formée d'une série de volutes en S, s'étend jusqu'à la queue de l'animal [4].

Au-dessous de ce groupe, deux génisses sont adossées et assistent à cette scène, la queue entre les pattes. Elles sont pourvues d'un collier; leurs côtes sont saillantes et leur poitrine est couverte d'une abondante toison. Elles tirent la langue, dressent les oreilles, regardent d'un œil vif cette bataille : elles sont prêtes à intervenir, les pattes antérieures dans la position de l'animal qui va bondir [5].

Dans un compartiment, en haut, à droite, deux quadrupèdes étaient affrontés, face à l'arbre de vie. Celui-ci, dont la tige ténue offre des nodosités équidistantes, est planté sur un terre-plein herbu. La tête des animaux, ou plutôt du seul qui reste, a disparu. La bête a des sabots fourchus et possède une queue très développée : celle-ci passe entre les pattes pour retomber à terre et se termine par une touffe de poils. L'animal porte un large collier : ses côtes sont apparentes et le pelage est particulièrement dense à la fesse et sur la poitrine. Il est blasonné à l'articulation de la patte postérieure. Tout comme les éléphants, il est muni d'un gland volumineux, à moins que ce ne soit une fleur décorative indépendante. La bête est assise dans une position que nous allons retrouver : le corps repose sur l'avant-patte sans que l'arrière-train touche terre [6].

Plus bas, dans les cases plus petites, s'étalent deux gros fleurons, l'un au-dessus de l'autre et inversés, de style sassanide [7].

Certains des animaux ont la queue passant entre les pattes. Cette façon d'insérer la queue sous la cuisse, qu'on remarque dans des documents sassanides [8], était

(1) Strzygowski, *Asien*, p. 88, fig. 32; Schmidt, *Persian Silks, Burlington Magazine*, décembre 1930, p. 285 A.

(2) Migeon, *Manuel*, 1re éd., p. 223, fig. 184; 2e éd., I, p. 376, fig. 183; *Meisterwerke*, II, pl. 115; Glück et Diez, pl. XXXII; D. Ross, *Art of Egypt*, p. 329; Zaki Hasan, *Kunuz*, pl. 60.

(3) Laure Morgenstern, *Les découvertes de Pasyryk, Revue des Arts asiatiques*, X, pl. LXX.

(4) Strzygowski, *Asien*, p. 583, fig. 534; *Ars islamica*, III, p. 107, fig. 7.

(5) Ce mouvement a été noté dès la plus haute antiquité. Sur une plaque provenant de Tello, au Musée du Louvre, on voit «une génisse couchée, une patte de devant à demi-repliée comme si l'animal allait se relever» (Contenau, I, p. 487-488, fig. 357).

(6) Voir les nos VI-VIII, XIII, XV.

(7) Voir par exemple : Herzfeld, *Am Tor von Asien*, p. 117, 119.

(8) *Bulletin American Institute of Persian Art*, juin 1934, p. 22; Orbeli et Trever, pl. 3, 6; *Survey*, IV, pl. 218; Pope, *Masterpieces*, p. 47.

connue des sculpteurs hittites [1], sumériens [2], ainsi que des artistes de l'ancienne Égypte [3]. On la retrouve sur d'autres tissus [4], et un peu partout, en Mésopotamie [5], en Géorgie [6], en Italie, notamment dans les mosaïques de Palerme [7], et dans l'art roman [8].

C'est un chef-d'œuvre de précision et de rythme dans la répartition des éléments décoratifs. La mise en page, d'une grandeur extraordinaire, est d'une structure ponctuelle et témoigne d'un goût raffiné. La composition, à tendance verticale, pousse l'œil à fixer le lion central : le cadre dentelé impose un double groupement en cascade, opposé par la base; au centre, les andouillers dressés nous ramènent au lion, que les trois grosses touffes, derrière sa tête, signalent à notre attention; les bras des deux princes et les trompes des éléphants convergent aussi vers le fauve.

On est subjugué par l'aspect massif des deux pachydermes, du lion qu'ils maintiennent, ainsi que par les deux lions qui déchirent les cerfs.

Tous les détails que nous venons de passer en revue, y compris les qualités intrinsèques de la pièce, me font écarter l'hypothèse d'un document d'époque musulmane, conçu dans un esprit archaïsant. Nous ne nous arrêterons pas outre mesure aux perles de cet entrelacs de galons qui forme le cadre, bien que cette ornementation soit bien caractéristique de l'art sassanide [9]. La taille disproportionnée du souverain doit aussi entrer en ligne de compte. D'autre part, animaux et personnages se détachent sur un fond uni. Enfin et surtout ce tissu est sassanide parce qu'il comporte une signification, bien qu'elle nous échappe.

L'attention est beaucoup plus dispersée dans les deux soieries sassanides du même type connues jusqu'ici. Rappelons-en brièvement le sujet pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas une reproduction sous les yeux : j'utilise à ce dessein les descrip-

(1) Pottier, *L'art hittite, Syria,* II, p. 36-37.

(2) Contenau, I, p. 488; II, p. 594, 605.

(3) Grousset, I, p. 5, fig. 4; Leibovitch, *Éléments de la décoration égyptienne, Bulletin de l'Institut d'Égypte,* XXV, p. 264.

(4) Von Falke, fig. 16, 68, 69, 144, 145, 150, 152, 156, 216; *Illustrated Souvenir,* p. 69; *Spanish Art, Textiles,* pl. 4 D; *Survey,* VI, pl. 982; Gomez Moreno, *El Panteon real de las Huelgas de Burgos,* pl. XXIV, XL, LXXV, LXXVII, LXXX, LXXXII, LXXXIV-LXXXV; *Revue des Arts asiatiques,* X, pl. XXXIII.

(5) Hartner, *Pseudoplanetary Nodes, Ars islamica,* V, p. 123; Dimand, *Handbook,* 1re éd., p. 83, fig. 36 *b*; 2e éd., p. 94, fig. 56.

(6) Baltrusaitis, *L'art médiéval en Géorgie,* p. 43, fig. 65, p. 46, fig. 73, p. 47, fig. 75.

(7) Schlumberger, *Épopée byzantine,* II, p. 316; Strzygowski, *Asien,* p. 631.

(8) Brutails, *Pour comprendre les monuments de la France,* p. 64, fig. 97.

(9) *Survey,* IV, pl. 199-200; Von Falke, fig. 75; D'Hennezel, *Pour comprendre,* p. 10, fig. 22.

tions fournies par Cox et par Migeon [1]. Le tissu de Sainte-Ursule est une soierie à ordonnance sur lignes horizontales. Deux cavaliers affrontés, montés sur des griffons ailés, saisissent à la gorge un quadrupède ailé et empanaché; à leurs pieds, deux lions couchés et affrontés. De l'arbre de vie, en forme de pomme de pin, mais surmonté de trois bouquets en éventail, se penchent deux petits génies qui prêtent aide aux cavaliers. Deux bouquetins galopent, se tournant le dos, au-dessus de cette scène. L'étoffe du Musée de Berlin présente des roues tangentes, dont la bordure inscrit des quadrupèdes dans une succession de petits cercles. Deux personnages s'affrontent sur des chevaux ailés, tenant en main un lionceau en équilibre. Ils sont séparés par un curieux arbre de vie, à tige mince : le sommet figure bien trois touffes, mais si la touffe centrale forme une large fleur épanouie, les deux latérales ne sont qu'une branche en volute inscrivant un oiseau. Les cavaliers couvrent la surface supérieure de la roue, et la partie inférieure est très surchargée, puisqu'il n'y a pas moins de quatorze animaux, installés en poses symétriques. Ces bêtes semblent mises là pour faire du remplissage et ne concourent guère à l'action : ce sont des figurants.

Watelin semble avoir été le premier à se demander si la pièce de Berlin n'était pas byzantine [2]. M. Pope les considérait toutes deux comme sassanides au moment de l'Exposition de Londres [3], qui, après celle de Munich, accueillait aussi comme sassanide l'étoffe de Saint-Cunibert de Cologne, d'un style bien différent et qu'il faut rendre à Byzance [4]. Récemment Mme Phyllis Ackerman s'est refusée à les admettre comme sassanides [5]. La trouvaille du tissu aux éléphants ne semble pas devoir appuyer cette opinion.

C'est le premier document sassanide sur tissu trouvé en Perse même, bien qu'il n'appartienne pas à la série des sanctuaires de Raiy. Paul Pelliot faisait naguère cette remarque importante : « Presque aucun des grands vases d'argent ou des étoffes typiquement sassanides n'a été découvert en Perse [6] ». Georges Salles la commentait avec pertinence dans le même ouvrage : « On peut dire qu'à quelques exceptions près les objets sassanides les plus précieux ont été trouvés hors de leur pays d'origine. Cette anomalie a souvent prêté à confusion. Il est probable que bon nombre d'objets catalogués coptes, byzantins, musulmans ou même romans feront un jour retour à

(1) Migeon, *Tissus,* p. 11, 13; Cox, *Soieries,* p. 61, 63.

(2) *Contribution à l'étude du tissu en Perse, Revue des Arts asiatiques,* 1925, p. 22.

(3) Pope, *Introduction,* p. 144-145.

(4) Voir plus haut, p. 18, n. 7.

(5) *Survey,* I, p. 705, n. 3.

(6) *Arts de l'Iran,* p. v.

l'art sassanide. Celui-ci ne prend que lentement et difficilement figure. Sa part reste injustement congrue auprès de celle des cultures qui furent ses tributaires, car le rôle qu'il joua tant en Occident qu'en Orient fut primordial.[1] » Il me paraît donc de toute justice de restituer à l'art sassanide les soieries de Sainte-Ursule et de Berlin.

Il faut y joindre le présent tissu. Ici, personnages et animaux, majestueux, pleins de dignité, empreints d'un hiératisme pompeux, nous laissent croire qu'ils participent aux rites d'un cérémonial compliqué et qu'ils obéissent aux règles d'une étiquette immuable. Ils ont l'air fatal comme s'ils accomplissaient des gestes inévitables, ce sont des mannequins figés dans des poses d'automates.

Si ce n'était l'outrance du lion central, on dirait que tous les acteurs ont été surpris dans une minute d'immobilité. Cette gravité des attitudes, corrigeant la barbarie du sujet, lui donne un caractère grandiose qui attire le regard. Il y a là une mise en scène imposante et solennelle, avec un excellent équilibre des masses.

L'anecdote frise le cauchemar, mais l'on se tromperait en prêtant à l'artiste une hantise du fantastique. Si l'on veut bien y réfléchir, l'épisode reste mystérieux, mais il a été imaginé sans laideur et sans brutalité, et rendu avec une simplicité pathétique. L'agencement harmonieux de l'ensemble en atténue le sens tragique.

Le tableau a un pouvoir d'évocation intense, parce que traité avec conviction et discipline et qu'il s'y rencontre un merveilleux balancement des valeurs. Dans cette œuvre d'une franchise un peu crue, un souffle épique passe, le côté théâtral est relevé par le soin attentif du dessin, le fignolage des détails, la décoration interne des bêtes, le harnachement somptueux des éléphants, enfin par le riche costume des princes. C'est un morceau qui, sans doute, vise à l'effet, mais il est d'une noblesse et d'une beauté inégalées, et on le contemple avec un léger frisson.

(1) *Arts de l'Iran*, p. 21.

II (pl. II).

Taffetas composé, 19 × 20. Chaîne blanche, tournée au beige; trame blanche et bleu marine.

Comme le précédent, ce morceau ne fait pas partie de la trouvaille de Raiy : selon les déclarations du marchand, il proviendrait de Bakou.

Ce petit fragment représente un personnage couronné, assis sur un cheval et tenant des deux mains une longue lance.

Son vêtement, à encolure carrée, comporte de nombreux plis. Il est assez sobrement décoré, galons au cou et sur le côté, fermeture à brandebourgs. Une ceinture à la taille est munie de deux rubans flottants. Les manches collent tellement aux poignets qu'elles les rendent trop frêles par rapport à l'importance donnée aux mains et surtout à la taille des doigts.

Les mains ont une position normale au geste à accomplir, étant convenablement repliées sur le bois de la lance.

La tête du cavalier est coiffée d'un bonnet hémisphérique, flanqué de deux ailes éployées et serré par un diadème orné de cabochons rectangulaires. Deux larges fanons, de grandes dimensions, attenant à cette coiffure, flottent derrière la tête, « comme dans un vent violent »[1]. Le visage est tourné de trois-quarts vers la gauche. Il est encadré par une chevelure très fournie et longue, dont les boucles régulières s'étalent en nappe ondulée sur les épaules, comme sur le tissu sassanide de Berlin[2]. Les traits bien marqués de ce visage d'un ovale allongé procurent à cette physionomie un aspect naïf et juvénile. Les yeux sont grand ouverts; la pupille extraordinairement dilatée, avec des cavités oculaires énormes, formées d'hexagones irréguliers et asymétriques; la prunelle fixe donne au personnage l'air hébété d'un homme qui regarde droit devant soi. Ces yeux écarquillés contribuent à caractériser une mine hagarde : l'homme est interdit de sa témérité. Les sourcils sont à trois pans tout comme sur le suaire de Saint-Victor[3]. Le nez est gauchement dessiné, presque difforme : il

(1) HERZFELD, *La sculpture rupestre*, *Revue des Arts asiatiques*, V, p. 132.

(2) Ci-dessus, p. 12, n. 6.

(3) MIGEON, *Tissus*, p. 25; SCHLUMBERGER, *Épopée byzantine*, I, p. 405; Von FALKE, fig. 96; DIEHL, *Manuel*, I, p. 270, fig. 132; MIGEON, *Manuel*, 2e éd., II, p. 287; BRÉHIER, *L'art en France*, p. 65; *Studien zur Kunst des Ostens*, pl. XXVII; *Arts de l'Iran*, p. 76, n° 239 et pl. VI.

semble que l'artiste ait voulu par ce nez largement épaté représenter les narines charnues, classiques dans l'ancien Orient. L'oreille gauche, la seule visible, est volumineuse : elle est figurée par un rectangle inscrit dans un ovale irrégulier. La bouche est représentée par un tout petit carré, que surmontent une paire de moustaches, encore des traits géométriques. Ce visage, dont on vient de décrire les curieux détails, offre en outre une particularité singulière : le bas des joues est saillant et le menton se termine par une protubérance très accentuée. On pourrait même se demander si nous n'avons pas là les contours d'une barbe taillée en pointe.

Nous ne pensons pas qu'il faille voir dans ce menton saillant une tare physiologique, comme dans les portraits d'Aménophis IV ; peut-être est-ce un procédé pour marquer le menton qui s'avance, comme sur le tissu précédent.

Le cheval est un puissant destrier. Sa tête veut exprimer l'ahurissement. Elle est baissée, la face antérieure presque verticale, comme si les rênes la tiraient en arrière. On représente souvent sur les tissus des cavaliers occupés des deux mains, notamment les tireurs à l'arc : en ce cas, les rênes passent sous le cavalier et tirent sur le mors, ce qui force le cheval à tenir la tête penchée [1]. Parfois cependant le cheval est lancé au galop, bride sur le cou [2].

Cette courroie apparaît comme un large ruban perlé, de même dimension que la ceinture du cavalier, avec laquelle elle semble se confondre. Elle va se perdre de l'autre côté de la bouche et elle est unique : c'est une convention en usage depuis une haute antiquité, du même ordre que celle qui a donné probablement naissance à la licorne [3]. D'ailleurs la tête ne comporte aucune pièce de harnais [4] : en dehors de la selle, qu'on voit terminée par un troussequin, on aperçoit un fragment de housse décorée de chevrons.

C'est vraisemblablement la bride qui fait ouvrir la bouche, mais ce détail, signe humain d'étonnement, joint aux oreilles rabattues en avant, comme collées à la tête, et à la position de l'œil, montre que la bête n'est pas rassurée : on la soupçonne paralysée de peur. En effet, le cheval a renvoyé sa prunelle le plus haut possible pour éviter de voir ce qui se passe à ses pieds : il semble confondu de la hardiesse de son cavalier. Cette tête est dans l'ensemble d'un puissant réalisme.

(1) Smirnof, pl. CXXIII ; Von Falke, p. 10, fig. 54, et fig. 41, 43, 44, 55, 68, 75, 76 ; Orbeli et Trever, pl. 6 ; *Survey*, IV, pl. 210.

(2) Smirnof, pl. XXIX-XXXII ; Sarre, pl. 54, 86, 87, 107, 108 ; Von Falke, fig. 22, 69 ; Orbeli et Trever, pl. 5, 9, 14, 15 ; *Survey*, IV, pl. 134, 163, 208, 209, 211, 213, 214.

(3) Contenau, I, p. 376, 472 ; III, p. 1130.

(4) Voir des détails dans *Survey*, I, p. 257, fig. 53 ; IV, pl. 175.

La crinière, très riche, est d'un dessin remarquable. Elle est figurée de la même manière que les plis du vêtement, avec un parti pris décoratif. Sur la tête du cheval courent des lignes brisées et couplées, ondulant parallèlement. Le même procédé est employé pour les plis du costume, mais ici les petites touches concourent à former des séries concentriques, analogues à des courbes de niveau.

Un faucon vole au-dessus de la tête du cheval. Il est sobrement décoré, par petits traits géométriques, lignes brisées, rectangles, croix. Une curieuse et rare particularité, c'est que sa queue est traitée comme les ailes, en pennes décroissantes, la plus longue terminée en volute. Le port de tête du faucon est d'une dignité intense. D'autre part, il vole, c'est entendu, mais à la position des pattes, on le croirait plutôt en train de marcher, les griffes bien écartées [1].

Reste à déterminer la scène que peut représenter ce petit fragment. Il s'agit, une fois encore, d'un souverain tueur de lion, et si nous considérons l'ornement qui fait face au cheval, nous devons penser à un arbre de vie. Il y aurait donc eu deux cavaliers affrontés, transperçant un fauve de leurs lances.

Nous possédons la réalisation de cet épisode dans le tissu byzantin de Mozat, conservé au Musée des Tissus de Lyon. « Sur un fond bleu foncé d'une grande harmonie les personnages et la guirlande qui forme la roue se détachent en bistre mêlé de rehauts bleus et rouges. Le costume des personnages est vieux rose et la même teinte reparaît sur le corps des chiens et les sabots des chevaux. Le costume des deux cavaliers qui enfoncent symétriquement leurs javelots dans la gueule de lions bondissants est orné de dessins et d'empiècements qui rappellent les étoffes coptes d'Antinoé. L'origine persane du modèle est indiquée par l'arbre de vie qui sépare les deux chevaux représentés face à face, par les pantalons des cavaliers, par les splendides caparaçons des montures » [2].

Ce petit fragment, d'une grande luminosité, a la finesse d'un dessin à la plume. On peut le classer à la période sassanide : à la rigueur, s'il faut le situer à l'époque post-sassanide, l'œuvre n'est pas d'inspiration musulmane.

(1) Voir les nos XI-XIII, XVI.

(2) Migeon, *Tissus*, p. 27 ; Cox, *Soieries*, pl. 3 ; d'Hennezel, *Lyon*, p. 104 ; Von Falke, pl. VI ; d'Hennezel, *Le Musée historique des tissus*, p. 24 ; Schlumberger, *Épopée byzantine*, II, pl. V ; Diehl, II, p. 646, fig. 313 ; Ebersolt, *Orient et Occident*, I, p. 92-93 ; d'Hennezel, *Catalogue*, pl. II ; d'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 18, fig. 32 ; Bréhier, *L'art en France*, p. 62-63 ; *Art et archéologie iraniens*, pl. XCIV ; Leroi-Gourhan, *Chasses*, *Revue des Arts asiatiques*, XIII, p. 119, fig. 308.

On voit des piquiers sur un sceau achéménide (*Survey*, I, p. 390, fig. 89) et sur des pièces sassanides (Smirnof, pl. XXXIV ; *Survey*, IV, pl. 176).

SOIERIES DE RAIY.

III (pl. III et XXI).

Serge de soie, 65 × 77. Chaîne blanche; trame blanche et marron.

Le fond du tissu est sombre et uni, ce qui fait d'autant plus ressortir la décoration. Un médaillon ovale est intact; au-dessus, à droite et à gauche, on voit l'amorce de trois autres médaillons de même dimension et de même décor.

Le motif central comprend deux bouquetins affrontés devant un arbre de vie, dans une pose rigide que vient accentuer la position volontairement raidie des pattes de devant. « A une époque aussi lointaine peut-être que l'aurore du IIIe millénaire, écrit le Père Vincent [1], le thème iconographique des bouquetins héraldiquement affrontés devant un arbre symbolique était connu dans le répertoire artistique d'Élam et de Chaldée. »

Cet arbre de vie est composé d'une tige centrale, rigoureusement rectiligne, très mince, de la forme d'un candélabre, et se termine par une sorte de vasque, d'où s'échappent, avec une symétrie absolue, des branchages maigres et peu garnis de feuillages. Cet aspect squelettique de l'arbuste est destiné à mettre les bouquetins en vedette : c'est un fond de tableau. Au tiers de sa hauteur, la tige est cravatée de palmettes, et du milieu partent deux branches à multiples ramifications qui, passant derrière le cou des animaux, va les ombrager. Rarement arbre de vie fut conçu avec une préméditation aussi ornementale.

Le profil des bêtes est presque humain. Tout contribue à leur donner l'air dédaigneux et arrogant : le menton muni d'une barbe; les yeux figurés par un large rectangle avec un point central; les épais sourcils, qui se relèvent sur les côtés; les oreilles dressées et pointues. Le sommet de la tête est surmonté de deux longues cornes, élégamment recourbées [2], qui ressemblent à une couronne royale. Le corps est moucheté de virgules noires. La tête est encadrée par un puissant collier de poils [2]

[1] *La peinture céramique palestinienne, Syria,* V, p. 102.

[2] Voir plus loin, le n° XIII; Sarre, pl. 123; Pope, *Masterpieces*, p. 56.

et le pelage du poitrail est indiqué par des stries parallèles, qu'on retrouve sur les bêtes du ruban d'encadrement. Les sabots fourchus sont nettement indiqués.

Nous venons d'évoquer l'idée d'une couronne et, en effet, Ammien Marcellin, parlant du roi Shahpour pendant le siège d'Amida, le décrit « portant en guise de diadème une tête de bélier dorée incrustée de pierres précieuses » [1]. Ce sont bien des cornes de bouquetin qui coiffent une princesse sur un bol sassanide en argent, conservé à la Walter Art Gallery [2], ainsi qu'un prince sur un plat du Musée de l'Ermitage [3]. D'ailleurs la coiffure à cornes est une chose très ancienne [4].

Les artistes de l'antiquité, depuis la préhistoire, avaient senti le parti décoratif qu'on pouvait tirer des cornes et, devant l'embarras du choix, nous n'en citerons que les plus beaux spécimens [5]. Nous ne devons pas omettre de mentionner ici le bouquetin agenouillé de la collection Moore [6], ni surtout les majestueux bouquetins d'un tissu du Musée de Lyon, provenant des fouilles d'Antinoé : les bêtes défilent avec componction; les cornes, gigantesques, sont figurées de face et s'étalent en volutes symétriques [7]. Ces animaux deviennent bien dégénérés dans l'art copte [8].

Jarrets tendus, têtes droites, leur attitude forme un mélange étrange de pompe et de ridicule. Sans doute leur dignité veut être exemplaire, mais dans leur port

(1) Christensen, p. 238; Wiet, *Miniatures*, p. 10.

(2) Sarre, pl. 111; *Survey*, IV, pl. 230; Pope, *Masterpieces*, p. 58; Hackin, *Travaux en Afghanistan*, *Revue des Arts asiatiques*, XII, pl. VIII.

(3) Smirnof, pl. XXV; Orbeli et Trever, pl. 4; *Survey*, IV, pl. 212.

(4) Vincent, *La peinture céramique palestinienne*, *Syria*, V, p. 101, pl. XXV; Contenau, I, p. 181, fig. 109, 246, fig. 150, 431, fig. 327, 445, fig. 341; II, p. 818-819, fig. 585-586, 997, fig. 691; Danthine, *Le palmier-dattier*, p. 170.

(5) Smirnof, pl. III-V, LX; Sarre, pl. 41, 47-50, 103, 121; Cohn-Wiener, p. 72, fig. 55, p. 75, fig. 57; Contenau, I, p. 278, fig. 172, p. 285, fig. 185, p. 296, fig. 202, p. 380, fig. 286, p. 391, fig. 293, p. 401, fig. 302; D. Ross, *Persian Art*, pl. à p. 43; 100 *Masterpieces Muhammedan and Oriental*, fig. 1; *Illustrated Souvenir*, p. 2, 3, 8, 11; *Apollo*, février 1931, pl. VIII; Orbeli et Trever pl. 5, 24, 32, 52; D. Ross, *Art of Egypt*, p. 210; *Sasanidische Kunst*, fig. 3; *Survey*, I, p. 140, fig. 9, p. 174, fig. 24, p. 291, fig. 70, p. 348, fig. 81, p. 375, fig. 87, p. 639, fig. 214, p. 770, fig. 265; IV, pl. 1, 21, 34, 36, 47, 53, 59, 60, 71, 111-113, 124, 132, 202, 207, 222, 239; Cott, *A Sasanian stucco*, *Ars islamica*, VI, p. 167, fig. 1; Herzfeld, *Am Tor von Asien*, p. 127, fig. 35; Wiet, *Expos. d'art musulman*, 1947, pl. IX.

(6) *Survey*, I, p. 715, fig. 249; *Syria*, XVII, p. 97.

Voir aussi la pièce au quadrige du Musée de Cluny (Von Falke, fig. 52; Peirce et Tyler, II, pl. 187; Diehl, *Manuel*, I, p. 276, fig. 137), et un tissu chinois (Von Falke, fig. 78).

(7) Cohn-Wiener, p. 90, fig. 25; d'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 11, fig. 23; Von Falke, fig. 25; Herzfeld, *Am Tor von Asien*, pl. LXI.

(8) *Le monde oriental*, XXX, pl. VI; Lamm, *Cotton*, pl. XI; Nancy Pence Britton, *Some early islamic Textiles*, fig. 1-2.

Voir un tissu toulounide du Musée arabe, n° 14952.

altier; maints détails de leur museau barbichu concourent à priver ces bêtes d'une réelle noblesse, notamment les narines glorieuses et une sorte de moue satisfaite. Cet excès de gravité donne aux portraits une pointe d'ironie.

Nous avons dit que ces bouquetins avaient quelque chose d'humain. Le fait n'est pas isolé : il suffit de signaler les vautours qui processionnent solennellement au pas de l'oie sur un plat de la collection Vignier [1].

Ces bouquetins, qui se regardent comme des augures, veulent sans doute des marques extérieures de respect. Ils vont être comblés.

Si les deux bouquetins du centre ont été dessinés avec une intention caricaturale, ou du moins avec celle que nous sommes en droit d'y voir, l'artiste a croqué les bêtes du pourtour avec une affectueuse sympathie. En imaginant cette galopade frénétique, il montra qu'il était épris de formes en mouvement et qu'il ne manquait pas de malice souriante. Il y a là des bêtes qui gambadent et folâtrent pour leur seule griserie, car c'est bien un jeu gaillardement mené et non la fuite éperdue d'un gibier poursuivi par des chasseurs. C'est une fantaisie savoureuse que ces démonstrations variées de la course échevelée, avec des caprices inattendus. On ne peut qu'admirer le réalisme primesautier de ces croquis, car ces silhouettes aiguës et nerveuses ont été prises sur le vif. Ces animaux sont vrais individuellement et l'on constate aussi une orchestration des attitudes inspirée par des souvenirs visuels. Ce n'est pas un mouvement de manège, car les lois de la symétrie voulaient que les mêmes bêtes se répètent dans les deux sens de part et d'autre. Ce détail ajoute à la scène une certaine saveur, car si l'on examine une à une les diverses poses, on observe que ces bêtes présentent un air narquois.

Elles sont sept, et ce nombre impair interdisait une alternance absolue des gestes. Quatre foncent nez en avant et les trois autres tournent la tête en arrière : « nous avons là un exemple de plus de cette pose de prédilection dont les anciens animaliers ont tant usé et abusé » [2]. C'est donc une attitude familière, mais ici elle paraît prendre de l'importance. Si nous considérons ces bêtes du haut en bas, nous voyons que la première se retourne avec fierté pour apprécier la déconvenue de ses concurrentes : elle touche le but avec une de ses pattes, mais elle s'est employée à fond, le mouvement des pattes postérieures le prouve assez. La seconde se précipite à bonne allure, tout en guettant du coin de l'œil la bête qui la suit, pour savoir si elle doit augmenter son effort. On pourrait dire que la troisième fait feu des quatre pieds, nuque baissée,

(1) Pézard, *Céramique*, pl. LXIV; *Survey*, II, p. 1458, fig. 522.

(2) Contenau, *Deuxième mission à Sidon*, *Syria*, V, p. 129.

cornes agressives, en mouvement de charge. La quatrième accomplit son itinéraire à grandes foulées, mais lance en arrière un regard mauvais. La cinquième paraît en service commandé : on lui a prescrit de courir, elle court au grand galop, nez au vent, tête haute, cornes rabattues, comme pour accroître sa vitesse et pour éviter les obstacles des branchages. La sixième est bien partie, mais se demande avec inquiétude si elle conservera sa position, car le dernier bouquetin fait preuve d'un bel élan, il semble même avoir envoyé une ruade sur le poteau de départ, et son cou tendu témoigne de l'effort qu'il vient de fournir.

Ces élégants capridés sont dessinés dans un style d'une jolie hardiesse. L'artiste a su fixer le trait pittoresque et faire voir la détente des animaux qui bondissent droit devant eux, sans dessein prémédité : il les a eus sous les yeux, évoluant en liberté. Ils paraissent s'amuser avec pétulance et ils remuent avec une telle agilité que le cortège semble n'en plus finir. Cette danse pastorale est une œuvre gaie et vivante, pleine de verve, traitée avec un esprit joyeux. On se sent pris d'une grande tendresse pour ces bêtes que l'animalier a libérées des contraintes conventionnelles, qu'il a surprises dans leurs ébats naturels, car elles se désintéressent du spectateur et ne posent pas pour la galerie. Cette ronde sans issue se développe avec une telle ardeur, une telle frénésie, que notre sympathie est forcée; nous en perdons de vue que les gestes se reproduisent avec symétrie.

Il est assez rare que le ruban d'encadrement des roues soit meublé d'une suite d'animaux. Nous citerons :

Dans cette collection, le numéro XII;

Deux tissus du Textile Museum de Columbia [1];

Une série de quadrupèdes variés sur une étoffe de la collection Read [2];

Des oiseaux divers, sur une pièce du Schlossmuseum de Berlin [3];

Une frise de poissons, sur un tissu du Textile Museum de Columbia [4];

Des chèvres adossées, sur le suaire de Pierre de Courpalay, au Musée de Cluny [5];

Un groupe de quadrupèdes affrontés, sur un tissu espagnol du Musée de Berlin [6];

[1] N. 53 *Survey* et *Illustrated London News*, janvier 1943, p. 49.

[2] *Illustrated Souvenir*, p. 68.

[3] *Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 20 C; *Illustrated Souvenir*, p. 69.

[4] Schmidt, *Persische Seidenstoffe, Ars islamica*, II, p. 86.

[5] Von Falke, fig. 128 ; Koechlin et Migeon, *Cent planches*, pl. LVII; *Survey*, III, p. 2038, n° 41.

[6] Migeon, *Manuel*, 1re éd., p. 390 ; 2e éd., II, p. 295-296, fig. 412 ; Kühnel, *Maurische Kunst*, pl. 145 ; Von Falke, fig. 142 ; Kühnel, *Islamische Kunst*, fig. 374.

Un groupe de griffons affrontés, sur une étoffe espagnole du Musée de Vich et du Musée des Arts décoratifs [1].

Jamais, en tout cas, nous ne trouvons ce don de bonhomie et de laisser-aller dont héritèrent les spirituels animaliers qui gravèrent les cuivres de Mossoul [2].

Pour commenter cette pièce, datée, nous allons le voir, de l'année 388/998, nous ne saurions mieux faire que de traduire quelques vers que Motannabi dédiait à Adud al-daula quelque trente-cinq ans auparavant [3] :

Les cerfs étaient menés, dociles aux lassos des chasseurs à cheval ou à pied.

Ils allaient au pas des lents troupeaux et l'on voyait émerger leurs turbans de ramures desséchées.

Depuis leur naissance, leur chef est alourdi par cette charge qui les gêne pour lever la tête.

Ces cornes sont mal assorties à la minceur de leur corps et, si ces bêtes leur lançaient une œillade,

elles verraient la plus disgracieuse silhouette. On dirait un symbole d'avilissement,

injure supplémentaire pour maris complaisants. C'est un organe inutile

aux autres membres en cas d'embarras. Les vieux bouquetins surgissent portant haut leurs bois,

vrais buissons de lotus, qui couvrent leur croupe

et, tels des aiguillons, pénètrent presque dans leurs flancs. Ils ont des barbes noires, sans moustaches,

qui, loin d'attirer le respect, excitent la risée. C'est une broussaille puante,

sans musc ni ambre : comme mixture elle se contente d'urine et de fumier.

Quel beau piège à or serait une barbe aussi fournie, mais bien lissée, sur les joues d'un escroc.

C'est avec une pareille barbe que le cadi malhonnête extorque aux orphelins leur fortune [4].

[1] Dieulafoy, p. 102, fig. 213 ; D'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 22, fig. 37 ; Migeon, *Manuel*, 2e éd., II, p. 325, fig. 423 ; Koechlin et Migeon, *Cent planches d'art musulman*, pl. LXIV ; Kühnel, *Maurische Kunst*, pl. 147 ; Von Falke, fig. 144 ; *Spanish Art, Textiles*, pl. 4.

[2] *Survey*, III, p. 2503, fig. 828 ; 100 *Masterpieces*, fig. 12.

Voir des stucs : *Ars islamica*, I, p. 111 ; *Survey*, III, p. 2730, fig. 926. — Cf. Bahrami, *Carreaux*, p. 38 ; Herzfeld, *Damascus, Ars islamica*, III, p. 37 ; X, p. 45, fig. 17 ; XI, pl. à p. 197, fig. 3 ; *Athar-é-Iran*, I, p. 180, fig. 126.

[3] Ed. Dieterici, p. 795 ; éd. Yazidji, p. 614 ; voir Blachère, *Un poète arabe*, p. 247-248.

[4] Dans une satire contre un juge, Hamadhani parle de ces « charançons qui ne s'attaquent qu'à la laine des orphelins » (Zaki Mubarak, *La prose arabe*, p. 37).

L'envers vaut l'endroit et l'on ne saurait du visage ou de la nuque quoi préférer.
Ces bouquetins couraient au sein de deux nuées de flèches : du haut et du bas de la montagne, les arcs des chasseurs criblaient leurs entrailles de traits à double pointe.
Les bêtes dévalaient des sommets, glissant sur le dos, sabots en l'air, franchissant l'espace sur l'échine, atteignant la plaine par les voies les plus rapides.

On peut appliquer à ce tableau agreste une réflexion de Paul Valéry et y voir « une alliance particulière de fougue et de langueur, de violente activité et de tendance contemplative ». Comme pour mettre l'accent sur le groupe central, il est entouré d'une ronde échevelée d'animaux lancés dans une galopade folle. Le contraste est frappant. Il y a un heureux mélange de stylisation hautaine, de raideur héraldique, et d'un naturalisme qui ne manque pas d'humour ni de pittoresque. C'est aussi la combinaison du statique et du dynamique : à la rigide immobilité des deux bêtes qui s'affrontent impassibles s'opposent de tumultueuses gambades.

Les artistes persans étaient méticuleux et ce tissu n'est pas fait pour prouver le contraire, mais ici on est charmé de trouver plus d'abandon qu'on aurait pu s'y attendre. Cette illustration déborde de sensibilité, dans une nuance satirique : les qualités d'observation dont le dessinateur était pourvu lui ont permis de créer une œuvre pleine d'esprit et d'éviter l'outrance d'une farce bouffonne. Une telle réussite est infiniment rare.

Deux bandeaux épigraphiques viennent couper brutalement le cadre des deux ovales qui flanquent le médaillon central. Le raccord est fait à la diable, sans aucun soin. Dans les plus anciens documents d'art musulman, les inscriptions se superposent à la décoration, elles ne font pas partie de l'ensemble et sont installées au petit bonheur. A deux reprises, dans cette collection, leur indépendance sera attestée par ce fait qu'elles seront tissées au revers. D'autre part, nous aurons encore à le souligner, le calligraphe se soucie peu de la langue elle-même, puisqu'il n'hésite pas à terminer ses bandeaux, comme dans le cas présent, au beau milieu d'un mot.

Un court bandeau épigraphique se trouve donc au revers du décor. Coufique simple.

في سنة ثمان وثمانين وثلثمائة

En l'année 388/998.

Sur la face, deux lignes en coufique simple, en marron sur blanc :

(١) [المو]ت باب وكل النـاس داخله

يا ليت شعرى بعد البـاب ما الد(٢)ار

ا[الدار ج]نـة خالـد[1] ان عملت بمـا

يرضى الالـه وان قصرت فالنـار

La mort est une porte par laquelle tout le monde doit passer. Je voudrais bien connaître la demeure après avoir franchi cette porte.

Ce sera un paradis éternel si tu as agi conformément au désir de Dieu, mais si tu as été fautif, ce sera l'Enfer.

Ces deux vers, de facture et d'inspiration médiocres, sont d'Abul-Atahiya[2] : je dois cette découverte, comme beaucoup d'autres dans cette étude, à la perspicacité de M. Bichr Farès. Nous aurons l'occasion de signaler encore l'emploi d'autres vers du même poète[3].

Plusieurs siècles passeront avant que le premier hémistiche soit repris sur les stèles funéraires turques[4]. Il est plus étrange d'avoir à constater qu'au milieu de quelques milliers de stèles égyptiennes, trois seulement, datées de 323-324/935-936 et de 407/1016, portent une formule analogue[5] :

كل العباد على الحيوة حريص والموت كاس ليس منه محيص

Tous les humains sont avides de vivre, mais la mort est une coupe qu'on ne saurait éviter.

[1] Le mètre exige *khuld* et non *khâlid* : à vrai dire, on croit voir un repentir, et un léger blanc sépare le *kha* de l'*alif*.

[2] *Diwan Abil-Atahiya,* éd. Cheikho, p. 96.

En note de son édition du poète, le P. Cheikho cite un quatrain dont font partie ces deux vers, et chaque vers est attribué à l'un des premiers califes. Ils étaient donc incorporés au domaine de la « sagesse » arabe, et Mawardi, qui rapporte les trois premiers, présente les deux autres comme une réponse de Salih ibn Abdus (*Adab al-dunya wal-din,* p. 121).

[3] Voir le nº XVII et les nºs 14, 18, 39, 43 *Survey*.

[4] Wittek, *Islamische Milet,* p. 103, nº 1; Taeschner, *Geschichte d. Achis, Islamica,* III, p. 45; Mubarak Ghaleb, *Ankara,* II, p. 19. — A noter que le rédacteur de l'époque ottomane en fait un hadith de Mahomet.

[5] *Répertoire,* IV, nºs 1258, 1265; VI, nº 2189. C'est encore un rappel d'Abul-ʿAtahiya (p. 136; *Aghani,* IV, p. 29) :

كل على الدنيا له حرص

Les caractères de ces deux lignes se rapprochent de ceux de notre tissu n° VI et du n° 12 *Survey*, au nom du prince bouyide Baha' al-daula, donc antérieur à l'année 403/1022. Ils diffèrent sensiblement de ceux du tissu de Saint-Josse (n° 3 *Survey*), antérieur à l'année 349/960, auquel s'apparente l'inscription du numéro 51 *Survey*.

Cette inscription présente un aspect raide et anguleux, sans aucune obliquité. Les hampes, d'une rigidité verticale, tombent à angle droit sur la ligne de base; les lettres passent rarement sous cette ligne. C'est une écriture altière, qui, ne s'intégrant pas à la décoration, précisément dans ce morceau, manque de fantaisie. On a fait la commande d'un voile funéraire : l'atelier a fourni la plus belle pièce de ses collections et l'on y a ajouté un texte de circonstance. Sa signification intime et son aspect extérieur ne s'harmonisent pas avec l'ornementation.

L'*alif* possède vers le bas une courte prise de contact avec la ligne de base, d'où la lettre proprement dite monte à angle droit. Toutes les hampes sont taillées en biseau [1], vers la droite ou vers la gauche. Celles-ci sont très nombreuses, parce que les *sin*, les *nun*, les *waw* et les *ya*, après un petit arc sous la ligne de base, se terminent par des hampes. Seuls, les *ra* et les *lam* finissent sous cette ligne.

Le bandeau du revers est d'un style assez particulier; il ne possède pas de hampes taillées en biseau, mais celles-ci sont munies d'un petit fleuron rectangulaire, qu'on trouve d'ailleurs au sommet de toutes les lettres courtes, ainsi qu'au-dessus du *mim*.

[1] Ce biseau « évoque le souvenir de l'élargissement produit par la plume de roseau appuyée sur le papier » (Marçais, *Manuel*, I, p. 166).

IV (pl. IV).

Serge, 90 × 79. Chaîne bis; trame, bis et marron foncé.

Deux paons, faisant la roue, terrassent deux bouquetins. Les oiseaux et leurs victimes étant campés, la scène est limitée par deux frêles arbustes fleuris, qui se placent dans le prolongement de l'aile des paons. L'arbre central, dont le sommet s'épanouit en écusson nervé, possède des rameaux symétriques, d'une dimension qui dépend de l'inflexion du cou des paons. Sous leur ventre, installées sur les racines de l'arbre de vie, qui sont étalées en éventail, deux chèvres s'affrontent, la tête retournée en arrière. Une inscription vient s'insérer en compartiments décroissants pour emplir l'espace laissé libre entre le développement des queues des oiseaux.

Le corps des paons est diapré d'une chamarrure des plus variées. La poitrine, à fond sombre, renferme un semis de petits accents circonflexes renversés [1]. L'aile commence par un large décor floral, suivi d'une rangée de perles, puis d'un réseau de losanges, que viennent souligner des zigzags, pour se terminer en longues pennes régulières. La queue s'élève par un panneau orné de bandes claires et foncées, les premières offrant une ligne de cœurs. Elle s'épanouit étrangement en une poche allongée, dont la partie centrale contient un damier de petites équerres foncées, que cerne une bordure de points. Enfin une bande de rinceaux d'un style admirable couronne l'ensemble, et la roue se termine par des palmettes dentelées qui donnent l'impression de franges.

La forme curieuse de la queue n'est que l'exagération de celle de l'hippocampe du Tak-i-Bostan [2], et qu'on retrouve sur des tissus perses et byzantins conservés dans divers Musées [3]. Certains détails décoratifs ont même été repris : le gros fleuron

[1] Un émail byzantin procure ce motif sur la robe d'une danseuse (Diehl, *Manuel*, II, p. 709, fig. 354; Schlumberger, *Nicéphore*, p. 527).

[2] Sarre, pl. 94; Von Falke, p. 11, fig. 57; Flemming, p. 60, fig. 19; Morgan, *Mission scientifique en Perse*, p. 323; Glück et Diez, p. 131; Strzygowski, *Asien*, p. 739, fig. 657; Herzfeld, *Am Tor von Asien*, p. 135-136, fig. 42-43 et pl. LXII; *Sasanidische Kunst*, p. 14; *Survey*, I, p. 697, fig. 242; IV, pl. 166. — Voir des plats sassanides : Smirnof, pl. LXX, CXVI, CXXV.

[3] Victoria and Albert Museum, Musée des Arts décoratifs, Kunstgewerbemuseum : Schlumberger, *Épopée byzantine*, II, p. 33; Dieulafoy, p. 23, fig. 62; Migeon, *Tissus*, p. 8; Cole, *Ornament*, p. 31, fig. 3; Sarre, pl. 95; Von Falke, fig. 63; Herzfeld, *Am Tor von Asien*, pl. LXII; Flemming, p. 63, fig. 20; d'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 17, fig. 31; D. Ross, *Persian Art*, pl. à p. 88; *L'art, des origines à nos jours*, p. 94; *Illustrat. Souvenir*,

à l'articulation initiale, suivi d'un rang de perles, ainsi que le semis de petites équerres. Cette forme de queue est celle des paons sur le tissu du Textile Museum de Columbia, daté de 384/994 : la queue est même plus rigide et cette raideur est accentuée par la décoration monotone en damier [1]. Je renvoie aussi au paon du tissu de Mésopotamie que j'ai fait connaître il y a quelques années et qui se trouve aujourd'hui au Museum of fine Arts de Boston [2].

A cette échelle, la décoration interne fait l'effet d'un bariolage prétentieux. Les paons semblent avoir arboré une robe de cérémonie, « le manteau qui leur fait le plus beau des habits » [3], et l'illusion se complète par la rangée de pompons qui s'étale sur le jabot et la poitrine.

La tête est empanachée d'une aigrette, et il faut rappeler ici la curieuse aigrette découpée à jour qui surmonte la tête du paon en bronze du Musée du Louvre [4]. L'oiseau porte aussi une sorte de pendant d'oreilles, qu'on trouve parfois sous la forme de petites raquettes [5].

Le cou est cerné d'un collier de perles, conforme à la tradition sassanide.

Les pattes, les griffes surtout, zébrées de stries, sont d'une puissance extraordinaire.

Les paons sont juchés sur des bouquetins, qu'ils écrasent de leurs pattes, tellement énormes qu'elles enserrent entièrement le dos des quadrupèdes. On trouve là une idée de force massive. Sur un bronze gréco-romain, les pattes d'un aigle tiennent toute l'échine d'un cerf, mais pour obtenir un effet décoratif, la ramure du cervidé

p. 68 ; *Arts de l'Iran*, p. 73, 75, n°s 222, 241, pl. VI ; *Survey*, IV, pl. 199-200 ; *Persian Textiles*, pl. 48 ; Dalton, *Byz. Art*, p. 83, fig. 47, 587, fig. 368.

Étoffes byzantines à Bruxelles (Flemming, p. 85, fig. 28 ; Von Falke, fig. 173) ; au Musée de Berlin (Von Falke, fig. 171) ; à la Cooper Union (*Survey*, VI, pl. 983).

Voir un stuc du Musée arabe et un dessin de la collection de Son Excellence Chérif Sabry Pacha (ici, pl. XXIII).

(1) *Illustrated London News*, janvier 1943, p. 49.

(2) *Tissus brodés mésopotamiens, Ars islamica*, IV, p. 55 ; Nancy Pence Britton, *Early Islam. Textiles*, fig. 51.

(3) Pérès, *La poésie andalouse*, p. 245.

(4) *Répertoire*, VII, n° 2613 ; Migeon, *Manuel*, 2e éd., I, p. 380, fig. 188 ; D. Ross, *Art of Egypt*, p. 313.

« La presque totalité des figurations d'oiseaux, pour l'Europe orientale et septentrionale, est accordée aux oiseaux à crête et à queue volumineuse » (Leroi-Gourhan, *Le thème des deux chevaux*, *Revue des Arts asiatiques*, XI, p. 159).

(5) Voir les références données plus loin, sous le n° VII ; et *Survey*, II, p. 1654, fig. 574 ; Gomez Moreno, *El Panteon real de las Huelgas de Burgos*, pl. XXIV, LXXXIV.

est aussi haute que l'aigle [1]. On a la même sensation sur un tissu de la collection Bliss [2].

Les malheureux quadrupèdes sont presque étouffés et de nombreux détails réalistes sont là pour le montrer : les taches blanches des côtes saillantes, la queue relevée. Les pattes postérieures ont fléchi, paraissant résister encore, mais aux positions des pattes antérieures on peut croire que les bêtes ont été surprises : l'une est aplatie en avant, l'autre n'a pas eu le temps de se dégager, elle est restée emprisonnée sous le corps des animaux [3]. Ceux-ci ont la respiration coupée : ils ont la bouche ouverte, la langue est pendante et l'on voit les dents de la mâchoire supérieure. Comme par jeu, l'artiste a mis du désordre dans les cornes : l'une d'elles, en dehors, vient épouser sensiblement la même courbe que la patte projetée en avant, la seconde est silhouettée sur le corps.

Les chèvres et les bouquetins sont représentés en ombres chinoises, suivant un procédé qui sera repris chez certains céramistes du XIIIe siècle [4].

Les paons, vu leur valeur décorative, sont souvent reproduits et nous en aurons d'autres exemples dans l'ensemble présenté ici [5].

Nous verrons bientôt la pièce aux aigles (n° IX), d'inspiration solennelle, mais ici nous avons plutôt l'impression de la vaine énormité. La forme boursoufflée de la roue du paon laisserait croire que, par orgueil, l'oiseau a fourni un effort désespéré pour la tendre à la limite.

Dans le haut, bordées de simples listels formant des cadres rectangulaires, trois lignes d'inscription en coufique simple :

(1) [deux à trois mots] . . . سد الزاهد الرئيس سعيد بن ابى خيثمة الحارثى (2) اطال الله
بقاءه سنة ثلث (3) وتسعين وثلثمائة

.....l'ascète, le chef, Sa'id, fils d'Abu Khaithama, al-Harithi, que Dieu prolonge sa durée! En l'année 393/1003.

(1) Contenau, I, p. 200, fig. 121.

(2) *Survey*, I, p. 707, fig. 248. — Voir aussi : Smirnof, pl. LIV ; Lamm, *Cotton*, p. 41 ; Von Falke, fig. 142.

(3) Voir des attitudes analogues dans Orbeli et Trever, pl. 31 ; *Survey*, IV, pl. 138.

(4) Ettinghausen, *Early shadow figures, Bulletin American Persian Art*, juin 1934, p. 10-15 ; Hobson, *Islamic Pottery*, p. 51, fig, 61 ; *Survey*, V, pl. 746, 749, 750 ; *Expos. d'art musulman d'Alexandrie*, 1925, pl. 16.

(5) N°s VII, XII, XVI, XVII.

Il s'agit donc d'un personnage nommé Sa'id, fils d'Abu Khaithama. Sa *nisba*, dépourvue de points diacritiques, est susceptible de plusieurs combinaisons : j'adopte la lecture la plus vraisemblable, Harithi.

On la retrouve sur d'autres tissus de cette collection :

Sur le n° V : l'émir très illustre Kawam al-mulk Abu Abd-Allah Isa, fils d'Ibrahim, Harithi;

Sur le n° VI : l'émir Ghiyath al-umma Diya' al-milla Mohammad, fils de Sa'id, fils d'Ali Harithi;

Enfin, l'inscription d'un tissu du Textile Museum de Columbia, daté de 384/994, très abîmée, ne laisse lire aucun des noms propres, mais trois relatifs la terminent : Aslami, Harithi et Tusi. Le dernier, d'ailleurs douteux, se rattache à la localité de Tus. Aslami nous amène à une tribu arabe qui tire sa dénomination d'Aslam ibn Asfa, petit-fils de Haritha ibn Amr [1], ce qui justifierait notre lecture Harithi [2]. Le seul Harithi important qui, à ma connaissance, ait été retenu par les historiens, est ce chef de l'armée arabe qui envahit le Séistan, Rabi' ibn Ziyad, lequel fut un instant préfet du Khorassan [3]. D'autre part, sous Harun al-Rashid, il est question des Harithiyin, descendants de Harith ibn Ka'b [4].

Aucun des individus ayant commandé ces étoffes n'a pu être retrouvé. Serons-nous plus heureux en recherchant la situation sociale de ce Sa'id ibn Abi Khaithama à qui l'inscription donne le titre de *ra'is*.

Ce mot, qu'on traduit habituellement par «chef», semble s'être appliqué d'une façon restreinte aux personnes dont la culture littéraire était étendue : la plupart étaient des fonctionnaires. Ce serait donc, à l'origine, un titre de l'aristocratie des bureaux. Il semble que le chef des services administratifs, tout au moins sous les Bouyides, portait le titre de *ra'is* : un ministre éphémère s'en offusque et insiste pour être qualifié de *vizir* et de *ra'is* [5]. D'ailleurs le célèbre Ibn al-Amid, premier

(1) Ibn Duraid, p. 281 ; Sam'ani, p. 35 *b*.

(2) Sam'ani, p. 149 *b*; Ibn Khallikan, I, p. 622.

(3) Ya'kubi, *Les pays*, tr. Wiet, p. 90, 91, 117.

(4) Yakut, *Irshad*, VII, p. 262 ; *Encyclopédie*, II, p. 285.

Le célèbre grammairien Sibawaih portait la *nisba* Harithi, soit qu'on le fît descendre de ce même Rabi' ibn Ziyad, soit qu'on le rattachât à la tribu de Harith ibn Ka'b (Yakut, *Irshad*, VI, p. 80 ; Ibn Khallikan, I, p. 487; *Encyclopédie*, IV, p. 412).

Sur l'importance de cette dernière tribu, dont les membres ont financé la propagande abbasside (leurs sources de richesse étaient l'*industrie textile* et la banque) voir : Massignon, *La mubahala*, tir. à part de l'*Annuaire de l'École des Hautes Études*, 1943, p. 15-18.

(5) *Eclipse*, II, p. 264 ; V, p. 281.

ministre du prince bouyide Baha' al-daula, se faisait appeler *ustadh* et *ra'is*, bien qu'on le nommât plus communément *ustadh* (maître) tout court [1], titre qui allait être décerné à la même époque au prince nègre de l'Égypte, l'eunuque Kafur [2]. C'est ainsi que dans l'inscription fragmentaire d'un autre tissu, on trouve *ra'is* associé à *sahib*, autre qualificatif honorifique du vizir : malheureusement ce texte ne fournit plus aucun nom propre [3]. Cette lutte de préséance est encore attestée avec le dernier vizir califien avant l'avènement des Seldjoukides : celui-ci, Ibn al-Muslima, avait pris le titre de *ra'is al-ru'asa'*, «chef des chefs» [4].

En Égypte, la route semble parallèle, on le découvre à certains indices : un directeur de l'administration, Fahd ibn Ibrahim, est gratifié du titre de *ra'is* [5]. Mais les vizirs sont bien vite jaloux et affirment par leur titulature leur préséance sur les «chefs» [6].

Dans sa correspondance avec le grand da'i d'Égypte, le poète Abul-Ala' al-Ma'arri lui décerne le titre de *ra'is adjall*, «très illustre chef» [7].

L'on comprend ainsi le titre de *ra'is al-kuttab*, «chef des secrétaires», ou *ra'is efendi*, que portait le ministre des Affaires étrangères de l'Empire ottoman [8].

Il fallait développer ces considérations, mais nous ne croyons pas que la solution soit dans cette direction. Il paraît difficile d'admettre, par exemple, qu'un chef d'administration ait pu faire construire une mosquée et que l'autorité politique lui ait permis d'y faire sculpter son nom. C'est le cas du «maître et chef», qui édifia en 471/1078-1079 la mosquée de Bakou [9]. Sur un nouvel examen des caractères, je crois qu'il faut reculer de cent ans l'inscription de la tour de Raiy. Ce serait donc en l'année 446/1054, et non 546/1151, que ce monument aurait été fondé

(1) *Eclipse*, II, p. 282 ; V, p. 302 ; Yakut, *Irshad*, V, p. 354, 369-371.

Si l'on donne ce titre à un philologue (Yakut, *Irshad*, V, p. 286), c'est probablement parce qu'il lui arrivait de suppléer le vizir (Yakut, *Irshad*, II, p. 400). Avant d'être le premier ministre du Bouyide Fakhr al-daula, Dabbi était appelé *ra'is* (Yakut, *Irshad*, II, p. 306). — Voir encore : *Prairies*, IX, p. 11 ; Barbier de Meynard, *Littérature du Khorassan*, *Journal asiatique*, 1853, I, p. 177-178.

(2) *Répertoire*, IV, n° 1541.

(3) N° 21 *Survey*.

(4) Les références pourraient être nombreuses ; voir *Fakhri*, p. 396 ; tr. Amar, p. 508 ; Mez, p. 79. Le titre n'était pas inédit (Yakut, *Irshad*, V, p. 289).

(5) Yahya d'Antioche, p. 185 ; Ibn Muyassar, p. 56 ; Ibn Sairafi, *Ishara*, p. 27-28 ; Makrizi, II, p. 14.

(6) Yahya d'Antioche, p. 235, 238 ; Ibn Sairafi, *Ishara*, p. 33, 48, 54 ; Wiet, *Matériaux pour un Corpus, Égypte*, II, p. 145.

(7) Yakut, *Irshad*, I, p. 197, 200, 204.

(8) *Encyclopédie*, III, p. 1219.

(9) *Répertoire*, VII, n° 2722.

par le « très illustre shaikh, le seigneur, le *chef* vainqueur, Abd al-Djalil, fils de Faris » [1].

Le titre est attesté par les chroniques, et c'est ainsi que nous connaissons :

Au IVe/Xe siècle, les *ra'is* d'un petit village du Fars, de Raiy, de Nichapour, de Merv al-Rudh [2];

Au Ve/XIe, ceux de Raiy, de Hamadan, de Kazvin, de Zauzen [3];

Au VIe/XIIe, ceux d'Ispahan, de Raiy, de Hamadan, de Saveh, de Djurdjan, d'Isfaraïn, de Samarcande [4].

Il faut supposer que l'administration sassanide, au moins dans ses grandes lignes, s'était maintenue. Nous serions donc tenté de voir dans le *ra'is* le chef d'un canton, qui était autrefois choisi parmi les dihkans et qui se nommait le *shahrigh*. Or Ya'kubi traduit le mot *shahrigh* par *ra'is al-kura,* comme il rend *ispehbed* par *ra'is* tout court, et *marzuban* par *ra'is al-balad* [5]. Il ressort par provision que le mot *ra'is* était employé : plusieurs inscriptions en témoigneraient [6].

Barthold mentionne, pour l'année 401/1011, un *ra'is* de Balkh, appelé le *dihkan* Abu Ishak ibn Hosain [7] : nous montrerons plus loin l'importance de cette équivalence. Il définit ailleurs cette fonction : « Le poste de *ra'is,* chef d'une ville et de sa banlieue, était assez souvent héréditaire, de père en fils. Le *ra'is* était le premier personnage de la cité et le représentant de ses intérêts, et c'est par lui que le gouvernement faisait connaître ses dispositions. Il est probable qu'à l'origine le *ra'is* fut choisi parmi les membres des familles locales les plus importantes » [8].

[1] *Répertoire,* VIII, n° 3153. — Il s'agit uniquement de la forme des caractères, car le titre *ra'is* est attesté au VIe/XIIe siècle (*Répertoire,* VIII, n° 2992, 3135; IX, n° 3246). Pour ce dernier cas, M. Helmut von Erffa donne à ce titre une interprétation religieuse (*Tombstone of the Timurid period, Ars islamica,* XI, p. 190).

En Occident, le titre *ra'is* est donné, à l'époque des Petits Souverains, à un prince toudjibide d'Alméria (*Répertoire,* VIII, n° 2902). On connaît un autre exemple qu'on ne peut définir (*Répertoire,* VI, n° 2133).

[2] Mukaddasi, p. 390; *Eclipse,* III, p. 314; VI, p. 336; Ibn al-Athir, *s. a.* 388; *Yatimat al-dahr,* IV, p. 271; Yakut, *Irshad,* VI, p. 490; Barthold, *Turkestan,* p. 250.

[3] Ibn al-Athir, *s. a.* 494; Nasir-i-Khosrau. p. 10, 262; Yakut, *Irshad,* II, p. 242.

[4] Bundari, p. 84, 86, 93. 137, 138; Ibn al-Athir, *s. a.* 524, 556, 557; Yakut, *Irshad,* VII, p. 94.

[5] Ya'kubi, *Historiae,* I, p. 202-203. Voir : Huart, *La Perse,* p. 174; Christensen, p. 134-135, 260; *Encyclopédie,* III, p. 360.

[6] Ci-dessus, p. 39, n. 9 et ci-dessus, n. 1.

[7] Barthold, *Turkestan,* p. 288.

[8] Barthold, *Turkestan,* p. 234.

Il s'agirait donc ici, avec Sa'id ibn Abi Khaithama Harithi, d'un riche propriétaire foncier, d'un *dihkan,* qui assumait l'autorité politique d'un canton, et comme le titre n'est pas suivi d'un nom de ville, Sa'id aurait donc été le « maire » de Raiy.

Je n'ai aucune observation à faire sur la graphie, qui, tout en se maintenant anguleuse, évolue vers une souplesse plus gracieuse.

V (pl. V et XXI).

Serge à double trame, 78 × 120. Chaîne bis; trame bis et marron.

L'étoffe est divisée en carrés réguliers, qui renferment deux séries alternées de décorations : c'est une ordonnance qui rappelle les plafonds à caissons ou les pavements de mosaïques [1]. Cette ornementation tapissante est bordée, en haut et en bas, par un galon marron, coupant d'un côté les carrés par le centre, et de l'autre laissant un triangle plus petit. On a l'impression, au premier abord, de confusion touffue, et la sensation de surcharge et d'encombrement s'accentue, car il semble qu'un léger brouillard s'interpose. Le dessinateur s'est perdu dans les détails, qu'il n'a pas osé sacrifier à l'ensemble, et la composition manque d'ampleur. L'artiste s'est tiré néanmoins avec honneur d'une difficulté, mais il a cédé sans doute à l'impératif d'un tempérament compliqué.

Un carré sur deux comporte deux séries d'arbustes qui partent d'un petit losange, décoré de palmettes symétriques opposées par la base. L'un de ces arbustes, à longue tige, développe une frondaison en éventail. L'autre, plus ramassé, pourrait évoquer par sa silhouette une plante dans un vase. Deux rapaces, têtes retournées en arrière, s'affrontent, séparés par le premier arbuste; ils sont caractérisés par une longue et large queue, qui semble ajourée, un bec crochu, une huppette derrière la tête; les ailes sont entr'ouvertes, comme si l'oiseau venait d'atterrir. Le même groupe de volatiles se trouve en bas du losange, opposé par les pattes au couple du haut.

Dans les autres carrés s'inscrit un ovale parsemé de délicats feuillages, sur lesquels s'enlève une sorte d'étoile à huit branches obtenue par la superposition à un losange d'un quatre-feuilles effilé. Cette figure est garnie, elle aussi, de feuillages tapissants, très finement dessinés. L'ovale est flanqué de deux triangles, à base brisée, ornés d'une vignette florale.

La combinaison de quatre animaux, par paires affrontées ou adossées, opposés par les pattes, est probablement d'inspiration chinoise, et l'on a relevé sa fréquence sur les miroirs de l'époque des Han [2]. On les retrouve plus rarement sur les étoffes orientales [3].

(1) Blochet, *Peintures*, p. 129.

(2) Pfister, *Textiles de Palmyre*, p. 43-44, fig. 10; Pfister, *Textiles de Palmyre III*, p. 44-48, 82, fig. 30, 51; Vignier, *L'exposition de bronzes chinois, Revue des Arts asiatiques*, VIII, pl. XXXIX; *Survey*, I, p. 689, fig. 239; Pfister, *Les soieries Han, Revue des Arts asiatiques*, XIII, p. 70, fig. 3.

(3) Plus loin, les nos XI et XII; voir Von Falke,

Au revers se déroule une inscription. Deux lignes en coufique simple, de même style que les caractères du tissu n° III. La seconde ligne, beaucoup plus courte que la première, est tissée en caractères plus petits :

(1) استعمله الأمير الاجل قوام الملك ابو عبد الله عيسى بن ابراهيم الحارثى اطال الله فى المعالى بقاءه وحرس فى اقتفاء المكارم فناءه

(2) صنعة على بن يوسف بن المرزبان

Commandé par l'émir très illustre Kawam al-mulk Abu Abd-Allah Isa, fils d'Ibrahim, al-Harithi, que Dieu prolonge sa durée avec ses belles qualités et protège sa faiblesse en lui facilitant le choix de nobles actions!

Façon d'Ali, fils de Yusuf, fils d'al-Marzuban.

Il s'agit, comme dans les numéros III et IV, d'un membre de la famille Harithi. L'autorité politique d'Isa est ici affirmée par son titre d'émir. *Adjall*, «très illustre», est une épithète qui fait son apparition précisément dans la seconde moitié du IVe/Xe siècle [1] : elle a donc pour notre personnage une valeur appréciable.

p. 22, fig. 163-164; *Illustrated London News*, août 1936, p. 274; et les nos 31, 37 et 43 *Survey*.

(1) Wiet, *Un bol en faïence, Ars islamica*, I, p. 119; Wiet, *Un tissu du Nord de la Perse, Revue des Arts asiatiques*, X, p. 178.

VI (pl. VI).

Taffetas composé, 34 × 70. Chaîne aubergine; trame noire et aubergine.

L'ordonnance se compose d'une disposition très aérée d'éventails polylobés, clairs et foncés. C'est ce qui saute aux yeux à cause de l'alternance des tons. En réalité, c'est le résultat de la juxtaposition d'arcs trilobés, genre de décoration murale qui n'était pas inédite [1] et se prolongera dans l'art musulman, jouissant de la faveur des ornemanistes du Maghreb. Tel est le décor sculpté sur le minaret de la mosquée de la Kasba à Marrakech [2], repris plus tard sur celui de la mosquée de la Kasba à Tunis [3]. On retrouvera d'ailleurs cette ordonnance sur des tissus européens [4].

Il est rare, en tout cas, qu'une aussi grande place soit réservée aux surfaces nues.

Les arcs sombres inscrivent une roue dans laquelle deux bouquetins se font vis-à-vis, séparés par un arbuste-candélabre [5].

Les arcs clairs présentent deux griffons ailés qui s'affrontent, séparés par l'arbre de vie. Celui-ci est formé d'un fût long et mince, et se termine par trois bouquets disposés en éventail, comme sur l'étoffe n° I.

Les griffons sont très dignes : ils tiennent une brindille dans leur bec courbé; leurs oreilles pointues se dressent verticales; ils portent un collier, muni de longues banderolles flottant au vent; les ailes sont effilées, sauf la penne supérieure, retournée en volute; la queue se recourbe pour suivre une direction parallèle au dos et finit en panache. La prise de l'aile et l'articulation des pattes postérieures sont décorées d'une large palmette polylobée.

Un essai de classement des griffons a été effectué dans un récente étude [6]. Elle « propose de distinguer un premier type de griffon de style oriental-archaïque, un second qui est parthe, et un troisième qui est sassanide. Le type archaïque serait le griffon à ailes emplumées; les plumes sont fixées à la queue-leu-leu tout au long

(1) Voir Peirce et Tyler, II, pl. 194; Herzfeld, *Der Wandschmuck der Bauten von Samarra*, pl. XLVI.

(2) Marçais, *Manuel*, I, p. 420, fig. 250; Terrasse, *L'art hispano-mauresque*, p. 333, fig. 60.

Voir une dalle byzantine : Peirce et Tyler, II, pl. 103; et l'Aljaferia de Saragosse : Kühnel, *Maurische Kunst*, p. 14, fig. 1.

(3) Marçais, *Manuel*, II, p. 582, fig. 309.

(4) Cole, *Ornament*, p. 58.

(5) *Journal asiatique*, 1857, I, p. 118.

(6) Z. de Takacs, *L'art des grandes migrations, Revue des Arts asiatiques*, VII, p. 36 et pl. XV.

de l'aile. On attribuerait à une origine parthe-hellénistique la forme d'aile simple et très allongée. On reconnaît enfin une filiation sassanide dans l'aile à attache en forme d'écusson et petites plumes recourbées ».

C'est le type sassanide que nous avons ici et qui semble être le seul reproduit dans les monuments de l'Orient après l'islam.

La création du griffon date du début de l'histoire. Il apparaît sur les tablettes protoélamiques, plein de majesté hautaine [1] et « fit désormais partie du patrimoine artistique de l'Asie antérieure » [2].

Il a été, en effet, souvent représenté et les artistes se sont ingéniés à lui donner une attitude noble et à le décorer somptueusement. On en connaît de remarquables exemples sassanides [3] et mésopotamiens [4], avant d'arriver au gigantesque griffon en bronze du Campo Santo de Pise [5]. Il trouve sa place dans les bois et les ivoires fatimides [6], sur des ivoires espagnols [7], sur une faïence persane [8], sur un plateau de cuivre persan [9].

Les tissus de toute provenance s'en sont emparés, et nous noterons les suivants :

Tissu sassanide de Sainte-Ursule [10];

Tissu sicilien de Saint-Potentien [11];

Tissus byzantins de Sainte-Ursule [12], de Saint-Siviard [13], du Musée de

(1) Contenau, I, p. 395, fig. 295; *Survey*, III, p. 2680, fig. 894.

(2) Contenau, II, p. 531. — Voir : Contenau, III, p. 1336, fig. 839; Danthine, *Le palmier-dattier*, fig. 315, 591, 1146; Contenau, *Deuxième mission*, *Syria*, V, pl. XXVI.

(3) Smirnof, pl. LXXIV, CXXIII; *Sasanidische Kunst*, fig. 11; *Survey*, IV, pl. 135; Christensen, p. 477, fig. 51; Sarre, pl. 116.

(4) Herzfeld, *Malereien*, p. 98; Strzygowski, *Asien*, p. 340, fig. 351.

(5) Migeon, *Manuel*, 1re éd., p. 222, fig. 183; 2e éd., I, p. 375, fig. 182; Glück et Diez, pl. XXXIII; Glück, *Kunstgewerbe*, p. 373; *Legacy of Islam*, fig. 18; D. Ross, *Art of Egypt*, p. 303; Zaki Hasan, *Kunuz*, pl. 58; Abd el-Aziz Marzuk, *Islam and Fine Arts*, pl. X; Monneret de Villard, *Chapiteau de Pise, C. R. de l'Académie des Inscriptions*, 1946, p. 22-23.

(6) Migeon, *Manuel*, 1re éd., p. 146, fig. 132; 2e éd., I, p. 342, fig. 149; Migeon, *Notes d'archéologie, Gazette des Beaux-Arts*, mars 1906, p. 205, Pauty, *Bois sculptés d'églises coptes*, pl. IX.

(7) Von Falke, fig. 137; Longhurst, *Ivories*, I, pl. XXXII.

(8) Pézard, *Céramique*, pl. CXIX; Migeon, *Or. musulman, Cristaux*, pl. 15; Kühnel, *Lüsterfayencen, Ars islamica*, I, p. 155, fig. 5.

(9) *Survey*, VI, pl. 1288; Zaki Hasan, *Funun Iraniya*, pl. 129.

(10) Voir ci-dessus, p. 11, n. 1.

(11) D'Allemagne, II, pl. à p. 234; Von Falke, p. 22, fig. 163-164; D'Hennezel, *Pour comprendre*, p. VI, fig. 2.

(12) Von Falke, fig. 165.

(13) D'Allemagne, II, pl. à p. 244; Von Falke, fig. 186; D'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 23, fig. 38; Bréhier, *L'art en France*, p. 64; *Arts de l'Iran*, p. 80, n° 251; Ebersolt, *Orient et Occident*, I, pl. XII.

Berlin [1], du Victoria and Albert Museum [2], de la chasuble de Saint-Yvon à Louannec [3], de la chape d'Anagni [4], de Saint-Géréon de Cologne [5];

Tissus italiens du Victoria and Albert Museum [6], de la chasuble de Dantzig [7], d'Aix-la-Chapelle [8];

Tissus dits de Ratisbonne [9].

Parmi les étoffes orientales d'époque musulmane, il convient de signaler :

Le tissu persan du Textile Museum de Columbia [10];

Le tissu persan du Musée de Berlin [11];

Le tissu mésopotamien du Museum of fine Arts de Boston [12];

Le tissu d'Antioche [13].

Dans les parties foncées, se déroulent des inscriptions en coufique simple. Elles se répètent en boustrophédon en deux zones : *a*) dans le ruban qui entoure les deux bouquetins; *b*) en bandeau incurvé au-dessus de cette roue. Cette façon de procéder n'a rien d'insolite. Puisque avec le temps, les inscriptions arabes s'intégraient au programme décoratif; il était naturel que le même texte se répète dans les deux sens par rapport à un axe, tels les animaux affrontés ou adossés.

(a) استعمال الامير غياث الامة وضياء الملة محمد بن سعيد (b) بن علي الحارثي اطال الله بقاءه

Commande de l'émir Ghiyath al-umma Diya' al-milla Mohammad, fils de Sa'id, fils d'Ali, al-Harithi, que Dieu prolonge sa durée!

Voici le troisième membre de la famille Harithi, qui a eu les honneurs des deux soieries précédentes, le quatrième, en comptant le tissu du Textile Museum de

(1) Von Falke, fig. 187-188.

(2) Le Bon, *Civilisation*, p. 517, fig. 240; Von Falke, fig. 196.

(3) Von Falke, fig. 197.

(4) Von Falke, fig. 198.

(5) *Exposition des Gobelins*, 1934, pl. n° 314; Dalton, *Byz. Art*, p. 588, fig. 369.

(6) Von Falke, fig. 213.

(7) *Mesterwerke*, III, pl. 183; Von Falke, fig. 224. — Sa variante à Nuremberg : *Meisterwerke*, IV, n° 2317.

(8) Von Falke, fig. 225. — Voir Gomez Moreno, *El Panteon real de las Huelgas de Burgos*, pl. LXXXII-LXXXIII.

(9) Von Falke, fig. 253, 254, 258; Leroi-Gourhan, *Chasses*, *Revue des Arts asiatiques*, XIII, p. 122, fig. 329.

(10) Tattersall, *Carpets and Textiles*, *Apollo*, février 1931, p. 87; *Art et archéologie iraniens*, pl. XLIV.

(11) *Illustrated Souvenir*, p. 69; Leigh Ashton, *Textiles*, *Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 20 C.

(12) Guest, *Silk Fabric*, *Burlington Magazine*, juin 1934, p. 270.

(13) *Illustrated London News*, août 1936, p. 275.

Columbia [1]. Cette fois encore, l'autorité politique de l'intéressé est attestée, outre celui d'*émir*, par le double titre en *umma* (nation) et *milla* (communauté), que les Bouyides venaient de mettre à la mode.

Nous avons rencontré l'expression *isti'mal* sur le tissu précédent. On le trouve sur d'autres étoffes [2], sur une boîte espagnole en argent [3] et sur un édicule en Perse [4]. Nous lisons dans Yahya d'Antioche [5] que le calife fatimide Hakim ordonna de mettre le nom de l'héritier présomptif sur les tissus « commandés » (par l'État), *ala turuz al-isti'mal* : de fait, quelques-uns de ces tissus nous sont parvenus [6].

(1) *Illustrated London News*, janvier 1943, p. 49.

(2) *Répertoire*, V, n°s 1893, 1955; VI, n°s 2067, 2177.

(3) *Répertoire*, VII, n° 2603.

(4) *Répertoire*, VIII, n° 3043.

(5) Yahya d'Antioche, p. 208.

(6) *Répertoire*, VI, n°s 2212-2217. On lit dans *Eclipse* (III, p. 67) : *thaub hasan musta'mal*, « un beau vêtement (tissé) sur commande », et non « of the usual sort » (VI, p. 67).

VII (pl. VII).

Taffetas composé, 33 × 31. Chaînons marron foncé (tête de nègre); trame, marron foncé et marron clair.

Un autre fragment a été publié par M. Pope [1], qui en a fait le commentaire suivant : «Peacocks carrying on their tails the starred lustre of the midnight sky in the lozenge frame of the ancient moon symbol, are predominant in this design, signalizing their preeminence by clutching a sólar feline as prey. Moreover, the subordination of the sun is further emphasized by using its jewel-edged disk as a mere background for the lunar diamond, with winged sun-leopards ignominiously compressed into the residual chords, without damage, however, to their aggressive activity. All this is traditional, in idea and largely in forms very ancient.»

La composition offre de grandes roues, reliées entre elles par de petits cercles. L'ensemble est entouré d'un ruban de perles, interrompu au point de tangence des roues et des cercles.

Ces derniers comportent un médaillon central à fond de damier : les cases claires inscrivent un petit cercle marron; les foncées sont décorées de quatre-feuilles. Ce médaillon est entouré d'un bandeau circulaire épigraphique.

Les grandes roues présentent une décoration finement dessinée. Dans un carré, campé sur une pointe, deux paons, juchés sur deux chiens, faisant la roue, s'affrontent, séparés par l'arbre de vie. Les segments inférieurs sont tapissés de rinceaux. Dans les segments supérieurs se trouvent deux félins courant parmi des feuillages. Ces quadrupèdes sont aplatis et étirés. L'animal étiré à des fins ornementales se trouve dans la plus haute antiquité : il est possible qu'à l'origine on ait voulu, par ce procédé, procurer une idée de la vitesse [2].

Une particularité est à signaler. Le fragment contient deux étages de roues. Or si l'on en examine les détails, on s'aperçoit qu'ils diffèrent sensiblement d'un étage à l'autre, ce qui n'apparaît pas au premier coup d'œil. Le corps et les ailes des deux

[1] Pope, *Masterpieces*, p. 72, 106.

[2] Conteneau, I, p. 290, 294; *Survey*, I, p. 848, fig. 296.
Voir, sur des tissus : Von Falke, p. 11, fig. 56, 105; d'Allemagne, II, pl. à p. 146; Diehl, *Manuel*, I, p. 274, fig. 136; d'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 24, fig. 39; *Burlington Magazine*, décembre 1930, p. 285 D; Ebersolt, *Orient et Occident*, I, pl. XI.

paons sont ornés de deux manières, aussi délicates l'une que l'autre. D'un côté, les bêtes sur lesquelles trônent les paons sont couchées et tournent la tête en arrière : la direction et la fixité de leur regard, leur gueule béante, sont des indices d'épouvante. Dans l'autre, elles s'affrontent museau contre museau, pattes de devant tendues, tandis qu'elles s'arc-boutent des pattes de derrière pour supporter le poids des paons.

Le corps des oiseaux est comme ajouré et les queues sont délicatement ocellées. Les queues se retournent et forment au-dessus des têtes des paons une figure de cœur. La partie interne se réunit et se termine en fleuron.

Les cercles sont séparés par un arbre qui semble planté dans un vase : deux rameaux se détachent à la base de la tige et se développent en filets sinueux. Les feuilles sont très larges et comportent une très fine décoration.

Deux grosses fleurs retournées, aux pétales finement détachés, flanquent le sommet de ces arbustes. En bas, deux griffons ailés s'affrontent sous le vase. A un étage, ils sont représentés galopant; ailleurs, ils semblent monter la garde. Ils ont l'œil rond, la gueule ouverte, une patte levée, les griffes écartées. Leur queue s'incurve gracieusement en faisant deux boucles. Comme leurs congénères précédents, ils sont ajourés d'une fine décoration et se présentent en ombres chinoises [1].

On trouve des paons disposés de la même manière sur un certain nombre de tissus. Nous avons déjà vu les énormes paons du numéro IV et nous renvoyons aux numéros XII, XVI et XVII.

Les manuels ont donné une large place aux soieries conservées à Utrecht [2], à Toulouse [3], au Musée de Cluny [4] et au Victoria and Albert Museum [5].

Il faut y ajouter un tissu trouvé à Raiy [6], un autre du Detroit Institute of Arts [7].

[1] Voir plus haut, p. 37, n. 4.

[2] Prisse d'Avennes, III, pl. 151; Le Bon, *Civilisation*, p. 520, fig. 242.

[3] Prisse d'Avennes, III, pl. 148; Migeon, *Manuel*, 1re éd., p. 385, fig. 334; 2e éd., II, p. 313, fig. 418; Von Falke, pl. V; Kühnel, *Islamische Kunst*, p. 413, fig. 418; Lechler, *The Tree of Life*, *Ars islamica*, IV, p. 386, fig. 39; Gabriel-Rousseau, *L'art décoratif musulman*, p. 196, fig. 135.

[4] Migeon, *Tissus*, p. 42; Migeon, 1re éd., p. 387, fig. 335; 2e éd., II, p. 315, fig. 419; Migeon, *Arts musulmans*, pl. LXIII; Koechlin et Migeon, *Cent planches*, pl. LXIII; d'Hennezel, *Pour comprendre*, p. 32, fig. 45; Dieulafoy, p. 101, fig. 262; *Arts de l'Iran*, p. 81, n° 255; Leroi-Gourhan, *Thèmes alternants*, *Revue des Arts asiatiques*, XII, p. 154, fig. 237.

[5] Glück et Diez, p. 359; Glück, *Kunstgewerbe*, p. 377; Kendrick, *Muhammadan Textiles*, frontispice; Zaki Hasan, *Kunuz*, pl. 21.

[6] Koechlin et Migeon, pl. LXII; *Persian Textiles*, pl. 20.

[7] *Survey*, III, p. 2027, fig. 658.

Les bandeaux circulaires d'inscriptions sont en coufique simple.

عز واقبال للصاحب ابى سعيد يحيى بن زياد

Gloire et prospérité au ministre Abu Sa'id Yahya, fils de Ziyad!

L'intéressé n'a pas été retrouvé dans les chroniques.

Il n'y avait pas si longtemps que le célèbre Ibn Abbad avait illustré ce titre de *sahib,* « ami, compagnon ». Comme il fut vizir des princes bouyides Mu'aiyid al-daula et Fakhr al-daula pendant un quart de siècle et avec une parfaite compétence [1], ce surnom de *sahib* finit par désigner le ministre.

C'est probablement le cas sur cette soierie, qu'il faut classer à la première moitié du Ve/XIe siècle. Nous avons déjà fait observer qu'une autre étoffe donne ce titre, accompagné de *ra'is,* « chef », mais sans que le nom du titulaire nous ait été conservé [2].

Il y a un timide essai de remplir les vides au-dessus des lettres basses, mais sans art, par des points couplés.

[1] *Encyclopédie,* II, p. 374; Zaki Mubarak, *La prose arabe,* p. 136 et seq. — [2] Voir plus haut, p. 39.

VIII (pl. VIII).

Taffetas composé épais, 35 × 35. Chaîne jaune clair; trame jaune, vert foncé et vert clair.

Nous trouvons ici pour la première fois dans cette collection l'ordonnance en roues. Elles sont directement les unes à côté des autres, sans être tangentes. Lorsqu'elles le sont, comme dans le n° XIV, elles ont quatre points de contact, en haut, en bas, à droite et à gauche, aux extrémités des axes verticaux et horizontaux. Le cadre de ces roues, plus ou moins large, est ici décoré d'une double bordure, l'extérieure pourvue d'une suite de délicats fleurons, l'intérieure contenant une frise épigraphique. Une petite rosace indique, en général, les points de contact. Une sorte de rayonnement fleuronné orne les vides entre les roues. A l'intérieur de ces roues, le plus souvent, le motif se répète symétriquement [1].

Dans les roues, deux sphinx ailés et couronnés, à tête humaine, sont assis face à face, séparés par l'arbre de vie. Ils sont surmontés de deux oiseaux grassouillets, volant à hauteur du sommet de l'arbre : ils semblent avoir été mis là pour meubler l'espace vide [2]. Sous leurs pattes se trouvent des silhouettes d'ailes.

Les espaces curvilignes renferment une étoile à huit pointes, formée par l'entrelacement de deux carrés et entièrement tapissée de rinceaux. Les pointes sont alternativement prolongées par de petits fleurons et par des tiges munies d'un fleuron plus important. Huit petits oiseaux volent dans les angles.

L'arbre de vie est issu d'un large décor de rinceaux qui ressemble à un piédestal massif. Le sommet forme un cône où le feuillage est figuré par une série de lignes ondulées : un beau fleuron est inscrit au centre.

Le sphinx a les yeux en amande. Son nez busqué et son menton de galoche rappellent la physionomie du prince sassanide de l'étoffe n° I, de même que le rapprochement du nez et de la bouche, caractéristique de certains visages de Samarra [3].

La bête possède une sorte de crête dorsale bouclée : le dos est barbelé comme un dragon chinois et, de même, le pelage du ventre est figuré par des stries; il y a là

[1] Cette description est empruntée presque textuellement à Cox, *Soieries,* p. 58.

[2] Voir un plat sassanide : Smirnof, pl. LXIII; *Survey,* IV, pl. 232.

[3] Herzfeld, *Malereien,* p. 49-50, fig. 32-34.

le rappel d'un procédé cher aux sculpteurs achéménides [1] et sassanides [2]. Les pennes des ailes, qui donnent à tout le dessin une tache un peu trop sombre [3], se recourbent toutes en volutes. Les articulations des pattes sont richement décorées de feuillages et d'imbrications. La queue se relève en proue de gondole et se termine par un gros renflement [4].

La ténuité du trait ne rachète pas la froideur de la composition, due en partie aux nuances éteintes. C'est un morceau d'une élégance tranquille, qui serait un peu mièvre sans la netteté tranchante du dessin linéaire.

Le sphinx fut, concurremment avec le griffon, une création monstrueuse enfantée dès la plus haute antiquité. Nous rappelons, au hasard : les sphinx des cylindres babyloniens et phéniciens [5], des sceaux achéménides et des bas-reliefs de Suse [6], des ivoires de Nimrud [7], le sphinx barbu de Tell Halaf [8], les sphinx dressés à tête de femme, possédant une tête de serpent à la queue [9], les curieux sphinx hittites à double tête de lion et de femme, qui portent aussi une tête de serpent à l'extrémité de la queue [10], les puissants sphinx ailés à tête de femme, en provenance de Zendjirli [11], ceux d'un chapiteau chypriote [12].

Le sphinx couronné à tête humaine se trouve sur des coupes en or découvertes en Hongrie [13].

Dans l'art musulman, il convient d'évoquer : un marbre en provenance de Hamadan,

(1) *Survey*, IV, pl. 77.

(2) *Survey*, IV, pl. 176, 177, 212.

(3) Faut-il voir un souvenir des visages bruns des sphinx qui ornent les bas-reliefs de Suse? (CONTENAU, III, p. 1444-1445, fig. 876.)

(4) *Survey*, IV, pl. 77.

(5) CONTENAU, III, p. 1055, fig. 731, 1172, fig. 769, 1468, fig. 888; CONTENAU, *Monuments mésopotamiens, Revue des Arts asiatiques*, XII, p. 33, fig. 1 et pl. XXIII.

(6) SARRE, pl. 52; CONTENAU, III, p. 1445, fig. 876, 1452, fig. 882.

(7) DANTHINE, *Le palmier-dattier*, fig. 227.

(8) *Survey*, I, p. 259, fig. 54; *Syria*, XII, p. 93.

(9) POTTIER, *L'art hittite, Syria*, I, p. 280, fig. 27; II, p. 33, fig. 75; CONTENAU, II, p. 993-994.

(10) POTTIER, in *Syria*, I, p. 282, fig. 29; CONTENAU, II, p. 993-994.

(11) POTTIER, in *Syria*, II, p. 13, fig. 44 et pl. IV; CONTENAU, III, p. 1144, fig. 756.

(12) DANTHINE, *Le palmier-dattier*, fig. 1188. — Voir encore : DU MESNIL DU BUISSON, *Les ruines d'el-Mishrifé, Syria*, VII, p. 333-335, fig. 39-40; et les développements de J. Six (*Glyptique syro-hittite, Syria*, VI, p. 210-211) et de J. Leibovitch (*Éléments de la décoration égyptienne, Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXV, p. 245-267).

(13) Z. DE TAKACS, *L'art des grandes migrations, Revue des Arts asiatiques*, VII, pl. XIX; BRÉHIER, *L'art en France*, p. 25.

conservé au Musée du Louvre [1]; des panneaux de bois fatimides [2]; un bol de Syrie [3]; des faïences de Raiy [4]; des bronzes persans et mésopotamiens [5]; un plat en verre persan [6].

« Sur les faces extérieures du mausolée de la princesse Khudavend à Nigdé et sur le mur de la citadelle sont sculptés de très curieux oiseaux à tête de femme coiffée d'une tiare ou d'un bonnet, qui rappellent, d'une part, certains motifs de l'iconographie persane et font songer, d'autre part, aux harpyes du célèbre mausolée lycien du British Museum » [7].

Les tissus ont retenu, bien entendu, le sphinx à tête humaine, comme motif décoratif :

Le sphinx impressionnant d'un tissu de la collection Moore [8];

Les sphinx d'une soierie du Textile Museum de Columbia [9];

Les sphinx adossés sur un tissu de la collection Marquet de Vasselot [10];

Sur un tissu fabriqué à Bagdad [11];

Les sphinx affrontés et couronnés sur les tissus fatimides du Vatican et de Sainte-Anne d'Avignon [12];

Enfin, les sphinx affrontés debout sur une étoffe espagnole [13].

(1) MIGEON, *Or. musulman, Armes*, pl. I.

(2) MIGEON, *Manuel*, 1re éd., p. 101, fig. 87; 2e éd., I, p. 305, fig. 120; LANE-POOLE, *Art of the Saracens*, p. 145; PRISSE D'AVENNES, II, pl. 83-84; PAUTY, *Bois sculptés d'églises coptes*, pl. XXII; PAUTY, *Catalogue des bois sculptés*, pl. XXXVI.

(3) *Ars islamica*, II, p. 466.

(4) KOECHLIN et MIGEON, *Cent planches*, pl. XXII; *Collection Tabbagh*, pl. I, n° 21; *Survey*, V, pl. 746; ETTINGHAUSEN, *Exhibition of Iranian Art, Ars islamica*, VII, fig. 11; GROUSSET, I, p. 214, fig. 170; POPE, *Introduction*, fig. 36.

(5) PRISSE D'AVENNES, III, pl. 164, 173; *Survey*, III, p. 2484, fig. 814, 2740, fig. 929; TAIMUR, *Taswir*, p. 171.; SARRE, *Erzeugnisse islam. Kunst*, p. 9, fig. 6; SCHULZ, *Pers.-islam. Miniaturmalerei*, pl. G.

(6) *Survey*, VI, pl. 1448.

(7) *Amida*, p. 99, n. 3; GABRIEL, *Monuments turcs d'Anatolie*, I, p. 147, fig. 100 et pl. L; SARRE, *Seldsch. Kleinkunst*, p. 15, fig. 18, 17, fig. 21. Voir GABRIEL, *Voyages archéologiques*, p. 216, fig. 163.

(8) *Survey*, VI, pl. 982.

(9) *Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 26 E; *Ars islamica*, IV, p. 491, fig. 16; *Survey*, VI, pl. 994; POPE, *Masterpieces*, p. 108.

(10) KOECHLIN et MIGEON, *Cent planches*, pl. LXII.

(11) *Burlington Magazine*, juin 1934, p. 270.

(12) MARÇAIS et WIET, *Le voile de Sainte-Anne, Monuments Piot*, t. XXXIV; ABD EL-AZIZ MARZUK, *Zakhrafa fil-akmisha*, p. 144; EBERSOLT, *Orient et Occident*, II, pl. I; ABD EL-AZIZ MARZUK, *Islam and Fine Arts*, pl. VI; REINAUD, *Monumens du duc de Blacas*, II, p. 395.

(13) KÜHNEL, *Maurische Kunst*, pl. 146; MIGEON, *Manuel*, 2e éd., II, p. 322, fig. 421; VON FALKE, fig. 145. Voir aussi : SCHLUMBERGER, *Épopée byzantine*, II, p. 337.

Arnold a montré l'origine iconographique de la fameuse jument ailée du Prophète, Burak, et il n'y a pas à y revenir [1].

La roue est bordée d'une inscription en coufique simple, aux caractères grêles : elle se répète en boustrophédon de part et d'autre de l'axe vertical. Elle fut d'une lecture malaisée, car on peut à peine distinguer les *dal*, les *kaf* et les *ta emphatiques*. Je n'en suis venu à bout qu'avec la collaboration de mon ami Hussein Rached.

Les caractères rappellent étrangement ceux qui forment l'unique décoration de cet admirable plat qui de la collection d'Alphonse Kahn est passé au Musée du Louvre [2].

اللهم اجعلنا فى ملابس لطفك متعففين ولاداء عبوديتك قائمين وبافاضة نعماتك غانمين وعن نكبات ذمرك سالمين

O Dieu, fais qu'enveloppés dans les vêtements de ta bonté, nous restions modestes et attachés aux prescriptions de ton service! Fais-nous participer à tes abondants bienfaits et mets-nous à l'abri des traits de ta colère!

L'origine de cette prière n'a pas été retrouvée.

(1) *Painting in Islam*, p. 117-122, pl. LIII-LVI. Voir Blochet, *Études sur l'histoire religieuse de l'Iran*, *Revue d'histoire des religions*, XL, p. 205-208; Wiet, *Miniatures*, p. 42-43.

(2) Pézard, *Céramique*, pl. XCI; Migeon, *Manuel*, 2e éd., II, p. 177, fig. 326; Wiet, *Exposition d'art persan*, *Syria*, XIII, p. 82; *Survey*, II, p. 1752, fig. 607; V, pl. 560; Zaki Hasan, *Funun Iraniya*, pl. 71; *Arts de l'Iran*, pl. V.

IX (pl. X-XI).

Taffetas composé, 65 × 171. La chaîne est bis, et la trame, bis et marron. Le tissu est complet dans sa largeur.

Six aigles sont disposés par paires en trois registres; chaque bête mesure 31 × 55. Ce sont des aigles bicéphales, dont les ailes, remontées et largement éployées, d'une belle envergure, solidement empennées, retombent dans une impressionnante verticalité. Ils sont dressés avec une solennité majestueuse, dans une pose d'un caractère indomptable, donnant une sensation de grandeur, de fierté, de vigueur et de rudesse.

Ils tiennent dans leurs serres deux griffons, et un personnage est campé debout au centre de leur corps.

Les pattes sont trapues. Les stries régulières qui les décorent donnent une puissante impression de musculature et accroissent la hauteur de ces oiseaux.

Le bec est crochu d'une façon très prononcée. Les yeux, normalement grands, sous une arcade sourcilière accentuée, sont figurés par de petites croix. C'est ainsi que les yeux des personnages ou des animaux sont représentés sur le tissu sassanide de Berlin et sur l'étoffe du Tabaristan [1].

La tête ressemble plus à celle d'un gallinacé qu'à celle d'un rapace, avec sa crête hérissée, un véritable cimier de plumes, et un abondant appendice charnu au-dessous du bec. Déjà des génies assyriens à tête de rapace possèdent un cimier qui rappelle le casque grec [2]. Le Dr Contenau a fait remarquer [3] qu'un rapace, le percnoptère, possède une crête de plumes. Il en est de même des harpyes, qui ont une grosse tête ornée d'une huppe et sont pourvues de serres extrêmement fortes. Il pourrait donc y avoir là un fait d'observation, mais l'imagination orientale qui a bien su créer des monstres peut avoir enjolivé la tête d'un aigle. L'aigle du tissu de Siegbourg possède aussi une crête [4] et un aigle espagnol du Musée de Lyon a des oreilles [5]; la tête d'un aigle, sur un tissu que se partagent le Musée des Arts décoratifs et le

(1) Voir plus haut, p. 12, n. 6 et p. 5, n° 31.

(2) Contenau, I, p. 243, fig. 149; Danthine, *Le palmier-dattier*, fig. 368; Lechler, *The Tree of Life*, *Ars islamica*, IV, p. 397, fig. 82.

(3) Contenau, III, p. 1183.

(4) Plus bas, p. 59, n. 13.

(5) Plus bas, p. 60, note.

Musée de Berlin est surmontée d'un appendice qui se termine en bec de crosse [1].

En décrivant le célèbre plat de céramique du Musée de Berlin [2], Pézard écrit : « Son principal décor est constitué par un grand oiseau d'allure héraldique que l'on a qualifié d'*aigle*, à tort à notre avis ; il présente, en effet, des abat-joues et sa tête est surmontée de deux appendices en forme d'oreilles, peut-être une stylisation de cornes ou de crête ; il se pourrait que nous ayions là une figuration irréelle par le *coq*, animal sacré des temps sassanides souvent représenté sur les documents de cette époque, ou mieux, par le phénix chinois, qui, en fait, semble bien un oiseau fantastique issu du type gallinacé. Le phénix, sur les anciens documents de la Chine, est déjà représenté avec des sortes d'oreilles ou de cornes et une queue formée de longues plumes minces bien détachées et qui se recourbent en volutes ; or les ailes de notre pseudo-aigle sont prolongées par un mince rameau fleuri enroulé sur lui-même et sa queue, présentée ici de face, est elle-même formée de plumes fines en éventail, séparées les unes des autres ; cet oiseau serait donc de style sino-sassanide [3] ».

Suivant une tradition à peu près constante, les ailes se distribuent en trois parties, tranchées par des différences de décor. Elles se terminent en larges pennes lisses, de longueurs décroissantes, la plus longue retournée en volute [4].

La partie supérieure inscrit un coq : les deux gallinacés sont adossés, mais tournent la tête en arrière. Le cas est peu fréquent, mais on trouve ailleurs le même fait : une brebis décore le sommet des ailes sur une cuve de marbre de Grenade [5] ; un oiseau se trouve sur la huppe en faïence du Musée arabe du Caire [6]. L'aigle du tissu de la collection Bliss porte deux griffons affrontés [7].

Le fond des ailes et du corps en général est constitué par des étages de petites languettes parallèles. Le procédé est antique : c'est ainsi qu'est figurée la crinière d'un lion sumérien [8] ; et ce système de décoration, cher aux Achéménides [9] et aux

(1) Plus bas, p. 60, note.

(2) Cf. WIET, *Exposition d'art persan, Syria*, XIII, p. 83, n. 8.

(3) PÉZARD, *Céramique*, p. 111.

(4) L'étoffe de Stuttgart (Von FALKE, fig. 183), celle de Saint-Eusèbe d'Auxerre (*L'art, des origines à nos jours*, p. 108 ; SCHLUMBERGER, *Épopée byzantine*, I, p. 409).

(5) *Répertoire*, XIII, n° 5175 ; Von FALKE, fig. 140 ; DEVONSHIRE, *Influences*, fig. 11.

(6) WIET, *Guide sommaire*, pl. 24 ; ZAKI HASAN, *Funun iraniya*, pl. 100.

(7) Leigh ASTHON, *Textiles, Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 26 D ; *Survey*, III, p. 2014, fig. 649 ; *Persian Textiles*, pl. 16.

(8) CONTENAU, II, p. 584, fig. 389.

(9) PÉZARD, *Céramique*, pl. I ; SARRE, p. 11, fig. 2, pl. 16, 53 ; CONTENAU, III, p. 1445, fig. 876 ; *Survey*, I, p. 323, fig. 76 ; IV, pl. 77.

Hittites [1], se retrouvera sur des émaux de l'ancienne Égypte [2] et dans l'art copte [3].

Si nous passons à l'art musulman, nous devons noter le coq en bronze du Musée de Leningrad [4], l'aigle de deux cuves de marbre espagnoles [5]. On rencontrera le plumage représenté de la même manière dans la plupart des tissus aux aigles énumérés plus loin. Signalons en outre les paons d'une étoffe de Salamanque [6], les oiseaux de tissus italiens [7].

Nous savons que ces aigles happent deux quadrupèdes, mais notre impression n'est pas aussi simple. Comme les rapaces dominent de leur masse écrasante, que les annelures des pattes dénotent un effort musculaire, on pourrait croire qu'ils pèsent de tout leur poids, qu'ils prennent appui avec une énergie redoutable sur les griffons. Les petits monstres sont furieux, toutes griffes dehors, mais ils ne sauraient oublier leur fonction ornementale et donnent à leur queue, à deux pointes, la forme d'une queue prenante. Au centre, ces queues viennent se rejoindre, comme se rapprochent l'une de l'autre les ultimes boucles des ailes des oiseaux. Les griffons, au bec crochu, aux oreilles pointues et haut dressées, possèdent un pelage touffu sous le ventre et à l'arrière-train, figuré par des lignes brisées et bouclées, qu'accompagne ici une rangée de perles. La jointure des membres est timbrée de hautes palmettes. La prunelle de l'œil, une croix, est inscrite dans un cercle que termine une petite boucle.

Au centre du corps de l'oiseau, figuré par une longue amande, un jeune homme est campé debout dans une pose fière, mains aux hanches et coudes écartés, pieds en dehors. Le visage volontaire est accusé par un menton large et carré ; les sourcils, haut placés, ressemblent à un pli du front ; les yeux en amande portent en leur centre une prunelle ronde ; le nez est épaté ; la bouche est étroite et charnue. La chevelure, très abondante, est puissamment accentuée par des boucles bouffantes à crochets.

(1) POTTIER, *L'art hittite, Syria*, II, p. 13, fig. 44, 27, fig. 67, pl. IV.

(2) COHN-WIENER, p. 31, fig. 23, 32, fig. 24 ; D. ROSS, *Art of Egypt*, pl. 205.

(3) PEIRCE et TYLER, I, pl. 179 ; BOREUX, *Catalogue des antiquités égyptiennes*, I, pl. XXXIX ; STRZYGOWSKI, *Asien*, p. 329, fig. 334 ; D. ROSS, *Art of Egypt*, pl. 247 ; DESROCHES-NOBLECOURT, *Le style égyptien*, pl. LXIV.

(4) *Meisterwerke*, II, pl. 134 ; GLÜCK et DIEZ, p. 437 ; SALLES, *Arts musulmans*, p. 29, fig. 22 ; SARRE, pl. 140 ; ORBELI et TREVER, pl. 82.

(5) *Répertoire*, VI, n° 2125 ; XIII, n° 5175 ; Von FALKE, fig. 139-140 ; DEVONSHIRE, *Influences*, fig. 11

(6) Von FALKE, fig. 147 ; MIGEON, *Manuel*, 1re éd., p. 391, fig. 337 ; 2e éd., II, p. 323, fig. 422 ; D'HENNEZEL, *Pour comprendre*, p. 70, fig. 96 ; *Spanish Art, Textiles*, pl. I.

(7) Von FALKE, fig. 226 ; DEVONSHIRE, *Influences*, fig. 8 ; *Collection Côte*, pl. XL.

Elle forme comme un ardent reflet autour du visage et se détache sur une sorte de nimbe polylobé. L'homme est vêtu d'une ample robe flottant en cloche, serrée à la taille par une ceinture à boucle; les plis du vêtement sont vigoureusement accusés. Un galon part en oblique du cou aux aisselles.

Nous avons donc ici trois motifs à passer en revue : le rapace enserrant une proie; l'aigle bicéphale; enfin, l'aigle enlevant un être humain.

L'aigle éployé enserrant des lions est l'emblème de la cité sumérienne de Lagash : il est sculpté sur la Stèle des Vautours, conservée au Musée du Louvre [1]. Cependant le bas-relief du roi Our-Nina et une plaque de bitume en provenance de Tello montrent un aigle léontocéphale debout sur deux lions [2]. Signalons encore la plaque de Tell Obeid et le vase d'Enteména [3]. Pour la Perse, nous ne voulons pas omettre l'aigle en or d'époque parthe [4]. La représentation de l'oiseau de proie est dès lors stéréotypée : « il étend ses ailes comme un balancier, pour se maintenir sur l'animal qui se débat » [5].

L'aigle bicéphale a donné lieu à toute une littérature dont nous voudrions résumer les conclusions. Nous nous bornerons à l'Orient, tout en n'ignorant pas que l'oiseau à deux têtes divergentes se présente dans les arts de l'Inde et de la Chine [6]. Nous négligerons, comme hors de notre sujet, l'héraldique européenne.

L'aigle bicéphale fait son apparition dans l'art assyro-chaldéen [7] et poursuit sa carrière sur les monuments hittites [8].

Il est gravé sur les monnaies des Zenguides, des Ortokides, des Houlagouides,

(1) Grousset, p. 56, 58, fig. 54; Contenau, I, p. 96, 465, fig. 44; II, p. 756.

(2) Contenau, I, p. 459, fig. 350, 487, fig. 357; Contenau, *Monuments mésopotamiens, Revue des Arts asiatiques,* VII, pl. XX; Leroi-Gourhan, *Thèmes alternants, Revue des Arts asiatiques,* XII, p. 152, fig. 230.

(3) Cohn-Wiener, p. 50, fig. 38; Contenau, I, p. 406, fig. 306; II, p. 593, fig. 398, 602-603, fig. 406-407, 605, fig. 409; Strzygowski, *Asien,* p. 294, fig. 285, 526, fig. 505; Vincent, *La peinture céramique palestinienne, Syria,* V, p. 199, pl. XLV; Keimer, *Cornes de daim, Mél. Maspero,* I, p. 305, fig. 47-48.

(4) Cohn-Wiener, p. 77, fig. 60; *Survey,* IV, pl. 138.

(5) Contenau, II, p. 603.

(6) Strzygowski, *Asien,* p. 155, fig. 136; Pelliot, *Sceaux-amulettes, Revue des Arts asiatiques,* VII, p. 2, pl. V; Z. de Takacs, *L'art des grandes migrations, Revue des Arts asiatiques,* VII, p. 33, fig. 14.

(7) Leroi-Gourhan, *Thèmes alternants, Revue des Arts asiatiques,* XII, p. 163, 165; Grousset, I, p. 59; Contenau, II, p. 714, 815; Six, *Glyptique syro-hittite, Syria,* VI, p. 211.

(8) Contenau, II, p. 604, 976-977, fig. 676; Artin, *Blason,* p. 89; *La Turquie kemaliste,* n° 45, p. 3.

frappées en Haute Mésopotamie [1]. Un oiseau à deux têtes, aigle ou faucon, est sculpté sur divers monuments musulmans de Diyarbékir, de Konia, de Diwrigui, de Kara-Hissar, d'Erzéroum [2], sur une église de Mayyafarikin [3] et sur une stèle funéraire d'époque ottomane [4]. L'aigle de la citadelle du Caire a perdu sa tête, mais un témoignage le donne comme bicéphale [5]. On le retrouve bien sur des objets égyptiens d'époque mamlouke, un cuivre [6], des poteries, des verres [7], des tissus [8]. Ajoutons qu'un manuscrit arabe donne une tête double à l'oiseau fabuleux *anka* [9].

Il n'est donc pas étonnant de le voir reproduit sur des tissus qu'on pense originaires de Perse et de Mésopotamie :

Le numéro suivant;

Un tissu de la collection Indjoudjian [10];

Un tissu de la collection Moore [11];

Deux tissus du Musée de Berlin [12];

Le brocart de Siegbourg [13].

Ce fut d'ailleurs un motif fréquent des tissus d'art européens [14].

(1) Migeon, *Manuel,* 2e éd., I, p. 264; II, p. 65; *Amida,* p. 93, 94, n. 2, 96, 97.

Voir Sarre, *Erzeugnisse islam. Kunst,* p. 14, fig. 13, 53, fig. 44.

(2) Artin, *Blason,* p. 89-90; Van Berchem, *Arabische Inschriften aus Armenien,* p. 27-28; Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus, Siwas,* p. 75 et pl. V; *Amida,* p. 90-92, 97-99, pl. XIX; Strzygowski, *Asien,* p. 303, fig. 297; Von Falke, p. 17 et fig. 118-119; Devonshire, *Influences,* fig. 12; *La Turquie kemaliste,* n° 21, p. 68; n° 45, p. 4; Celal Esad Arseven, *L'Art turc,* p. 71, fig. 126-127; Sarre, *Seldsch. Kleinkunst,* p. 6, fig. 5; Gabriel, *Voyages archéologiques,* p. 120-121, 125, pl. g, LVIII, LX. — Voir un marbre du Musée arabe du Caire, plus loin, pl. XXIII,

(3) *Amida,* p. 366, fig. 317; Strzygowski, *Asien,* p. 725, fig. 644.

(4) *La Turquie kemaliste,* n° 45, p. 5.

(5) Casanova, *Histoire de la Citadelle du Caire,* p. 725; Artin, *Blason,* p. 93.

(6) Migeon, *Manuel,* 1re éd., fig. 160; 2e éd., II, p. 70, fig. 249.

(7) Musée arabe du Caire, nos 3854/5, 5102 (*Legacy of Islam,* fig. 10; Cleves Stead, *Fantastic fauna,* pl. 115), n° 5103/1, 5103/2 et 3 (*La céramique égyptienne,* pl. 141; Cleves Stead, pl. 112-113); plus loin, pl. XXIII. Cf. *Encyclopédie,* Suppl., art. *Céramique,* pl. III, fig. 6.

(8) Musée arabe du Caire, n° 2139 (Artin, *Blason,* p. 95 et fig. 38), 8202 (Devonshire, *Influences,* fig. 14; Pfister, *Toiles imprimées,* p. 78 et pl. XXXIII); Musée de Berlin (Kühnel, *Islamische Stoffe,* pl. 32).

(9) *Amida,* p. 98, fig. 46.

(10) Leigh Asthon, *Textiles, Burlington Magazine,* janvier 1931, p. 26 C.

(11) *Survey,* VI, pl. 993.

(12) Von Falke, fig. 116-117.

(13) Von Falke, fig. 122; Migeon, *Manuel,* II, p. 298; Devonshire, *Influences,* fig. 13.

(14) Le tissú byzantin publié par Mme Phyllis Ackerman (*Revue des Arts asiatiques,* X, pl. XXXIII); les étoffes byzantines de Berlin (Von Falke, fig. 180; Flemming, p. 89); de Salzbourg (Von Falke, fig. 185).

Reste à examiner le côté le plus mystérieux du tissu, le fait que cet aigle enlève ou protège un personnage : on va retrouver cet important détail au numéro suivant et sur un tissu de la collection Bliss [1].

Ce dernier est ainsi décrit dans *Persian Textiles* [2] : « A pattern showing a double-headed eagle holding a prince in his claws. Kufic inscriptions above and below eagle ». La scène est ainsi commentée par Mme Phyllis Ackerman [3] : « The very ancient theme on the Bliss white silk of an eagle with a human being attached to it might merely illustrate one of the stories that were derived in the last analysis from the symbol had become established in the national literature. Yet the other elements in the design suggest a conscious symbolism in addition to any possible literary reference. For an each wing of the sky figure, a bicephalic eagle displayed with the royal personage suspended from its neck, is a Sun griffin, and leaping up on either side below is a Sun lion. Probably the immediate reference in this case is to Alexander, for to him, as to Bahram Gur in a later age, accrued some of the attributes and tales of old Sky and Sun divinities. Outstanding among them was the story of his ascent to heaven ».

Il serait presque inutile, vu l'absence de symbolisme, de rechercher les antécédents de ce thème iconographique, depuis le mythe babylonien d'Etana jusqu'à l'ascension

Étoffes espagnoles de Durham (Von Falke, fig. 133); du Musée des Tissus de Lyon (Von Falke, fig. 141 ; Cox, *Soieries,* pl. 42 ; D'Hennezel, *Pour comprendre,* p. 69, fig. 95; D'Hennezel, *Catalogue,* p. 37, n° 115 ; Salles, *Arts musulmans,* p. 20, fig. 14 ; Leroi-Gourhan, *Thèmes alternants, Revue des Arts asiatiques,* XII, p. 160, fig. 260); de Quedlingbourg (Von Falke, fig. 142 ; Migeon, *Manuel,* 1re éd., p. 390 ; 2e éd., II, p. 295-296, fig. 412 ; Kühnel, *Islam. Kunst,* fig. 374 ; Kühnel, *Maurische Kunst,* pl. 145).

Étoffes siciliennes de Siegbourg (Von Falke, fig. 155 ; Flemming, p. 78 ; Migeon, *Manuel,* 1re éd., p. 390); du Musée des Arts décoratifs et de Berlin (Von Falke, fig. 156 ; Koechlin et Migeon, *Cent planches,* pl. LXI ; Glück et Diez, p. 360 ; Cox, *Soieries,* pl. 34 ; *Ars islamica,* IV, p. 386, fig. 38).

Étoffes italiennes de Cologne (Von Falke, fig. 240); d'Halbstadt (Von Falke, fig. 243).

On le trouve peint à la cathédrale de Clermont (Von Falke, p. 21, fig. 157), sculpté sur des chapiteaux romans (Migeon, *Manuel,* 2e éd., II, p. 406).

Manuel Paléologue donna au duc de Berry un «ciel de chambre, avec une bordure de drap blanc et vermeil, orné d'aigles à deux têtes couronnées». C'était l'emblème des Paléologues et Ebersolt, qui procura ce renseignement, publie la couverture d'un manuscrit de l'abbaye de Grottafferata, sur lequel on voit l'aigle bicéphale (*Orient et Occident,* II, p. 72).

(1) *Burlington Magazine,* janvier 1931, p. 26 D; *Survey,* III, p. 2014, fig. 649 ; *Persian Textiles,* pl. 16. — Cf. Schmidt, *Pers. Seidenstoffe, Ars islamica,* II, p. 84.

(2) *Persian Textiles,* p. 21, 74.

(3) *Survey,* I, p. 886.

d'Alexandre, en passant par le rapt de Ganymède, l'enlèvement de Nemrod et l'ascension du roi perse Kai-Kaus [1]. Dans l'Inde, le thème de l'oiseau gigantesque, le *Garuda,* enlevant un génie, *naga,* sera fréquemment représenté dans la sculpture bouddhique et brahmanique [2]. On convient que le motif du groupe Garuda-Naga « s'inspire de l'aigle enlevant Ganymède, groupe du sculpteur grec Léocharès » [3].

Mais, sans nier l'importation en Perse du mythe de Ganymède, on pourrait envisager que les artistes persans se sont plus directement inspirés des légendes nationales. C'est ainsi qu'ils reproduisirent à l'infini la chasse de Bahram Gour, accompagné de sa favorite Azada [4].

Il y a donc lieu de rappeler ici l'épisode [5] du père de Rustem, Zal, fils de Sam, l'enfant aux cheveux blancs, que son père, par fureur, fit exposer sur la montagne de l'Elbourz. Or c'était là le gîte du *simourgh,* l'oiseau fabuleux, qui prit en pitié cet enfant abandonné. « Il descendit des nues [6], le prit dans ses serres et l'enleva de la pierre brûlante. Il le porta rapidement jusqu'au mont Elbourz où était le nid de sa famille. Le petit Zal, entouré de soins, devint un homme et c'est alors que, devant le repentir de son père, le simourgh battit des ailes et s'éleva dans les nuages, descendit du rocher comme un nuage du printemps, en tenant embrassé le corps de Zal, qu'il porta en volant devant son père». Cette anecdote a fourni le sujet d'une des plus belles miniatures du *Shah-Nameh* de la Royal asiatic Society [7].

Le simourgh est, d'après le *Livre des Rois,* « une montagne ailée et avide de combats ; s'il voit un éléphant, il l'emporte dans ses serres ; il enlève de la mer un crocodile, et de la terre un léopard, et n'a aucune peine à les porter [8] ».

Il convient de s'arrêter un instant sur la fierté qu'on éprouvait en Perse à évoquer le *huma,* le gypaète, « qui joue un grand rôle dans l'ancienne mythologie iranienne, car c'était le protecteur des rois ; l'adjectif *humayun* en est dérivé et signifie *auguste* » [9].

(1) Millet, *L'ascension d'Alexandre, Syria,* IV, p. 85-133 ; *Survey,* I, p. 842, 858 ; Contenau, I, p. 237, fig. 146, 311, 384 ; *Encyclopédie,* III, p. 901 ; *Livre des Rois,* II, p. 33-35 ; *Survey,* III, p. 1814.

(2) Grousset, II, p. 20.

(3) Z. de Takacs, *L'art des grandes migrations, Revue des Arts asiatiques,* VII, p. 34, n. 5 ; Grousset, II, p. 110.

(4) Wiet, *L'exposition d'art persan, Syria,* XIII, p. 68-69.

(5) Pézard y avait pensé (*Céramique,* p. 51).

(6) *Livre des Rois,* I, p. 170, 176, 181 ; *Encyclopédie,* IV, p. 445 ; Massé, *Firdousi,* p. 107.

(7) Wilkinson, *Shah-Namah,* pl. III ; *Survey,* V, pl. 876. Cf. Wiet, *Miniatures persanes,* p. 3.

(8) Wiet, *Miniatures,* p. 1.

(9) Huart, *La Perse,* p. 11 ; *Encyclopédie,* II, p. 355.

Ce motif a été utilisé assez souvent. On en trouve la représentation sur une aiguière en or découverte à Nagyszentmiklos, en Hongrie. « L'origine de ce trésor, qui témoigne d'une esthétique moitié perse-sassanide, moitié grecque, est attribuée par les savants à des époques diverses, aux premiers siècles de notre ère, au VIIe ou au VIIIe siècle, et on a même envisagé la possibilité qu'il ne soit pas antérieur au IXe siècle » [1].

On le rencontre sur un plat sassanide du Musée de l'Ermitage [2].

Migeon signale, au Kunstgewerbemuseum de Berlin, « une étoffe imprimée, représentant le rapt de Ganymède » [3].

Il existe aussi sur un plat de céramique, appartenant à la collection Kelekian, que Pézard classait à l'époque sassanide, et qu'on recule maintenant au Xe siècle [4].

Une plaque de bronze du Musée du Louvre est décorée, en relief, d'un aigle bicéphale, aux ailes éployées, auquel est accroché un petit personnage assis dans un croissant de lune [5].

On voit aussi dans les peintures des plafonds de la chapelle Palatine à Palerme « l'oiseau géant promenant un homme à travers les espaces » [6].

Enfin, dans l'iconographie française du XVIe siècle, Jésus ressuscité est porté sur un aigle [7].

« Récemment, écrivait Migeon en 1927 [8], fut proposé au British Museum un très extraordinaire tissu de soie où un aigle à deux têtes dressé enserrait sur son jabot un personnage debout couronné (peut-être le mythe d'Alexandre), au-dessus d'un large bandeau d'inscription coufique inférieure. J'espère que nous le retrouverons. » Je pense qu'il s'agit du fragment qui se trouve actuellement partagé entre le Musée de Cluny et la collection Bliss, décrit sommairement ci-dessus [9].

Nous allons retrouver au numéro suivant ce motif de l'aigle bicéphale enlevant un être humain.

(1) Z. DE TAKACS, *L'art des grandes migrations. Revue des Arts asiatiques*, VII, p. 31-33, pl. XV; STRZYGOWSKI, *Asien*, p. 554, fig. 615; COHN-WIENER, p. 95, fig. 73.

(2) *Survey*, I, p. 882, fig. 306.

(3) *Tissus*, p. 12.

(4) PÉZARD, *Céramique*, p. 51, pl. XXIV; *Survey*, V, pl. 985.

Une terre cuite, découverte à Ctésiphon, n'a pas été publiée : « un *putto* avec l'aigle, probablement en rapport avec le motif de Ganymède » (SCHMIDT, *L'expédition de Ctésiphon, Syria*, XV, p. 22).

(5) MIGEON, *Manuel*, 2e éd., I, p. 371-372, 374, fig. 178; MIGEON, *Or. musulman, Armes*, p. 14, n° 39, pl. 14.

(6) Diehl, cité par MARÇAIS, *Manuel*, I, p. 197.

(7) BRUTAILS, p. 78.

(8) MIGEON, *Manuel*, 2e éd., II, p. 296.

(9) Ci-dessus, p. 60.

Tout en haut du tissu se trouve une inscription en coufique simple. Comme le calligraphe disposait d'un espace restreint, les lettres sont serrées les unes contre les autres. Les *alif* et les *lam* ont des hampes verticales au sommet biseauté. Par contre, les finales des *ra*, des *nun* et des *waw*, le *ta emphatique* et le *kaf* développent des hampes qui s'incurvent en col de cygne, et leur extrémité est ornée d'un fleuron à trois lobes.

بقيت امير المومنين فانما   بقاؤك حسن للزمان وطيب

Tu restes l'émir des croyants, et ton maintien est pour l'époque un événement d'une excellente qualité.

Bichr Farès a déniché ce vers dans une poésie de Buhturi, dédiée au calife Mutawakkil pour le féliciter d'avoir échappé à une noyade [1].

La citation, sur une étoffe persane, d'un vers concernant Mutawakkil, ne manque pas d'une cruelle ironie, car ce calife, en haine des Alides, avait fait démolir le mausolée du même Hosain à Kerbéla. Les Persans avaient une autre raison pour détester Mutawakkil, qui avait fait déterrer, à Kishmar, un antique cyprès planté en l'honneur de Zoroastre [2].

Le mot الرحمة, « miséricorde », se lit en coufique, une fois à l'endroit, une fois à l'envers, sur l'aile des coqs inscrits dans les ailes des grands rapaces.

Il semble bien que les brassards du personnage portent des lettres coufiques très stylisées; c'était l'usage.

Cette œuvre, solidement charpentée, d'un style mâle, témoigne d'une belle énergie, qui aurait pu être fougueuse si l'uniformité avec laquelle l'empennage est rendu n'était un facteur de discipline. Avec un tempérament ardent, une admirable science de la mise en page, ce décorateur génial a su créer un tableau d'un élan incomparable et d'une majestueuse austérité : c'est d'un poète qui avait le sens de la grandeur. Ces aigles gigantesques sont d'une intense valeur ornementale. Leur allure cérémonieuse, d'une magnificence théâtrale, revêt un caractère de gravité triomphale : ces oiseaux aux proportions démesurées ont une dignité vraiment impériale. Ajoutons que les détails sont très soignés, mais l'accessoire a beau être fouillé, il n'étouffe pas l'essentiel.

(1) BUHTURI, *Diwan*, éd. Rashid Atiya, I, p. 81.

(2) KAZWINI, *Athar al-bilad*, p. 299; *Nuzhat al-Kulub*, trad. p. 142; BARBIER DE MEYNARD, *Dict. de la Perse*, p. 390, note; LE STRANGE, p. 355; MASSÉ, *Firdousi*, p. 37, 49; WIET, *Miniatures*, p. 26.

X (pl. XI).*

Taffetas composé, 49 × 46 ; dimensions de chaque aigle, 11 × 18. Chaîne blanche ; trame blanche et marron.

Un fragment du même tissu a été publié par M. Pope [1].

Cette soierie contient, en trois registres (le dernier à peine esquissé, comprenant les têtes des aigles), une série de quatre aigles. Ces aigles, bicéphales, sont majestueux, avec les ailes largement éployées et la queue étalée en éventail. Le corps ainsi développé forme une figure géométrique rigide du fait que les ailes s'étendent en rectangle empesé, comme attaché au fond, terminé en bas par des triangles rectangles. Au centre est assis un petit génie ailé, recroquevillé sur ses genoux dans une pose familière : le mouvement de ses ailes épouse le corps de l'oiseau [2].

Les détails sont curieux. Les têtes des aigles sont surmontées de deux cornes bouclées. Les plumes sont représentées par des séries de compartiments dans le sens vertical, parsemés de petits pois noirs bordés de blanc. L'oiseau développe des ailes qui ressemblent à un manteau de cour. Leur partie supérieure est décorée d'une série de petits croissants qui figurent une sorte d'imbrication. Dans le sens vertical, les files d'oiseaux sont séparées par des bandeaux d'inscriptions arabes, répétant le même texte à l'endroit et à l'envers. Le sommet des ailes offre également en bordure une inscription coufique, qui se répète en boustrophédon. Dans le sens horizontal, les aigles sont flanqués d'une sorte de colonnette qui veut peut-être rappeler l'arbre de vie, mais s'inspire plutôt de la passementerie.

L'impression générale, par sa rigidité, est d'une majesté grandiloquente, mais sans aucun charme. En outre, la composition manque de relief : le géant des nues nous semble épinglé sur un mur, et le singulier ruban que nous venons de signaler n'est pas fait pour nous enlever cette illusion, d'autant plus que les inscriptions ressemblent à des étiquettes.

Nous sentons dans cette œuvre un académisme compliqué et savant. Le dessin est impeccable et méticuleux, sans hésitations, exécuté avec un soin particulier, mais l'artiste a trop sacrifié, par esprit attentif et studieux, son inspiration au souci du fini.

[1] *Masterpieces*, p. 72, 111. — [2] Voir le numéro précédent. — * Lire : pl. IX.

Il y a dans ce tableau une recherche préméditée du détail, la volonté trop évidente de fignoler, en un mot, plus de conscience que de sensibilité.

Ce fait apparaît encore dans les deux inscriptions coufiques. Nous voyons des rinceaux émaner des hampes pour remplir les vides ; ils sont traités comme une fine dentelle, donnant la sensation d'une décoration en deux plans. Un détail de la graphie est à noter : le *ya* final est constitué par un crochet angulaire sous la ligne de base.

(1) من طاب اصله زكى فعله

(2) من كبرت همته كثرت قيمته

Tout homme de race noble agit purement.

Tout homme dont la puissance d'action est grande voit sa valeur augmenter.

Ces maximes n'ont pas été retrouvées chez les auteurs.

Le thème général de ce tissu est le même qu'au numéro précédent.

XI (pl. XII).

Tissu composé, 33×48. Chaîne beige; trame beige et marron.

L'ordonnance en ovales et en octogones juxtaposés est obtenue par un procédé extrêmement simple : deux rubans se coupent perpendiculairement, mais chacun d'eux se courbe dans un sens, puis fait une pointe dans la direction opposée. Les figures sont ainsi acquises fatalement.

Sur un compartimentage quadrillé [1], composé d'une mosaïque de petits carreaux à décor géométrique, formant arrière-plan, deux séries de motifs se détachent. Des rubans minces courent dans les deux sens en formant des arcs qui s'opposent : il en résulte des cercles et, à l'emplacement où ces divers arcs repartent, des octogones.

Ces derniers inscrivent une belle rosace à huit branches [2], qu'entoure une inscription.

Les roues comportent une division en quatre secteurs [3]. D'un petit octogone central, décoré de petits oiseaux géométriques, partent quatre arbustes. Les secteurs présentent deux faucons qui s'affrontent inversés : dans le sens vertical les groupes sont donc opposés par les pattes. Les arbustes qui les séparent ont des rameaux différents, deux par deux. Dans chaque sens, l'ensemble forme donc une décoration tapissante d'une ordonnance très soignée et d'une harmonie paisible.

Les oiseaux, ventrus comme des pigeons qui feraient admirer leur jabot, sont bien finement décorés. La proéminence abdominale est d'autant plus accentuée que la surface en est lisse : cet embonpoint accusé les fait ressembler à des oiseaux en baudruche [4]. Les ailes commencent en damier [5] et se terminent d'une façon clas-

[1] Voir le même fond sur les numéros XII et XV; sur une étoffe de la collection Bliss et de la collection Acheroff (Schmidt, *Seidenstoffe, Ars islamica,* II, p. 85, fig. 2; Talbot Rice, *Paris Exhibition Iranian Art, Ars islamica,* V, p. 284, fig. 5; *Arts de l'Iran,* p. 82, n° 62); sur un tissu des collections Bliss et Pozzi (*Illustrated Souvenir,* pl. 68); sur un tissu du Textile Museum de Columbia (Tattersall, *Carpets and Textiles, Apollo,* février 1931, p. 87; *Art et archéologie iraniens,* pl. XLIV); et sur une étoffe byzantine (Schlumberger, *Épopée byzantine,* II, p. 325).

[2] Voir le décor de la statue équestre de Khosrau II au Tak-i-Bostan (plus haut, p. 35, n. 2); Sarre, pl. 94; Pope, *Masterpieces,* p. 83; Von Falke, fig. 62, 301; D'Hennezel, *Pour comprendre,* p. 29, fig. 44; *Survey,* IV, pl. 230; et plus loin, le n° XIV.

[3] Voir plus haut, le n° V.

[4] Voir les paons signalés, p. 49.

[5] Voir : *Illustrated London News,* janvier 1943, p. 49.

sique : une inscription coufique en coupe le milieu, tel le bandeau sur les manches d'un vêtement [1]. Le bec est crochu, plus à la mode des perroquets que des rapaces; l'œil est un point dans l'orbite; le cou est ceint d'un collier. Les oiseaux tournent la tête d'un air courroucé. Celle-ci est surmontée d'une huppe qui, par sa forme en double spirale, ressemble à des cornes : le fait n'est pas isolé [2]. Les griffes sont étonnantes : elles forment une masse comme enrobée dans des touffes de plumes. On voit à l'extrémité des ailes un empennage rigide formé de bandes alternativement claires et foncées : c'est un procédé sassanide [3].

La mise en place de l'inscription coufique bordant les octogones est soigneusement étudiée de façon à procurer une décoration harmonieuse et symétrique. La graphie est un mélange d'archaïsme et d'évolution, notamment en ce qui concerne les rinceaux, dont certains sont indépendants des lettres.

من غرس شجرة الحلم اجتنى ثمرة السلم

Celui qui plante l'arbre de la magnanimité récoltera les fruits de la paix.

Cette maxime est citée par Mawardi dans son *Adab al-dunya wal-din* [4].

On lit sur les ailes des oiseaux :

نظر الحق شرف

La prise en considération de la vérité est un honneur.

[1] Voir ci-dessus, p. 63.

[2] Voir plus haut, p. 56.

[3] Voir le tissu sassanide de Berlin, plus haut, p. 12, n. 6; Von Falke, fig. 66. — Comparer un tissu espagnol : Von Falke, fig. 142; Migeon, *Manuel,* 2e éd., II, p. 295-296, fig. 412; Kühnel, *Islam. Kunst,* fig. 374; Kühnel, *Maurische Kunst,* pl. 145.

[4] Ed. du Ministère de l'Instruction publique du Caire, p. 249.

XII (pl. XIII).

Taffetas composé, 56 × 72. Chaîne blanche; trame blanche, beige clair et beige un peu plus soutenu.

Cette pièce, bien qu'assez encombrée, est sauvée de la confusion par la sensation du relief, procurée par la décoration géométrique du fond, dont les motifs rappellent la vannerie.

Donc, sur un fond réticulé tapissant, composé d'un jeu de petites croix juxtaposées, alternativement sur fond blanc et noir, s'enlève une composition géométrique très variée. La figure principale est formée d'un rectangle aux côtés bombés : quatre losanges viennent le mordre sur les flancs; un octogone est inscrit dans ces losanges. Ces derniers sont prolongés dans chaque direction par un losange plus important.

Les rectangles à côtés convexes renferment deux paons affrontés faisant la roue, face à l'arbre de vie. Ils sont presque entièrement décorés en damier, sauf l'articulation des ailes, où figure un semis de fléchettes. Ces volatiles sont curieusement installés sur deux sortes d'escabeaux décorés de rinceaux et, comme pour gagner encore de la hauteur, ils sont juchés sur leurs griffes. Il faut rappeler les bouquetins sassanides [1] et les chevaux d'une étoffe byzantine [2], qui semblent faire des pointes. Sur le suaire de Saint-Potentien, l'effet est d'autant plus saisissant que le couple d'oiseaux affrontés est opposé par les griffes [3].

Les queues décrivent une courbe circulaire absolument parfaite. Les plumes sont remplies de quatre étages de fines décorations et d'une rangée d'yeux imbriqués les uns dans les autres. En vérité, ces paons ont revêtu leur costume de cérémonie et ils le savent, car ils bombent le jabot avec ostentation.

L'arbre qui les sépare s'installe dans l'espace laissé libre. S'il se termine en fer de lance pour ne pas gêner les queues des paons dans leur développement majestueux, il étale des rinceaux sous leur ventre et peut laisser pendre deux grappes sous leur cou, puisque les oiseaux ramènent leur tête en arrière, se rengorgeant dans une pose pleine de fierté. C'est ainsi qu'un lion couché courbe harmonieusement son cou pour permettre à un cheval d'y placer son sabot [4]. La tige de l'arbre a la raideur d'une colonne.

(1) Schmidt, *Persian Silks, Burlington Magazine*, décembre 1930, p. 285, fig. A.

(2) *Ibid.*, p. 288, fig. D.

(3) D'Allemagne, II, pl. à p. 234; Von Falke, p. 22, fig. 163-164; D'Hennezel, *Pour comprendre*, p. vi, fig. 2. — Voir : Lamm, *Cotton*, p. 42, fig. 22.

(4) Wiet, *Un tissu du Nord de la Perse, Revue des Arts asiatiques*, X, pl. LVIII.

Ce motif est entouré de deux bandeaux. Celui de l'extérieur est garni d'une inscription coufique. Le ruban intérieur renferme le même motif répété quatre fois : deux lièvres courant s'affrontent, tête retournée, poursuivis l'un et l'autre par un guépard. Ces bêtes évoluent sur un fond de délicats rinceaux.

Les grands losanges sont divisés en quatre secteurs par des arbres de vie, qui partent du point central et dont les sommets, lancéolés, se différencient deux par deux. Au milieu de fins rinceaux, quatre renards sont dressés parallèlement aux côtés du losange.

Les petits losanges semblent à première vue offrir la même ornementation, mais si l'on y regarde de près, les différences sont multiples. Ils inscrivent un octogone, au centre duquel se trouve un minuscule losange qu'entourent deux couples de chiens opposés par les pattes : ici, ils s'affrontent; là, ils se tournent le dos.

Dans les octogones aux huit oiseaux qui s'affrontent deux par deux, les couples ne sont pas placés au même endroit dans les deux cas. Ces volatiles sont de deux espèces : l'une a une queue qui se termine en poche décorée en damier; la queue de la seconde est toute effilochée.

Ainsi tous les éléments sont distribués avec l'équilibre étudié d'une claire géométrie. Dans cet art irréel, comme l'art musulman, cette pièce est une des plus conventionnelles de la série et l'on y voit peu de fantaisie. Dans un décor très géométrique, les animaux semblent s'ennuyer et manquent d'entrain.

Les caractères coufiques de l'inscription qui entoure les paons dénotent une tendance à l'écriture cursive, plus arrondie qu'anguleuse. Le sommet des hampes offre des fleurons bilobés. Quelques fins rinceaux constituent un arrière-plan. Tout comme les groupes des quadrupèdes, le même texte se répète quatre fois, par couples boustrophèdes.

ان النعيم كلما (sic) يلهى به   يوما يصير الى بلى ونفـاد

Les plaisirs de cette vie, tout ce dont on s'amuse, convergent un jour à la destruction et à l'anéantissement.

La citation du premier hémistiche est tronquée et ne permet plus la scansion du vers : il faut lire فاذا au lieu de ان. Ce vers est extrait d'une poésie d'Aswad ibn Yaʿfur Nahshali [1].

(1) Ibn Kutaiba, *Shiʿr wa-shuʿara*, éd. du Caire, p. 44; Dabbi, *Mufaddaliyat*, éd. Lyall, p. 451; éd. du Caire, 1926, p. 102; *Ikd Farid*, II, p. 33; Yakut, III, p. 165 (aimable communication de Bichr Farès).

XIII (pl. XIV).

Taffetas composé, en deux fragments mesurant ensemble 66 × 70. Chaîne blanche; trame blanche et marron.

Un autre fragment a été publié par M. Pope [1].

L'ordonnance générale est formée de lignes incurvées, lesquelles, en se coupant, concourent à distribuer deux séries de cercles, de dimensions inégales, ménageant des espaces curvilignes, dont les uns empruntent la figure d'un sablier.

Les grands cercles renferment deux molosses ailés, qui s'affrontent face à l'arbre de vie. La face entourée d'un collier de poils, les oreilles dressées en arrière, les yeux démesurément ouverts, donnent à l'allure de l'animal une pointe de bonhomie.

Ces deux animaux ont l'aspect simiesque, avec leur mâchoire supérieure très allongée et leur gros nez; les oreilles, courtes et pointues, les apparentent aux dogues. La position de leur gueule, presque de trois quarts, la direction de l'œil, l'inquiétude des oreilles, figurent une bête aux aguets. Un puissant collier remonte jusqu'aux oreilles : il est prétentieux comme un bourrelet, un vrai collier de bouledogue. L'œil rond et volumineux, surmonté d'épais sourcils, la barbiche bouclée, lui donnent un air goguenard, d'autant plus que l'artiste lui a dessiné la ride humaine du rire. Les pennes des ailes se terminent en pointe, sauf la première, recourbée en volute : un ruban foncé semble les lier les unes aux autres en leur milieu. Ces quadrupèdes se donnent familièrement la patte, dans un geste fraternel : celle-ci se présente horizontale, avec la première articulation retombant en retour d'équerre, toutes griffes dehors. La richesse du pelage est indiquée avec une variété de lignes géométriques : un annelage aux pattes antérieures, des chevrons au poitrail et des spirales à l'arrière-train.

Le motif des animaux affrontés qui lèvent une des pattes antérieures est assez fréquent dans les tissus, avec des variantes dans les détails [2]. Il est rarement étudié avec cette géométrie rigide qui prend ses racines dans la plus haute antiquité [3]. Une girafe, indéfiniment

[1] *Masterpieces*, p. 72, 110.

[2] Tissus sassanides de Sainte-Ursule et de Berlin (plus haut, p. 11-12); voir : Von Falke, fig. 168; *Survey*, III, p. 2012, fig. 647; *Persian Textiles*, pl. 18.

[3] Sarre, pl. 70; Pottier, *L'art hittite, Syria*, I, p. 279, fig. 26; Contenau, I, p. 25, fig. 6; II, p. 995, fig. 689, 998, fig. 603; *Survey*, IV, pl. 154.

reproduite sur des tissus espagnols et italiens, fait ce geste avec une grâce un peu ridicule [1].

L'arbre central est comme triomphant : en haut s'échappent d'une touffe des branches qui s'écartent tant qu'elles peuvent, obligées de s'incurver avec élégance à cause du cercle d'encadrement. Cela forme comme une coupole de feuillage, qui procède par petites masses arrondies et symétriques, ce qui fut un peu la technique des potiers de la série *Gabri* [2].

Dans l'autre cercle, deux oiseaux, qui pourraient être des pigeons, sont en face l'un de l'autre. Ils ont rapproché leur gros bec à se toucher [3] et se lancent un regard étonné de cet exploit. Ils portent une huppe qu'ils semblent avoir empruntée au feuillage voisin. Les ailes sont mi-éployées. Ils ont un jabot à collier, et leur plumage tombe assez bas sur leurs pattes. Les griffes sont immenses comme celles des rapaces.

Les espaces curvilignes que laissent les médaillons sont emplis d'une frondaison en forme de pin, avec un écusson central, surmonté de nervures parallèles. Deux oiseaux l'encadrent au sommet : en bas, deux autres oiseaux sont posés.

Rien de plus merveilleux que la mise en page à l'intérieur des deux cercles. Deux quadrupèdes se font face. La poitrine des bêtes se trouvant à hauteur du diamètre horizontal, une sorte de tertre pyramidal vient faire équilibre au feuillage, et deux tiges, inégalement feuillues, se glissent sous les pattes. Le même procédé est mis en œuvre à la partie supérieure et deux branches s'échappent de la masse centrale comme pour en prolonger l'ombrage. Restait un vide au-dessus du dos des bêtes : deux tiges partent en oblique de l'arbre central et, passant derrière les bêtes, lancent au-dessus d'elles des ramifications d'une belle ampleur. Peut-être par besoin de symétrie, pour concurrencer les deux pattes, deux petites feuilles sont accrochées à l'arbre.

La disposition est la même avec les oiseaux, sauf que l'artiste ne s'est pas donné la peine de faire partir du sol le feuillage qui protège leur dos : peu importe, il fallait meubler harmonieusement l'espace. Deux enroulements symétriques remplacent les pattes des quadrupèdes.

C'est un dessin statique, plein de tranquillité, une œuvre inondée de lumière, où l'on ne trouve pas moins de décision dans l'ensemble que de finesse dans les détails, un tableau d'une parfaite homogénéité.

[1] Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 133; Koechlin et Migeon, *Cent planches*, pl. LXV; Migeon, *Manuel*, II, p. 326, fig. 425; *Collection Côte*, pl. XL; Flemming, p. 75; Cole, *Ornament*, p. 54; Cohn-Wiener, p. 160, fig. 124; Kühnel, *Maurische Kunst*, pl. 147; Von Falke, fig. 148, 222, 223, 473; Devonshire, *Influences*, fig. 7-8.

[2] Pézard, *Céramique*, pl. LII-LIII; Koechlin et Migeon, *Cent planches*, pl. X.

[3] Voir les bouquetins d'un coffret d'ivoire espagnol (Glück et Diez, p. 484).

XIV (pl. XV-XVI).

Taffetas composé, 48 × 15. Chaîne blanche; trame blanche et marron.

Ce fragment offre deux demi-circonférences, mais on peut être certain qu'il s'agissait d'une ordonnance de roues, dont les points de tangence sont accusés par la superposition d'une rosace [1]. Cette ordonnance est trop fréquente pour qu'il soit besoin d'en multiplier les exemples [2].

Un personnage nimbé est assis sur son trône, comme dans une scène de parade : il a les bras étendus dans un geste d'orant, mais en réalité il tient à chaque main un faucon. C'est un prince trônant dans sa majesté et son attitude marque une tendance à la solennité : encore un thème antique, la glorification du souverain, affirmée d'une façon d'autant plus claire et plus ferme que le tableau n'offre aucun détail inutile. Il était d'ailleurs très rare de présenter la figure humaine directement de face, et nous pensons donc que ce fait doit aussi être mentionné. Nous avons la révélation d'un style nouveau, pour la période musulmane s'entend, car « le thème du roi assis sur son trône se trouve sur plusieurs bas-reliefs importants de Persépolis » [3].

Le dessin du trône a la forme d'un trapèze curviligne. Il est décoré d'un motif en dents de peigne, qu'encadrent un bandeau de rinceaux et une ligne de petits carrés alternativement clairs et foncés.

Le vêtement du souverain est assez collant : pourtant de nombreux plis se voient sur la manche et sur la poitrine, ici sous forme de chevrons parallèles. Deux galons sont brodés sur les manches, l'un immédiatement sous l'aisselle, le second au poignet.

Le prince a la tête coiffé d'un turban qui enserre le crâne jusqu'aux oreilles et qui est orné sur le devant d'un large bijou.

Le visage, au caractère poupon et spirituel, est finement dessiné. La bouche est petite, avec des lèvres minces, l'inférieure délicatement arquée; le nez, extrêmement régulier, est large et charnu; les yeux, grands ouverts, qui dégagent un certain magnétisme, sont fixés sur l'infini; les sourcils sont figurés par deux arcs très courbés qui se rejoignent par une boucle à la racine du nez. Le menton est pendant. La chevelure est disposée d'une façon singulière autour de la figure, qu'elle encadre réellement : c'est une parfaite construction géométrique, qui pourrait paraître postiche. Curieusement stylisée, avec des boucles symétriques, pointues, cette sorte de perruque épouse l'arrondi du visage, comme une fausse barbe, et vient s'étaler sur la poitrine à la manière d'un collier. Nous ne pensons pas qu'on ait voulu rappeler la pointe de la barbe passée dans un anneau, qui fut un instant de mode chez les Sassanides [1].

[1] Plus haut, p. 51 — [2] Voir ce que j'en ai dit : *Tissus brodés mésopotamiens, Ars islamica,* IV, p. 54. — [3] Contenau, III, p. 1432.

Exceptionnellement, l'artiste a réussi à procurer un relief puissant à l'effigie de son personnage. Il a projeté au premier plan cette figure claire, mise en valeur par la chevelure et la coiffure, qui s'enlèvent sur la tache lumineuse du nimbe, tandis que le fond du tableau est sombre. Il faut aussi reconnaître un sens supérieur de la valeur des surfaces nues.

Cette image humaine, par la régularité des traits et la fixité du regard, n'est peut-être pas très animée : elle semble toutefois comme illuminée par un reflet de vie intérieure et dégage une élégance qui n'est pas conventionnelle. On peut supposer le souci d'individualiser le visage pour présenter un portrait. Et, s'il est permis d'essayer de traduire l'expression de cette physionomie, surprise dans une minute de rêverie, nous dirons qu'elle respire, outre un air chevaleresque, la noblesse de pensée, l'affabilité, la finesse, la tranquillité sereine, l'âme en repos, qu'elle est infiniment séduisante. Un étrange et puissant rayonnement en émane et elle inspire confiance.

Le nimbe n'exprime pas ici la majesté, encore moins la sainteté, ce n'est qu'un cercle lumineux destiné à détacher la figure de la pénombre environnante. Une médaille en or, d'époque sassanide, conservée à la Freer Gallery, représente le roi Bahram Gour, nimbé, tenant un aigle d'une main, un faucon de l'autre. Sans doute le roi est à cheval, mais l'allure générale représente un prototype de notre tissu [2]. Le nimbe se rencontre sur un plat en cuivre des débuts de l'islam [3] et, on le voit, les conclusions de Pézard à ce sujet semblent ébranlées [4].

On évoque aussi le décor d'un coq en bronze, situé au Turkestan, qu'on date au plus tard du IXe siècle, qui a passé de la collection Bobrinski au Musée de Léningrad. Dans un médaillon circulaire, un souverain, siégeant sur son trône, étend les bras : sur la main droite un faucon est perché, tandis qu'un lion debout l'accoste sur sa gauche [5]. Un tableau analogue est à signaler sur un cuivre du XIIe siècle, avec un prince nimbé [6].

[1] Christensen, p. 86, 216, 227, 251.
[2] Pope, *Masterpieces,* p. 47, 51.
[3] Cohn-Wiener, p. 111, fig. 84; Smirnof, pl. LXXIX.
[4] Pézard, *Céramique,* p. 139.
[5] *Meisterwerke,* II, pl. 134; Glück et Diez, p. 437; Orbeli et Trever, pl. 82.
[6] *Survey,* III, p. 2489, fig. 821; VI, pl. 1307.

Les faucons sont conscients de leur importance; ils sont de la race de ces bêtes auxquelles un écrivain arabe faisait dire : «Les rois et les potentats sont mes serviteurs et je foule leurs poignets aux pieds»[1]. Evidemment, ils sacrifient au cercle qui les emprisonne, en inclinant leur longue queue, et cette attitude risquant de leur faire perdre l'équilibre, ils ouvrent légèrement leurs ailes. L'allure royale de ces faucons est accentuée par une sorte de capuchon à pompon, qui laisse flotter un riche panache végétal. Le plumage des oiseaux est figuré, en une série de compartiments, par des dessins variés, tresses, languettes, rangées de cœurs et semis de perles.

Ce geste auguste de brandir deux faucons semble être à l'origine d'un thème ornemental qu'on trouve plus tard sur les poteries de Raiy et sur les miniatures : deux oiseaux survolant le trône[2]. Ajoutons, pour mémoire, qu'on les voit perchés à chaque extrémité au trône de Fath Ali Shah[3].

Une magnifique inscription en coufique fleuri se déroule en boustrophédon dans le ruban qui circonscrit la roue. Elle devait se terminer dans la partie qui fait défaut. Le feuillage s'échappe bien des lettres, mais les tiges semblent jouer à travers les hampes et le contact entre les rinceaux et les caractères est si lâche que l'on penserait plutôt à un fond fleuri, sur lequel l'écriture se détache en relief.

مبارك للأمير الاجل ركن الدنيا والدين ابو المكـ [4] (sic)

Bénédiction au très illustre émir Rukn al-dunya wal-din Abul-Mak(arim) (?)...

Nous avons déjà signalé que les calligraphes en prenaient à leur aise avec la coupure des mots[5]. Ici le mot est coupé presque au milieu d'une lettre : le fait se produit sur un dessin du Musée arabe, que j'ai publié[6].

(1) Reinaud, *Monuments du duc de Blacas,* II, p. 426.

(2) *Collection J. M.,* n° 60 ; Cohn-Wiener, p. 145, fig. 112 ; *Meisterwerke,* II, pl. 96 ; IV, n° 1131 ; Koechlin et Migeon, *Cent planches,* pl. XXI ; Dimand, *Handbook,* 1re éd., p. 143 ; 2e éd., p. 187 ; *Survey,* V, pl. 659.

(3) *Survey,* VI, pl. 1479.

(4) On pourrait lire الملك, mais je n'y crois guère, car rien n'empêchait le calligraphe de préciser par un vide que la lettre était terminée, alors qu'il semble montrer au contraire qu'elle se relie à une lettre suivante.

(5) N° III, p. 32.

(6) *Un dessin du XIe siècle, Bulletin de l'Institut d'Égypte,* XIX, p. 224 et pl. I ; Zaki Hasan, *Kunuz,* pl. I ; Nancy Pence Britton, *Early islam. Textiles,* fig. 99.

Je compte établir que cette inscription fragmentaire est au nom de Toghrulbeg[1], le fondateur de la dynastie des grands Seldjoukides : bien entendu, nous resterons dans le domaine de l'hypothèse, mais, vu l'importance de cette attribution, il est nécessaire de serrer la question de près.

L'inscription se compose de : 1° une *kunya* honorifique incomplète ; 2° un surnom en *dunya* et *din;* 3° un titre, *amir adjall,* l'émir très illustre.

Le surnom patronymique de Toghrulbeg est Abu Talib, aussi bien chez les auteurs que sur les monnaies. Ici, la lecture la plus vraisemblable est Abul-Mak(arim), «l'homme des nobles qualités». Au cas où elle serait erronée, il n'est pas possible d'aboutir à Abu Talib. Pourtant le fait ne saurait être invoqué contre notre thèse, car il n'est pas rare que les souverains aient porté deux et même plusieurs *kunya*[2]. Il y a peut-être là une survivance de l'antiquité arabe : les chefs portaient une *kunya* du temps de paix et une *kunya* du temps de guerre[3].

Avant les Seldjoukides, on ne rencontre jamais un titre en *dunya* et *din,* et il paraît établi que ces princes en furent les premiers bénéficiaires. Le plus ancien exemple épigraphique nous reportait jusqu'ici à l'année 480/1087 : une inscription d'Alep appelle Malik-Shah Mu'izz al-dunya wal-din[4]. La citation suivante va montrer à quel point il est délicat de se fier complètement aux écrivains lorsqu'il s'agit de protocole : il convient toujours de confronter les dires de plusieurs auteurs en l'absence de documents certains. «Autrefois, lisons-nous, les mots *dunya* (monde) et *din* (religion) ne figuraient pas dans les titres des souverains. L'émir des croyants Moktadi introduisit dans les titres honorifiques conférés par lui au sultan Malik-Shah celui de Mu'izz al-dunya wal-din. L'usage s'en continua après sa mort.» Ce texte, d'une netteté et d'une précision achevées, est emprunté au Siyaset-Nameh de Nizam al-mulk[5], le grand homme d'État des Seldjoukides, qui vivait depuis l'année 432/1040-1041 au quartier général de Tshaghribeg, le frère de Toghrulbeg, et qui fut le premier ministre d'Alp-Arslan et de Malik-Shah[6]. C'était donc un homme politique, qui assistait à la khotba et avait eu sous les yeux des pièces officielles. Or un autre écrivain, considéré à juste titre comme très sérieux, Ibn Kalanisi, donne à

(1) *Encyclopédie,* IV, p. 872.

(2) *C. I. A., Égypte,* II, p. 114-115 ; *C. I. A., Jérusalem,* I, p. 171, 463.

(3) *Encyclopédie,* II, p. 866.

(4) *Répertoire,* VII, n° 2764.

(5) *Siyaset-Nameh,* p. 201.

(6) *Encyclopédie,* III, p. 997 ; Zambaur, p. 224.

Togrulbeg, pour l'année 436/1044-1045, le titre de Rukn al-dunya wal-din [1], qui correspond à celui de notre inscription.

Reste le titre *amir adjall*, qui va demander un examen plus attentif. Nous disons couramment, sans avoir tort, les *sultans* [2] Seldjoukides, et les auteurs arabes nous ont donné l'exemple. Ils parlent aussi du *sultan* Toghrulbeg : c'est ce que fait Ibn Kalanisi dans les passages que nous venons de mentionner. Mais il nous faut regarder de près l'ascension de Toghrulbeg, officier de fortune comme ses frères, et tâcher de savoir à quelle date il prend le titre de *sultan*, tout en recherchant la nature de ses titres auparavant.

En 425/1034, Toghrulbeg et ses frères, dans une lettre officielle, se déclarent les clients de l'émir des croyants [3]. Puis ils entament une lutte ouverte contre les Ghaznévides, qui ne peuvent venir à bout de ces nouveaux compétiteurs et doivent renoncer en partie à leurs provinces occidentales. En 428/1037, le frère de Toghrulbeg, Dawud, s'installe à Merv et y fait réciter le khotba à son nom avec le titre de *malik al-muluk* « le roi des rois » [4]. En 429/1038, Toghrulbeg prend possession de Nichapour, dont il fait sa capitale [5] : il y reçoit une ambassade califienne et y fait réciter la khotba à son nom. Dans sa notice générale sur les Seldjoukides, insérée sous l'année 432, Ibn al-Athir précise qu'il y assuma le titre de *sultan mu'azzam*. Pourtant, au cours de sa chronique, Ibn al-Athir continue à parler de Toghrulbeg sans lui donner de titre, et ce n'est qu'à partir de l'année 437 que l'historien fait précéder son nom du titre de *sultan*. On trouvera peut-être que je dissèque avec trop de minutie le texte d'Ibn al-Athir, mais l'écrivain arabe a peut-être possédé pour chaque année des documents qu'il a fondus pour rédiger son exposé d'ensemble [6].

Si nous nous retournons vers la numismatique, nous trouvons une monnaie frappée à Nichapour en 438/1046-1047, avec les titres *sultan a'zam shanhanshah*, « l'auguste

(1) Ibn Kalanisi, p. 83, 86 ; *C. I. A.*, *Égypte*, II, p. 140 (corriger 433).

(2) L'article *sultan* dans l'*Encyclopédie* (IV, p. 569 contient des erreurs graves, parce qu'il a fait état uniquement des monnaies et a négligé les inscriptions. L'exemple officiel le plus ancien se réfère au sultan Mahmud le Ghaznévide (*Répertoire*, VI, n° 2378 ; Mez, p. 133).

(3) *Encyclopédie*, IV, p. 217.

(4) Ibn al-Athir, *s. a.*, 432.

(5) *Encyclopédie*, I, p. 835 ; III, p. 993 ; IV, p. 217.

(6) Nasir-i-Khosrau ne donne pas le titre de sultan à Toghrulbeg en 437 ; il est ajouté dans la traduction (p. 6), mais ne se trouve pas dans le texte persan (p. 3 ; voir Yahya El-Khachab, *Nasir è Hosraw*, p. 67). En revanche, le même voyageur lui applique le titre en 444 (p. 253). Toutefois, l'argument n'est peut-être pas décisif, puisque Nasir-i-Khosrau appelle *sultan* le calife fatimide.

sultan, le roi des rois » [1]. Nous constatons d'ailleurs que sur tous les documents postérieurs, *a'zam* est remplacé par *mu'azzam* [2].

Mais la légende d'une autre monnaie de Nichapour, datée de 433/1042, est la suivante : *al-amir al-adjall Toghrulbeg*, « l'émir très illustre Toghrulbeg » [3].

Nous n'éprouvons donc pas de difficulté à affirmer que Toghrulbeg est visé dans l'inscription de notre tissu, qui le qualifie d'*amir adjall Rukn al-dunya wal-din*.

L'étoffe aurait été tissée avant l'année 438 et il est peut-être possible de serrer la date de plus près. En l'année 434/1043, Toghrulbeg va de sa personne à Raiy, après avoir pris un immense butin à Hamadan, et il trouve à Raiy même des sommes considérables, des objets de valeur et une grande quantité de pierres précieuses [4].

Il est tentant, avec l'inscription et la position majestueuse du personnage, de supposer que le tissu prétend nous procurer le portrait de Toghrulbeg, et les deux faucons viendraient confirmer le nom du prince [5]. Rappelons, en passant, que nous pourrions avoir aussi le portrait du sultan Toghrul II sur un grand stuc du Pensylvania Museum, qui représente le sultan sur son trône, flanqué de deux pages et de huit officiers [6].

Nous avons des personnages sur trois étoffes aux aigles [7], mais soit qu'il s'agisse de la reproduction attardée d'un vieux mythe, soit du rappel d'une légende, la figure humaine est là reproduite par nécessité. Par ailleurs, nous avons fait connaître les cavaliers d'une étoffe du Tabaristan [8], et il m'avait échappé alors qu'au milieu du fouillis décoratif d'un autre tissu persan, un petit personnage assis formait le motif central [9]. Il faut y ajouter les tissus du Victoria and Albert Museum et de la collection Moore, avec deux personnages assis [10], et celui de la collection Acheroff, dont un fragment fut exposé à Paris et qui offre deux fauconniers à cheval [11].

(1) Ahmed Ziya, *Catalogue of islamic Coins*, p. 129.

(2) Ahmed Ziya, *op. cit.* ; Lane-Poole, *Catalogue of Coins in the British Museum*, III, p. 28-30, n°s 54-59.

(3) C'est la plus ancienne monnaie connue de Toghrulbeg (*Encyclopédie*, I, p. 166) : elle se trouve au British Museum (Lane-Poole, p. 27-28, n° 53).

En l'année 438/1046, le prince moussafiride de Tebriz, Wahsudan III portait des surnoms en *daula* et *milla* et le titre *amir adjall* (Nasir-i-Khosrau, p. 17).

Le Ghaznévide Mahmud est appelé *sultan* (*Répertoire*, VI, n° 2378) et *amir adjall* (n°s 2379-2380).

(4) Ibn al-Athir, *s. a.*, 434 ; Schwarz, p. 770.

(5) *Toghrul* signifie faucon (*Amida*, p. 81, 97). Ce serait en ce cas un portrait du sultan jeune, car à cette date Toghrulbeg avait environ cinquante ans.

(6) Wiet, *Expos. d'art persan*, *Syria*, XIII, p. 71-72 et pl. XIX ; *Survey*, V, pl. 517 ; *Répertoire*, IX, n° 3477.

(7) Ci-dessus, n°s IX-X et n° 23 *Survey*.

(8) N° 31 *Survey*.

(9) N° 26 *Survey*.

(10) N° 22 *Survey*.

(11) N° 30 *Survey* (ici, pl. XXII).

Il y a donc lieu de rappeler un passage d'Ibn Khaldun, qu'il faut bien se garder de prendre à la lettre, on le voit. « Avant l'islamisme, écrit-il [1], les rois de Perse faisaient mettre dans l'étoffe de leurs vêtements soit les portraits et les figures des souverains de ce pays, soit certaines figures et images appropriées à cet usage; mais les princes musulmans substituèrent leurs noms aux figures. » Ibn Khaldun a commis une erreur du même ordre en affirmant que l'habitude de ne pas mettre des figures sur les monnaies s'est conservée pendant toute la durée de l'islamisme [2].

L'éminent historien, comme tant d'autres écrivains arabes, était surtout livresque. Pourquoi ne s'est-il pas souvenu de cette poésie dans laquelle Motanabbi a décrit la tente du prince hamdanide Saif al-daula. Je ne résiste pas à la joie de la traduire après tant d'autres [3] :

On y voyait des bosquets qu'aucune pluie n'avait fécondés, avec une frondaison touffue sur laquelle les colombes ne roucoulaient pas.

La bordure était constituée, sur les deux faces, par une rangée de perles, qu'il n'avait pas fallu enfiler.

On y voyait des animaux sauvages en posture de combat, mais tranquilles, ils semblaient avoir fait la paix.

Pourtant lorsqu'un coup de vent agitait les plis de cette tente, on croyait voir les vieux chevaux s'ébrouer et les lions se mettre aux aguets.

L'empereur byzantin, couronné, s'y tenait dans une humble posture devant son vainqueur au teint brillant, qui portait un turban en guise de diadème.

Les princes baisaient le sol devant lui, car sa manche ainsi que le bout de ses doigts étaient bien trop nobles pour eux.

[1] *Prolégomènes*, II, p. 67. Cf. Wiet, *Un Tissu du Nord de la Perse*, *Revue des Arts asiatiques*, X, p. 179; Christensen, p. 403.

[2] *Prolégomènes*, II, p. 57. Cf. Marçais, *Manuel*, II, p. 629.

[3] Ed. Dieterici, p. 379-380; éd. Yazidji, p. 264. Cf. Horovitz, *Die Beschreibung eines Gemaldes bei Mutannabi*, *Der Islam*, I, 385; Blachère, *Un poète arabe*, p. 148; Arnold, *Painting in Islam*, p. 21; Zaki Hasan, *Kunuz*, p. 93-94; Canard, *Sayf al daula*, p. 339-340; Taimur, *Taswir*, p. 19.

NOTE RECTIFICATIVE.

J'ai reçu le 14 janvier 1948 communication d'un nouveau fragment plus important de ce tissu. On le trouvera reproduit pl. XXIV : mesurant 63 centimètres de largeur sur 30 centimètres de hauteur, il comporte trois morceaux inférieurs de cercles et, au-dessous, trois autres cercles presque complets.

J'ai le devoir de déclarer dès l'abord que mon hypothèse d'attribution au sultan seldjoukide Toghrulbeg s'effondre.

La scène représente un personnage assis sur un coussin à ramages, les genoux très écartés, les jambes se rejoignant d'une façon rigide, sans que les pieds soient apparents.

L'inscription fait le tour du cercle, en deux et deux parties inversées. En voici le texte et la traduction :

(1) مبارك للامير الاجل ركن الدنيا والدين ابو المـ(2)ظفر (*sic*) حماد بن سهيل بن شيرديل الذهلي متعه الله به

(Vêtement) béni pour l'émir très illustre Rukn al-dunya wal-din Abul-Muzaffar Hammad, fils de Suhail, fils de Shirdil, al-Dhuhli, que Dieu l'en fasse profiter!

Le titulaire n'a pas été retrouvé dans les chroniques.

Cette inscription remet en question l'emploi du surnom en dunya *et* din, *que l'on croyait, à cette époque du* v^e^/xie *siècle, l'apanage exclusif des Seldjoukides.*

Par suite d'une erreur qu'il a été impossible de réparer, la planche XVII a été intercalée entre les planches XV et XVI, mais les numérotations sont bonnes.

XV (pl. XVII).

Taffetas composé, 59×34. Chaîne blanche; trame blanche et noire.

Un autre fragment du même tissu se trouve dans la collection Moore. M. Pope l'a publié [1] avec le commentaire suivant : « The sun-lions guard the Sun-Tree-of-Many-Seeds, whence prepare to take flight the two mystic birds which disseminate over the world its fertility. The intense reality of the idea keeps the forms still vital; the concentration on significance at the expense of mere fact suppresses them into the semi-abstract confines of decoration; and cultivated taste manages the assemblage. A purely conventional plant pattern in the secondary roundel which is only slightly subordinated parallels ths scrolling foliation of the main, Sun-tree roundel. Here the animals are banished to the framing band in order that they be not too important and the diapered background is echoed in the central star, the better to counteract the recurrent interruptions. »

Nous n'ignorons pas que le lion fut dans l'antiquité orientale un des attributs du soleil [2]. Mais nous reviendrons plus loin sur cette question du symbolisme.

Le fond de cette étoffe est tapissé d'une sorte de résille qui rappelle la vannerie [3]. Des médaillons circulaires s'enlèvent comme en relief : ils sont d'inégales dimensions et présentent des décorations différentes.

Les plus petits renferment une étoile à huit branches, comme ajourée, puisqu'elle est dessinée comme le fond général. Elle est entourée de fins rinceaux, en deux groupes alternés. Le ruban du pourtour offre seize petits cercles, séparés par de délicats feuillages. Huit d'entre eux inscrivent un quadrupède [4]; les autres, un motif floral. L'alternance et la symétrie sont rigoureuses : deux postures de bêtes, inversées; deux types de fleurons.

Les lions sont étalés de part et d'autre d'un arbre de vie au sommet tronconique. De nombreuses et puissantes ramifications, à palmettes touffues, partent de la racine et du sommet; elles s'infléchissent comme un feuillage trop lourd, mais leur

[1] Pope, *Masterpieces*, p. 72, 105.

[2] Contenau, II, p. 620.

[3] Voir plus haut, le n° XI.

[4] Ce système de décoration se trouve sur le tissu sassanide de Berlin (plus haut, p. 12, n. 6); sur des tissus persans du Victoria and Albert Museum (n° 20 *Survey*) et du Textile Museum of Columbia (*Illustrated London News*, janvier 1943, p. 49).

mouvement paraît artificiel. On dirait que l'ensemble est aplati comme dans un herbier et l'on a la sensation d'une nature recréée dans un esprit précieux. Ce berceau de feuilles procure en tout cas l'impression d'un calme paisible, à l'abri d'une voûte ombragée.

En haut, deux oiseaux volant semblent épinglés dans la végétation, perdus dans le feuillage. En bas, deux autres petits oiseaux, corps affrontés, têtes retournées en arrière, sont accrochés au pied de l'arbre.

Nous avons donc là deux lions au repos. A proprement parler, ils ne sont pas couchés : les pattes antérieures sont allongées, mais celles de derrière sont en demi-flexion : c'est la position momentanée de la bête qui s'étire doucement avant de s'allonger [1]. Ce lion, campé de profil, a la tête de trois quarts tournée vers le spectateur. La face est assez curieuse, car la partie supérieure jusqu'au bas du nez est traitée comme un visage humain [2] ; le mufle est large, il a quelque chose de bouffi au coin des babines, et le renflement exagéré d'une des bajoues donne lieu à une dyssymétrie désagréable. La crinière, bouclée, très fournie, s'étend jusqu'au milieu du dos ; la toison de la croupe, du poitrail et des pattes, est rendue par de petits rectangles et des stries.

Grâce aux traits de leur physionomie, ces lions ont perdu leur fière allure : ce ne sont plus des fauves féroces, gonflés de colère ni même parés de hautaine indifférence. Le seigneur redoutable, jaloux de sa puissance est devenu un être pataud et a pris un air caricatural.

Nous sommes loin des représentations assyriennes, et ces lions sont bien les frères de la plupart de leurs congénères persans, presque toujours ridicules [3]. Ces lions débonnaires, un peu abâtardis, ont l'air, dans leur pose pacifique, de s'ennuyer : ils se font face évidemment et, pourtant, chacun d'eux fournit l'impression d'être tristement solitaire et, de plus, tenu à la chaîne.

Les sculpteurs antiques en étaient arrivés parfois à représenter le lion comme un animal « calme et presque bonasse » [4]. D'ailleurs il a continué à n'avoir pas de chance. Déjà Balzac avait parlé du « gros lion, bon enfant, appelé lion d'ornement, et qui nuira pendant très longtemps aux vrais lions ; ce lion roule sous une de ses pattes

(1) Voir ci-dessus, p. 19, n. 6.

(2) Voir le lion du tissu de Sainte-Ursule de Cologne (plus haut, p. 12, n. 6).

(3) *Survey*, I, p. 14.

(4) CONTENAU, III, p. 1593.

une grosse boule, un détail des mœurs du lion d'ornement ». Surnommant admirablement Barye le Maître aux lions, Henri Focillon précise : « Tous les régimes ont aggravé le déshonneur immémorial du lion, à partir du jour où la tradition du tailleur d'images assyrien fut ensevelie définitivement dans la poussière de l'histoire. Il figure au pied des monuments publics, contre le socle des statues officielles, reprend sa faction séculaire et décorative et montre au peuple une face de tribun austère vieilli dans les honneurs. » [1]

La queue de ces animaux est ramenée en avant, parallèlement à la ligne du dos ; elle se termine en panache végétal trilobé, avec la feuille centrale lancéolée. Ce motif floral, avec des variantes, n'est pas une invention de la période musulmane [2] : on le retrouvera un peu partout sur des monuments et sur maints objets d'art [3].

(1) FOCILLON, *Technique et sentiment*, p. 42.

(2) Les lions de Persépolis (CONTENAU, III, p. 1440, fig. 873) ; sur des plats sassanides (SMIRNOF, pl. XXI, LXI, CIII, CXVI ; *Survey*, IV, pl. 135, 225).

(3) Sculptures de Samarra (HERZFELD, *Malereien*, pl. LXXVII, LXXXIII).

Tissus persans (PRISSE D'AVENNES, III, pl. 147 ; GAYET, *Art arabe*, p. 249 ; MIGEON, *Tissus*. p. 14, 43 ; MIGEON, *Manuel*, 1re éd., p. 389 ; 2e éd., II, p. 291 ; LE BON, *Civilisation*, p. 519, fig. 241 ; D'HENNEZEL, *Pour comprendre*, p. 33, fig. 46 ; GABRIEL-ROUSSEAU, *L'art décoratif musulman*, p. 198 ; *Arts de l'Iran*, pl. VI ; VON FALKE, fig. 99, 103, 104 ; *Burlington Magazine*, décembre 1930, p. 284 288 ; janvier 1931, p. 17).

Céramique persane (PÉZARD, *Céramique*, pl. CLI ; POPE, *Introduction*, fig. 25 ; *Survey*, V, pl. 582 ; DIMAND, *Handbook*, 1re éd., p. 129, fig. 63).

Cuivre persan (*Survey*, III, p. 2501, fig. 825).

Céramique égyptienne (*Céramique égyptienne*, pl. 44).

Céramique byzantine (BUTLER, *Islamic Pottery*, pl. XXXIX).

Tissus byzantins (SCHLUMBERGER, *Épopée byzantine*, I, p. 393 ; SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, p. 109 ; *Meisterwerke*, IV, n° 2261 ; MENDEL, *Expos. des arts musulmans, Revue de l'art ancien et moderne*, octobre 1910, p. 265 ; MIGEON, *Tissus*, p. 16 ; DIEHL, *Manuel*, II, p. 644 ; VON FALKE, p. 9, fig. 53, 176-177 ; DALTON, *Byz. Art*, p. 594, fig. 374).

Lion fatimide (D. ROSS, *Art of Egypt*, p. 312).

Lion en bronze espagnol, qui de la collection Stern a passé au Musée du Louvre (*Meisterwerke*, IV, n° 3181 ; KÜHNEL, *Maurische Kunst*, pl. 121 ; MIGEON, *Manuel*, 1re éd., p. 228, fig. 189 ; 2e éd., I, p. 383, fig. 191 ; *L'art, des origines à nos jours*, p. 119).

Tissus espagnols (DIEULAFOY, p. 102 ; D'HENNEZEL, *Pour comprendre*, p. 22, fig. 37 ; KOECHLIN et MIGEON, *Cent planches*, pl. LXIV ; KÜHNEL, *Maurische Kunst*, pl. 146-147 ; MIGEON, *Manuel*, 1re éd., p. 391 ; 2e éd., II, p. 323, 325 ; VON FALKE, fig. 144-145, 318 ; LECHLER, *The Tree of Life, Ars islamica*, IV, p. 386, fig. 41 ; *Meisterwerke*, III, pl. 180).

Ivoire sicilien (GLÜCK et DIEZ, p. 485 ; ZAKI HASAN, *Kunuz*, pl. 57).

En Géorgie (BALTRUSAITIS, *L'art médiéval en Géorgie*, p. 43).

Dans l'art roman (BRUTAILS, p. 64, fig. 97).

Tissus italiens (SCHLUMBERGER, *Épopée byzantine*, II, p. 437 ; D'HENNEZEL, *Pour comprendre*, p. 27, fig. 42 ; COX, *Soieries*, pl. 38 ; VON FALKE, fig. 216-217).

Tissus dits de Ratisbonne (VON FALKE, fig. 253-254, 256-258).

Entre les roues contenant les lions, dans le sens horizontal, émergent de petits losanges présentant deux oiseaux affrontés, tête retournée, et, à l'extérieur, une bande de rinceaux.

Une inscription en beau coufique fleuri, sur fond de rinceaux, fait le tour des grands médaillons. Elle est divisée en quatre compartiments par de petits médaillons circulaires décorés alternativement de rinceaux et d'un oiseau. Les deux premiers mots se trouvent sur le corps des lions, comme si ces bêtes portaient une estampille, ce qui n'est pas un cas unique [1]. L'inscription se répète deux fois en boustrophédon.

(1) عز واقبال (2) للصاحب الاجل شمس الدولة والدين محمد بن سعيد بن زياد اطال الله بقاءه

Gloire et prospérité au ministre très illustre Shams al-daula wal-din Mohammad ibn Sa'id ibn Ziyad, que Dieu prolonge sa durée!

Le titulaire de cette étoffe, ministre obscur d'un petit dynaste du xie siècle, n'a pu être retrouvé dans les chroniques.

Le titre composite en *daula* et *din* semble avoir été conféré pour la première fois, inversé d'ailleurs, au prince turc Subuktakin, le père du sultan ghaznévide Mahmud [2]. Vers la même époque, soit dans les toutes dernières années du iv/xe siècle, il est attribué à un prince du Kurdistan [3]. Le premier exemple authentique nous reporte un siècle plus tard : on le lit sur une monnaie d'un prince seldjoukide du Kerman [4].

(1) Voir : *Exposition des Gobelins*, pl. VIII; *Illustrated London News*, août 1936, p. 274; *Survey*, III, p. 2023, fig. 656; VI, pl. 991; et les inscriptions sur les ailes des aigles (plus haut, n° IX).

(2) *Eclipse*, III, p. 343; VI, p. 368; Biruni, p. 134; Barthold, *Turkestan*, p. 261-262.

(3) Ibn al-Athir, *s. a.*, 388. — Le prince bouyide Baha' el-daula reçut en 392/1002 le titre de Kawam el-din (Hilal Sabi, *Wuzara'*, p. 443; *Eclipse*, III, p. 418, VI, p. 444). Un vizir du prince bouyide Djalal al-daula se nomme Alam al-din Sa'd al-daula (Mez, p. 87).

(4) Lane-Poole, *Catalogue of Arabic Coins in the khedivial Library*, p. 340.

XVI (pl. XVIII).

Tissu composé, 55 × 59. Chaîne blanche; trame blanche et marron.

Dans le sens vertical, le champ est divisé par de minces rubans que viennent ponctuer, à intervalles réguliers, de petits ovales allongés et pointus. A chacune de ces figures s'accrochent de plus grands ovales, circonscrits par un bandeau épigraphique. La décoration est aérée par un grand espace blanc, au centre duquel s'étale un motif qui sera conservé dans les reliures et le centre de certains tapis [1]. Cette surface nue et claire correspond un peu aux marges d'un beau livre.

Ce fragment de tissu, dont nous avons une lisière, en bas et à gauche, comporte six médaillons. L'ovale central, en forme d'amande un peu renflée, est flanqué d'une large feuille en éventail dentelé, garnie de palmettes, de nervures et d'un semis de petits points. La partie centrale, foncée, est entourée d'un ruban à inscription. Elle est décorée de deux paons faisant la roue, comme nous avons déjà eu l'occasion d'en rencontrer [2]. Ils sont bec à bec, et leurs queues, largement déployées, reviennent se toucher au-dessus de leurs têtes. Ces volatiles sont d'une sagesse un peu ridicule, avec leurs pattes assez courtes; le bec est atrophié, probablement parce que les têtes se présentent de demi-profil. Les plumes ocellées sont bien rendues. Le corps est parsemé de petits points. Un appendice, en forme de palmette allongée, leur pend derrière la tête : c'est classique [3].

Entre les médaillons, dans le sens horizontal, s'étalent deux tiges symétriques, reliées par la base, qui développent leur frondaison en éventail, décorée de nervures et de rinceaux. Ces tiges, ou plutôt cette tige maigre, sont munies de bagues, destinées peut-être à figurer des nodosités. La frondaison qui sort de cette tige s'échappe avec grâce pour remplir l'espace qui lui est dévolu. De part et d'autre, deux grues s'affrontent en plein vol : les oiseaux planent, ailes déployées, et la sensation de la vitesse est procurée par les pattes rigoureusement horizontales, griffes retournées. Ces oiseaux ont le corps moucheté d'un semis régulier de points.

L'ordonnance est d'un très bel équilibre et d'un dessin aigu.

(1) Il est inutile de citer des exemples. Voir aussi un miroir : *Survey*, III, p. 2516, fig. 839.

(2) Voir plus haut les numéros VII et XII, ainsi que le numéro suivant.

(3) Voir plus haut, p. 36, n. 5.

Deux bandeaux concentriques d'inscriptions se déroulent dans le pourtour de la petite (A) et de la grande (B) ellipse. Beaux caractères coufiques, vigoureux, avec d'élégants et fins feuillages se détachant des lettres.

(A) ما (ا)لفخر الا لاهل العلم انهم   على الهدى لمن استهدى ادلاء

La gloire n'appartient qu'aux savants : ce sont bien eux les meilleurs guides pour diriger ceux qui cherchent la bonne voie.

(B) حسناء ضافية بيضاء صافية   كان رونقها فى صارم ذكر
يزين اطرافها طرز كما رقمت   على المجرة طرق الانجم الزهر

(C'est une robe) belle et ample, blanche et immaculée, et l'on pourrait comparer son éclat à une lame acérée.

Ses bordures sont ornées de broderies, telles les étoiles brillantes qui servent de balises sur la route de la Voie lactée.

Mon ami Bichr Farès m'a été d'un très grand secours pour le déchiffrement de ces vers : il m'a trouvé le premier dans le *Divan* d'Ali ibn Abi Talib [1], mais nos efforts ont été vains pour retrouver les deux autres.

[1] *Divan Ali ibn Abi Talib*, p. 3 ; Kurtubi, *Djami bayan al-ilm*, p. 48 (avec la variante *al-fadl*, au lieu d'*al-fakhr*) ; Wustenfeld, *Chroniken Mekka*, II, p. 336.

XVII (pl. XIX).

Taffetas, 38 × 47. Chaîne blanche, apparente, pour donner du relief; trame blanche et marron.

L'ordonnance générale est constituée par des rubans sinueux, lesquels, par leurs points de rencontre, inscrivent des ovales pointus, tout en ménageant dans les intervalles des espaces curvilignes. Les ovales renferment un quadrupède galopant : dans le sens vertical, ces quadrupèdes s'affrontent ou se tournent le dos, mais les rangées verticales les présentent toujours dans la même direction. Dans le même sens, les espaces offrent alternativement deux paons affrontés [1] et un motif d'une combinaison géométrique et florale, affectant une disposition en croix.

L'ordonnance se retrouve dans un tissu exposé à Londres en 1931, provenant aussi des sanctuaires de Raiy. Il est décoré de sphinx et de paons, et les roues des paons ressemblent à des feuillages, comme dans la présente soierie. Son style nous permet d'y voir une œuvre persane du XIe siècle [2].

Cette ordonnance survivra, mais d'une façon plus souple, avec de simples rubans ondulés qui ne se rejoignent pas [3].

L'ensemble de cette ornementation exubérante est d'une finesse très délicate, filigrane exquis s'enlevant sur la clarté du fond, une minutieuse orfèvrerie qui ne fait grâce d'aucun détail. Cette ordonnance curieuse paraît inédite pour l'époque, mais certaines particularités réservent aussi quelques surprises.

Il est malaisé de définir le quadrupède ailé qui galope avec un naturel extraordinaire. C'est une note de vie intense, un instantané pris sur le vif; au milieu d'une décoration stylisée. Nous venons de parler de naturel : nous avons ici un temps de galop absolument conforme à un moment fourni par la photographie [4]. Les quatre sabots sont ramassés sous le ventre, les antérieurs par une courbe élégante, les postérieurs lancés d'une façon rigide : la bête n'a plus aucun point d'appui sur le sol.

[1] Voir les nos VII, XII et XVI.

[2] *Exhibition of Persian Art*, p. 48, n° 72 ; voir ci-dessus, p. 7-8.

[3] Von Falke, fig. 302 ; Dimand, *Handbook*, 1re éd., p. 211 ; 2e éd., p. 259 ; *Survey*, VI, pl. 1067 ; Wiet, *Album du Musée arabe*, pl. 85 ; Taimur, *Taswir*, pl. 12, fig. 36.

[4] Contenau, III, p. 1201, fig. 781 ; *Survey*, I, p. 185, fig. 32.

Quel est cet animal? Il a les pieds fourchus comme un ruminant, le museau, les oreilles droites et pointues comme une biche, mais cette bête devrait alors posséder une queue très courte. Or ici, l'animal est curieusement ailé : des ailes, à trois étages de pennes, partent des pattes antérieures, avec un superbe fleuron à l'articulation; les pattes postérieures sont munies d'une autre paire d'ailes, fait que nous croyons exceptionnel.

Cet animal, fantastique, indéfinissable, a encore de quoi nous étonner. Jurant avec son galop impeccable, une queue singulière vient compléter la bête. Cet appendice, qui se retourne avec élégance en col de cygne, se termine par la tête d'une bête féroce, munie d'une paire de cornes en spirale et qui darde une langue comme un dragon.

On retrouve ce détail caractéristique sur deux autres tissus de Raiy, l'un du Victoria and Albert [1], l'autre conservé au Textile Museum de Columbia [2]. Dans les illustrations des *Merveilles de la Création* de Kazwini, on voit aux constellations du Centaure et du Sagittaire des queues qui, après avoir formé un nœud en cœur, se terminent en tête de dragon [3]. Mais déjà des animaux hittites avaient été représentés avec une queue terminée en tête de serpent et l'on voyait une tête de dragon au bout de la queue d'une chimère [4].

Convenons toutefois que le fait n'est pas fréquent, et les exemples que j'ai recueillis méritent d'être signalés. La queue d'un fauve sculpté à Mossoul, après avoir formé un nœud en cœur, se termine par une tête de dragon [5]; il faut signaler aussi le lion du Djazirat ibn Omar [6].

Citons encore un tissu byzantin [7], une frise de Hama [8], un lion en bronze d'époque fatimide au Musée arabe du Caire [9], un ivoire de l'Italie méridionale [10], deux bronzes

(1) N° 20 *Survey*.

(2) *Exhibition of Persian Art*, p. 47, n° 66; Tattersall, *Carpets and Textiles, Apollo*, février 1931, p. 87; *Art et archéologie iraniens*, pl. XCIV.

(3) Hartner, *Pseudoplanetary Nodes, Ars islamica*, V, p. 129, fig. 16-17.

(4) Pottier, *L'art hittite, Syria*, I, p. 280, fig. 27, 282, fig. 29; II, p. 26-27, 31, fig. 67-68, 73; V, p. 8, fig. 5; Contenau, II, p. 992, 994, fig. 688, III, p. 1153.

Pour l'art chinois, voir : Grousset, III, p. 139, fig. 101.

(5) Sarre et Herzfeld, II, p. 294, fig. 281; III, pl. CVI.

(6) Hartner, *loc. cit.*, p. 133, fig. 23.

(7) Ackerman, *Byz. Silks, Revue des Arts asiatiques*, X, pl. XXXIII.

(8) Herzfeld, *Malereien*, p. 27, fig. 11.

(9) Zaki Hasan, *Kunuz*, pl. 59.

(10) *Meisterwerke*, III, pl. 254; Glück et Diez, p. 485.

persans [1], le bouquetin en faïence de la collection Matossian [2], une céramique égyptienne [3], enfin une hydre d'un manuscrit français, « qui dresse sept têtes hautaines » et déroule une longue queue terminée par une tête de dragon [4].

C'est probablement la vérité du galop, à laquelle nous nous laissons prendre pour accepter d'emblée cette bête irréelle, créée pour le seul plaisir de nos yeux. A ce galop effréné s'opposent la placidité indifférente des paons et le calme des feuillages, répartis d'une façon exquise en quatre zones symétriques.

Les ovales sont entourés de deux rubans, l'un orné de rinceaux; dans l'autre, plus large, se déroule une inscription.

Dans les triangles curvilignes se dressent affrontés deux paons, la tête tournée en arrière. Ils sont séparés par un arbre, très mince; il ne s'élève pas, pour laisser place aux queues, qui se développent en hauteur et se réunissent au-dessus des têtes des oiseaux.

Un autre décor alterne avec celui-ci : d'un carré ajouré d'un fin grillage partent des rinceaux tapissants.

Il y a comme des vibrations de lumière dans cette décoration, qui paraît dessinée à la plume, ciselée avec une extrême délicatesse : sur le métal, l'ornementation a parfois cette allure [5].

Un bandeau d'inscription coufique se développe tout autour des médaillons, sur un fond sillonné de délicats rinceaux. Le même texte se répète dans les deux sens, à l'endroit et à l'envers.

كل ابن انثى وانه طالت سلامته   يوما على الة جدباء محمول

Tout fils de la femme, si longtemps qu'il ait vécu en sécurité, est un jour emporté sur un brancard.

Il s'agit du vers 37 de la célèbre *Banat Su'ad* de Ka'b ibn Zuhair, dont j'emprunte la traduction à René Basset.

(1) Hartner, *loc. cit.*, p. 112, fig. 1; Leigh Asthon, *Metal-Work, Burlington Magazine*, janvier 1931, p. 44, fig. A; *Survey*, III, p. 2484, fig. 814.

(2) Wiet, *Cat. de l'exposition d'art musulman*, Le Caire 1947, pl. IX.

(3) Butler, *Islamic Pottery*, pl. XLI.

(4) Male, *L'art religieux du XIIIe siècle*, p. 419.

(5) *Survey*, III, p. 2484, fig. 814.

Sans doute, ce vers présente une vérité première, mais il n'est pas sans intérêt de voir que l'idée était alors à la mode sous cette forme, témoin certaines réflexions contemporaines du *Livre des Rois*. « Nul n'est enfanté par sa mère que pour mourir [1]. Quiconque naît d'une mère doit mourir » [2].

Ce vers se lit sur d'autres tissus et je dois ajouter que, dans le *Survey*, le vers de Ka'b ibn Zuhair avait été identifié [3].

[1] *Livre des Rois*, I, p. 54. — [2] *Ibid.*, II, p. 164; V, p. 422. — [3] N°s 22 et 50 *Survey*.

XVIII (pl. XXI).

Voile de lin blanc, dont j'ai omis de noter les dimensions.

Il possédait deux lignes d'inscriptions adossées, séparées par un léger intervalle : une des deux est incomplète des deux tiers, ce qui n'a pas d'inconvénient, car il s'agit d'un texte répété deux fois. Les caractères, noirs, sont en coufique simple, d'allure rigide; seuls, les deux *dal* se développent en col de cygne, avec un sommet trilobé : le lobe interne est ajouré, comme à la pointe de toutes les autres hampes. Le *ya* final est figuré en retour d'équerre.

رضيت بالله ربا وبالاسلام دينا وبمحمد صلى الله عليه واله نبيا وبالقرا[ن] كتابا وبالكعبة قبلة وبالأئمة
الاثنى عشر عليهم السلام اماما

Je suis satisfait de Dieu comme Seigneur, de l'Islam comme religion, de Mahomet, — que Dieu lui accorde Ses bénédictions ainsi qu'à sa famille! — comme prophète, du Coran comme livre, de la Ka'ba comme kibla, et des douze imams, — que le salut leur soit accordé! — comme imam.

Ce texte se retrouve, avec la même disposition, sur un tissu du Textile Museum of Columbia [1], mais il est précédé de la *basmala*.

C'est la confession de foi des Chiites duodécimains, des Bouyides, des Persans en général : elle s'oppose au credo des Chiites ismaïliens, des Fatimides, des Assassins, lesquels s'arrêtent au septième imam descendant d'Ali.

[1] *Illustrated London News*, janvier 1943, p. 49.

UNE AIGUIÈRE BOUYIDE.

(pl. XX.)

Petite cruche à anse, en or, à décor repoussé et ciselé, hauteur, 13; diamètre, 11.

L'ornementation est rigoureusement établie. Dans la partie centrale du goulot et de la panse se déroule une frise de médaillons circulaires inscrivant un oiseau [1].

Ces bandes centrales sont encadrées de deux rubans épigraphiques, quatre en tout : l'inscription se termine par quatre mots, sous la panse, placés à quatre points équidistants de la circonférence.

Au goulot, les roues d'encadrement sont faites de deux rubans qui s'entrelacent. Il y a là huit roues, qui renferment quatre groupes d'oiseaux s'affrontant deux par deux. Ce sont probablement des canards. Les uns ont les ailes et la queue terminées en volute. Les autres tournent la tête en arrière, bec ouvert, et les pennes de leur plumage sont rigides.

Sur la panse, les rubans qui s'entrelacent dessinent un X à leur point de rencontre [2]. Ils forment six médaillons circulaires plus grands que les précédents, qui contiennent chacun une pintade. Leurs ailes sont fermées, mais la queue se dresse derrière le corps en grosses boucles ébouriffées [3]. Ces oiseaux se trouvent dans une position inversée les uns par rapport aux autres.

L'ordonnance générale, le choix des oiseaux comme thème décoratif, les détails de leur plumage, sont dans la tradition sassanide.

[1] *Survey*, IV, pl. 216; VI, pl. 1291; Smirnof, pl. LXXI; Orbeli et Trever, pl. 29; Dimand, *Metalwork, Ars islamica*, VIII, fig. 4, 6; Cohn-Wiener, p. 88, fig. 68, 95, fig. 73, 112, fig. 85; Strzygowski, *Asien*, p. 615, fig. 554, 618, fig. 557; *Syria*, XV, p. 16, 19, pl. III.

[2] Sarre, pl. 141; Smirnof, pl. LXX.

[3] Sarre, pl. 120, 121; Smirnof, pl. XXII, L; Orbeli et Trever, pl. 23; *Survey*, IV, pl. 216, 219, 223.

Le petit bouton sur l'anse se retrouve (Smirnof, pl. XLIX, LXXIII; Orbeli et Trever, pl. 48, 70, 71, 74; Dieulafoy, p. 20, fig. 56; *Survey*, IV, pl. 224, 226, 243; Dimand, *Metalwork, Ars islamica*, VIII, fig. 6).

Nous avons donc quatre lignes d'inscription (1-4) et quatre mots isolés à la base de l'aiguière (5). La ligne 3 présente des caractères plus grands, c'est elle qui fournit la partie historique, mais comme tout le texte n'a pas pu tenir en une seule ligne, une autre ligne, en plus petits caractères, se déroule au-dessus de la première (*a*). C'est un coufique magnifique, aux lettres vigoureuses et trapues, en relief.

(1) يا سنة البدر فى الدياجى   وغرة الشمس فى الصباح
صمصام حرب و(2) غيث سلم   ناهيك فى الباس والسماح
اسعد بفطر مضى (4) واضحى   وافاك باليمن والنجاح
وانحر اعادى بنى بويه   بالسيف فى جملة الاضاحى
فالكل منهم ذوو (5) قرون   يصلح للذبح والنطاح

(3) عز واقبال للملك العدل (*sic*) صمصام الدولة وشمس الملة (*a*) ابو كاليجار مرزبان بن عضد الدولة بن ركن الدولة ادام الله سلطانه

Tu es l'image de la pleine lune dans les ténèbres, la première lueur du soleil à l'horizon matinal.

Tu es un glaive [1] *en temps de guerre, une pluie bienfaisante en temps de paix, et l'on peut compter sur toi quand il faut faire preuve d'énergie ou montre de largesse.*

Sois heureux à l'occasion de la fête passée de la rupture du jeûne et de celle de l'accomplissement des sacrifices, et que cette journée t'apporte bonheur et succès!

De ton épée tranche le cou des ennemis des Bouyides dans le tas des victimes.

Tous sont également pourvus de cornes; susceptibles de lutter à coup de cornes, ils sont bien dignes de l'égorgement.

Gloire et prospérité au roi juste Samsam al-daula, Shams al-milla, Abu Kalidjar Marzuban, fils d'Adud al-daula, fils de Rukn al-daula, que Dieu fasse durer sa souveraineté!

Samsam al-daula Abu Kalidjar Marzuban, fils du grand Adud al-daula, passe à l'histoire sous son titre de Samsam al-daula, les auteurs appelant plus communément Abu Kalidjar l'avant-dernier bouyide, mort en 440/1048 [2].

[1] *Samsam,* jeu de mots avec le titre de l'intéressé, Samsam al-daula. — [2] *Encyclopédie,* I, p. 96-97; Nazim, p. 192.

Lorsque Samsam al-daula fut appelé à succéder à son père, en 372/985, il était à peine âgé d'une vingtaine d'années. Adud al-daula avait réussi à être le maître sans partage de toutes les provinces que la famille bouyide avait su conquérir, si ce n'est le Djibal, divisé en deux districts. Avec un jeune homme cette situation ne pouvait guère se prolonger. Sans doute, vis-à-vis du calife, Samsam al-daula conserve une place prépondérante, puisqu'il règne à Bagdad avec la fonction d'amir al-omara' : il fut immédiatement intronisé par les officiers supérieurs de l'armée mésopotamienne.

Dès son avènement, Samsam al-daula sentit le danger et, pour éviter des difficultés, concéda en fief à deux de ses frères la province du Fars. Il leur avait recommandé de s'y rendre au plus vite, mais c'était déjà trop tard, un troisième frère, Sharaf al-daula tenait solidement la province. La guerre était inévitable : l'armée de Samsam al-daula fut battue, en 373/983, en Mésopotamie. Samsam al-daula devait renoncer à contrôler le Fars et le Khuzistan [1].

Mais le prince avait dès ce moment à faire face à un péril aussi pressant : un aventurier kurde, nommé Badh, l'ancêtre de la dynastie des Merwanides, après avoir enlevé Mayyafarikin et Nisibe, puis bousculé l'armée bouyide, prenait Mossoul et menaçait Bagdad. Un nouvel effort militaire procura la défaite de Badh, lequel, par traité, fut reconnu comme souverain du Diyarbekr, mais évacua Mossoul (374/984) [2].

Sharaf al-daula s'était fait proclamer dans l'Oman : trahi par son lieutenant, il envoya un détachement. Celui-ci s'assura de l'officier félon qui avait fait réciter la khotba pendant quelque temps au nom de Samsam al-daula [3].

La lutte fratricide se déroulait donc sans merci. En 375/985, Sharaf al-daula fomenta un complot contre Samsam al-daula pour installer à Bagdad un autre frère, Baha' al-daula, qui devait admettre sa suzeraineté. L'intrigue échoua et Baha' al-daula fut appréhendé et incarcéré. Le prisonnier allait servir de monnaie d'échange. Toutefois, Samsam al-daula ne se sentait guère solide, car il proposa à Sharaf al-daula, pour conserver l'Irak, de rester son vassal et de libérer Baha' al-daula [4].

[1] *Eclipse,* III, p. 77-80; VI, p. 78-81; Ibn al-Athir, *s. a.,* 372; Abul-Fida', *s. a.,* 372.

[2] *Eclipse,* III, p. 84-87; VI, p. 85-88; Ibn al-Athir, *s. a.,* 373-374.

[3] *Eclipse,* III, p. 100; VI, p. 103-104; Ibn al-Athir, *s. a.,* 374.

[4] *Eclipse,* III, p. 104-105; VI, p. 107-109; Ibn al-Athir, *s. a.,* 375.

Cette année se place un incident qu'il convient de signaler. Samsam al-daula ayant imposé une taxe de 10 % sur le prix de vente des tissus de soie et de coton, la population organisa une réunion de protestation dans la mosquée de Mansur à Bagdad. La mesure fut rapportée (*Eclipse,* III, p. 117-118; VI, p. 119-120; Ibn al-Athir, *s. a.,* Mez, p. 119). Quatorze ans plus tard, cet

Sharaf al-daula feignit d'accepter l'accord et partit à Bagdad l'année suivante prendre possession de son nouveau domaine. Malgré tous les conseils qui lui furent prodigués, Samsam al-daula se rendit avec une faible escorte au devant de son frère. Sharaf al-daula le ramena à Bagdad, mais enchaîné : une révolte partielle de la milice ne procura aucun changement et Samsam al-daula fut conduit, pour y être enfermé, dans une citadelle du Fars [1]. Telle fut la fin d'un premier règne, bref et sans gloire. Cette aventure, d'une écœurante banalité, se termine en affreux mélodrame. Sharaf al-daula signa en 379/989 l'ordre de faire aveugler son frère. Comme il trépassa avant l'exécution, le geôlier, un Juif, mit en doute la validité du décret, vu le décès du signataire, mais, malgré ses scrupules, il dut faire subir ce supplice à Samsam al-daula [2].

L'infortuné fut néanmoins relâché, et son premier soin fut de recruter une armée [3]. Baha' al-daula s'était fait reconnaître à Bagdad et ce fut dès lors une lutte acharnée entre lui et Samsam al-daula, qui conserva la souveraineté du Fars [4]. D'autre part, c'est au prix de sanglants combats contre l'armée du prince du Séistan qu'il put garder la province du Kerman [5]. En 383/993, il arrache le Khuzistan à Baha' al-daula, lequel, à court d'argent, prend sa revanche l'année suivante [6]. Mais en 385/995, Samsam al-daula tente à nouveau sa chance en Khuzistan : après de nombreuses et dures batailles, il se maintient sur le terrain conquis et, en 386/996, son armée s'empare de Bassorah [7]. Au cours de cette guerre, qui, en fait, se prolongeait depuis six ans, Samsam al-daula avait épuré son armée des éléments turcs, ne conservant que des Dailamites : les Turcs qui échappèrent au massacre se réfugièrent au Kerman ou allèrent grossir les contigents de Baha' al-daula [8]. C'est probablement

impôt devait être repris, cette fois, semble-t-il à la production, et maintenu sur les soieries pendant quelques années, en dépit d'une grave émeute (Hilal al-Sabi, *Wuzara'*, p. 317-318 ; Mez, p. 119 ; Serjeant, *Islamic Textiles, Ars islamica*, IX, p. 82).

(1) *Eclipse*, III, p. 130-132, 134 ; VI, p. 133-138 ; Ibn al-Athir, *s. a.*, 375-376 ; Abul-Fida', *s. a.*, 376.

(2) *Eclipse*, III, p. 149-150 ; VI, p. 155-156 ; Ibn al-Athir, *s. a.*, 379 ; Abul-Fida', *s. a.*, 379 ; Tha'alibi, *Lata'if al-ma'arif*, p. 37 ; Makrizi, *Suluk*, I, p. 29, trad. Blochet, p. 82 ; *Encyclopédie*, I, p. 585.

(3) Ibn al-Athir, *s. a.*, 379.

(4) Ibn al-Athir, *s. a.*, 380 ; *Eclipse*, III, p. 163, 184, 190 ; VI, p. 170-171, 194, 200.

C'est à ce moment que Chiraz fut pourvue d'une muraille d'enceinte (Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 362, note).

(5) Ibn al-Athir, *s. a.*, 381.

(6) Ibn al-Athir, *s. a.*, 383-384 ; *Eclipse*, III, p. 254-257, 260 ; VI, p. 269-273, 276.

(7) Ibn al-Athir, *s. a.*, 385-386 ; *Eclipse*, III, p. 273, 276 ; VI, p. 290, 293.

(8) *Eclipse*, III, 264-265 ; VI, 280-281 ; Ibn al-Athir, *s. a.*, 385, 387 ; Minorsky, *Dailamites*, 21, 25. Ce fut la grande faiblesse du gouvernement

cette mesure qui provoqua l'assassinat de Samsam al-daula. Cette épuration avait poussé certains individus à se camoufler et une enquête sévère eut pour conséquence de nouveaux licenciements. Sur ces entrefaites, deux fils du prince bouyide Izz al-daula Bakhtiyar, incarcérés par ordre de leur cousin Samsam al-daula, s'évadèrent de prison et n'eurent aucune peine à rallier ces gens sans emploi et à s'en constituer une troupe. Les événements se précipitèrent et Samsam al-daula se jugea réduit à s'enfermer dans la citadelle de Chiraz pour gagner du temps. Mais il s'en vit interdire l'entrée et résolut donc de se rendre au Khuzistan. Il partit avec une escorte de Kurdes, qui l'abandonnèrent après l'avoir dévalisé. L'infortuné Samsam al-daula se réfugia dans un village, à deux journées de Chiraz : c'est là que des émissaires de Shahfiruz, l'un des fils de Bakhtiyar, vinrent le cueillir et le mirent à mort, à la fin de l'année 388/998. Samsam al-daula était âgé de 35 ans et 7 mois [1].

Nous avons donc deux règnes de Samsam al-daula, séparés par trente-deux mois d'emprisonnement : le premier, à Bagdad, du 8 shawwal 372 au 1er shawwal 376 ; le second, dans le Fars, de djumada II 379 à dhul-hidjdja 388.

Ces données sont suffisantes pour fixer la date d'un objet d'art, mais nous pourrons la serrer de plus près grâce à la poésie gravée sur l'aiguière, que Bichr Farès a retrouvée dans la *Yatimat al-dahr* de Tha'alibi [2]. Ces cinq vers furent adressés à Samsam al-daula par Abu Ishak Ibrahim Sabi. On connaît cette célèbre famille, qui fournit des savants et des hommes de lettres de valeur. Ibrahim Sabi fut un secrétaire de la chancellerie des Bouyides : il appartenait à la secte des Sabiens et refusa de se

des Bouyides que d'utiliser des mercenaires turcs sunnites et des contingents dailamites chiites : à des haines de race s'ajoutaient des dissentiments d'ordre religieux. Leurs querelles dans la capitale abbasside s'aggravaient du fait que la population y prenait part. Dès le début, Mu'izz al-daula fit de vains efforts pour maintenir la discipline (Ibn Kalanisi, p. 11 ; *Encyclopédie*, I, p. 827). Son fils Bakhtiyar s'en tira en essayant de faire exterminer les soldats turcs, d'où une terrible insurrection (*Eclipse*, II, p. 323 ; V, p. 349 ; Yakut, *Irshad*, V, p. 373 ; Minorsky, *Dailamites*, p. 14, 21). Ce conflit continua jusqu'à l'occupation seldjoukide (*Encyclopédie*, I, p. 30, 96-97, 828, 1032 ; *Eclipse*, III, p. 96, 129, 158, 161 ; VI, p. 129, 132, 165, 168 ; Minorsky, *Dailamites*, p. 25).

M. Minorsky a montré que les Bouyides ne pouvaient pas plus se passer de l'infanterie dailamite que de la cavalerie turque (*Dailamites*, p. 20) : « Les Dailamites étaient surtout des fantassins. Ils se battaient en formant une haie de leurs boucliers peints de couleurs éclatantes, et en accablant l'ennemi de leurs javelots à deux pointes. Pour développer plus d'initiative il leur fallait l'aide de la cavalerie et ici les Turcs leur rendaient des services inappréciables. Pour la défensive également les Turcs étaient plus solidement armés. »

(1) Tha'alibi, *Yatimat al-dahr*, éd. de Damas, II, p. 57.

(2) *Eclipse*, III, p. 311-316 ; VI, p. 332-338 ; Ibn al-Athir, *s. a.*, 388 ; *Encyclopédie*, I, p. 585.

convertir à l'Islam. Ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il fut incarcéré par ordre d'Adud al-daula en 367/978 et qu'après sa sortie de prison, en 371/981, il vécut dans la retraite à Bagdad jusqu'à sa mort, survenue en 384/994 [1]. Cette aiguière a donc été fabriquée entre les années 373 et 375.

Il est nécessaire de s'arrêter un instant au sens de la poésie gravée sur cette pièce. Pour Ibrahim Sabi, ces vers n'étaient qu'une copie assez plate d'un morceau autrement vigoureux qu'il avait adressé auparavant à Adud al-daula pour le féliciter à l'occasion de la fête des Sacrifices [2] :

صـل يا ذا العـلى لربك وانحر　　كل ضـــد وشانى لك ابتر
انت اعلى من ان تكون اضاحيـــك قروما من الجمـالة تعقر
بل قروما من الملوك ذوى السو　　دد تيجانهـــا امامك تنـثر
كلمـا خر ساجـــدا لك راس　　منهـــم قال سيفك الله اكبر

O prince de haut rang, prie ton Seigneur! Égorge ceux qui te tiennent tête et te haïssent, et qui n'en peuvent mais.

Tu es trop grand seigneur pour que tes victimes soient des chameaux de race auxquels on coupe les jarrets.

Immole plutôt de puissants princes dont la couronne culbute sous tes regards.

Et dès qu'une de leurs têtes tombera lamentablement à tes pieds, ton glaive dira : Dieu est grand!

Goldziher a connu ces vers et procure les renseignements suivants [3]. Un hérétique, Dja'd ibn Dirham, aurait été égorgé le jour de la Fête des Sacrifices de la main même du préfet de l'Irak, Khalid Kasri. Le calife omeyyade d'Espagne 'Abd el-Rahman III aurait égorgé de sa propre main, dans les mêmes circonstances, un de ses fils, soupçonné d'être l'âme d'un complot contre sa personne [4].

(1) *Encyclopédie*, IV, p. 20-21 ; Zaki Mubarak, *La prose arabe*, p. 187-195 ; Barbier de Meynard, *Littérature du Khorassan, Journal asiatique*, 1854, I, p. 358-359.

(2) Yakut, *Irshad*, I, p. 352 ; Tha'alibi, *Yatimat al-dahr*, II, p. 56-57.

(3) *Die Gottesliebe in der islamischen Theologie, Der Islam*, IX, p. 155-157.

(4) Dans son *Histoire de l'Espagne musulmane* (I, p. 361), Lévi-Provençal s'en remet à une version qui enlève à l'exécution du coupable le caractère de meurtre rituel, puisqu'il adopte la date du 11 dhul-hidjdja, soit le lendemain de la Fête.

Enfin Goldziher n'ignore pas l'incident le plus curieux : l'immolation à Mina même, c'est-à-dire à l'endroit où sont égorgées les victimes du pèlerinage, des prisonniers francs capturés au cours du raid manqué de Renaud de Châtillon sur Médine. Le texte le plus ancien, celui d'Imad al-din, reproduit par Abu Shama [1], se borne à déclarer qu'on « poussa quelques captifs sur Mina comme l'on pousse devant soi les victimes du pèlerinage ». Ibn al-Athir [2], de son côté, précise que ces prisonniers furent égorgés à Mina en représailles contre ceux qui avaient conçu le projet d'attaquer les villes saintes. Les auteurs postérieurs n'ajouteront rien de nouveau [3], et j'ai peut-être été téméraire, après Schlumberger, en affirmant que le fait eut lieu le 10 dhul-hidjdja [4] : cette date, toutefois, n'est pas invraisemblable, les opérations militaires se déroulèrent en shawwal, et c'est en muharram 579 qu'Ibn Djobair vit défiler les prisonniers à Alexandrie [5].

M. Gaudefroy-Demombynes s'est occupé de cette question épineuse [6], à laquelle nous apportons aujourd'hui un document authentique. Il se résume ainsi : un poète, non musulman, il est vrai, conseille à un prince musulman d'égorger ses ennemis le jour de la Fête des Sacrifices à la place des chamelles traditionnelles. Sa poésie est gravée sur un vase d'or, où les contemporains purent la lire.

J'ai eu l'occasion de m'entretenir de l'étrangeté de ces vers avec mon ami Taha Hussein, qui me signala une réflexion de Hassan ibn Thabit après le double assassinat d'Omar et d'Othman [7] :

وكان اصحاب النبى عشية　　بدن تنحر عنـد باب المسجد

On dirait que les compagnons du Prophète sont assimilés à des chamelles qu'on égorge à la porte de la mosquée.

On avait connu auparavant une aiguière en or au nom du prince bouyide Bakhtiyar, mort en 367/978, dont j'ai publié l'inscription arabe [8]. A l'époque de son apparition sur le marché, des doutes avaient surgi si l'on en croit le commentaire qu'en

(1) *Kitab al-raudatain*, II, p. 35.

(2) Ibn al-Athir, *s. a.* 578.

(3) Ibn Fadl-Allah, *Ta'rif*, p. 183 ; Kalkashandi, IV, p. 156.

(4) *Précis d'histoire d'Égypte*, II, p. 221 ; *Histoire de la Nation égyptienne*, IV, p. 324 ; Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, p. 218. — Cf. Grousset, *Histoire des Croisades*, II, p. 736.

(5) Ibn Djobair, p. 59.

(6) Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, p. 126-128.

(7) Hassan Ibn Thabit, éd. Hirschfeld, p. 28.

(8) Wiet, *Exposition de 1931*, p. 138 ; *Répertoire*, V, n° 1877.

donnait Migeon [1]. « Une aiguière en or repoussé est apparue, il y a une quinzaine d'années, sur le marché européen, qui éveilla l'attention et la surprise des connaisseurs. Sa matière précieuse échappée à la convoitise des fondeurs, sa conservation surprenante (bien que l'or incorruptible ne soit jamais altéré par le séjour souterrain), la beauté de sa décoration de gazelles et d'oiseaux à queues ornementales, très respectueuse des règles traditionnelles du décor musulman, la correction et le style de ses inscriptions en très beau coufique, avaient profondément intéressé Max van Berchem, prié de l'examiner. C'eût été une pièce d'orfèvrerie faite pour un personnage de la dynastie bouyide en Perse à la fin du xe siècle, avant les Seldjoukides, époque dont aucun monument historique ne nous est connu. »

Dans le *Survey* [2], Ralph Harari se borne à la signaler sans insister.

Il m'est difficile de me prononcer sur l'authenticité de cette pièce, qui se trouve actuellement à la *Freer Gallery*, puisque je ne l'ai pas eue entre les mains; l'inscription ne me paraît pas sujette à caution.

[1] Migeon, *Manuel*, 2e éd., II, p. 12-14. — [2] *Survey*, III, p. 2503-2504, 2519; VI, pl. 1343.

LE MILIEU HISTORIQUE.

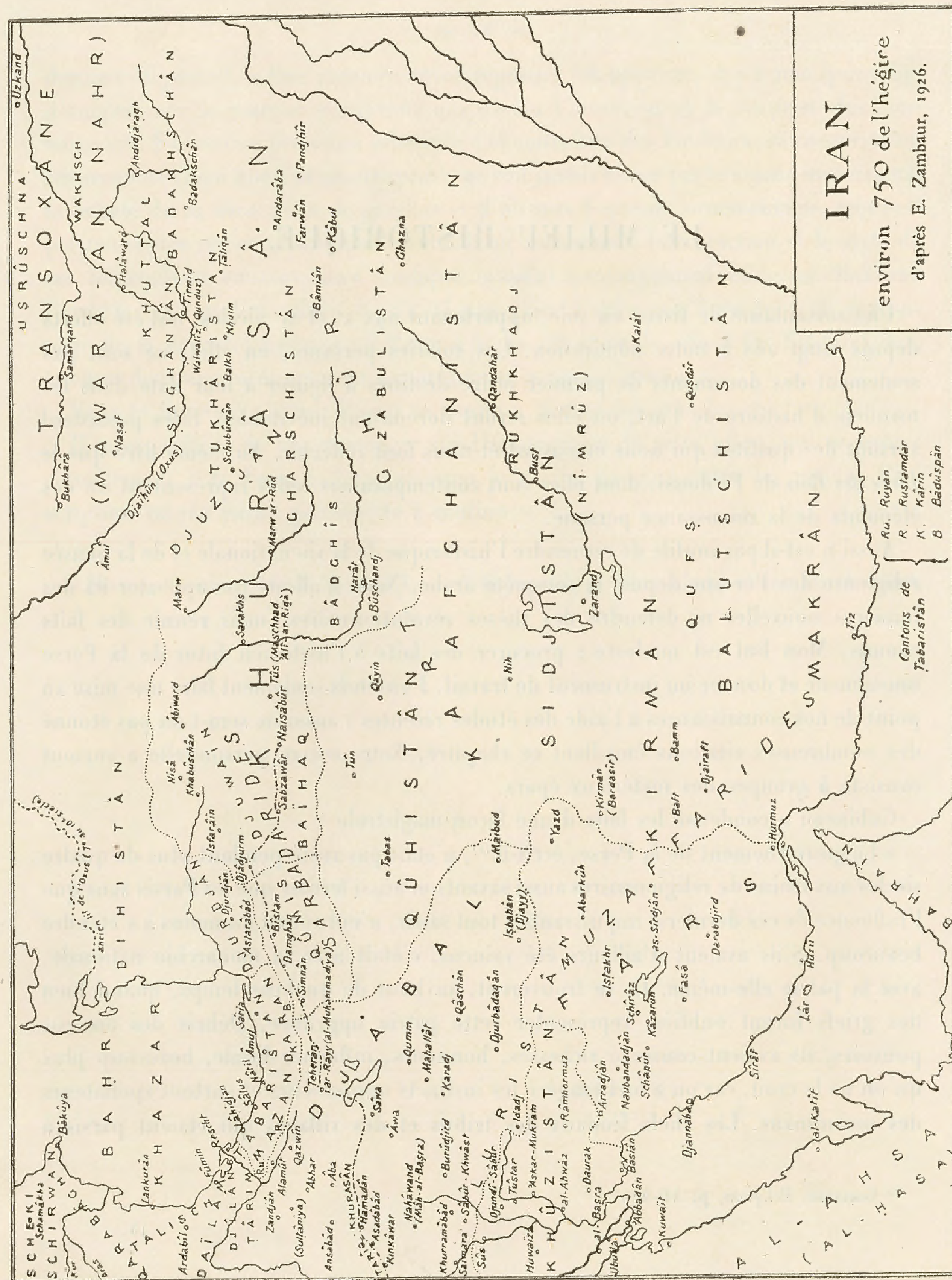
Une soixantaine de tissus en soie, appartenant aux xe et xie siècles, ont été offerts depuis vingt ans à notre admiration. Ces soieries persanes, en effet, ne sont pas seulement des documents de premier ordre destinés à figurer à leur date dans les manuels d'histoire de l'art, où elles seront dorénavant inévitables. Elles possèdent surtout des qualités qui nous émeuvent et nous font réfléchir. Au même titre que le *Livre des Rois* de Firdousi, dont elles sont contemporaines, elles représentent un des éléments de la renaissance persane.

Aussi n'est-il pas inutile de reprendre l'historique de la vie nationale et de la pensée religieuse des Persans depuis la conquête arabe. Nous n'allons pas apporter ici des lumières nouvelles ni défendre des thèses révolutionnaires, mais réunir des faits connus. Mon but est modeste : procurer des faits à l'historien futur de la Perse musulmane et donner un instrument de travail. J'entends seulement faire une mise au point de nos connaissances à l'aide des études récentes : aussi ne sera-t-on pas étonné des nombreuses citations émaillant ce chapitre. Notre œuvre personnelle a surtout consisté à grouper des matériaux épars.

Gobineau a condensé les faits d'une façon magistrale :

« Le gouvernement de la Perse, écrit-il [1], n'était pas resté pendant plus de quatre siècles aux mains de religionnaires aussi savants et aussi fermes que les Parsis sans que l'influence de ces derniers, impuissants à tout saisir, n'eût réussi du moins à s'étendre beaucoup. S'ils avaient d'ailleurs été vaincus, c'était avec la monarchie nationale, avec la patrie elle-même. Ils se trouvèrent, au bout de quelque temps, quand bien des griefs furent oubliés, représenter cette patrie opprimée. Débris des anciens pouvoirs, ils avaient conservé richesses, honneurs, influence locale, beaucoup plus qu'on ne le croit, car on a fort exagéré les instincts oppresseurs et surtout spoliateurs des musulmans. Les chefs féodaux des tribus et des villages qui étaient parsis à

[1] Gobineau, *Religions*, p. 46-47.



l'ancienne mode, sous les Sassanides, et odieux au clergé triomphant, devinrent parsis à la nouvelle et chers au clergé opprimé. Quand des princes turcs ambitieux voulurent se créer des royaumes dans les domaines des califes, ils ne manquèrent pas de remarquer ces dispositions et, tout musulmans qu'ils étaient, souvent musulmans excessifs comme Mahmud de Ghazna, ils les encouragèrent. La littérature, sauf quelques réserves de forme, se piqua d'être guèbre au fond parce qu'il lui était commandé d'être persane. Tout le monde devenu libre de maudire les Arabes s'en donna à cœur joie, même les petits-fils de ceux qui les avaient tant accueillis, et les souvenirs affaiblis de l'ancien mécontentement s'effacèrent devant les souvenirs grandioses de l'ancien sacerdoce qui devinrent autant de regrets. Ce fut cette puissance éclipsée qui devint désormais l'objet de tous les rêves ».

Dans son poème, Firdousi ne cache pas son mépris pour les Arabes, dont il annonce ainsi l'invasion : « Un homme indigne deviendra monarque, un vil esclave deviendra le maître [(1)]. »

Encore aujourd'hui, note M. R. Strothman [(2)], on sent, au cours des représentations des *ta'ziya,* — la Passion de Hosain, — « une haine nationale contre les Arabes dans des scènes comme celle où la veuve de Hosain, Shahr Banu, retourne dans sa patrie persane ».

Un écrivain persan contemporain, M. Ali Akbar Siassi, après avoir rappelé cette union du fils d'Ali et de la fille de Yezdéguerd, ne se gêne pas pour surenchérir : « L'élite de la nation, écrit-il [(3)], des Princes qui avaient secoué le joug des Arabes, des poètes comme Firdousi, avaient déjà essayé d'éveiller l'amour propre national en rappelant au peuple ses ancêtres glorieux et de provoquer son patriotisme latent par des poésies pleines de verve et d'insinuations ». Plus récemment encore, il émet de graves considérations, qui sont l'indice d'un état d'esprit caractéristique [(4)] : « Le dogme imposé, il y a treize siècles, à l'Iranien fut toujours de la part de celui-ci l'objet d'une antipathie irrésistible. Cette antipathie réside, en premier lieu, dans

[(1)] Massé, *Firdousi,* p. 83.

[(2)] *Encyclopédie,* IV, p. 748.

[(3)] Siassi, *La Perse au contact de l'Occident,* p. 20-22.

[(4)] *Le génie iranien de l'art aux prises avec l'Islam, Art et archéologie iraniens,* p. 237.

Le même auteur a noté le fait suivant : « Nous avons pu entendre de nos propres oreilles un homme du peuple qui, peut-être hier encore, se fendait le crâne à l'anniversaire du martyre de Hosain, dire à son sujet : « Homme de bien, saint, martyr, il a peut-être été tout cela et tout ce qu'on voudra encore : mais il n'était qu'un Arabe et il ne m'intéresse pas ; car tout ce qui n'est pas de ma patrie, tout ce qui n'est pas *irani* ne peut pas m'intéresser» (Siassi, *La Perse,* p. 207-208).

le fait même que ce dogme fut imposé. On sait que l'islam n'entendait pas conquérir les consciences par la force de la persuasion, mais qu'il s'est implanté par la force tout court en Iran comme partout ailleurs. En second lieu, elle provient de ce que ce dogme ne pouvait pas cadrer avec les besoins d'esprits aussi raffinés que ceux des Iraniens. En effet, l'Islam avec son inflexible dogmatisme prétend non seulement diriger la vie spirituelle des adeptes, mais régler d'avance et pour toujours les moindres détails de leur vie matérielle, contrôler l'exercice de leurs sens, déterminer ce qui leur est permis de voir et d'entendre, fixer la nourriture et le vêtement. Une telle doctrine... ne pouvait pas être acceptée de bon cœur par un peuple qui avait derrière lui une civilisation déjà millénaire.»

Une observation préliminaire s'impose. «Pendant tout le moyen âge, la Perse ne constitua ni un ensemble géographique, ni un ensemble politique réel. C'est pourquoi en traitant de la Perse à l'époque musulmane, on doit admettre une délimitation assez arbitraire du pays et y inclure, outre le territoire de la Perse actuelle, l'Afghanistan, le Bélouchistan, et, en plus la région de Merv», ainsi que la Transoxiane [1].

La Conquête arabe. La campagne de Perse commence en l'année 13/634 : trois ans plus tard, la capitale, Mada'in, est occupée, à la suite de la bataille de Kadisiya [2].

L'invasion se poursuit par le Sud, en Khuzistan, puis pénètre dans le Fars et dans le Djibal [3]. C'est dans cette dernière province, à Nihavend, que se livre le combat décisif, en 21/642 [4] : une pointe de l'armée arabe pousse alors jusqu'à Raiy, dans la banlieue de l'actuel Téhéran.

Dès l'année suivante, pendant que se poursuit l'occupation méthodique du territoire, des rébellions locales se produisent [5]. Toutefois les troupes arabes ne restent pas inactives : d'un côté, l'Azerbaidjan est menacé, tandis que la pression sur les autres provinces s'accentue, non sans de terribles difficultés [6]. La frappe de

(1) *Encyclopédie*, III, p. 1110.

(2) Caetani, *Chronographia*, p. 149, 169, 189; *Encyclopédie*, I, p. 26; II, p. 651, 1089; III, p. 78; IV, p. 30-31; Halphen, p. 136; Gaudefroy-Demombynes, p. 164-166; Marçais, *Moyen Age*, p. 191-192; Hitti, p. 155-156; Massignon, *Salman Pak*, p. 4.

(3) Caetani, *Chronolographia*, p. 200, 207, 217, 237; *Encyclopédie*, I, p. 1096; II, p. 74, 85, 119, 592, 890, 1043; IV, p. 409.

(4) Caetani, *Chronographia*, p. 237-238; *Encyclopédie*, II, p. 257; III, p. 974; Hitti, p. 157.

(5) Caetani, *Chronographia*, p. 251, 259.

(6) Caetani, *Chronographia*, p. 251, 259, 280, 287, 293, 294, 301, 307, 313, 314; *Encyclopédie*, I, p. 26, 649; II, p. 1174, 1182; IV, p. 613.

monnaies arabo-sassanides ne laisse aucun doute sur les intentions des vainqueurs [1].

La besogne était rude et ce n'est qu'en l'année 31/654 que la marche en avant est reprise : le Séistan est atteint et Hérat est enlevée. L'année suivante, le pauvre roi fugitif Yezdéguerd est mis à mort près de Merv. Puis, c'est la prise de Balkh et, un peu plus tard, l'arrivée à Caboul et à Kandahar [2].

Mais, dans ces régions, les Arabes doivent faire face à de continuelles insurrections et reprendre des contrées précédemment conquises : sur la frontière orientale, les peuplades de race turque ne se laissent pas entamer facilement. Toutefois, les armées arabes franchissent l'Oxus, dépassent Bokhara et Samarcande, concluent un traité avec la population du Kharezm : mais les pays ne sont pas pour autant pacifiés [3].

Nous sommes alors à la fin du règne de Moʿawiya et il y a beau temps que les Arabes ne s'aimaient plus. Les peuples vaincus n'avaient que l'embarras du choix pour trouver un prétexte à leur opposition au califat omeyyade : le chiisme, l'attachement à la famille d'Ali; le kharidjisme ou le mouvement de protestation contre l'aristocratie arabe. Vraiment, l'on peut s'étonner que les Omeyyades aient pu créer un empire arabe.

C'est ainsi qu'il faut considérer un instant un groupe kharidjite, les Azrakites, parce que leur résistance se développa en territoire persan, principalement en Khuzistan, dans le Fars et le Kerman [4]. On nous assure que la population autochtone ne prit pas part à ce conflit, ce qui paraît douteux. Dans l'affirmative, leur neutralité fut certainement payée de concessions substantielles : nous verrons que les temples du feu s'y maintinrent assez nombreux.

Ces désordres kharidjites à peine matés, voici qu'éclatait, encore en Perse, la rébellion d'Abd al-Rahman ibn Ashʿath, qui recherchait l'alliance de l'ennemi : l'alerte fut chaude, mais en somme l'incident fut vite réglé, après une sanglante bataille [5].

(1) Caetani, *Chronographia*, p. 288, 294; *Survey*, III, p. 2673.

(2) Caetani, *Chronographia*, p. 319-320, 329, 337; *Encyclopédie*, I, p. 7, 23, 822; II, p. 317, 633, 1023; III, p. 1112; IV, p. 478-479; Suppl., p. 161; Halphen, p. 146; Gaudefroy-Demombynes, p. 166; Gibb, p. 15 et sqq.; *Survey*, I, p. 80; Schwarz, p. 1; Hitti, p. 158.

(3) Caetani, *Chronographia*, p. 351, 394, 441, 483, 502, 543, 565, 597, 598, 615, 686, 699 700, 709, 729, 730, 751; *Encyclopédie*, I, p. 1103; II, p. 1023.

(4) Istakhri, p. 94-95; Périer, p. 24, 26, 67, 68, 78, 93, 94, 98, 100-103, 105, 115, 130, 134, 150-152; Caetani, *Chronographia*, p. 767-768, 784, 797, 801, 841, 878, 893, 917, 925; *Encyclopédie*, I, p. 50, 57, II, p. 866-867, 1089; III, p. 1113; IV, p. 253; Hitti, p. 208.

(5) *Encyclopédie*, I, p. 50, 57, 920; Caetani, *Chronographia*, p. 969-970, 993-994; Van Vloten, *Recherches*, p. 16-17, 26; Hitti, p. 208.

Après ces incidents révolutionnaires, il fallut remettre de l'ordre dans le pays, consolider les positions en poussant de l'avant. On se heurta aux peuplades turques, qui menèrent la vie dure aux guerriers arabes. La progression s'effectua avec méthode : les opérations, qui ont repris en 86/705, se déroulent, à partir du quartier-général de Merv, vers le Nord, au Tabaristan et dans le Djurdjan, vers le Sud, sur Caboul, et vers l'Est, en Transoxiane, en direction de l'actuel Turkestan Chinois. Le tout s'accomplit en une dizaine d'années [1].

Choc en retour. La Perse avait donc été vaincue, mais elle ne se résigna pas à sa défaite. Les Omeyyades ne pouvaient soupçonner la réaction d'un peuple qui préparait sa revanche sous l'étendard de l'Islam. Les califes de Damas eurent en fait très peu d'influence en Perse. On le voit à la façon dont M. Gaudefroy-Demombynes campe le gouverneur d'une des provinces les plus importantes, le Khorassan : « Il règne sur un vaste pays, dont la population a conservé ses chefs anciens; les Arabes sont une infime minorité; séparés par leurs rivalités ethniques, surtout mariés avec des femmes indigènes, ils s'iranisent de plus en plus. Il faut ménager tous ces gens, en les tenant en main, pour qu'ils paient régulièrement l'impôt » [2].

Dans ce milieu du Khorassan, qu'une certaine politique avait choisi comme lieu d'exil des Alides les plus remuants [3], ce fut une tâche extrêmement facile que de gagner des adhérents à un mouvement anti-omeyyade : certains s'y précipitèrent par esprit de revanche contre la conquête arabe; les chiites crurent faire le jeu de la famille alide. Il faut se rendre compte que les deux positions n'en font qu'une. M. Minorsky fait la constatation suivante : « Graduellement la propagande alide obtint ce que les armes n'avaient pas réussi à imposer, la conversion de la majorité des Dailamites à l'Islam sous sa forme chiite-zaidite. A leur tour les imams se *dailamisèrent* et embrassèrent la cause des populations locales » [4].

Van Vloten a mis beaucoup de clarté dans ce problème. Il constate l'existence de

(1) Caetani, *Chronographia,* p. 1051, 1073, 1085, 1086, 1107, 1108, 1131, 1132, 1145, 1173, 1205; *Encyclopédie,* I, p. 164, 636, 649, 795, 796, 825, 1097; II, p. 67, 195, 1029, 1232; III, p. 992, 1072, 1113; IV, p. 134; Barthold, *Turkestan,* p. 181-185; Gibb, p. 29 sqq; Gaudefroy-Demombynes, p. 168; Marçais, *Moyen Age,* p. 336; Halphen, p. 146; Hitti, p. 209-212; Sadighi, p. 24 et seq.

(2) Gaudefroy-Demombynes, p. 226.

(3) Gaudefroy-Demombynes, p. 262.

(4) Minorsky, *Dailamites,* p. 7.

trois éléments d'un intérêt principal : 1° la haine invétérée d'une population assujettie contre un oppresseur d'une race étrangère; 2° le chiisme; 3° l'attente d'un libérateur ou Messie [1]. Ceci dit, il importe toutefois de préciser, après Goldziher, que « le mouvement alide est né sur un terrain purement arabe » [2] et nous serons à l'aise pour montrer que des Persans l'exploitèrent.

Ajoutons qu'à cette date, s'opposer aux Syriens, c'était pour les Iraniens renouer la tradition de la lutte contre Byzance. La propagande se fit d'abord souterraine, mais la révolte fut proclamée ouvertement en l'année 129/747. Ce ne fut pas probablement un hasard si l'instigateur du mouvement, Abu Moslim, établit son premier quartier-général à Merv, dans le Khorassan, dans la ville même où avait péri l'infortuné Yezdéguerd, le dernier souverain national.

Le prétendant abbasside, père du futur calife Saffah, faisant un tour d'horizon, déclarait : « Le hommes du pays de Coufa sont des partisans d'Ali; ceux de Bassorah sont Othmaniya, ils prêchent la neutralité en disant : mieux vaut être Abd-Allah qu'on tue qu'Abd-Allah qui tue. La population de la Haute Mésopotamie est kharidjite, ce sont des nomades dégénérés, des musulmans de mœurs chrétiennes. Les Syriens ne connaissent que l'obéissance à Moʿawiya et aux Omeyyades; leur inimitié envers nous est invétérée et leur parti pris est définitif. La Mecque et Médine sont dominées par le souvenir d'Abu Bakr et d'Omar. Ainsi il ne nous reste que le Khorassan. Là on trouve un peuple nombreux et fort, au courage proverbial, que les passions ne divisent pas, que la peur ne fait point trembler. Leur corps offre tous les signes extérieurs d'une mâle vigueur, épaules, largeur du dos, chevelure, barbe et moustaches; d'une voix terrifiante, ils prononcent des mots emphatiques, qui semblent sortir de coffres étranges. Je tire un excellent présage de ce coin de l'Orient d'où surgira la lumière de l'univers, le flambeau de l'humanité » [3].

Un grand écrivain arabe du IIIe/IXe siècle, Ibn Kotaiba, de souche iranienne, résumant la situation politique à la fin de la dynastie omeyyade, disait aussi : « Ce n'est qu'au Khorassan que l'on trouve des âmes saines et des cœurs généreux, qui, opprimés, attendent leur délivrance. » [4]

Deux ans plus tôt, Abd-Allah ibn Moʿawiya, un arrière-petit-fils de Djaʿfar ibn

(1) *Recherches,* p. 11, 57.

(2) *Le dogme et la loi de l'Islam,* p. 194.

(3) Ibn al-Fakih, p. 315; Mukaddasi, p. 293-294; De Goeje, *Fragmenta,* p. 246; Yakut, II, p. 412-413; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse,* p. 201-202; Van Vloten, *Recherches,* p. 45-46.

(4) Gaudefroy-Demombynes, p. 260-261; Sadighi, p. 48.

Abi Talib, qui s'était révolté à Coufa, réussissait à asseoir une domination temporaire sur une notable portion de la Perse occidentale, notamment sur toute la province du Djibal jusqu'à Raiy, puis sur le Fars et le Kerman. Ce fut un feu de paille, car ses partisans l'abandonnèrent et il dut s'enfuir au Khorassan, où Abu Moslim le fit mettre à mort. Le mouvement devait être signalé, car Abd-Allah avait groupé tous les éléments anti-omeyyades, Kharidjites, Zaidites, missionnaires abbassides. En effet, les efforts d'Abu Moslim, qui devaient amener au pouvoir la dynastie abbasside, se poursuivaient déjà depuis quelques années au Khorassan. La révolte d'Abd-Allah fut providentielle pour Abu Moslim en ce sens qu'elle interrompit pendant deux ans les communications entre l'Irak et le Khorassan [1].

On connaît la fin du drame : la dynastie omeyyade s'effondrait au combat qui se déroula sur les bords du Grand Zab, non loin du champ de bataille d'Arbèles [2].

Cette vie trépidante, dangereuse même, répondait sans doute aux aspirations les plus profondes du peuple persan. La réussite de ce mouvement est l'indice d'une vieille conspiration, admirablement menée, contre le califat arabe. Les diverses prédications avaient trouvé alors une population qui ne demandait qu'à s'embrigader, à porter des insignes. Nous forçons probablement très peu la note en employant ici des expressions qui ne nous sont que trop devenues familières. C'est ainsi qu'il y eut les *chemises noires* d'Abu Moslim, car les partisans des Abbassides adoptèrent un costume de couleur noire : « De toutes parts, les fidèles affluèrent, de Hérat, de Bushandj, de Merv al-Rudh, de Talikan, de Merv, de Nasa, d'Abiward, de Tus, de Nichapour, de Sarakhs, de Balkh, de Saghaniyan, du Tokharistan, de Khottal, de Kashsh et de Nasaf; ils avaient teint en noir leurs vêtements et, en partie, les gourdins dont ils étaient armés; ils arrivaient à cheval, à âne, à pied [3]. » D'ailleurs Théophane

(1) Caetani, *Chronographia,* p. 1614, 1646-1647; *Encyclopédie,* I, p. 27; III, p. 934; 1113; Wellhausen, p. 73; Nariman, p. 16-17; Schwarz, p. 251, 561.

(2) Caetani, *Chronographia.* p. 1280, 1281, 1348, 1371, 1372, 1404, 1414, 1415, 1427, 1449, 1484, 1508, 1509, 1557, 1572, 1592, 1622, 1634, 1645, 1646, 1647, 1661-1663, 1679-1681, 1693; *Encyclopédie,* I, p. 14, 76, 82, 103, 128, 794, 795; II, p. 337, 1023, 1024; III, p. 356, 933, 934, 1113; Suppl., p. 161; Marçais, *Moyen Age,* p. 341, 346, 347; Barthold, *Turkestan,* p. 193, 194, 196, 197; Nariman, p. 16, 17; Halphen, p. 169, 170; Gaudefroy-Demombynes, p. 262-266, 271, 273, 418; Gibb, p. 93-98; Cahun, p. 147, 148; Browne, I, p. 236-246; Van Vloten, *Recherches,* p. 33; *Survey,* I, p. 82; Hitti, p. 284-285; Wellhausen, p. 492 et seq.; Herzfeld, *Khorasan, Der Islam,* XI, p. 120.

(3) Dinawari, p. 359-360; *Fakhri,* p. 195; trad., p. 232; Van Vloten, *Recherches,* p. 63-65, 67; Browne, I, p. 243-244.

les nomme les *maurophores* khorassaniens, et ils sont appelés dans une chronique latine *Persarum pullata demonia* [1].

Les Persans avaient ainsi donné le califat à la famille abbasside : la propagande s'était cristallisée dans le Khorassan et les hommes de cette province versèrent leur sang sur les champs de bataille. Le fait est officiel : l'historien des Patriarches d'Alexandrie appelle *Khorassaniens* les soldats qui sont venus jusqu'en Égypte à la poursuite du calife Marwan [2], et on lit dans Biruni que la dynastie abbasside est une dynastie khorassanienne [3].

L'Iranisation du Califat.

Le premier calife abbasside, Saffah, vient s'établir en Irak et choisit comme capitale une localité célèbre, Coufa, fondée au début de l'Islam. Il y eut probablement incompatibilité d'humeur entre la population et la garde khorassanienne, et telle pourrait être la raison de trois déménagements rapides du califat, qui aboutirent à la fondation de Bagdad [4], cité qui ne prend pas par hasard un nom persan. Ce fut donc, à l'origine, — et le fait est loin d'être isolé, — un camp retranché, où le calife vivait en sécurité sous la protection de ses Khorassaniens. Dès le départ, les Abbassides doivent, bon gré mal gré, ne plus s'occuper de l'opinion des Arabes [5]. « Les Khorassaniens iraniens ou à demi iranisés furent dorénavant les troupes les plus fidèles de la nouvelle dynastie? Les *maulas* opprimés dont la rancune avait été la cause du bouleversement de l'empire omeyyade portaient maintenant la tête haute. Les emplois lucratifs, à la Cour, dans l'armée, dans l'administration des provinces, leur étaient confiés » [6].

Il y eut dès lors dans la capitale califienne, à Bagdad, un parti persan, représenté bientôt par une famille d'hommes de valeur, les Barmékides, et après leur mort, par le vizir Fadl ibn Sahl, lequel usa de toute son influence pour pousser Ma'mun

(1) Wellhausen, p. 533. — Le nom restera (Noel Desvergers, *L'Arabie,* p. 372).

Parmi les Khorrémites, que nous étudierons plus loin, il y eut des *blancs* et des *rouges,* ainsi nommés à cause de la couleur de leurs étendards. Il est possible, pour les derniers, qu'on ait voulu rappeler qu'ils écrivaient leurs documents avec de l'encre rouge (Shahrastani, p. 115, 132; Browne, I, p. 312, 313, 323, 329; Sadighi, p. 170, n. 3).

(2) *Patrologia orientalis,* V, p. 169, 170, 172-174, 178, 182, 185-187, 189, 192, 207. — Cf. Gaudefroy-Demombynes, p. 426.

(3) Biruni, p. 213; Browne, I, p. 247.

(4) Ya'kubi, *Les Pays,* p. 237; trad. Wiet, p. 8-9; Hitti, p. 289-290, 292.

(5) Wellhausen, p. 558-559; Grousset, I, p. 213.

(6) Van Vloten, *Recherches,* p. 70; Bahrami, *Carreaux,* p. 22; Sadighi, p. 48-49; Gaudefroy-Demombynes, *Institutions,* p. 123.

contre son frère Amin [1]. Puis l'on voit dans la capitale abbasside des Persans notoires soutenir le programme alide : ce fut le cas de la famille Naubakht [2].

Nous venons de citer le nom des Barmékides : ils pénètrent dans l'histoire musulmane avec la situation de premier ministre, de *vizir* du calife, titre et institution d'origine persane. Nous voyons donc éclore la conception du pouvoir temporel sous la forme d'un auxiliaire administratif du calife, tandis que celui-ci passe peu à peu du rang de chef actif de tous les croyants à celui d'un pontife suprême : il s'achemine insensiblement à la position d'un monarque de droit divin [3]. C'est encore une vieille idée iranienne : qu'on veuille bien se rappeler l'évolution des conceptions d'Alexandre le Grand après son passage en Perse. « Gradually Persian titles, Persian wines and wives, Persian Mistresses, Persian songs, as well as Persian ideas and thoughts, won the day » [4].

La mode n'est pas encore au séparatisme et il s'agit d'iraniser le califat [5] : l'on peut même considérer l'installation de la milice turque à Bagdad comme un moyen de se dérober à cette emprise [6].

Darmesteter a remarquablement mis ces faits en évidence. « La Perse, écrit-il, transporta en masse sa mythologie dans la religion nouvelle. En regard des califes, élevés par la clameur aveugle des masses, par l'intrigue et le crime, elle éleva le droit héréditaire de l'imam Ali, infaillible et sacré de Dieu. A sa mort, elle se pressa autour de ses deux fils, Hasan et Hosain, puis de leurs descendants; Hosain avait épousé une fille du dernier roi sassanide, de sorte que l'imamat était fixé dans son sang par double droit divin, et l'union de la Perse et de l'islamisme à la façon persane se trouva scellée dans le sang de Hosain aux plaines de Kerbéla. La révolution qui renversa les usurpateurs omeyyades au profit des Abbassides, neveux du Prophète, est l'œuvre de la Perse; si elle ne fait pas arriver au pouvoir la famille favorite, pour qui elle a cru combattre, elle fait du moins triompher son principe. Les premiers Abbassides, élevés au trône par la Perse, s'entourent de Persans; leurs premiers

[1] *Encyclopédie*, II, p. 39; III, p. 236; Marçais, *Moyen Age*, p. 348, 356; Browne, I, p. 252, 257-259; Mez, p. 75; *Survey*, I, p. 83; Massé, *Firdousi*, p. 31; Grousset, p. 169.
Il y eut à Bagdad un quartier persan (Le Strange, *Baghdad*, p. 127-128).

[2] *Encyclopédie*, III, p. 948, 949, 1114; Ya'kubi, *Les Pays*, p. 238; trad. Wiet, p. 11.

[3] Laurent, *L'Arménie*, p. 223, n. 1; Massé, *Firdousi*, p. 31; Sadighi, p. 89.

[4] Hitti, p. 294.

[5] Halphen, p. 214; *Survey*, I, p. 82-83; Hitti, p. 287.

[6] Wellhausen, p. 565.

ministres, les Barmékides, sont suspects d'être encore de cœur à la religion de Zoroastre. Les Abbassides sont de véritables sassanides, de sang arabe » [1].

Le poète Asmaʿi, qui fut contemporain des Barmékides, ne croit pas à leur sincérité religieuse :

Lorsque dans une assemblée on s'entretient de polythéisme, le visage des membres de la famille de Barmek s'illumine.

Et si l'on récite en leur présence un verset du Coran, ils ripostent par une sentence de Mazdak [2].

Les Principautés

Mais, déjà les gouverneurs de provinces ou les seigneurs locaux jouissant de quelque influence sauront profiter de cette situation pour satisfaire leurs ambitions personnelles. Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'Occident, qui suivra une route parallèle; l'empire musulman d'Orient se disloquera et les petits souverains tiendront leur puissance réelle d'un prétendu geste califien, le plus souvent arraché, tandis que le calife, reclus dans sa capitale, n'en sera qu'à peine le maître territorial.

Ces dynastes seront iraniens, avec un balancement de gueux ou d'aristocrates, Tahirides, Saffarides, Samanides, Bouyides, ou turcs, Ghaznévides, Seldjoukides. Les territoires seront variables, la puissance plus ou moins éphémère : ce qu'il importe d'en retenir, c'est que partout les méthodes de gouvernement seront iraniennes.

Avant la création de principautés autonomes, plus ou moins consenties par le pouvoir central, un grand drame vient clore cette période de l'omnipotence abbasside. Elle s'était inaugurée par l'irruption des Khorassaniens qui poursuivent impitoyablement jusqu'aux bords du Nil l'omeyyade Marwan II et intronisent l'Abbasside Saffah. Cette fois encore, c'est une armée partie du Khorassan qui fonce sur Bagdad, détrône et met à mort le calife Amin, le fils d'une mère arabe et coraichite, la fameuse Zobaïda, et installe à sa place Ma'mun, né d'une esclave persane [3]. Car, on l'a fait observer, de Merv, où il résidait, « Ma'mun fut contraint par les exigences de sa lutte avec Amin de suivre une ligne de conduite différente de celle de ses prédécesseurs;

[1] Darmesteter, *Coup d'œil sur l'hist. de la Perse*, p. 39, 41-43, cité par Cahun, p. 146-147. Cf. Goldziher, *Le dogme et la loi de l'Islam*, p. 41.

[2] Ibn Kutaiba, *Uyun al-akhbar*, éd. du Caire, 1324 H., p. 48-49; *Survey*, III, p. 1812; Sadighi, p. 50.

[3] *Encyclopédie*, I, p. 331-338; III, p. 1114; Marçais, *Moyen Age*, p. 356.

il ne put s'appuyer que sur les éléments d'opposition, sur les antipathies de race et de croyance qui élevaient une barrière entre les provinces orientales et le reste de l'empire »[1].

Le clan arabe avait pressenti le danger, et ses chefs le dénoncèrent avec une courageuse brutalité qui, souvent, leur coûta la vie. L'un d'eux n'interpelle-t-il pas le calife Ma'mun par le titre irrévérencieux d'« émir des mécréants »? [2] Le vieux général Harthama, qui venait de combattre victorieusement des prétendants alides, ne cache pas au souverain sa déception de le voir préférer les *mages* à ceux qui sont dévoués à sa personne. D'autres enfin se lamentent sur le malheur des temps, qu'ils attribuent aussi à l'omnipotence des *mages* [3].

Est-ce pour satisfaire une partie de l'opinion persane que Ma'mun désigna l'alide Ali Rida comme héritier présomptif? On démêle assez mal les mobiles d'un geste aussi extraordinaire. Henri Massé croit à une collusion entre l'iranisme et le chiisme : « si cette décision n'avait provoqué des révoltes, les Persans conquéraient ainsi le pouvoir suprême »[4]. Cette conduite suscita des répercussions d'autant plus vives à Bagdad que Ma'mun s'obstinait à ne pas quitter Merv. Barbier de Meynard a conté avec beaucoup d'esprit et de science l'accession au trône d'un oncle de Ma'mun, Ibrahim ibn Mahdi [5], plus justement célèbre comme musicien et chanteur que comme calife éphémère, car son règne dura un peu moins de deux ans. Cet intermède fut suffisant pour décider Ma'mun à regagner Bagdad, cependant qu'Ali Rida mourait mystérieusement.

La Perse, et principalement la province du Khorassan [6] avait donc pris rapidement conscience de son importance politique. Déjà les Persans avaient suivi avec une émotion compréhensible la prédication d'Abu Moslim. Au moment du partage de l'empire par Harun al-Rashid, l'héritier présomptif en second, Ma'mun avait gouverné la Perse d'une façon indépendante et résidait à Merv. Sa victoire sur son frère, le calife Amin, fut une victoire persane. Mais les Persans avaient, avec Ma'mun, pris goût à une certaine autonomie et l'un des artisans du succès sut en profiter.

(1) Barbier de Meynard, *Ibrahim fils de Mehdi, Journal asiatique,* 1869, I, p. 226.

(2) Suivant Dinawari (p. 388), « quand le calife Harun al-Rashid mourut à Tus, les habitants l'appelèrent l'*ennemi du Prince des Croyants,* c'est-à-dire d'Ali, père de l'église chiite » (Massé, *Firdousi,* p. 87).

(3) Ya'kubi, *Historiae,* II, p. 546-547.

(4) Massé, *Firdousi,* p. 30 ; Grousset, II, p. 170.

(5) *Ibrahim, fils de Mahdi, Journal asiatique,* 1869, I, p. 201-342. — Cf. *Encyclopédie,* III, p. 236 ; Hitti, p. 318.

(6) Massé, *Firdousi,* p. 36.

Nous ne voulons pas faire ici l'histoire des dynasties qui se partageront le monde iranien, nous bornant seulement à les caractériser et à mesurer leur extension territoriale. Le problème a été exposé avec une belle clarté dans le *Catalogue* de l'Exposition iranienne qui s'est tenue à Paris en 1935. Ce petit volume, intitulé les *Arts de l'Iran,* divise en quatre périodes ce qu'il appelle la seconde Renaissance iranienne, qui s'étend de 820 à 1037. C'est d'abord « l'indépendance des marches orientales et septentrionales ».

On peut ergoter sur la forme politique de la principauté des Tahirides, qui fut fondée en 205/820, par Tahir ibn Hosain, général en chef de l'armée califienne, d'origine persane. Bagdad les considère comme des préfets, mais admet l'hérédité, et leur concède d'immenses provinces à gouverner : ils régnèrent en toute indépendance sur le domaine oriental du califat à partir d'une ligne allant de Raiy au Kerman, et leur capitale fut Nichapour [1]. « Le détachement du Khorassan et des provinces voisines du reste du califat abbasside ne fut provoqué ni par l'action d'anciens nobles ou princes persans, ni par des mouvements populaires, ni par la propagande kharidjite ou alide, mais par la conduite des gouverneurs islamo-persans de noblesse récente, qui, animés néanmoins de sentiments nationaux, préparèrent de cette façon la renaissance politique et culturelle perso-musulmane » [2].

Nous ne mentionnerons que pour mémoire les Doulafides, qui disposèrent d'un fief peu étendu au sud-est de Hamadan : leur pouvoir, assez mince, disparut au bout de trois quarts de siècle, en 284/897 [3].

Nous n'insisterons pas davantage sur les seigneurs Banidjourides, qui exercèrent une certaine autorité, pendant un siècle, du milieu du IIIe/IXe à la moitié du IVe/Xe, sur un domaine dont Balkh était le centre [4].

L'ascension des Saffarides revêt une tout autre allure et leur puissance prendra

(1) Taifur, p. 32-33 ; Ya'kubi, *Les Pays,* p. 307-308 ; trad. Wiet, p. 136-138 ; *Encyclopédie,* I, p. 15, 32, 191, 796 ; II, p. 1024 ; III, p. 236, 720, 992 ; IV, p. 644-645, 1028 ; Suppl., p. 161 ; Huart, *Histoire,* I, p. 302-303 ; Barthold, *Turkestan,* p. 208-209 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 294-295, 426 ; Halphen, p. 224 ; Laurent, *L'Arménie,* p. 226-232 ; Nazim, p. 21 ; Lévi-Provençal, *Histoire d'Espagne,* I, p. 168 ; Marçais, *Moyen Age,* p. 385-386 ; Rothstein, *Die Tahiriden,* in *Orientalische Studien,* I, p. 155-170 ; *Survey,* I, p. 83 ; Browne, I, p. 346 ; II, p. 10 ; Darmesteter, *Coup d'œil sur l'hist. de la Perse,* p. 44 ; Massé, *Firdousi,* p. 37-38 ; Hitti, p. 461 ; Grousset, I, p. 213.

(2) *Encyclopédie,* III, p. 1114.

(3) Ya'kubi, *Les Pays,* p. 272-273 ; trad. Wiet, p. 74 ; *Encyclopédie,* I, p. 35, 1114 ; III, p. 830, 1114.

(4) Zambaur, p. 202.

une ampleur inquiétante pour l'existence même du califat. Incontestablement, le mouvement part d'en bas : les Saffarides mettent à profit l'énervement des populations. A l'origine, on trouve un chef de bandes, ancien ouvrier en cuivre (*saffar*), qui réussit en 253/867 à être le maître du Séistan. Il impose sa domination dans le Khorassan en supprimant les Tahirides, puis occupe la Transoxiane : le nouveau potentat est rongé d'une ambition démesurée et son armée, après avoir traversé le Fars et le Khuzistan, vient assaillir Bagdad [1], où elle subit une sanglante défaite, en 265/879. Le calife l'avait échappé belle et, pour éloigner de sa capitale des troupes turbulentes, il reconnut à la nouvelle dynastie, qui s'avérait menaçante, les provinces du Khorassan, du Djibal, du Fars, du Séistan, du Kerman, du Sind et de la Transoxiane [2].

Les Saffarides auront pour l'avenir immédiat de la Perse une importance immense, en ce sens qu'ils montrèrent aux populations l'impuissance du califat. Ce fut une explosion populaire, un gigantesque raz-de-marée, et l'on savait dès lors que Bagdad ne serait pas en mesure de reprendre la situation en main. Ce rôle de réorganisation fut dévolu aux Samanides. Les condottieri Saffarides avaient exploité le mécontentement général, comme un relent de l'ancienne tendance égalitaire mazdakiste; les Samanides, tout en aggravant le glissement vers la sécession, la replacèrent dans un cadre aristocratique et autoritaire. Avec eux, la noblesse déchue relevait la tête : c'est le contre-coup de la principauté des Saffarides, maintenus au pouvoir par l'armée et la plèbe.

L'ancêtre de cette famille descendait d'un noble perse, Bahram Tshubin, qui avait un instant usurpé le trône des Sassanides [3]. Ses descendants, convertis à l'islam,

(1) Istakhri, p. 245-247; Tabari, II, p. 2285-2286; Abul-Fida', *s. a.*, 265; *Prairies*, VIII, p. 41-55; *Siyaset-Nameh*, p. 13-25; Abul-Mahasin, III, p. 35-37, 40, 65, 71, 74, 94, 95, 113, 114, 118, 119, 163, 168; Ya'kubi, *Les Pays*, p. 308; tr. Wiet, p. 138; *Encyclopédie*, I, p. 164-165, 340, 796, 825, 1096; II, p. 1024, 1089; III, p. 830, 832, 992, 1114; IV, p. 57, 479, 645; Laurent, *L'Arménie*, p. 231-233; Huart, *Histoire*, I, p. 307-308; Nazim, p. 21; Barthold, *Turkestan*, p. 215-225; Cahun, p. 156-157; Gaudefroy-Demombynes, p. 295-296; Marçais, *Moyen Age*, p. 386-387; Nazim, p. 186-189; Barthold, *Gesch. d. Saffariden*, in *Orientalische Studien*, I, p. 171-191; Rabino, *Dynasties du Mazandaran*, *Journal asiatique*, 1936, II, p. 446; *Survey*, I, p. 83-84; Massé, *Firdousi*, p. 37; Browne, I, p. 347; II, p. 10; Hitti, p. 461-462; Grousset, I, p. 213-214.

(2) On peut supposer que les résidus de l'armée révolutionnaire des esclaves noirs furent enrôlés par les Saffarides. Il nous suffit de noter ici que le chef de cette guerre servile fut un hérétique d'origine persane (Massé, *Firdousi*, p. 35-36).

(3) Barthold, *Turkestan*, p. 209; *Encyclopédie*, I, p. 598.

s'étaient fixés en Transoxiane, qu'ils administraient pour le compte des Tahirides. Partant de là, les Samanides, qui affirmèrent leur allégeance au califat, réussirent peu à peu à se constituer un royaume. Leur domaine comprit, à l'époque de leur apogée, la Transoxiane, le Khorassan jusqu'à Raiy, le Séistan, le Kerman, le Djurdjan et le Tabaristan [1]. Les écrivains contemporains ne tarissent pas d'éloges sur le faste et la puissance de leur empire, ainsi que sur l'excellence de leur administration [2].

Nous sommes ainsi amené à parler des régions qui bordent la mer Caspienne, au Sud et à l'Est.

A cette période, l'Azerbaidjan ne joue guère un rôle de premier plan : il aura sans doute, à la fin du IIIe/IXe siècle, ses dynasties particulières, celle des Sadjides, qui inquiète un instant la région de Raiy, tantôt l'ennemie tantôt l'alliée des princes d'Arménie, et qui ne répudie pas le suzeraineté du califat [3]; celle des Moussafirides, dont la brève histoire est très mouvementée, pleine d'incidents avec les Russes, les Hamdanides, les Bouyides enfin, dont la suzeraineté est reconnue [4].

Les provinces du sud de la Caspienne, séparées du reste de la Perse par la chaîne de l'Elbourz, menèrent longtemps une existence autonome. Leurs petits princes, à l'abri de leurs montagnes et isolés dans leurs régions boisées, continuèrent à pratiquer l'antique religion et à frapper monnaie en langue pehlevie. L'histoire de la Perse aurait été bien changée si Yezdéguerd, après la bataille de Nihavend, au lieu de chercher refuge au Khorassan, avait accepté l'asile que lui offrait le prince du Tabaristan [5].

Le pays fut donc administré pendant environ les deux premiers siècles de l'hégire par une lignée de seigneurs dont la personnalité s'affirme par une résistance opiniâtre

(1) Istakhri, p. 143-144; Abul-Fida', *s. a.* 261; Abul-Mahasin, III, p. 118-119, 184, 328; IV, p. 62, 111, 198, 200; Nazim, p. 21-22, 180, 183; Barthold, *Turkestan*, p. 222-226; Halphen, p. 377; *Encyclopédie*, I, p. 51, 79, 165, 194, 796; II, p. 57, 67, 581, 1024, 1089; III, p. 173, 830, 932, 992, 1014-1016, 1114; IV, p. 126-128, 134, 366, 479, 699, 1028, 1118, 1185-1186; Suppl., p. 161; Cahun, p. 157-159; Grousset, I, p. 214-218; Minorsky, *Dailamites*, p. 8-9; Gaudefroy-Demombynes, p. 294, 296-297; Marçais, *Moyen Age*, p. 387, 553; Mez, p. 6, 15-16; *Survey*, I, p. 84-85; Browne, I, p. 352; Massé, *Firdousi*, p. 40-41; Hitti, p. 462-468.

(2) Istakhri, p. 292-293; Ibn Haukal, 1re éd., p. 344-345; 2e éd., p. 467-469; Mukaddasi, p. 260, 270, 337-339; Mez, p. 121-122.

(3) Laurent, *L'Arménie*, p. 286; *Encyclopédie*, I, p. 105; III, p. 278-279, 714-715; IV, p. 51-52, 793.

(4) *Encyclopédie*, III, p. 279; IV, p. 614; *Mélanges Browne*, p. 228-256; Minorsky, *Dailamites*, p. 8; Vasmer, *Chronologie*, *Islamica*, III, p. 169-186.

(5) Baladhuri, p. 315; Ya'kubi, *Historiae*, II, p. 173; Tabari, I, p. 2875; Christensen, p. 501.

aux visées impérialistes du califat, sur les terrains religieux et politique. Dans cette région, les coutumes et les goûts nationaux se maintinrent. Il y eut là une volonté d'autant plus grande de conserver les traditions locales que des préfets califiens étaient installés en Arménie et dans le Khorassan, formant tenaille autour du Tabaristan [1]. Un petit fait montre combien le prince du Tabaristan, qui avait conservé son titre iranien d'Ispehbed, se rattachait au passé : obligé de traiter avec le calife Mansur, il consent à envoyer à Bagdad le même tribut que la province payait autrefois aux rois sassanides [2].

M. Rabino a consacré aux dynasties de cette région de substantielles monographies, auxquelles je ne saurais ajouter des renseignements nouveaux [3]. La famille Bawandide se maintint au pouvoir dans la région montagneuse du Mazandéran jusqu'à la fin du IVe/Xe siècle. Les Dabwaihides, qui gouvernent le Guilan, ne dépassent guère le Ier siècle de l'hégire. Entre ces deux territoires, les Badouspanides, — fait exceptionnel dans les annales musulmanes, — réussissent à conserver leur petit fief jusqu'à la fin du Xe/XVIe siècle.

Sur la côte, deux dynasties alides se succèdent à Amol : ce fut, semble-t-il, la première réussite des Chiites sur le territoire persan. Ces princes se livrèrent à une politique de prosélytisme dans les milieux parsis et persécutèrent les Sunnites [4].

M. Kramers a fort bien mis en lumière le rôle de ces régions : « Dans l'Iran

(1) WIET, *Un tissu du Nord de la Perse, Revue des Arts asiatiques*, X, p. 79 ; RABINO, *Mazandaran*, p. 13-14 ; LE STRANGE, p. 369 ; MASSÉ, *Firdousi*, p. 14 ; *Survey*, III, p. 2673 ; NARIMAN, p. 15 ; HITTI, p. 292 ; MEYERHOF, *Ali ibn Rabban, Zeitschr. d. deutsch. morgenland, Gesellschaft*, 1931, p. 40-42 ; SADIGHI, p. 32 seq., 47, 57 seq., 63 seq.

(2) RABINO, *Dynasties du Mazandaran, Journal asiatique*, 1936, II, p. 442.

(3) RABINO, *Mazandaran*, p. 2, 134-135 ; RABINO, *Dynasties du Mazandaran, Journal asiatique*, 1936, II, p. 387-416, 437-448 ; *Encyclopédie*, III, p. 264, 452-453, 489 ; IV, p. 1117-1119 ; *Fihrist*, p. 274 ; *Prairies*, VII, p. 342-345 ; VIII, p. 194-195 ; *Fakhri*, p. 265-266 ; trad., p. 329 ; *Mélanges Browne*, p. 117-126 ; MINORSKY, *Dailamites* p. 4-8 ; BROWNE, I, p. 207, 392 ; HUART, *Histoire*, I, p. 306-307 ; LAURENT, *L'Arménie*, p. 235 ; NARIMAN, p. 93 et seq. ; LE STRANGE, p. 372.

(4) YA'KUBI, *Les Pays*, p. 276-277 ; trad. Wiet, p. 81 ; *Prairies*, VII, p. 137-138 ; IX, p. 4-8, 10 ; SHAHRASTANI, p. 117-118 ; MICHEL LE SYRIEN, II, p. 522 ; Barbier DE MEYNARD, *Ibrahim fils de Mehdi, Journal asiatique*, 1869, I, p. 204 ; CAETANI, *Cronografia*, p. 247-248 ; *Encyclopédie*, I, p. 701, 908, 919 ; II, p. 74, 294-295 ; III, p. 8, 173, 498-499, 830, 1113 ; IV, p. 366, 608-609 ; HUART, *Histoire*, I, p. 232 ; LE STRANGE, p. 369 ; NARIMAN, p. 15, 93-98 ; RABINO, *Mazandaran*, p. 14, 33-34, 139-140 ; RABINO, *Dynasties alaouides, Journal asiatique*, 1927, I, p. 253 ; RABINO, *Dynasties du Mazandaran, Journal asiatique*, 1936, II, p. 445 ; BARTHOLD, *Turkestan*, p. 214 ; NAZIM, p. 21 ; GAUDEFROY-DEMOMBYNES, p. 426 ; *Survey*, I, p. 85 ; GOLDZIHER, *Le dogme et la loi de l'Islam*, p. 201 ; BROWNE, I, p. 348 ; MINORSKY, *Dailamites*, p. 7-8.

occidental, la continuation de l'esprit persan national prit d'autres formes, moins raffinées, car les promoteurs en furent la population jamais entièrement soumise du Dailam et du Guilan. La propagande zaidite alide, commencée sous Harun al-Rashid, y avait fourni aux habitants une doctrine d'opposition islamique contre le gouvernement des califes. Quelques petites dynasties locales existaient encore au Dailam au début du Xe siècle, et c'est de là que partirent des expéditions de pillage dont le premier objectif était Raiy. Les chefs de brigands devinrent des généraux, et quelques-uns d'entre eux arrivèrent à être princes de régions aux frontières continuellement changeantes, vu leurs guerres réciproques ou contre les Samanides » [1].

Un officier de l'armée alide, au début du IVe/Xe siècle, Mardawidj ibn Ziyar, en service à Raiy, réussit à fonder un gouvernement aux dépens de ses anciens maîtres. Cette dynastie ziyaride eut des ambitions de conquête, mais ne réussit pas à s'étendre vers l'ouest et ne put conserver Ispahan : elle dut se cantonner finalement dans le Guilan et le Tabaristan. Mardawidj avait dans son programme la restauration de l'empire des Sassanides [2] : il se fit construire un trône enrichi de pierres précieuses et se para d'une tiare d'or, où l'on avait réuni des joyaux de toute sorte. Il s'était fait renseigner sur la forme des tiares que portaient les rois de Perse et, parmi les modèles qu'on façonna pour lui, il choisit celui de la tiare d'Anushirwan [3]. Les Ziyarides se maintinrent sous les suzerainetés des Samanides, des Ghaznévides et des Seldjoukides [4].

Des officiers de fortune allaient encore donner naissance à une dynastie qui serait assez puissante pour prendre en tutelle le califat de Bagdad lui-même. C'est un fait politique nouveau et d'importance capitale, mais il faut aussi noter une autre originalité. Jusqu'ici les velléités d'indépendance se sont produites dans les marches orientales de l'empire califien : avec les nouveaux souverains, les Bouyides, nous entendons surtout parler des provinces occidentales de la Perse [5]. Comme tant d'autres, les Bouyides prétendent se rattacher à l'Iran antique et trouvent un ancêtre

(1) *Encyclopédie*, III, p. 1115.

(2) *Eclipse*, I, p. 317 ; IV, p. 359 ; *Fakhri*, p. 380 ; trad., p. 435 ; BARTHOLD, *Turkestan*, p. 225, n. 8 ; MASSÉ, *Firdousi*, p. 90.

(3) *Prairies*, IX, p. 27 ; IBN AL-ATHIR, *s. a.*, 323 ; MEZ, p. 16-17 ; MINORSKY, *Dailamites*, p. 18.

(4) *Prairies*, IX, p. 15-30 ; MAKRIZI, *Saluk*, I, p. 24 ; trad. Blochet, p. 78 ; ABUL-MAHASIN, III, p. 232 ; KREMER, I, p. 252 ; *Encyclopédie*, II, p. 634 ; III, p. 98, 173, 289, 1115 ; IV, p. 609, 1185-1186 ; Suppl., p. 113 ; NAZIM, p. 21, 77-79 ; RABINO, *Dynasties du Mazandaran, Journal asiatique*, 1936, II, p. 417-419 ; RABINO, *Mazandaran*, p. 141 ; MINORSKY, *Dailamites*, p. 9-10 ; *Survey*, I, p. 85 ; II, p. 968-969 ; BROWNE, I, p. 360 ; NARIMAN, p. 96 ; MASSÉ, *Firdousi*, p. 41, 92.

(5) MINORSKY, *Dailamites*, p. 7.

dans la personne d'un premier ministre du roi Bahram Gour; certaines traditions les supposaient même de souche royale.

On voit apparaître trois frères, lesquels, transfuges de l'armée des Alides du Tabaristan, passent au service de la dynastie des Ziyarides. Leur tremplin fut la localité de Karadj, l'ancien fief des Doulafides, dont le gouvernement avait été confié à l'un des frères [1]. La faiblesse des Bouyides réside dans ce fait qu'ils furent jusqu'à la fin aussi nombreux qu'ambitieux : ils durent se partager le domaine à exploiter, ce qui n'alla jamais sans luttes fratricides. Peu nous importe ici, et nous prendrons en bloc la civilisation bouyide en supposant fictivement unis sous un même sceptre les territoires administrés par les différents princes. Il est plus intéressant d'en suivre le développement chronologique et de ne pas oublier que les Bouyides font profession de chiisme, ce qui ne manquera pas de saveur lorsqu'ils « règneront » à Bagdad, aux côtés du suprême pontife du sunnisme, réduit au gouvernement de son palais.

Les Bouyides [2] entrent en révolte ouverte en 321/933, occupent le Fars dès l'année suivante, conquièrent le Djibal en 323/935, et envahissent le Kerman en 324/936. Dix ans plus tard, Mu'izz al-daula fait son entrée à Bagdad, et le calife abbasside s'empresse de lui décerner le titre d'*amir al-omara'*, « émir des émirs », dévolu depuis sa création en 296/908 au chef de la milice turque : les nouveaux maires du palais ne devaient pas avoir plus que leurs prédécesseurs des égards envers le calife.

L'installation des Bouyides dans la capitale califienne est un épisode tragi-comique. Mu'izz al-daula ne savait pas un mot d'arabe et dut recourir aux bons offices d'un interprète [3]. Lorsqu'il eut obtenu les titres voulus et le privilège d'avoir son nom sur les monnaies, il lui fallut un calife à sa dévotion. Quinze jours plus tard, lors d'une réception solennelle au palais califien, deux officiers dailamites se présentèrent

(1) Schwarz, p. 575.

(2) Voir : *Eclipse*, Ibn al-Athir, Abul-Fida', Abul-Mahasin, aux années correspondantes; Makrizi, *Suluk*, I, p. 25-30; trad. Blochet, p. 75-83; *Encyclopédie*, I, p. 15, 79, 85, 96-97, 105, 145-146, 585, 827-828, 1031-1032; II, p. 47-48, 119, 374, 382, 501, 1024, 1090; III, p. 98, 279, 289, 753-754, 1014-1016, 1115, 1253; IV, p. 29-30, 143-144, 319-320, 366, 571, 1185-1186; Nazim, p. 22, 190-193; Minorsky, *Dailamites*, p. 9-16; Kremer, I, p. 253-254, 284-285; II, p. 82; Huart, *Histoire*, I, p. 314-316, 326-328, 353; Marçais, *Moyen Age*, p. 389, 568, 573; Gaudefroy-Demombynes, p. 297-301; Mez, p. 1, 17-25, 85-86; *Survey*, I, p. 35-86; Massé, *Firdousi*, p. 41; Browne, I, p. 364; Hitti, p. 470-473; Grousset, I, p. 218.

(3) *Eclipse*, II, p. 85-87; V, p. 88-90; Abul-Mahasin, III, p. 285; Abul-Fida', *s. a.*, 334; Minorsky, *Dailamites*, p. 12-13; Mez, p. 138; *Encyclopédie*, III, p. 754; *Fakhri*, p. 389; trad., p. 498; Schlumberger, *Nicéphore*, p. 118.

devant le calife, auquel ils s'adressèrent en persan. Mostakfi ne comprit pas un traître mot de leur discours et leur tendit la main, croyant qu'ils voulaient la baiser : les deux compères le firent culbuter de son trône, le garrottèrent avec son propre turban et l'enfermèrent dans l'hôtel même de Mu'izz al-daula, où on lui creva les yeux. Le nouveau calife choisi, un fils de Moktadir, fut intronisé sur-le-champ sous le nom de Muti' [1].

Cet incident devait être rapporté, ne serait-ce que pour relater le commentaire d'un écrivain persan de nos jours. Le fait est, à nos yeux, très important, car il prouve, et nous l'avons déjà signalé [2], que les sentiments anti-arabes sont restés très vivaces en Perse. M. Mehdi Bahrami qualifie cet épisode de « coup de théâtre qui, avec l'audace de Mu'izz al-daula, réalisait le rêve des Iraniens. C'est une date importante, ajoute-t-il, pour l'histoire nationale du pays, qui mit fin à la période de suprématie de Bagdad, malgré le bon accueil que cette métropole réservera à Adud al-daula. Les princes bouyides, quoique très peu religieux, personnifiaient le pouvoir révolutionnaire de leurs compatriotes chiites » [3].

Il y a là, semble-t-il, une erreur d'optique due à la ferveur patriotique. Nous exposerons plus loin les qualités de la civilisation bouyide, ce qui nous met à l'aise pour réduire à ses proportions le coup d'État d'un chef de bandes mal dégrossi. Voyons donc le portrait de Rukn al-daula, le frère de Mu'izz al-daula, brossé par un historien contemporain : « Rukn al-daula, quoique supérieur à ses émules dailamites, restait toujours au niveau du soldat pillard qui n'a rien de plus pressé que la rapine, sans considérer les conséquences de ses actes ni leurs contre-coups sur l'avenir de ses sujets. Pour rémunérer ses troupes, il leur permettait de commettre des actes dont personne autre ne pouvait les retenir. Il était obligé d'agir ainsi parce qu'il n'était pas de souche royale et se trouvait ainsi dépourvu d'un prestige suffisant pour en imposer aux Dailamites. » [4]

« J'étais autrefois un bûcheron portant ses fagots sur la tête », fait-on dire à Mu'izz al-daula [5]. Nous croyons donc qu'il s'est souillé d'un crime affreux pour satisfaire son ambition personnelle en donnant libre cours à ses passions.

Mais si, à notre avis, l'officier bouyide ne voyait pas si loin, il n'en est pas moins vrai que ses successeurs allaient exploiter la situation. Adud al-daula savait se faire obéir, et pourtant la cérémonie de sa prise de pouvoir à la Cour califienne a grande

(1) Mez, p. 17.

(2) Ci-dessus, p. 101.

(3) Bahrami, *Carreaux*, p. 23.

(4) *Eclipse*, II, p. 279; V, p. 298-299; Minorsky, *Dailamites*, p. 18; Mez, p. 19.

(5) *Fakhri*, p. 376, trad., p. 480.

allure, précisément par la déférence témoignée au « calife de Dieu sur la terre »[1].

Dès cet instant, les Bouyides sont en contact avec l'empire samanide. En Mésopotamie, ce sont eux qui font face au danger carmathe et ils commencent à grignoter les possessions des Hamdanides de Mossoul. Des deux côtés la paix est recherchée et s'établit provisoirement. Les Samanides, tout au moins les États de leurs vassaux, subissent un raid dans le Tabaristan et le Djurdjan, mais en fait le territoire bouyide ne dépasse guère la banlieue de Raiy.

Nous arrivons au règne le plus glorieux, celui d'Adud al-daula († 372/985), le seul de toute la famille qui gouverna le domaine en entier ou à peu près, à la suite de sanglantes guerres intestines. Il l'agrandit d'ailleurs par la conquête de l'Oman et annexa un instant le Djurdjan et le Tabaristan, ainsi que le Mekran.

Après cette brillante époque, épuisante par les dépenses militaires et somptuaires, ce fut la décadence irrémédiable. Les régions de la Haute Mésopotamie échappèrent les premières à l'autorité bouyide. Les dissensions fratricides continuèrent de plus belle et l'un des compétiteurs sollicita l'appui du sultan Ghaznévide, qui se garda bien de refuser. Successivement la principauté bouyide fut amputée du Djurdjan et du Tabaristan, au bénéfice des Ziyarides, d'Ispahan et de Hamadan, conquises par une famille kurde[2]. Puis ce fut l'apparition des Seldjoukides, qui s'installent progressivement et font leur entrée à Bagdad en 447/1055.

Les Bouyides avaient troqué le titre effacé d'*amir al-omara'* contre celui, plus pompeux et gros de souvenirs, de *roi des rois*, dont la Perse n'avait jamais entièrement perdu le souvenir. Cette réapparition du titre royal à Bagdad, au cœur de l'Islam, indique que le vieux monde arabe est « mort, définitivement mort »[3].

Bien que nous n'en ayons pas la preuve par des documents, nous savons par les auteurs que les Samanides avaient repris le titre de *roi des rois*[4]. Les monnaies et les inscriptions l'attestent pour les princes bouyides : ce surnom apparaît sous la forme persane *shahanshah*[5], puis s'arabise en *malik al-muluk*[6]. On veut bien nous dire que

(1) Mez, p. 136.

(2) *Encyclopédie*, I, p. 585; II, p. 709; Nazim, p. 88.

(3) Halphen, p. 377; *Survey*, I, p. 86.

(4) *Siyaset-Nameh*, p. 206; *Amida*, p. 38, n. 4.

(5) Premier exemple : 363/974. — Abul-Mahasin, IV, p. 142; Ibn Al-Athir, s. a. 371; Kalkashandi, IV, p. 561-563; Barthold, *Turcs*, p. 83; Schlumberger, *Épopée byzantine*, I, p. 276; *Répertoire*, V, nos 1831, 1832, 1956; Ahmed Ziya, *Islamic Coins*, p. 34, 112; Hitti, p. 472. — Voir : *Hudud*, p. 28, n. 9.

(6) Premier exemple : 403/1012. — *Répertoire*, VI, n° 2177; VII, n° 2577; Bowen, *The last Buwayhides*, *Journal of royal asiatic Society*, 1929, p. 232, n. 1.

Le prince du Kharezm Ma'mun porte, dans une inscription de 401/1010, le titre de *malik 'adl*, le « roi juste » (*Répertoire*, VI, n° 2169).

soixante-cinq ans plus tard, en 429/1038, la foule lapida à Bagdad les prédicateurs qui employaient ces titres dans la khotba, et que, d'autre part, le célèbre juriste Mawardi en interdit l'emploi[1]. L'émotion semble tardive, à moins que l'affaire n'ait rebondi à cette date parce qu'il s'agissait d'une innovation dans la khotba. Une dizaine d'années après, le calife prétendait refuser au prince bouyide Khosrau Firuz le droit de porter le titre de *Malik Rahim*, « n'estimant pas décent de décerner un titre qui était un des qualificatifs les plus caractéristiques de Dieu ». Un tissu provenant précisément de la trouvaille de Raiy montre que Khosrau Firuz s'inquiéta peu des remontrances du calife[2]. Le malheureux Mawardi, si scrupuleux pour les autres, était pourtant fier de son appellation d'*akdal-kudat*, le « plus juste des cadis », que ses confrères lui reprochaient non sans logique[3].

Les Bouyides avaient été amenés à porter leur effort à Bagdad : on l'a vu, les membres de la famille ne s'entendaient pas suffisamment pour maintenir une politique de prestige assez compliquée, puisqu'elle reposait sur un porte-à-faux. Ces seigneurs chiites[4], tenant sous leur coupe le calife sunnite, gouvernaient en son nom : ce fait n'était possible qu'à cause de la situation précaire du califat.

Vers l'Est, les Bouyides n'avaient pas inquiété les possessions samanides. Ces derniers devaient être supplantés par des officiers turcs : l'un d'eux se révolte contre son maître et s'installe à Ghazna vers 350/961, et c'est cette capitale qui donnera son nom à la dynastie ghaznévide, réellement fondée quinze ans plus tard. Avant de disparaître, les Samanides reconnurent les nouveaux seigneurs et les chargèrent même d'administrer le Khorassan : c'est de la même façon que le calife avait donné naguère à un prince bouyide le titre d'*amir al-omara'*. Finalement, le souverain samanide tomba victime d'une révolution : Mahmud le Ghaznévide vengea son suzerain, « en punissant les rebelles et en gardant le royaume »[5].

(1) Ibn Al-Athir, s. a. 429; Kalkashandi, VI, p. 16-17; Mez, p. 133-134; *Encyclopédie*, I, p. 828, 1032; Gaudefroy-Demombynes, p. 300; Goldziher, *Muh. Studien*, II, p. 65-66; Minorský, *Dailamites*, p. 18, 25. — Voir : Wiet, *Exposition persane de 1931*, p. 15-16.

Si le Ghaznévide Mahmud y voit matière à scandale, son attitude est toute politique. On lui fait dire : « Il y a là un souverain, du nom de Madjd al-daula, qui a consenti à ce qu'on l'appelât *Shahanshah* (*Siyaset-Nameh*, p. 90-91).

(2) Wiet, *Exposition persane de 1931*, p. 22; n° 13 *Survey*.

(3) Yakut, *Irshad*, V, p. 407.

(4) Gaudefroy-Demombynes, p. 427; Minorsky, *Dailamites*, p. 13.

(5) Abul-Fida', *s. a.* 366; Abul-Mahasin, IV, p. 200, 207, 241, 281; V, p. 34; *Encyclopédie*, I, p. 51, 165, 192, 324, 825; II, p. 163-166; III, p. 1016, 1115; IV, p. 128, 479, 1028-

Le calife de Bagdad n'hésita pas à reconnaître le nouveau monarque. Peut-être y avait-il dans ce geste un semblant d'espoir : la dynastie naissante était de race turque et de confession sunnite. Mais, probablement par nécessité, les Ghaznévides n'entreprirent qu'une croisade relative contre les Chiites, et par goût, vraisemblablement, donnèrent une vigoureuse impulsion à la renaissance iranienne, si brillamment inaugurée par leurs prédécesseurs samanides. Nous n'avons pas à nous occuper de la conquête ni de l'islamisation de l'Inde, qui reste l'œuvre maîtresse du sultan Mahmud. Le domaine ghaznévide comprenait naturellement la Transoxiane et le Khorassan, et s'étendit à l'Ouest jusqu'à une ligne Raiy-Ispahan, au détriment des possessions bouyides.

Les Turcs vont dès lors devenir les maîtres de la Perse, car ce sont des officiers au service des Ghaznévides qui se révoltèrent contre leurs maîtres et fondèrent un empire unifiant pour un temps les provinces persanes [1]. Leurs débuts constituent des histoires de brigandages et de déprédations : tout comme les Bouyides, ce sont trois frères qui opèrent de concert, petits-fils d'un certain Seldjuk. Ils pillent, ils exigent, ils négocient, et un beau jour ils infligent une défaite retentissante à l'armée ghaznévide. L'un de ces chefs, Toghrulbeg, s'était installé à Nichapour deux ans plus tôt, en 429/1038, et avait établi un gouvernement. La force de ses armes en impose à ses voisins : les Ziyarides du Djurdjan et du Tabaristan reconnaissent sa suzeraineté. Les Seldjoukides envahissent le Kharezm, s'infiltrent vers l'Ouest en éventail sur Kazvin, Hamadan, Ispahan. Les Bouyides aux abois se préoccupent de traiter lorsque les hordes turques pénètrent en Mésopotamie. La capitale de Toghrulbeg est transférée à Ispahan : c'est alors qu'un complot l'appelle à Bagdad, où le nouveau souverain, qui, comme les Ghaznévides, avait pris le titre de sultan, fait son entrée en l'année 447/1055. Les nouveaux protecteurs du calife étaient sunnites et mettaient officiellement fin au chiisme patronné par les Bouyides. Nous ne pousserons pas plus loin ici l'exposé de l'histoire des Grands Seldjoukides, dont l'apogée se place à l'époque du sultan Malik-Shah et de son célèbre ministre Nizam al-mulk. Ce sont eux qui donneront à leur empire une organisation politique et sociale, laquelle servira de modèle à tout l'Orient musulman [2].

1029 ; Halphen, p. 377 ; Cahun, p. 159-168 ; Marçais, *Moyen Age,* p. 569-571, 573 ; Nazim ; Massé, *Firdousi,* p. 75-76 ; *Survey,* I, p. 86-87 ; Hitti, p. 463-465 ; Grousset, I, p. 220-221.

(1) *Encyclopédie,* III, p. 139-141 ; Barthold, *Turkestan,* p. 271.

(2) Abul-Fida', *s. a.*, 432 ; Abul-Mahasin, V, p. 29, 30, 40, 41, 47, 53-57 ; Makrizi, *Suluk,* I, p. 30 ;

A l'ombre de ces grandes dynasties, qui tentent avec plus ou moins de succès de fonder un État centralisé, vivent des seigneurs féodaux, qui essaient de se survivre et dont les services ne sont pas dédaignés. Il n'y a, pour notre objet, aucun intérêt à les dénombrer ni à brosser le tableau de leurs activités. Leur existence doit être constatée, car précisément ces feudataires, par leurs prétentions et leurs intrigues, à cause aussi de leur influence locale, furent l'obstacle essentiel à la constitution d'un gouvernement fort [1].

« On ne peut suffisamment insister sur ce fait : sans l'intermède iranien, représenté par les Samanides à l'Est et les Bouyides à l'Ouest, la tradition iranienne eût été interrompue ; et, plus tard, la Perse aurait eu infiniment plus de peine à rétablir sa conscience nationale, après tant d'épreuves qu'elle allait encore subir jusqu'à l'avènement des Séfévides. » [2]

Les révoltes religieuses.

Si nous laissons de côté les destructions et les massacres, inévitables au cours d'une invasion, les Arabes respectèrent les personnes et les édifices consacrés au culte. En droit, les Zoroastriens furent traités sur le même pied que les chrétiens et les juifs [3]. Moyennant le versement d'un tribut, les temples du feu eurent leur existence garantie et les habitants conservèrent toute liberté de pratiquer leur religion [4]. En principe, tous les temples du feu auraient dû être détruits [5], et un préfet omeyyade de l'Irak Obaid-Allah ibn Ziyad avait même chargé un fonctionnaire spécial de leur démolition. Les

trad. Blochet, p. 84 ; *Encyclopédie,* I, p. 15, 192, 835 ; II, p. 683, 1024, 1090 ; III, p. 279, 995, 1116 ; IV, p. 217, 872, 1029 ; Kremer, I, p. 254 ; Defrèmery, *Hist. des Seldjoukides, Journal asiatique,* 1842, p. 421 sqq ; Cahun, p. 170-176 ; Marçais, *Moyen Age,* p. 568, 571, 573 ; Halphen, p. 384-385 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 303-304 ; Nazim, p. 62-66 ; Minorsky, *Dailamites,* p. 15-16 ; Huart, *Histoire,* I, p. 352-354 ; *Survey,* I, p. 86, 88 ; Grousset, I, p. 223-225 ; Grousset, *Hist. des Croisades,* I, p. XXVI-XXVIII.

(1) Nous énumèrerons : — les Al-i-Muhtadj en Transoxiane ; — les Simdjourides dans le Kuhistan ; — les Farighounides dans le Djuzdjan (*Hudud,* p. 173-178 ; *Encyclopédie,* I, p. 57, 79, 93-94, 190 ; Zambaur, p. 204 ; Nazim, p. 177-178).

(2) Minorsky, *Dailamites,* p. 21.

(3) Conformément à un texte du Coran (XXII, 17 ; cf. Goldziher, *Islamisme et parsisme, Revue d'histoire des religions,* XLIII, p. 24).

(4) Abu Yusuf, p. 198-201, 206 ; Baladhuri, p. 79, 439 ; Kremer, II, p. 165 ; Nariman, p. 12, 204 ; Arnold, *Preaching,* p. 178-179 ; *Encyclopédie,* III, p. 101-104, 1045, 1113 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 147 ; Browne, I, p. 201, 206-207 ; Marçais, *Moyen Age,* p. 360-361 ; Wellhausen, p. 478 ; Mez, p. 30-31 ; *Survey,* I, p. 81 ; Hitti, p. 233, 358 ; Massé, *Firdousi,* p. 14 ; Christensen, p. 133 ; Godard, *Les Monuments du feu, Athar-é-Iran,* III, p. 14 ; Sadighi, p. 13 et seq.

(5) Baladhuri, p. 318 ; Schwarz, p. 858.

Guèbres parèrent au danger par le versement d'une forte contribution [1]. Mais il semble aussi que le Gouvernement musulman ait été loyal, témoins ces fonctionnaires du calife Moʿtasim qui furent fouettés pour avoir converti un pyrée en mosquée [2]. Il est possible que dans les marches, les Mazdéens aient été dispensés de la djizya sous astreinte de faire partie d'une sorte de milice territoriale [3].

Dans l'ensemble, les conversions furent assez substantielles : les Persans ne furent pas inaccessibles au prestige de l'Islam, dont les armées étaient victorieuses [4]. Le réaménagement fiscal ordonné par la calife Omar II précipita le mouvement des conversions [5]. Mais si les Persans n'ont pas résisté à la force d'absorption que possédait l'Islam, ils manifestèrent de façons diverses leur volonté de conserver le plus clair de leurs traditions. Le maintien des vieilles formules artistiques est notamment un des aspects de ce sentiment vivace d'indépendance. Tout au début, en Transoxiane, les conquérants se montrèrent souples et à Bokhara la prière fut récitée en langue persane [6]. Nous ne saurions généraliser le détail suivant fourni par Narshakhi, mais il doit être noté : aux premiers temps de la conquête, toujours à Bokhara, «les pauvres seuls allaient, le vendredi, à la mosquée pour y recevoir les deux dirhems qu'on leur donnait» [7].

Bien entendu, des mosquées furent édifiées peu à peu dans les principaux centres [8]. Au milieu du ɪᴠᵉ/xᵉ siècle, de très nombreuses localités n'en possédaient pas encore [9] : cela revient comme un refrain dans l'ouvrage géographique d'Istakhri [10].

Par suite des crises politiques, des schismes et des hérésies, les conversions qui se

(1) Kremer, II, p. 164.

(2) Arnold, *Preaching,* p. 179.

(3) Ibn Haukal, p. 366.

(4) Arnold, *Preaching,* p. 178-179 ; Wellhausen, p. 495 ; *Encyclopédie,* III, p. 103.

(5) Caetani, *Chronographia,* p. 1238 ; *Encyclopédie,* III, p. 1046, 1113 ; Browne, I, p. 234-235 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 240 ; Barthold, *Turkestan,* p. 188 ; Van Vloten, *Recherches,* p. 22, 27-28 ; Hitti, p. 209 ; Sadighi, p. 33.

Voir le curieux et lamentable incident conté par van Vloten (*Recherches,* p. 24-25) : cet afflux de conversions épuisait les caisses de l'état (*ibid.,* p. 37).

(6) *Ambassade au Kharezm,* p. 274 ; Cahun, p. 125 ; Arnold, *Preaching,* p. 183.

Ainsi en Espagne et en Afrique du Nord, l'unité divine fut affirmée en latin sur les monnaies (Lévi-Provençal, *Histoire d'Espagne,* I, p. 20 ; Marçais, *La Berbérie musulmane,* p. 42).

(7) *Ambassade au Kharezm,* p. 273-274 ; Cahun, p. 125.

(8) *Encyclopédie,* III, p. 103, 1113.

(9) Istakhri emploie le mot *minbar,* «chaire». Je me conforme à l'interprétation du *Glossaire* d'Idrisi (p. 380).

(10) Istakhri, p. 101-105, 107, 109-113, 163, 207, 321, 322 ; Schwarz, p. 22-30, 36-42, 72-77, 102, 106, 108, 118, 123, 129.

produisirent à partir du ɪɪᵉ siècle de l'hégire, furent nécessairement partisanes. Philosophiquement, certains groupes conservèrent des conceptions apparentées au vieux fonds perse, et il n'est même pas certain que la prédication d'Abu Moslim ait été pure de tout alliage avec les anciennes croyances.

Il est pénible que Mokaddassi ait pu écrire, en parlant de la mosquée d'Ahwaz : «Elle n'est entourée d'aucun respect, toujours pleine d'une foule de vauriens, de populace et de sots qui s'y donnent rendez-vous et s'y assemblent, de gens assis à bavarder pendant qu'on y fait la prière : c'est l'asile des mendiants et le repaire des malfaiteurs.[1]» Mais pour que le géographe insiste, c'est que le fait lui a paru exceptionnel. En s'exprimant d'une façon plus générale, Ibn Haukal se montre assez dur dans ses jugements sur la faveur musulmane en Perse [2].

Vis-à-vis de l'Islam, la Perse ne se maintint pas dans une paresseuse immobilité : les révoltes ne cessèrent jamais, actionnées par des sociétés secrètes où voisinaient les apôtres et les techniciens. Dans l'enthousiasme de leur haine contre les Arabes [3], ces groupements étaient disposés à aider de toutes leurs forces aussi bien les nobles persans soupirant après le retour de la gloire du passé que la plèbe indigène avide de réformes sociales, les tenants du légitimisme alide comme les meneurs professionnels. Les désordres sont toujours teintés de mythologie perse ou accompagnés de prédications alides, souvent des deux à la fois. En effet, «chez les Persans, à un mouvement religieux correspond toujours une agitation politique, et souvent celle-ci prime celui-là» [4].

«Aspirant à leur autonomie, les Persans attaquèrent la légitimité des califes. Ils se firent les champions du droit méconnu des Alides et se trouvèrent ainsi établis sur un terrain où, devenus maîtres d'une théorie légale plus exigeante que la légalité reçue, plus arabes que les Arabes, plus musulmans que leurs rivaux, ils les assaillirent au nom de principes que ceux-ci avaient mauvaise grâce à nier et qui étaient tous contre eux. Ce fut le commencement du chiisme et, dès les premiers jours, cette levée de boucliers occasionna de grands troubles et causa de grands malheurs. Mais elle servit au delà de toute espérance la cause nationale et raviva merveilleusement les données morales et les croyances de l'ancien Iran» [5]. Toutes les idéologies furent bonnes pour

(1) Mokaddasi, p. 7 ; Sauvaget, *Historiens,* p. 67 ; Yakut, I, p. 412 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse,* p. 60.

(2) Ibn Haukal, p. 209.

(3) Bichr Farès, *L'honneur chez les Arabes,* p. 11.

(4) Dussaud, *Religion des Nosairis,* p. 53.

(5) Gobineau, *Religions,* p. 47-48 ; cf. Mez, p. 55.

être mises à profit par des hommes d'action réalistes qui entretinrent la vitalité de l'esprit iranien : ce fut pour beaucoup une existence passionnante, pleine de couleur.

Nous avons passé en revue la situation des provinces persanes par rapport aux diverses ambitions politiques. Le climat était excellent pour les prédications religieuses pourvu que celles-ci se rattachent au vieux fonds national. Il favorisa les efforts d'Abu Moslim et tout récemment du Bab. En ce qui concerne ce dernier, de Gobineau a fort bien dit que le dieu du babisme était « celui de la philosophie chaldéenne, de l'alexandrinisme, d'une grande partie des théories gnostiques, des livres magiques, en un mot, de la science orientale de toutes les époques [1] ».

Pendant la période qui nous occupe, les hérésiarques ne firent pas défaut.

Sous la domination omeyyade, tous les mouvements de rébellion en Perse se teintèrent de chiisme ou de kharidjisme [2]. Abd-Allah ibn Moʿawiya, que nous avons déjà rencontré, fut peut-être le premier à prêcher une doctrine qui pouvait en outre séduire les Zoroastriens : « il prétendait réunir en sa personne la divinité aussi bien que la mission du Prophète », et logiquement, « ses partisans croyaient à la métempsycose » [3].

Ce fut plus tard Bih-Afrid, qui résolut de réformer le zoroastrisme et d'en attaquer le formalisme. Le malheureux se manifesta dans le Khorassan pendant que s'organisait le complot contre les Omeyyades, et Abu Moslim, poussé d'ailleurs par les mobeds, fit mettre à mort le nouveau prophète [4].

Abu Moslim lui-même avait-il été exempt de toute hétérodoxie? Sa mise à mort par le calife Mansur s'explique suffisamment par des raisons politiques, et il n'est pas nécessaire ici de trop s'appesantir sur son attitude religieuse [5]. « Il paraît avoir combiné les doctrines de l'Islam avec l'ancienne croyance populaire, surtout avec la doctrine de la métempsycose et s'être fait passer pour l'incarnation de la divinité. » [6]

Mais voici qu'après son exécution, un groupement se constitue, les Khorrémites [7],

[1] Gobineau, *Religions*, p. 261. — Voir Gaudefroy-Demombynes, p. 419.

[2] Van Vloten a conté l'histoire de Harith ibn Suraidj, un Arabe qui se présente comme « libérateur des opprimés rêvant un rôle de Messie », et qui agita la Transoxiane dès avant l'année 120/738 (*Recherches*, p. 28-30 ; Sadighi, p. 37).

[3] *Encyclopédie*, I, p. 27 ; Sadighi, p. 39-40.

[4] *Fihrist*, p. 482-483 ; Biruni, p. 210-211 ; *Création*, I, p. 164 ; IV, p. 24 ; Shahrastani, p. 187, *Encyclopédie*, I, p. 734 ; III, p. 104 ; Browne, I, p. 308-311 ; Caetani, *Cronografia*, p. 60-61 ; Barthold, *Turkestan*, p. 194, 198 ; Dussaud, *Religion des Nosairis*, p. 85, n. 4 ; Sadighi, p. 111 et seq.

[5] Marçais, *Moyen Age*, p. 353 ; Wellhausen, p. 564-565 ; Goldziher, *Le dogme et la loi de l'Islam*, p. 182, 286 ; Van Vloten, *Recherches*, p. 68.

[6] Shahrastani, p. 114-115 ; *Encyclopédie*, I, p. 104 ; Browne, I, p. 246-247 ; Sadighi, p. 209.

[7] *Fihrist*, p. 479-480 ; Tabari, III, p. 732, 1165 ; Istakhri, p. 203 ; Dinawari, p. 337 ; *Tanbih*, p. 169 ; *Avertissement*, p. 231 ; *Prairies*, VI, p. 186-188 ; Ibn Haukal, p. 266 ; *Création*, I, p. 159 ; IV, p. 8, 24, 28-29 ; VI, p. 112-114 ; *Siyaset-Nameh*, p. 291-292 ; Taifur, p. 268-269 ; Abul-Mahasin, II, p. 139 ; Yakut, II, p. 427 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 206 ; Wellhausen, p. 510 ; Browne, I, p. 240, 247, 312-313, 329 ; *Encyclopédie*, II, p. 1031 ; III, p. 1114 ; Van Vloten, *Recherches*, p. 48-52 ; Sadighi, p. 187 et seq.

pour nier la mort d'Abu Moslim et prédire sa réapparition. Un auteur arabe n'hésite pas à déclarer que ce sont des Mazdéens qui se cachent sous le voile de l'Islamisme et qu'ils se sont efforcés de rendre aux Persans la domination [1]. Les Khorrémites, selon Wellhausen [2], formaient moins une secte qu'un mouvement de libre pensée, qui prétendait s'opposer au puritanisme morose de l'Islam. Ils désiraient conserver le droit de suivre la nature, dans la joie, se rattachant ainsi au paganisme de l'Iran antique, qui rejetait tout ascétisme [3].

Dès la mort d'Abu Moslim, un certain Ishak le Turc se rendit en Transoxiane. Se faisant passer pour un disciple d'Abu Moslim, il soutint que son maître vivait caché dans les montagnes de Raiy; il affirma aussi être un prophète envoyé par Zoroastre qui, lui non plus, n'était pas mort [4].

Il ne semble pas que la prédication de cet Ishak ait joui d'un grand succès, mais nous assistons à une véritable sédition, celle de Sunbadh, encore un adepte d'Abu Moslim. Sa révolte, qui se déclencha sous le califat de Mansur, dans le Khorassan, fut facilement réprimée [5]. Il avait déclaré aux Guèbres : « Le règne des Arabes a pris fin, ainsi que le prédit un livre des Sassanides. Je ne renoncerai point à mon entreprise, tant que je n'aurai point détruit la Kaʿba, dont le culte a été substitué à celui du soleil, et nous prendrons, comme autrefois, cet astre pour kibla. » [6]

C'est encore dans le Khorassan que se développa la secte des Rawandites, qui croyait à la métempsycose et reconnaissait le calife Mansur comme dieu : le désordre éclata

[1] *Tanbih*, p. 353 ; *Avertissement*, p. 453 ; *Création*, I, p. 132-133 ; V, p. 141.

[2] Wellhausen, p. 563.

[3] Christensen, p. 426, 506.

[4] *Fihrist*, p. 483 ; Van Vloten, *Recherches*, p. 68 ; Browne, I, p. 247, 313-315 ; Sadighi, p. 150 et seq.

[5] Baladhuri, p. 339 ; Tabari, II, p. 119-120 ; *Prairies*, VI, p. 188-189 ; Yaʿkubi, *Historiae*, II, p. 441-442 ; Yaʿkubi, *Les Pays*, p. 303 ; trad. Wiet, p. 129 ; *Siyaset-Nameh*, p. 266-268 ; *Création*, VI, p. 82 ; Caetani, *Cronografia*, p. 110, 214-215 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 419 ; Browne, I, p. 247, 311, 313-314 ; *Fakhri*, p. 232 ; trad., p. 282-283 ; Rabino, *Dynasties du Mazandaran*, *Journal asiatique*, 1936, II, p. 442 ; Huart, *Histoire*, I, p. 297 ; II, p. 324 ; *Encyclopédie*, II, p. 1032 ; III, p. 264, 1114 ; Hitti, p. 291 ; Darmesteter, *Le Mahdi*, p. 43 ; de Goeje, *Fragmenta*, p. 224 ; Sadighi, p. 132-149, 218.

[6] Darmesteter, *Coup d'œil sur l'hist. de la Perse*, p. 107.

à Bagdad même, mais ne dura pas [1]. Il parut naturel aux Rawandites de rendre au calife les honneurs divins : c'était une vieille conception iranienne [2].

Le Khorassan vit aussi se soulever un réformateur des mœurs, avec un programme vague, mais éminemment caractéristique : il prétendait « exhorter au bien et détourner du mal » [3].

Ce puritain, Yusuf Barm, dont la *nisba* Haruri indique probablement les tendances kharidjites [4], fit arborer à ses troupes le drapeau rouge. Son odyssée fut brève : il fut facilement capturé et envoyé au calife Mahdi. Comme ce dernier l'insultait, Yusuf souligna cet accroc au prestige de la majesté califienne en répliquant : « Tes parents t'ont bien mal élevé. » Il fut condamné à avoir les pieds et les mains coupés et fut exposé au gibet [5].

La région d'Hérat fut soulevée, en l'année 150/767, par un certain Ostadsiz, qui se donnait pour prophète : sa révolte fut noyée dans le sang [6]. Le personnage mérite d'autant plus une mention qu'une tradition, recueillie par Ibn al-Athir, en fait le père de Maradjil, cette esclave persane du harem de Harun al-Rashid, qui fut la mère du calife Ma'mun [7].

Nous revenons à Abu Moslim avec Mokanna', le *Voilé*, l'homme au masque d'or,

(1) Tabari, III, p. 82, 129-133 ; Dinawari, p. 380 ; *Création*, V, p. 138 ; VI, p. 83 ; *Fakhri*, p. 216-217 ; trad., p. 256-258 ; Abul-Fida', *s. a.* 241 ; Abul-Mahasin, I, p. 345 ; Barbier de Meynard, *Ibrahim, fils de Mahdi, Journal asiatique*, 1869, I, p. 204 ; Van Vloten, *Recherches*, p. 48-49, 51 ; Huart, *Histoire*, I, p. 297 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 419-420 ; Le Strange, *Baghdad*, p. 6 ; Darmesteter, *Le Mahdi*, p. 44-46 ; Laurent, *L'Arménie*, p. 223, n. 1 ; Browne, I, p. 240, 315-317 ; Hitti, p. 290 ; *Encyclopédie*, III, p. 264 ; de Goeje, *Fragmenta*, p. 227 ; Sadighi, p. 209-210.

(2) Dussaud, *Religion des Nosairis*, p. 53.

(3) *Coran*, III, 100.

(4) Sam'ani, p. 165 ; Shahrastani, p. 86 ; *Encyclopédie*, II, p. 289.

(5) Ya'kubi, *Historiae*, II, p. 478-479 ; Ya'kubi, *Les Pays*, p. 303-304 ; trad. Wiet, p. 131 ; Van Vloten, *Recherches*, p. 69 ; Browne, I, p. 247 ; Sadighi, p. 174.

Son petit-fils Mansur devait se révolter dans la même région et avec un égal insuccès contre le calife Ma'mun (Ya'kubi, *Historiae*, II, p. 546).

(6) Tabari, III, p. 354-358 ; *Création*, VI, p. 86 ; Huart, *Histoire*, I, p. 297 ; *Encyclopédie*, III, p. 120, 264, 1114 ; Hitti, p. 291 ; Van Vloten, *Recherches*, p. 69 ; Browne, I, p. 247 ; de Goeje, *Fragmenta*, p. 263 ; Sadighi, p. 155 et seq.

(7) Ibn al-Athir, *s. a.* 150 ; Muir, *Caliphate*, 4e éd., p. 462 ; Browne, I, p. 317.

Une tradition persane est toute différente. La mère du calife Ma'mun serait Azarmidukht, fille du prince dabwaihide du Tabaristan Farrukhan (Rabino, *Dynasties du Mazandaman, Journal asiatique*, 1936, II, p. 440).

Il résulte d'une historiette un peu scabreuse, contée par Yakut (*Irshad*, I, p. 369), que le calife Mo'tasim possédait dans son harem une fille de Babek le Khorrémite et une fille de Mazyar, le prince rebelle du Tabaristan (*Siyaset-Nameh*, p. 297 ; Sadighi, p. 276).

le héros du célèbre poème de Thomas Moore, qui prétendit être une réincarnation du propagandiste abbasside. Le calife Mahdi fut obligé d'envoyer une armée au Khorassan pour réduire ses partisans, qui inclinaient au mazdakisme [1].

Plus sérieuse par sa durée et son ampleur fut l'insurrection que dirigea Babek, lequel regroupa les sectaires khorrémites. Il se défendit fort longtemps contre les troupes des califes Ma'mun et Mo'tasim [2]. « Babek, fortement établi sur les deux rives de l'Araxe, en Albanie et en Azerbaidjan, essaya d'arracher le pouvoir aux Abassides, l'empire aux Arabes et de rétablir à la fois la religion, l'indépendance et la nationalité des Perses. Sa révolte fut un soulèvement à la mode iranienne, en même temps qu'une manifestation de l'extrémiste alide » [3]. Après sa disparition, des communautés khorrémites restèrent florissantes jusqu'au IVe/Xe siècle.

L'officier qui vint à bout de Babek, le Turc Afshin, fut lui-même suspecté d'être retourné à la foi zoroastrienne [4]. Mais ils semble surtout avoir été inculpé de complicité avec Mazyar, l'ispehbed karinide du Tabaristan. Déjà, sous le règne de Mahdi, à la suite d'un soulèvement, un grand nombre de fonctionnaires du califat avaient été massacrés. Mazyar eut d'autant plus de succès pour imposer son programme

(1) Ya'kubi, *Les Pays*, p. 304 ; trad. Wiet, p. 131-132 ; Biruni, p. 211 ; Tabari, III, p. 484, 494 ; *Hudud*, p. 311 ; *Création*, VI, p. 96 ; *Fakhri*, p. 244 ; trad., p. 300 ; Kazwini, *Athar al-bilad*, p. 344 ; *Siyaset-Nameh*, p. 290 ; Abul-Mahasin, II, p. 38 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 279-280, 420 ; Browne, I, p. 247, 311, 313, 318-323 ; Barthold, *Turkestan*, p. 199 ; Cahun, p. 148-149 ; Huart, *Histoire*, I, p. 297-298 ; *Encyclopédie*, III, p. 121, 1114 ; Laurent, *L'Arménie*, p. 101 ; Shahrastani, p. 115 ; Darmesteter, *Le Mahdi*, p. 43-44 ; *Ambassade au Kharezm*, p. 286-299 ; Goldziher, *Le dogme et la loi de l'Islam*, p. 182 ; Hitti, p. 86 ; Le Strange, p. 470 ; de Goeje, *Fragmenta*, p. 273 ; Sadighi, p. 163.

(2) *Fihrist*, p. 480-483 ; *Prairies*, VII, p. 127-131 ; Ya'kubi, *Historiae*, II, p. 563-565, 577-579 ; Ya'kubi, *Les Pays*, p. 259, 272 ; trad. Wiet, p. 51, 71 ; Dinawari, p. 397-401 ; Baladhuri, p. 329-330 ; Michel le Syrien, III, p. 84, 88, 90 ; *Encyclopédie*, I, p. 32, 557 ; II, p. 1032 ; III, p. 236, 278, 838, 1114 ; Abul-Mahasin, II, p. 175, 179, 187, 203, 209, 210, 232, 233, 235-238 ; *Siyaset-Nameh*, p. 292-298 ; Kalkashandi, VI, p. 400-404 ; *Création*, VI, p. 112-115 ; Yakut, I, p. 80, 208, 529 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 7, 21, 25, 27 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 420 ; Browne, I, p. 247, 311, 313, 323-329 ; Huart, *Histoire*, I, p. 300 ; Tabari, III, p. 1015, 1171-1179, 1186-1234 ; Laurent, *L'Arménie*, p. 111, 113, 123, 174, 180, 211, 213, 285, 317-319 ; Rothstein, *Die Tahiriden*, in *Orientalische Studien*, I, p. 163 ; Hitti, p. 323 ; Schwarz, p. 725 ; de Goeje, *Fragmenta*, p. 361, 373, 374, 380, 383, 385-390, 393, 403 ; Sadighi, p. 229.

(3) Laurent, *L'Arménie*, p. 101 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 425.

(4) Tabari, III, p. 1303-1318 ; *Prairies*, VII, p. 138-139 ; Abul-Fida', *s. a.* 226 ; Abul-Mahasin, II, p. 242-243 ; Goldziher, *Muh. Studien*, I, p. 150 ; Nariman, p. 97-98, 135-139 ; Browne, I, p. 330-331 ; *Survey*, III, p. 1811-1812 ; de Goeje, *Fragmenta*, p. 403-405.

anti-califien et anti-musulman qu'il flatta les classes paysannes et les excita contre les grands propriétaires fonciers. Mazyar «construisit des châteaux dans les montagnes et força tous les paysans à travailler pour lui à la constructions de forteresses et de tranchées. Il érigea des barrières et des postes de garde sur toutes les routes» [1]. Un corps califien, auquel se joignit un contingent tahiride, n'eut pas à se battre, car Mazyar, que ses procédés brutaux ne rendaient pas sympathique, fut trahi et livré. Il fut condamné au gibet en 224/839 [2].

Dans cette Perse où le mazdakisme avait lutté pour un programme de revendications sociales, la prédication carmathe ne pouvait manquer d'avoir une certaine répercussion. Le promoteur du mouvement, Abd-Allah ibn Maimun, était d'ailleurs un Persan, imbu de croyances iraniennes, et résida quelque temps dans le Khuzistan [3]. Sans nous occuper ici de l'expansion des Carmathes, nous noterons que leur doctrine pénétra avec succès dans le Khorassan et le Djuzdjan, enfin dans la région qui borde au sud le Dailam, où des forteresses constitueront plus tard les repaires des Assassins [4].

Nous devons d'autant moins négliger les Carmathes que leur catéchèse, extrêmement souple suivant les milieux, nous renseigne admirablement sur les opinions reçues en Iran [5]. Si le prosélyte est Persan, nous confie-t-on, on reproche aux Persans leur soumission et leur avilissement, on leur fait envisager les Arabes comme leurs ennemis, leurs oppresseurs, sous la tyrannie desquels ils gémissent. On lui enseigne encore que Dieu a en horreur les Arabes, parce qu'ils ont tué Hosain, le fils d'Ali, que les sujets et les successeurs des Chosroès ont seuls pris parti pour les droits des descendants d'Ali au califat. «Une telle doctrine, conclut de Goeje [6], ne pouvait manquer de trouver de l'écho en Perse, où l'on détestait les fils des brigands du désert et où l'on regardait leur religion, qui accablait les malheureux vaincus d'impôts, comme

[1] Rabino, *Dynasties du Mazandaran, Journal asiatique*, 1936, II, p. 406-409.

[2] Ibn al-Fakih, p. 309 ; Baladhuri, p. 339-340 ; Ya'kubi, *Les Pays*, p. 276 ; trad. Wiet, p. 81 ; Yakut, III, p. 506 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 386 ; Abul-Mahasin, II, p. 240 ; *Encyclopédie*, III, p. 498-499, 838 ; Sadighi, p. 61 et seq., 218, 287.

[3] Istakhri, p. 149 ; Ibn Haukal, 1re éd., p. 210 ; 2e éd., p. 295 ; *Siyaset-Nameh*, p. 268-289 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 432-433 ; *Mélanges Browne*, p. 331-332 ; *Encyclopédie*, I, p. 26 ; Massignon, *Hallaj*, p. 66 ; Arnold, *Preaching*, p. 181-182 ; De Goeje, *Mémoires sur les Carmathes*, p. 1-2, 15, 31 ; Browne, I, p. 396-397 ; Sadighi, p. 51, 276.

[4] *Nuzhat al-kulab*, p. 61 ; trad., p. 66 ; Massignon, *Hallaj*, p. 78 ; *Encyclopédie*, II, p. 813-814 ; III, p. 1115 ; Schwarz, p. 724, 735, 736, 772, 790, 818, 855-856 ; Le Strange, p. 227.

[5] Goldziher, *Muhammedanische Studien*, I, p. 175 ; Browne, I, p. 395, 406-407.

[6] De Goeje, *Mémoires sur les Carmathes*, p. 33.

une véritable abomination.» Nous n'insisterons pas sur l'aspect chiite de leur programme, toujours populaire en Perse, où les malheurs des Alides étaient faciles à exploiter. D'autre part, un hérésiarque, que Biruni rattache aux Carmathes, prêche le retour au culte du feu [1].

Un grand mobed des Persans peut très bien avoir été condamné à mort par le calife Radi à cause des relations qu'il entretenait avec le grand maître des Carmathes du Bahrein [2].

Si nous faisons allusions maintenant au grand mystique Halladj, mis à mort vers cette époque, ce n'est pas pour reprendre l'accusation de sa collusion avec les Carmathes [3], mais pour montrer combien les Persans étaient passionnés pour les questions religieuses. « La Perse était restée la terre des utopies sociales, dont un être surnaturel devait assurer la réalisation. Elle fut longtemps le théâtre des exploits des thaumaturges, jusqu'au triomphe de la doctrine chiite» [4]. D'autre part, au point de vue spécial qui nous occupe, il n'est pas sans intérêt de voir que Biruni mentionne Halladj en compagnie de Bih-Afrid et de Mokanna' [5]. Les répercussions seules nous intéressent ici : c'est ainsi que nous nous occupons peu de la légitimité de la filiation des Fatimides ou de l'historicité du mariage de Hosain et de Bibi Shahr Banu. Qu'importent les pensées intimes et réelles de Halladj si son langage a bouleversé les musulmans contemporains. Évidemment, il a comme adversaires les bien-pensants, mais certains ont bien dû le considérer comme un meneur de jeu, analogue à Abu Moslim ou au grand maître des Carmathes. Les Persans ne furent pas insensibles à ses prédications, et l'on jugea ses ouvrages suffisamment dangereux pour en interdire la diffusion [6]. Son nom seul provoquait une résonance extraordinaire : on nous fait savoir qu'une émeute éclata au Khorassan lorsque sa crucifixion y fut connue [7].

Voici d'ailleurs à quelles proportions certains écrivains arabes réduisent la personnalité de Halladj : « Il faisait profession d'ascétisme et de mysticisme. Il accomplissait des prodiges, chevauchait des lions et se servait de serpents en guise de fouet [8] ; il pro-

[1] Biruni, p. 213 ; De Goeje, *Mémoires sur les Carmathes*, p. 131.

[2] *Tanbih*, p. 105 ; *Avertissement*, p. 149.

[3] Abul-Mahasin, III, p. 182, 202-203 ; Browne, I, p. 423 ; *Encyclopédie*, II, p. 254.

[4] Gaudefroy-Demombynes, p. 273.

[5] Istakhri, p. 148-149 ; Ibn Haukal, 1re éd., p. 209-210 ; 2e éd., p. 294 ; Schwarz, p. 151 ; Yakut, *Irshad*, I, p. 298 ; Biruni, p. 211-212.

[6] *Eclipse*, I, p. 82 ; IV, p. 91 ; Sauvaget, *Historiens arabes*, p. 81.

[7] Massignon, *Hallaj*, p. 3, 73, 337.

[8] Voir la reproduction d'un dessin de la collection Stoclet (Sakisian, *La miniature persane*, pl. LX et p. 81).

curait des fruits d'hiver en été, et *vice versa ;* il élevait la main en l'air et la rabaissait pleine d'argent; il disait exactement à des individus ce qu'ils avaient fait chez eux, ce qu'ils avaient mangé ; il lisait dans les pensées. »[1] Déjà l'auteur du *Fihrist* le décrivait comme un « rusé charlatan, qui se modelait sur l'attitude des soufis et employait leur vocabulaire, se prétendait omniscient alors qu'il était dépourvu de tout savoir. Il pratiquait l'alchimie. C'était un rustre plein d'aplomb en face des princes, qui aimait à se mettre en avant, qui rêvait de bouleverser les règles de gouvernement »[2].

LES GUÈBRES ET LEURS PYRÉES.

Les conversions à l'islam, nous l'avons dit, furent substantielles, pour des raisons diverses et, en Perse, comme ailleurs, l'islamisation fut un moyen d'échapper à une fiscalité lourde et humiliante. Les premiers réfractaires se lancèrent dans l'émigration : la partie orientale du Kerman et le Séistan servirent longtemps de refuge aux Zoroastriens qui, pour garder leur religion, avaient fui devant l'invasion arabe[3]. Si l'on en croit Ibn Khordadhbeh, vers l'extrême est et jusqu'aux frontières de la Chine, on trouvait de nombreux adorateurs du feu[4]. Masʿudi a connu un Guèbre du Séistan qui possédait par cœur ses livres saints[5]. Sur la route de Merv au Tokharistan, le village de Karimain, en plein désert, était peuplé de Guèbres qui vivaient du louage de leurs ânes[6]. Selon Narshakhi, au début, les habitants de Bokhara feignaient, en présence des Arabes, de pratiquer l'islamisme, mais après leur départ, retournaient à leur culte[7].

Si nous nous reportons à la fin du IVe/Xe siècle, nous trouvons des colonies guèbres dans le Khorassan[8] et dans le Khuzistan[9]. Dans le Djibal, Masʿudi signale une tribu de Mazdakites : un village proche de Raiy était exclusivement occupé par eux[10], et il n'est nul besoin d'insister sur la localité de Karyat al-Madjus, la « cité des Mages », située sur la route de Koum à Kachan[11]. Dans la province du Fars, les Zoroastriens

(1) KAZWINI, *Athar al-bilad,* p. 110 ; ABUL-FIDA', *s. a.* 309.

(2) *Fihrist,* p. 269-270 ; BROWNE, I, p. 362.

(3) ISTAKHRI, p. 164 ; IBN HAUKAL, 1re éd., p. 221 ; 2e éd., p. 310 ; LE STRANGE, p. 316 ; *Encyclopédie,* II, p. 1089.

(4) IBN KHORDADHBEH, p. 21.

(5) *Prairies,* II, p. 126.

(6) KODAMA, p. 209 ; MEZ, p. 35.

(7) *Ambassade au Kharezm,* p. 267.

(8) *Hudud,* p. 105 ; MOKADDASI, p. 323.

(9) MOKADDASI, p. 414 ; MEZ, p. 34.

(10) *Prairies,* III, p. 27 ; MOKADDASI, p. 324 ; QUATREMÈRE, *Hist. des Mongols,* p. 273 ; SCHWARZ, p. 782, 858.

(11) ISTAKHRI, p. 230 ; IBN HAUKAL, 1re éd., p. 290 ; 2e éd., p. 404 ; SCHWARZ, p. 19, 185.

étaient plus nombreux que les juifs et les chrétiens, surtout dans le Sud[1]. Le village de Kalʿat al-Djiss, proche d'Arradjan, constituait un centre où les habitants étaient chargés de la protection des bas-reliefs de la région de Sapur[2]. Les Mazdéens peuplaient principalement la capitale, Chiraz, où ils n'étaient pas astreints à porter les signes distinctifs imposés aux non musulmans : les pratiques du magisme y étaient assez vivantes au temps de Mokaddasi pour que la population musulmane s'associât aux fêtes zoroastriennes[3]. Et il faut noter cet incident caractéristique : en l'année 369/979, les musulmans de Chiraz molestèrent les Guèbres et pillèrent leurs propriétés ; le prince bouyide Adud al-daula prescrivit une enquête, à la suite de laquelle les meneurs furent sévèrement punis[4].

Le village de Dargazin, près de Hamadan, était, à la fin du IVe/Xe siècle, encore peuplé de Mazdakites[5].

Nous avons fait allusion plus haut à l'attitude des populations riveraines de la Caspienne. Les habitants du Dailam et du Guilan se refusèrent longtemps à adhérer à l'islam et l'on ajoute même qu'ils ont souvent apostasié après leur conversion[6]. La propagande fructueuse des dynasties alides du Tabaristan, principalement le zèle de Hasan Utrush, embrigada les Dailamites sous l'obédience chiite, les maintenant ainsi dans l'opposition au pontificat de Bagdad. Toutefois, les montagnards et les gens des régions difficiles d'accès conservèrent encore au IVe/Xe siècle leurs anciennes croyances[7].

(1) ISTAKHRI, p. 139 ; IBN HAUKAL, 1re éd., p. 207 ; 2e éd., p. 292 ; MOKADDASI, p. 439 ; MEZ, p. 34 ; SCHWARZ, p. 155 ; NARIMAN, p. 11-12, 197, 203.

(2) ISTAKHRI, p. 118, 150 ; IBN HAUKAL, 1re éd., p. 189 ; 2e éd., p. 273 ; SCHWARZ, p. 42, 529 ; NARIMAN, p. 19-21, 70, 202 ; CHRISTENSEN, p. 62 ; *Survey,* III, p. 1811.

Les orientalistes cités dans cette note ont cru à des bas-reliefs et à une biliothèque : le texte d'Istakhri n'autorise pas cette interprétation, qui repose sur le mot *adradj.* Je comprends ce mot dans le sens de « compartiments qui se déroulent ».

On connaît dans le Fars une localité appelée Kanisat el-Madjus (MOKADDASI, p. 453 ; SCHWARZ, p. 799).

(3) MOKADDASI, p. 429, 441 ; YAKUT, III, p. 349 ; Barbier DE MEYNARD, *Dict. de la Perse,* p. 364 ; MEZ, p. 35 ; SCHWARZ, p. 154 ; NARIMAN, p. 11, 197.

(4) IBN AL-ATHIR, *s. a.* 369 ; MEZ, p. 35.

On rencontre à cette époque un administrateur de Bassorah qui était Mazdéen (YAKUT, *Irshad,* III, p. 134).

(5) YAKUT, II, p. 569 ; Barbier DE MEYNARD, *Dict. de la Perse,* p. 229.

(6) KODAMA, p. 261 ; ISTAKHRI, p. 205 ; IBN HAUKAL, 1re éd., p. 268 ; 2e éd., p. 377 ; *Prairies,* IX, p. 9-10 ; ARNOLD, *Preaching,* p. 178 ; MINORSKY, *Dailamites,* p. 4.

(7) *Prairies,* IX, p. 5 ; RABINO, *Dynasties alaouides, Journal asiatique,* 1927, I, p. 255 ; MINORSKY, *Dailamites,* p. 7, 23 ; ARNOLD, *Preaching,* p. 180 ; *Encyclopédie,* IV, p. 1118 ; BLOCHET, *Peintures,* p. 143-144, note.

On signale enfin le rôle d'un fondateur de confrérie, Kazaruni, mort en 426 1/034. « Descendant lui-même d'une famille d'adorateurs du feu dont la conversion à l'islam remontait seulement à son père, il fut un missionnaire zélé et n'a certainement pas converti à l'islam moins de 24.000 juifs et adorateurs du feu. »[1]

Des îlots mazdéens s'étaient donc maintenu en Iran, suivant les conditions géographiques, le degré de tolérance des fonctionnaires locaux, et aussi l'emplacement des temples du feu[2]. Les Guèbres prenaient soin des édifices de leur culte, et les familles se transmettaient de père en fils la garde de leurs livres saints[3].

Selon Mas'udi, les Persans possédaient encore de son temps des pyrées un peu partout, dans le Fars, le Séistan, le Kerman, le Khorassan, le Tabaristan, le Djibal et l'Azerbaidjan[4].

Dans le Fars, écrit Istakhri[5], les temples du feu étaient si nombreux que l'on n'ose pas envisager de les dénombrer ni d'en retenir les noms : il n'y a pour ainsi dire pas de canton, de district ni de localité, où il n'y ait plusieurs temples. Voici quels étaient les plus célèbres :

Kariyan : à l'époque de la conquête arabe, les mages craignant que le feu vénéré dans ce temple ne fût éteint par les musulmans, n'en laissèrent qu'une partie et transportèrent le reste à Baida', afin de conserver l'un des deux autels si l'autre était détruit[6];

Djirreh, tellement cher aux Persans qu'ils énonçaient par ce temple leurs plus graves serments[7];

Barin, près de l'étang de Djur[8];

Deux temples aux portes de Sapur, où des pèlerinages s'accomplissaient[9];

Deux temples à Kazarun[10];

(1) *Encyclopédie*, Suppl., p. 122.

(2) Gaudefroy-Demombynes, p. 240; *Géogr. d'Aboulfida*, I, p. xcix.

(3) Istakhri, p. 139; Ibn Haukal, 1re éd., p. 207; 2e éd., p. 292; Schwarz, p. 155.

(4) *Prairies*, IV, p. 86; Arnold, *Preaching*, p. 179; *Encyclopédie*, III, p. 104; Hitti, p. 359; Sadighi, p. 65, 78-82.

(5) Istakhri, p. 100, 118-119; Ibn Haukal, 1re éd., p. 181, 189-190; 2e éd., p. 265, 273-274; Idrisi, I, p. 413; *Hudud*, p. 126; Arnold, *Preaching*, p. 179-180; Schwarz, p. 155; Nariman, p. 12, 195; Blochet, *Peintures*, p. 144, note; *Survey*, III, p. 1813; Sadighi, p. 45, 78.

(6) *Prairies*, IV, p. 76; Ibn Al-Fakih, p. 246; Kazwini, *Athar al-bilad*, p. 162; Le Strange, p. 255; Yakut, IV, p. 224-225; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 471; *Hudud*, p. 128; Schwarz, p. 91; Jackson, *Fire, Journ. amer. or. Society*, 1921, p. 89-93; Christensen, p. 160; Sadighi, p. 17, 76-77.

(7) *Hudud*, p. 129.

(8) Schwarz, p. 58; Nariman, p. 202.

(9) *Hudud*, p. 128; Schwarz, p. 31.

(10) *Hudud*, p. 127; Schwarz, p. 33.

Deux également à Chiraz[1];

Sukan, village proche de Chiraz[2];

Darabdjird[3];

Dans le Khuzistan, à Idhadj, un temple du feu avait été en service jusqu'au règne de Harun al-Rashid[4].

On connaît le récit de la visite de Halladj au pyrée de Tuster : « Le gardien dit que la porte était fermée et que la clef était chez le prêtre. Alors Halladj leva sa manche près de la serrure, qui joua, et il entra dans le pyrée. Il vit là un cierge allumé, qui ne s'éteignait ni jour ni nuit; et le gardien raconta que cette flamme provenait du feu où avait été jeté Abraham[5]. Ce feu était révéré et les Mazdéens en emportaient dans leurs pays. Selon les livres zoroastriens, nul ne pouvait l'éteindre que Jésus, le fils de Marie. Or Halladj étendit sa manche vers la flamme qui s'éteignit. Le gardien, se croyant au Jugement dernier, s'humiliait devant Halladj et pleurait. Ce dernier déclara qu'il rallumerait la flamme si le gardien donnait quelque chose à ses compagnons. Or il y avait là un tronc, où tout Mazdéen qui entrait dans le pyrée jetait en offrande un dinar. Le gardien l'ouvrit et en remit le contenu, et Halladj étendit sa manche vers la flamme, qui se ralluma[6] ».

Dans le Séistan, un temple du feu était vénéré à Karkuyeh[7].

Istakhri signale un pyrée près de Hérat[8].

Dans le Djibal, on pouvait citer le temple de Farahan[9], qui fut détruit en l'année 282/895; celui de Marbin[10], à l'ouest d'Ispahan; celui d'Akhurin, qui était un centre de pèlerinage[11]; enfin, un pyrée à Kazvin[12].

Dans l'Azerbaidjan, Ibn Khordadhbeh signale un temple du feu très vénéré à Shiz,

(1) *Hudud*, p. 126; Schwarz, p. 54.

(2) Schwarz, p. 54.

(3) *Prairies*, IV, p. 75; Jackson, *loc. cit.*, p. 94-96.

(4) Yakut, I, p. 416; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 62; Le Strange, p. 245; Schwarz, p. 337; Defrèmery, *Mém. d'hist. orientale*, p. 142.

(5) Shahrastani, p. 198; Yakut, I, p. 86; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 8-9; Schwarz, p. 5.

(6) Kazwini, *Athar al-bilad*, p. 111; Massignon, *Hallaj*, p. 92; *Encyclopédie*, IV, p. 410.

(7) Yakut, IV, p. 263; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 482; Le Strange, p. 341-342; Kazwini, *Athar al-bilad*, p. 164.

(8) Istakhri, p. 265; Ibn Haukal, 1re éd., p. 367; 2e éd., p. 438; *Nuzhat al-Kulub*, p. 152; trad., p. 151; Barbier de Meynard, *Chronique d'Hérat*, *Journal asiatique*, 1860, II, p. 471.

(9) Ibn Al-Fakih, p. 246-247; *Encyclopédie*, II, p. 257; Schwarz, p. 537, 858.

(10) Ibn Khordadhbeh, p. 20; Le Strange, p. 206.

(11) Ibn Rosteh, p. 165; Schwarz, p. 492, 858.

(12) Ya'kubi, *Les Pays*, p. 271; trad. Wiet, p. 70; Schwarz, p. 707.

que l'on identifie avec les ruines appelées Takht-i-Solaiman, le Trône de Salomon [1].

Et, pour terminer cette nomenclature, forcément incomplète, ajoutons que le sultan mongol Ghazan fit encore détruire des pyrées dans la capitale de la province, à Tebriz [2].

Ces temples possédaient des bibliothèques, et un clergé instruit les desservait. « Nous avons emprunté les faits concernant les Perses, dit Mas'udi [3], à leurs savants, tels que les Mobeds et les Hirbeds [4], et à leurs érudits habitant l'Irak, le Khuzistan, le Fars, le Kerman et le Séistan. » C'est à Istakhr, dans le Fars, que le même historien a pu feuilleter un splendide manuscrit à peintures traitant de l'histoire ancienne de la Perse [5].

Les Barmékides et le calife Ma'mun avaient admis des prêtres zoroastriens à discuter à la Cour [6].

Makdisi est entré dans le pyrée de Firuzabad, toujours dans le Fars : « Je questionnai, dit-il, les prêtres sur la mention du Créateur telle qu'elle se trouve dans leur livre ; ils me présentèrent quelques feuilles qu'ils prétendaient être l'*Avesta*, le livre que leur a apporté Zoroastre ; ils me le lurent dans leur langue, et me l'expliquèrent par ce qu'ils savaient de la langue persane [7]. »

Makdisi cite ailleurs des hirbeds parmi ses informateurs [8]. Il a rédigé son ouvrage en 966 : c'est l'instant de rappeler une inscription de Persépolis, datée de 344/955-956. Elle précise qu'Adud al-daula s'est fait présenter un interprète qui lui a lu et traduit les anciens textes [9].

Bien entendu, les fêtes perses, et notamment les deux plus célèbres, conservèrent une telle popularité après l'iranisation du califat [10] qu'elles s'étendirent à tout l'em-

(1) Ibn Khordadhbeh, p. 119-120 ; Kazwini, *Athar al-bilad,* p. 267 ; Yakut, III, p. 355 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse,* p. 368 ; Kremer, II, p. 164-165 ; Godard, *Les monuments du feu, Athar-é-Iran,* III, p. 44-48 ; Christensen, p. 161 ; Blochet, *Peintures,* p. 76-77 ; Le Strange, p. 223-224 ; Sadighi, p. 77.

(2) *Encyclopédie,* IV, p. 615. — Des temples du feu existent encore (Godard, *Les monuments du feu, Athar-é-Iran,* III, p. 14-18).

(3) *Tanbih,* p. 110 ; *Avertissement,* p. 156.

(4) Christensen, *Index ; Encyclopédie,* II, p. 606-618 ; Sadighi, p. 66-67.

(5) *Tanbih,* p. 106-107 ; *Avertissement,* p. 150-151 ; Christensen, p. 61-62 ; Arnold, *Painting,* p. 63, 82 ; Massé, *Firdousi,* p. 33-34 ; *Survey,* III, p. 1811, 1827 ; *Journal asiatique,* 1935, II, p. 108 ; Arnold et Grohmann, *The islamic Book,* p. 4-9 ; Blochet, *Peintures,* p. 142-143.

(6) *Prairies,* VI, p. 375 ; Browne, I, p. 8, n. 1 ; Sadighi, p. 66.

(7) *Création,* I, p. 56-57 ; *Encyclopédie,* II, p. 119.

(8) *Création,* II, p. 54, 131.

(9) *Répertoire,* IV, n° 1476 et X, p. 267.

(10) Browne, I, p. 259 ; Mez, p. 400-402. — Pour les Omeyyades, voir Ya'kubi, *Historiae,* II, p. 366.

pire musulman, par exemple en Égypte [1] et en Espagne [2]. Le *nauruz* est le premier jour de l'année solaire persane, correspondant à notre jour de l'an [3], et il n'est pas inutile de signaler qu'une tradition chiite en fait l'anniversaire du jour où Mahomet désigna Ali comme son successeur [4]. Le *mihrdjan* rappelle l'équinoxe d'automne [5].

L'usage voulait qu'à chacune de ces fêtes l'on s'adressât des vœux et des félicitations, et qu'on s'envoyât des cadeaux [6]. On attribue même au calife Ma'mun les vers suivants :

Offre, en ce jour de mihrdjan, aux convives réunis autour des outres vénérables,

Offre-leur une coupe du vieux vin royal de Perse, car cette fête est celle de la monarchie persane [7].

Des fêtes de moindre importance étaient également solennisées. Nous citons celle de Ram [8], qui donna lieu à une curieuse coïncidence. Le poète Abul-Taiyib Tahiri adressa à cette occasion à son frère les deux vers suivants, dont on appréciera l'impertinence :

Ce matin, jour de la fête de Ram, le muezzin et moi, nous ne sommes pas d'accord.

Pour tendre un piège, j'appelle à un coup de vin matinal, tandis qu'il crie : Venez à la prière !

Abul-Taiyib avait à peine expédié son courrier qu'il recevait de son frère un distique presque identique, où *Venez au salut !* était la seule différence [9].

(1) Makrizi, *Khitat,* éd. Wiet, IV, p. 241-250 ; Nuwairi, I, p. 184-187.

(2) Lévi-Provençal, *L'Espagne au xe siècle,* p. 172.

(3) Christensen, p. 166 sqq., 402-403 ; Djahiz, *Livre des beautés et des antithèses,* p. 359 sqq. ; Biruni, p. 215-216 ; Dimashki, p. 404 ; Kalkashandi, I, p. 258 ; II, p. 408 ; *Encyclopédie,* III, p. 949 ; Massé, *Firdousi,* p. 31 ; Schwarz, p. 857 ; Bahrami, *Carreaux,* p. 29 ; Browne, *A rare manuscript, Journal of royal asiatic Society,* 1901, p. 418 ; Sadighi, p. 75.

(4) Goldziher, *Muh. Studien,* II, p. 331.

(5) *Prairies,* III, p. 404 ; Djahiz, *loc. cit. ;* Biruni, p. 222 ; Dimashki, p. 405-406 ; Kalkashandi, I, p. 258 ; II, p. 410 ; *Encyclopédie,* III, p. 551 ; Mokaddasi, p. 441 ; Schwarz, p. 154 ; Sadighi, p. 76.

(6) Yakut, *Irshad,* II, p. 90 ; III, p. 184 ; Kalkashandi, IX, p. 47-52 ; Kremer, II, p. 79-81 ; Van Vloten, *Recherches,* p. 9, 20 ; Wellhausen, p. 493-495 ; Goldziher, *Muh. Studien,* I, p. 210 ; Nariman, p. 199-200 ; Barbier de Meynard, *Littérature du Khorassan, Journal asiatique,* 1853, I, p. 183, 226 ; Christensen, p. 168 ; Yakut, *Irshad,* VI, p. 319 ; *Madjani l-adab,* III, p. 281 ; *Journal asiatique,* 1848, I, p. 161 ; 1917, II, p. 297.

Le calife Omar ibn Abd al-Aziz avait essayé d'interdire ces cadeaux (Ibn al-Athir, *s. a.* 108).

(7) *Prairies,* VIII, p. 342.

(8) Biruni, p. 223.

(9) Tha'alibi, *Yatimat al-dahr,* IV, p. 10 ; Barbier de Meynard, *Littérature du Khorassan, Journal asiatique,* 1853, I, p. 187-188. — Ma traduction diffère de celle de Barbier de Meynard (voir Browne, I, p. 475).

Un étrange épisode relate une autre fête. « La veille de son assassinat, le prince ziyaride Mardawidj devait célébrer l'ancienne fête zoroastrienne Sadhak, qui pendant longtemps fut maintenue par les musulmans. La cérémonie consistait en un festin accompagné d'illumination et d'embrasement. On avait préparé de grands tas d'arbustes, rassemblé du naphte et des tubes pour le lancer, et pris deux mille corbeaux et milans qui devaient s'envoler avec de petites torches attachées à leur serres. »[1]

Les sectes musulmanes

Mazdéens et Chiites étaient tacitement d'accord pour se rattacher à un nationalisme persan. Il nous reste, pour être complet, à passer rapidement en revue les hérésies qui jouissaient d'une faveur appréciable sur le territoire persan.

Au milieu du IVe/Xe siècle, on rencontrait des groupements qui se rattachaient aux Khorrémites, dont Babek avait été le chef au siècle précédent. On les trouvait dans la région du Démavend, à Raiy, dans l'Azerbaidjan, à Ispahan, à Karadj et dans des localités en bordure de l'Irak. Ils étaient pour la plupart fixés dans les bourgs et les domaines ruraux, c'étaient des musulmans nominaux à tendances quiétistes. Mas'udi conversa avec des Khorrémites et rapporta « les prophéties qui leur faisaient espérer pour l'avenir que le pouvoir passerait entre leurs mains »[2].

Des communautés kharidjites existaient dans le Séistan, le Kerman, le Mekran, le Khorassan notamment, dans le Kuhistan, à Istakhr, à Shahrazur[3].

Les doctrines mo'tazilites étaient enseignées et pratiquées à Raiy, à Ispahan, dans le Djurdjan, le Kerman et le Khuzistan[4], enfin dans certaines parties de la province du Fars[5].

(1) Abul-Fida' *s. a.* 323 ; Minorsky, *Dailamites*, p. 10 ; Mez, p. 17. — Voir Kalkashandi, II, p. 412-413 ; Schwarz, p. 848, 857 ; Christensen, p. 170 ; Dimashki, p. 406.

(2) Istakhri, p. 203 ; Ibn Haukal, 1re éd., p. 166 ; 2e éd., p. 372 ; *Prairies*, VI, p. 187-188 ; *Tanbih*, p. 353-354 ; *Avertissement*, p. 453-454 ; Mokaddasi, p. 398 ; *Encyclopédie*, II, p. 1032 ; Goldziher, *Dogme et loi de l'Islam*, p. 265 ; Schwarz, p. 781, 828, n. 8, 854-855.

(3) Istakhri, p. 166 ; Ibn Haukal, 1re éd., p. 223 ; 2e éd., p. 312 ; *Prairies*, V, p. 231, 440 ; Mokaddasi, p. 469 ; Yakut, III, p. 42 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 302 ; Le Strange, p. 341-342 ; Schwarz, p. 237, 854, 259 ; Sadighi, p. 21, 46, 56.

(4) Istakhri, p. 91 ; Ibn Haukal, 1re éd., p. 174 ; 2e éd., p. 254 ; Mokaddasi, p. 395-396, 415, 464 ; Mez, p. 193, 197, 232, 253 ; Schwarz, p. 412, 765, 767, 768 ; *Encyclopédie*, III, p. 876, 1191 ; Yakut, II, p. 497 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 218.

(5) Istakhri, p. 139 ; Ibn Haukal, 1er éd., p. 207 ; Mokaddasi, p. 439 ; Schwarz, p. 150-151, 852-853.

Un détail montre la puissance des mo'tazilites dans quelques régions : le grand cadi de Raiy, un certain Abd al-Djabbar († 415/1024), passa au mo'tazilisme après sa nomination et n'en conserva pas moins ses fonctions[1].

Il faut aussi parler du mouvement karramite, sorte de piétisme, qui prit naissance dans le Khorassan et réunit un instant près de vingt mille adhérents dans la seule ville de Nichapour. Le côté doctrinal nous intéresse ici moins que l'aspect politique : soutenus par les premiers Ghaznévides, les Karramites réussirent à faire agréer leur chef comme maire de la cité. Leur puissance fut éphémère et le sultan Mahmud se résolut même à combattre cette secte[2].

Ainsi Nichapour était un centre d'effervescence religieuse[3], où les doctrines soufies s'étaient également répandues. A l'autre extrémité de la Perse, à Chiraz, le soufisme rencontrait aussi quelque succès[4].

Bien entendu, sous les Bouyides, le chiisme était devenu le culte officiel. Ces princes instituèrent des manifestations le 10 muharram, anniversaire de la mort de Hosain, et nous nous bornerons à rapporter la première : « En l'année 352/963, Mu'izz al-daula donna l'ordre de fermer les boutiques à Bagdad et de tenir des lamentations publiques. Des tentes couvertes de tissus grossiers devaient être érigées et les femmes ayant défait leurs cheveux, noirci leurs figures et déchiré leurs vêtements, devaient parcourir Bagdad en poussant des cris et en se frappant la figure en signe de deuil pour Hosain, fils d'Ali. Les Sunnites ne pouvaient pas empêcher ces

(1) Schwarz, p. 765 ; Mez, p. 338.

Il ne fut révoqué qu'après la mort d'Ibn Abbad (Yakut, *Irshad*, II, p. 335 ; *Eclipse*, III, p. 262-263 ; Amedroz, *Buwaihid Rule*, *Journal of royal asiatic Society*, 1902, p. 762).

Cet Abd al-Djabbar était bouffi de vanité, au point de méconnaître la valeur, pourtant incontestée d'Ibn Abbad. Il eut un jour l'occasion d'accueillir le ministre, mais le reçut sans descendre de sa monture : « L'étiquette voudrait que je sois à pied, mais le prestige de la science me l'interdit. » Dans sa correspondance avec Ibn Abbad, il écrivait dans les premiers temps : « au ministre son missionnaire Abd al-Djabbar ibn Ahmad », ensuite : « son ami Abd al-Djabbar ibn Ahmad », et enfin, d'une façon plus cavalière : « Abd al-Djabbar ibn Ahmad ». Ibn Abbad se borna à plaisanter, disant à ses intimes : « L'avenir l'aurait fatalement amené à ne plus mettre que « Djabbar » (l'orgueilleux) » (Yakut, *Irshad*, II, p. 314).

(2) Mokaddasi, p. 365 ; Ibn al-Athir, *s. a.* 488 ; *Encyclopédie*, II, p. 820 ; III, p. 993 ; Mez, p. 273 ; Barthold, *Turkestan*, p. 289-290 ; Schwarz, p. 825, 852.

(3) Mez, p. 168, 172, 182.

(4) Mokaddasi, p. 439 ; Mez, p. 272 ; Schwarz, p. 152.

Nous n'insisterons pas sur un groupe d'immigrés arabes, installés dans les montagnes orientales du Kerman, et que Yakut signale comme dépourvus de toute croyance religieuse (Yakut, IV, p. 147 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 451-453 ; Schwarz, p. 265).

manifestations, car les Chiites étaient nombreux et le pouvoir public était avec eux.»

M. Minorsky, qui cite ce texte d'Ibn al-Athir [1], ajoute : « Comme les lamentations sur les morts étaient de tout temps une des coutumes connues des Dailamites, et que, d'autre part, des lamentations publiques décrites par Ibn al-Athir sont évidemment sorties les *taʿziya* persanes, nous pouvons considérer les Bouyides comme les promoteurs de ces pratiques typiquement persanes.»

Dans le monde des lettres et de l'administration, la tolérance était absolue. Il est remarquable que Thaʿalibi ait donné l'hospitalité à la poésie suivante :

Ma femme me reprochait de ne plus prier ; je lui ai dit : « Dérobe-toi à ma vue, je te répudie.

« Non certes, je ne prierai pas Dieu, tant que je serai pauvre. Laissons les prières au cheikh illustre [2], *à Fa'ik,*

« A Tash, à Bektash, à Kanbash, à Nasr ibn Malik, à tous les nobles patriciens,

« Et au chef des armées dont les caves regorgent de trésors.

« Est-il étonnant que Nuh prie, lui qui gouverne l'Orient en tyran?

« Mais moi, pourquoi prierais-je, suis-je puissant? Ai-je un palais, des chevaux, de riches vêtements et des ceintures d'or?

« Ai-je des serviteurs beaux comme la pleine lune, des esclaves belles et nobles?

« Prier, quand je ne possède pas un seul pouce de terre, ce serait pure hypocrisie.

« Non, je laisse ces pratiques à ceux que je viens de nommer, et quiconque me blâme est un sot ou un fou.

« Que Dieu me tire de ma misère, et je le prierai tant que l'éclair brillera dans la nue ;

« Mais, de la part d'un homme pauvre, les prières ne sont que de vaines paroles dépourvues de sincérité.»

« La Perse, écrit Barbier de Meynard [3], à qui nous empruntons cette traduction, où toutes les religions se rencontraient, étaient le pays de la tolérance en matière de dogme. Sunnites et Chiites, tous y vivaient côte à côte. Quelque étranges que soient ces vers dans la bouche d'un musulman, on sera moins étonné de leur hardiesse et de l'indulgence qu'ils rencontrèrent, si l'on remarque la singulière influence que le commerce littéraire exerçait sur les mœurs de l'époque.»

(1) IBN AL-ATHIR et ABUL-FIDA' *s.a.* 352 ; MINORSKY, *Dailamites,* p. 19.

Il y eut aussi la fête du Yaum al-ghadir (AMEDROZ, *Buwaihid Rule, Journal of royal asiatic Society,* 1901, p. 773).

(2) Il s'agit d'Otbi, puis d'officiers simdjourides.

(3) THAʿALIBI, *Yatimat al-dahr,* IV, p. 81 ; Barbier DE MEYNARD, *Littérature du Khorassan, Journal asiatique,* 1854, I, p. 329-331, 358.

C'est contre toutes ces tendances que les Seldjoukides vont lutter avec opiniâtreté et efficacité, notamment à l'aide d'une institution d'État, la *madrasa*, le collège religieux. Née en Perse, nonobstant son nom arabe, la madrasa fera le tour du monde musulman, répandant partout la doctrine d'Ashʿari, sorte de compromis entre la raison et la foi [1].

« Avec une armée, écrit Van Berchem [2], on étouffe la révolte ; on ne tue pas l'idée qui est le germe de la révolte. En Orient, l'idée religieuse tend toujours à se réaliser dans le monde. Elle inspire non seulement les croyances et les mœurs, mais la vie sociale entière et tous les novateurs religieux entrent en conflit avec l'autorité constituée. Ainsi toute réforme politique doit s'accompagner d'une réforme religieuse.»

Les Seldjoukides le comprirent fort bien, surtout leur grand ministre Nizam al-mulk, à qui revient le mérite d'avoir fondé « ces écoles d'État, véritables séminaires, sortes de pépinières officielles pour toutes les charges publiques» [3]. L'entreprise eut un succès réel, d'une rapidité déconcertante. Le premier supérieur de la madrasa Nizamiya de Bagdad, Abu Ishak Shirazi, déclarait avec orgueil, en l'année 475/1083, après avoir traversé toute la Perse : « Je n'ai passé dans aucune ville, dans aucune bourgade, sans y trouver quelqu'un de mes élèves exerçant les fonctions de cadi, de secrétaire ou de prédicateur.» [4]

LES DIHKANS.

Les Seldjoukides bouleversèrent donc la Perse, qu'ils réussirent momentanément à unifier. Le régime centralisé qu'ils établirent est à base de féodalité militaire et ce n'est pas la moins originale de leurs réformes.

Dans l'histoire de la Perse, à l'époque sassanide aussi bien qu'aux premiers siècles de l'Islam, on avait vu souvent intervenir les dihkans. Le *dihkan*, d'un mot arabisé du persan *Dih-Gan* [5], « chef de village» [6], est en propre un riche paysan, qui est soit

(1) RENAN, *Averroès,* p. 30.

(2) *C. I. A., Égypte,* I, p. 257.

(3) *C. I. A., Égypte,* I, p. 260, n. 3.

(4) *C. I. A., Égypte,* I, p. 264 ; HAUTECOEUR et WIET, *Mosquées du Caire,* p. 102. — Cf. HITTI, p. 410-412.

(5) On trouve aussi, très exceptionnellement, *Dih-Khuda,* « seigneur de village» (YAKUT, *Irshad,* I, p. 96 ; KAZWINI, *Athar al-bilad,* p. 314 ; *Répertoire,* VIII, n° 2967).

Les Dailamites avaient une organisation de clans qui s'appuyait sur l'autorité des chefs de famille, ce qui est peut-être différent. Toujours est-il que cette organisation fut bouleversée par le grand missionnaire alide Hasan Utrush (MINORSKY, *Dailamites,* p. 4. — Voir CHRISTENSEN, p. 106).

(6) *Encyclopédie,* I, p. 997.

un petit propriétaire, soit un noble possédant des cantons entiers [1]. Cette bourgeoisie terrienne est compétente, bien entendu, en matière agricole, et les Arabes eurent recours aux conseils des dihkans [2].

Ces propriétaires formaient donc la classe dominante, et le plus riche d'une région s'appelait, comme les moins fortunés, dihkan [3]. Une tradition, recueillie par Masʿudi [4], affirme que dans la Perse ancienne, les dihkans se subdivisaient en cinq classes, distinguées par leurs vêtements. Le rôle et l'importance des dihkans sont précisés par un texte de Tabari. Bien qu'il relate une institution de la Perse antique, la définition correspond à un état de choses que les Arabes ont pu constater au moment de la conquête et maintenir. Un roi perse, rapporte l'historien, « établit un dihkan à la tête de chaque localité; les habitants, revêtus d'habits caractéristiques de leur servage, devaient leur obéir comme des sujets et des esclaves » [5].

Une transition toute naturelle, dans ce groupe patricien des dihkans, nous amène du hobereau de campagne au châtelain, qui, par ses vastes propriétés et sa puissance féodale, détient de droit ou de fait un pouvoir politique réel [6]. Rien d'étonnant alors que le mot dihkan ait été l'équivalent d'un titre nobiliaire [7]. En somme, le dihkan se trouvait être un seigneur de ville ou de région [8], auquel les paysans sont attachés

(1) Djahiz, *Livre des beautés et des antithèses,* p. 366 ; Ya'kubi, *Les Pays,* p. 274, 276, 279 ; trad. Wiet, p. 76, 77, 87 ; *Prairies,* V, p. 337 ; Tabari, I, p. 2187, 2427, 2710 ; II, p. 1147, 1421 ; Baladhuri, p. 66, 67, 293 ; Kazwini, *Athar al-bilad,* p. 278 ; Hilal Sabi, *Wuzara',* p. 256 ; Van Vloten, *Recherches,* p. 19, 30 ; Nariman, p. 10-11, 199 ; *Encyclopédie,* I, p. 482 ; Christensen, p. 107 ; Grousset, I, p. 119 ; Gaudefroy-Demombynes, *Institutions musulmanes,* p. 118.

(2) *Prairies,* V, p. 337 ; *Encyclopédie,* I, p. 997.

(3) Barthold, *Turkestan,* p. 180 ; *Encyclopédie,* II, p. 67.

(4) *Prairies,* II, p. 241. Cf. Biruni, p. 221 ; Christensen, p. 107 ; *Encyclopédie,* I, p. 997.

(5) Tabari, I, p. 484. Cf. Biruni, p. 218 ; Barthold, *Turkestan,* p. 180, n. 2.

(6) Barthold, *Turkestan,* p. 181.

(7) Djahiz, *Livre des beautés et des antithèses,* p. 11 ; *Encyclopédie,* I, p. 194 ; III, p. 932 ; *Aghani,* II, p. 100.

(8) Ya'kubi, *Pays,* p. 292 ; trad. Wiet, p. 110 ; Tabari, I, p. 2422, 2473, 2630 ; II, p. 1448, 1695 ; III, p. 74, 80, 82 ; Baladhuri, p. 343, 418, 419, 427 ; Istakhri, p. 291, 323 ; Ibn Haukal 1re éd., p. 341, 373 ; 2e éd., p. 468, 500 ; *Hudud,* p. 98, 99, 109, 116, 117, 120, 303, 304 ; Kodama, p. 208 ; *Prairies,* IV, p. 198 ; Dinawari, p. 163, 330 ; *Création,* V, p. 114, 195 ; VI, p. 5 ; *Encyclopédie,* II, p. 835 ; IV, p. 699 ; Suppl., p. 160 ; Périer, p. 122, 124 ; Barthold, *Turkestan,* p. 196 ; Gibb, p. 6, 89, 91, 97, 98 ; *Ambassade au Kharezm,* p. 252, 262, 266, 268, 269 ; Wellhausen, p. 432, 435, 457, 462, 465, 469, 474, 485 ; Goldziher, *Muh. Studien,* I, p. 240 ; Caetani, *Cronografia,* p. 4, 7, 59.

L'expression vaut de l'Irak à la Transoxiane. Des historiens l'utiliseront une fois pour l'Égypte (*Prairies,* IV, p. 423 ; *Création,* V, p. 232 ; J. Maspero, *Graeco-arabica, Bulletin de l'Institut français,* XI, p. 159-160).

par des liens de dépendance féodale, leur payant des redevances en nature ou en argent; les artisans avaient envers lui les mêmes obligations.

L'identification est illustrée du fait que l'homme responsable du meurtre de Yezdéguerd est appelé, suivant les sources, dihkan [1] ou *marzuban* [2], « margrave de Merv ».

A ce sujet, je dois à mon ami R. Ghirshman, la communication suivante :

« Le plus ancien manuscrit arabe provenant de l'Asie centrale a été trouvé dans les ruines du château de Moug sur le Zarafshan, dans l'ancienne Sogdiane, l'actuel Tadjikistan. Le destinataire est l'émir Djarrah ibn Abd-Allah, gouverneur du Khorassan (718-719) ; le signataire est Divasti, qui se dit « client ».

Le nom de Divasti est connu de Tabari sous la forme Diwashi [3] ; il lui donne comme titre dihkan de Samarcande [4].

Or, cette lettre se trouvait dans un lot de plusieurs autres, en sodgien, adressées à Divastitsh ou signées par lui, et où il est dit « Divastitsh, roi », ou « roi de Sogdiane, seigneur de Samarcande », ou « dieu, grand roi » [5].

Au moment de la conquête, la résistance des populations aux endroits où elle se produisit, fut organisée par les dihkans [6], et les Arabes leur en reconnaissent bien le mérite en signant avec eux des traités, le cas échéant [7]. En Transoxiane, leur attitude inspire un certain respect à l'adversaire : le général arabe Kotaiba ibn Moslim ne fit-il pas un choix des officiers les plus braves de son armée, qu'il appela les « dihkans des Arabes » [8].

« La place dominante que les dihkans occupaient sous l'ancien régime leur assurait d'exercer une grande influence sur leurs sujets qui étaient de simples cultivateurs et, grâce à leur connaissance du pays et de ses habitants, ils réussirent bientôt à se faire confier les emplois les plus lucratifs de l'administration fiscale [9]. Cette noblesse

(1) Tabari, I, p. 2876-2877, 2881 ; *Création,* III, p. 176 ; V, p. 222.

(2) Baladhuri, p. 315 ; *Création,* V, p. 204. — Voir *Aghani,* II, p. 100.

(3) Caetani, *Cronografia,* p. 1307.

(4) Tabari, II, p. 1441, 1446, 1447, 1453.

(5) V. et I. Kratchkovskiye, *Le plus ancien document arabe de l'Asie centrale, Recueil Sogdien,* Leningrad 1934, p. 52-90 ; A. Freiman, *Documents trouvés dans les ruines du château de Moug, ibid.,* p. 33-51.

(6) Baladhuri, p. 265 ; Barthold, *Turkestan,* p. 187, 189.

(7) Baladhuri, p. 265, 379, 393 ; Ya'kubi, *Historiae,* II, p. 174, 258, 388 ; Dinawari, p. 133 ; *Création,* V, p. 206 ; Tabari, I, p. 2876, 3350 ; Caetani, *Chronographia,* p. 1205.

(8) Tabari, II, p. 1247 ; Barthold, *Turkestan,* p. 183.

(9) Baladhuri, p. 271, 408 ; Tabari, I, p. 2470 ; Mawardi, p. 372 ; Kremer, II, p. 160-162, 167 ; *Encyclopédie,* I, p. 997 ; *Survey,* I, p. 80 ; Wellhausen, p. 28, 414, 494 ; Van Vloten, *Recherches,* p. 21, 71 ; Browne, I, p. 233.

féodale sauva à temps les ruines de son ancien pouvoir en adoptant l'islam et, s'emparant du poste avantageux de percepteur des impôts, elle acquit bientôt des richesses et de l'influence. [1] »

Ce ne fut probablement que la consécration d'un état de choses existant dans l'ancienne Perse [2]. Sans doute, certains dihkans s'étaient convertis [3] et, de ce fait, n'étaient plus soumis à la capitation [4]. Mais on n'en exigeait pas tant, car certains Arabes jugeaient « que les dihkans étaient plus compétents et plus honnêtes, et qu'il était plus facile de leur faire rendre gorge en cas de malversation » [5].

Nous ne savons pas si la mesure suivante, inaugurée par le calife Omar Ier, fut généralisée par la suite : pour s'attacher les dihkans de l'Irak qui s'étaient convertis, il les fit participer aux pensions de l'État [6].

Pour s'être convertis, ceux qui le firent conservèrent leur influence locale : leurs relations avec la population facilitèrent les contacts avec les vainqueurs [7]. D'ailleurs, ils prenaient en mains, quand il le fallait, la défense des habitants contre l'arbitraire des préfets [8], ce qui leur valait parfois d'être malmenés [9] : un gouverneur omeyyade du Khorassan tente même de se passer d'eux [10].

La révolte d'Abu Moslim servit de prétexte à de nombreux dihkans pour se convertir à l'Islam, notamment aux petits propriétaires opprimés [11] : ils servirent sa propagande [12] et, dès lors, « les grands seigneurs persans formèrent dans la société nouvelle un milieu favorable aux manifestations chiites » [13].

Christensen a bien mis en lumière cette nouvelle ascension des dihkans : « Les Iraniens gardèrent, à travers des siècles encore, la direction intellectuelle sur les peuples de l'islamisme, mais leur force morale et politique était bien affaiblie avec la chute de l'empire sassanide. La raison n'en était pas, comme certains prétendent, que l'islamisme eût moins de valeur morale que le parsisme. Une des causes de la décadence du peuple iranien était la démocratisation qu'amenait l'islamisme : les classes nobles se perdaient peu à peu dans les autres couches de la population, et les qualités qui les avaient caractérisées s'effaçaient. La domination iranienne sur l'Asie antérieure avait reposé sur les traditions politiques bien des fois séculaires de la noblesse et du clergé. Ces traditions politiques et l'esprit chevaleresque des anciens Iraniens donnaient encore au califat des Abbassides sa base solide, ils revécurent sous leur forme la plus noble dans la famille des Barmékides. Les premiers États nouveaux qui se forment sur le terrain iranien, sous la décadence du califat, sont bâtis sur les restes de l'ancienne tradition, et la glorieuse époque des Samanides, la première renaissance de l'esprit iranien, est encore un reflet de la grandeur des Sassanides : si, pour la plupart, la haute noblesse avait disparu, le tronc solide des dihkans existait, et chez eux le souvenir du passé glorieux était vivant » [1].

[1] Van Vloten, *Recherches*, p. 13. Cf. Wellhausen, p. 252, n. 1; Massé, *Firdousi*, p. 15; Sadighi, p. 33.

[2] Abu Yusuf, p. 59, 130; Christensen, p. 107; Sadighi, p. 42-43.

[3] Baladhuri, p. 265, 343.

[4] *Encyclopédie*, III, p. 103.

[5] Tabari, II, p. 458; Wellhausen, p. 304; Van Vloten, *Recherches*, p. 10.

[6] Baladhuri, p. 457; Kremer, II, p. 160; Van Vloten, *Recherches*, p. 14.

[7] Browne, I, p. 233; Sadighi, p. 15.

[8] Baladhuri, p. 274; Ya'kubi, *Historiae*, II, p. 239; Van Vloten, *Recherches*, p. 20.

[9] Tabari, II, p. 1511; Van Vloten, *Recherches*, p. 12.

[10] Baladhuri, p. 429.

[11] Van Vloten, *Recherches*, p. 30; Sadighi, p. 41, 64.

[12] Van Vloten, *Recherches*, p. 67; Browne, I, p. 246; *Encyclopédie*, I, p. 103; III, p. 1114; Marçais, *Moyen Age*, p. 346.

[13] Gaudefroy-Demombynes, p. 240.

Ces dihkans constituèrent en fait une oligarchie assez puissante et assez jalouse pour retarder en Perse l'avènement d'un État fort et centralisé, que les conditions géographiques ne favorisaient guère. Les Samanides s'appuyèrent sur eux [2], par réaction contre l'enthousiasme démocratique des Saffarides. Plus tard, les dihkans de Transoxiane furent les artisans les plus actifs de la chute des Samanides et se montrèrent des alliés vigilants de Mahmud le Ghaznévide [3].

Lorsque ce sultan voulut canaliser l'ambition des membres de la famille seldjoukide, il essaya de les amadouer en leur concédant des domaines qu'ils administrèrent comme feudataires avec le titre de dihkans [4].

On comprend très bien ce fait en se référant aux observations de Barthold, qu'il convient de citer *in extenso*. Elles ne se rapportent qu'à la Transoxiane, mais il faut peut-être ne pas les limiter à cette région : « Le pays était divisé en un grand nombre de petites principautés, dont les princes n'étaient que les premiers propriétaires fonciers du lieu et s'appelaient, tout comme l'aristocratie terrienne, des dihkans. Parfois leur puissance s'éclipsait presque totalement. Cette classe sociale des dihkans exerça aussi son influence sur les Turcs : on trouve également en Transoxiane des dihkans portant des titres turcs. A la période islamique cette tendance à la formation d'une classe aristocratique, qui se fait sentir en Transoxiane et en Perse, disparut graduellement

[1] Christensen, p. 508.

[2] Barthold, *Turkestan*, p. 226.

[3] Barthold, *Turkestan*, p. 257, 273, 307; Massé, *Firdousi*, p. 68.

[4] Ibn Al-Athir, *s. a.* 432; Barthold, *Turkestan*, p. 308; *Encyclopédie*, I, p. 835.

sous l'influence du développement de la vie citadine, de la constitution d'un pouvoir monarchique fort et de la centralisation bureaucratique. En même temps que les dialectes iraniens indigènes étaient remplacés par le persan, la notion samanide de l'État s'introduisit en Asie centrale et les Samanides eux-mêmes se proclamèrent descendants de la dynastie sassanide. Leurs tendances despotiques firent naître parmi l'aristocratie indigène un esprit de rébellion, et selon un renseignement que nous a transmis une source, Bughra-Khan aurait été appelé en Transoxiane par les dihkans. Nous sommes fondés à croire que ceux-ci tirèrent immédiatement profit de la conquête du pays par les Turcs : d'après ce que nous dit le géographe Mokaddasi, à la fin du xe siècle, la classe des dihkans avait conservé dans la vie économique son importance traditionnelle» [1].

«Les dihkans, fait observer Christensen [2], doivent avoir eu de tout temps une certaine instruction : durant des siècles après la chute de l'empire sassanide ils conservaient la tradition de la légende et de l'histoire nationale.» Aussi n'est-il pas étonnant de constater qu'ils sont à l'origine de maint récit du *Livre des Rois* [3]. Leur importance est attestée par un procédé de rédaction de Nasir-i-Khosrau, lequel, citant une date de l'année perse, ajoute : «en style des dihkans». [4]

Le rôle de la Perse dans la civilisation musulmane

L'histoire de l'Islam pendant les trois premiers siècles forme en réalité une épopée, dont le résultat est prodigieux : depuis la Loire jusqu'à l'Oxus et l'Indus, les populations obéissent au même émir des croyants, au calife. Mais la réussite extraordinaire de l'islamisation va faire crouler le colosse : les vieilles discordes ne pouvaient pas disparaître du jour au lendemain.

Envisagée du point de vue califien, la situation devenait tragique.

«Aujourd'hui, écrit Mas'udi [5], la puissance de l'Islam faiblit et décline, les Grecs l'emportent sur les musulmans, la coutume du pèlerinage tombe en désuétude, l'on n'entend plus parler de la guerre sainte, les communications sont interceptées et les

(1) Barthold, *Hist. des Turcs,* p. 67-68.

(2) Christensen, p. 411 ; Massé, *Firdousi,* p. 294.

(3) *Livre des Rois,* I, p. vi-vii ; II, 56, 154, 155, 376 ; III, p. 2, 110, 216, 502 ; V, p. 37 ; VI, p. 232-233 ; VII, p. 240 ; *Encyclopédie,* I, p. 997 ; Huart, *La Perse,* p. 175 ; Nariman, p. 6, 20-21 ; Massé, *Firdousi,* p. 16, 26, 28, 54, 55 ; Barbier de Meynard, *La poésie en Perse,* p. 15, 17 ; Sadighi, p. 74.

(4) Nasir-i-Khosrau, p. 299.

(5) *Prairies,* II, p. 73.

routes peu sûres, les différents chefs des contrées musulmanes s'isolent et se rendent indépendants dans leurs gouvernements, imitant en cela la conduite des satrapes après la mort d'Alexandre.»

Le même écrivain donne une note encore plus pessimiste dans son dernier ouvrage, rédigé en 345/956 : «Nous n'avons pas à parler du caractère ni des opinions des trois derniers califes ; ces princes sont comme en tutelle, impuissants à rien ordonner. Les pays éloignés de la capitale sont tombés au pouvoir de quiconque a su s'en emparer ; les chefs des provinces, s'appuyant sur le nombre de leurs hommes et sur l'immensité de leurs richesses, se contentent d'appeler dans leurs lettres les califes émirs des croyants et de citer leurs noms dans les prônes. Dans la capitale même, un autre que le prince traite toutes les affaires ; les califes restent en tremblant sous le joug, satisfaits de vivre encore, n'ayant plus à eux que ce titre de calife duquel on les salue. L'état actuel de l'empire ressemble à celui où fut la Perse sous les rois des Satrapies depuis le meurtre de Darius jusqu'à l'avènement d'Ardéshir, fils de Babek. Chaque chef se rend indépendant dans son territoire, s'y défend et tâche de l'agrandir. Pendant ce temps, l'empire se dépeuple, les chemins sont sans sécurité, de vastes contrées sont dévastées, les frontières entamées, et la domination des Grecs et d'autres peuples s'étend sur les confins et les villes du territoire musulman.» [1]

Un tour d'horizon fourni par Ibn Miskawaih pour l'année 325/937 permet de comprendre la position désabusée prise par Mas'udi. «Le monde, écrit-il, appartient aujourd'hui à des usurpateurs, véritables petits satrapes, qui s'emparent de tous les territoires à leur portée et entendent profiter de leurs revenus. Wasit, Bassorah et le Khuzistan sont entre les mains des Baridites ; le Fars est à Ali ibn Buwaih ; le Kerman, à Abu Ali ibn Ilyas ; Ispahan, Raiy et le Djibal font l'objet des compétitions de Hasan ibn Buwaih et de Washmguir ; les Hamdanides gouvernent Mossoul, le Diyar Rabi'a et le Diyarbekr ; les Ikhshidides règnent sur l'Égypte et la Syrie ; le Maghreb et la Tunisie appartiennent aux Fatimides ; les Omeyyades trônent en Espagne ; les Samanides sont les princes du Khorassan ; les Carmathes sont les maîtres du Yamama, du Bahrein et de Hadjar ; le Tabaristan et le Djurdjan sont au pouvoir des Dailamites. Le calife et l'amir al-omara' ne possèdent plus guère que l'Irak» [2].

Les réflexions chagrines de Mas'udi s'expliquent du fait qu'il part de l'idée d'un

(1) *Tanbih,* p. 400 ; *Avertissement,* p. 507.

(2) *Eclipse,* I, p. 366 ; IV, p. 413 ; Mez, p. 1 ; *Fakhri,* p. 381 ; trad., p. 485-486 ; Schlumberger, *Nicéphore,* p. 349-350.

bloc islamique, sans se rendre compte qu'elle est dépassée par les faits. Bien entendu, et Mas'udi le déclare avec netteté, il est inquiet du danger croissant que représente l'ambition de Nicéphore Phocas. Nous ne saurions lui reprocher de n'avoir pas senti qu'il vivait dans un monde en reconstruction.

Dès lors, le calife n'est plus rien : « On ne le mentionne guère que lorsqu'il est question de diplômes, de nominations, d'expressions de condoléances et autres formalités de ce genre » [1]. Muti' l'avait fort bien compris, lui qui écrivait au prince bouyide Bakhtiyar : « La guerre serait une obligation pour moi si j'en avais la possibilité, si j'administrais les finances et si j'avais des contingents sous mes ordres. Mais je n'ai qu'une maigre pension qui ne suffit même pas à mes besoins. Tout dépend de vous ou de vos préfets. Je ne puis m'intéresser ni à la guerre sainte ni au pèlerinage pas plus qu'à n'importe quel devoir incombant à l'imam. Vous pouvez même encore me réclamer ce nom que vous faites proclamer du haut de vos chaires. Je suis prêt à renoncer en votre faveur à ce privilège de la khotba. Ainsi vous aurez tout. » [2]

Il est de fait que nous assistons à l'agonie du pouvoir califien. Biruni constate avec une amère ironie que la notion d'un État (*daula*) fort disparaît au moment même où le calife décerne aux premiers Bouyides des titres en *daula* [3].

Une coalition nationale domine à l'est de la capitale califienne, jalousement encouragée par le peuple, préconisée par la classe dirigeante, à l'exception de quelques rares fonctionnaires qui n'étaient pas de souche iranienne.

Le tableau que nous avons brossé des bouleversements dont la Perse fut le théâtre pendant les quatre premiers siècles de l'hégire est éloquent. Nous allons voir que les écrivains et les savants, et aussi les artistes, largement subventionnés par les princes des grandes dynasties ou les seigneurs locaux, ont réussi à donner un lustre brillant à des souverains dont les convoitises effrénées, satisfaites souvent par des procédés brutaux et sauvages, ternissent la gloire.

Au milieu du chaos des peuples qui s'étaient soumis à l'Islam, la nation iranienne, dans toutes ses manifestations, avait su garder une individualité très prononcée, telle-

[1] *Encyclopédie*, IV, p. 651 ; Massé, *Firdousi*, p. 70 ; *Prairies*, IX, p. 1-2.

[2] *Eclipse*, II, p. 307 ; V, p. 330 ; Minorsky, *Dailamites*, p. 13 ; Schlumberger, *Épopée byzantine*, p. 234-235.

[3] Biruni, p. 132 ; Mez, p. 133 ; *C I A, Égypte*, II, p. 137. — Voir *C I A, Égypte*, II, p. 139, n. 3 ; Makrizi, *Suluk*, I, p. 27 ; trad. Blochet, p. 81.

ment vivace qu'elle imposa à tout l'Orient sa manière de voir, même aux populations qui l'avaient vaincue.

L'Iran avait subi une redoutable invasion, mais tout en se repliant sur lui-même, le génie persan avait utilisé à son profit le nouveau mouvement religieux de l'Islam, en lui communiquant une vie intellectuelle, une discipline, une systématisation. La civilisation musulmane tira le plus clair de sa valeur de l'influence persane, qui contrebalança l'action incontestable des Syriens avant même l'avènement des Abbassides. Nous ne croyons guère à l'authenticité de la réflexion suivante, attribuée à un calife omeyyade, mais recueillie par le brillant traducteur d'un ouvrage persan : « Ces Persans, lui fait-on dire, sont pour moi un objet d'étonnement; ils ont régné un millier d'années sans avoir besoin de nous, alors que, durant la centaine d'années pendant laquelle nous avons exercé le pouvoir, nous n'avons pas été capables de nous passer d'eux un seul instant. » [1]

Mais si le calife Solaiman n'a jamais rien dit de pareil, un de ses successeurs, Hisham, eut une fois l'occasion d'entendre l'éloge des Persans, clamé par le poète Isma'il ibn Yasar, qui paya d'ailleurs de l'exil son audacieuse éloquence. Et voici ce morceau :

J'en jure par ton aïeul, j'ai de la branche : je ne suis pas un gringalet lorsque je dois me défendre, et ma carcasse n'est pas démolie facilement.

Mon origine est noble, ma gloire est incomparable, et je possède une langue empoisonnée comme le tranchant d'un glaive.

Elle me sert à protéger l'honneur de mes compatriotes, pourvus de quartiers de noblesse, tous chefs, à la tête ceinte d'une couronne,

Potentats, seigneurs au franc visage, margraves, nobles racés, généreux et hospitaliers,

Tels Chosroès ou Shapour, ou encore Hormozan [2]*, d'une fastueuse renommée.*

Ce sont des lions qui chargent par escadrons lors des furieuses mêlées : ce sont ceux-là mêmes qui ont humilié les souverains des Turcs et des Grecs.

[1] Bundari, p. 54 ; Sarre, *Denkmäler*, p. 3 ; D. Ross, *Persian Art*, p. 18 ; Wiet, *Exposition d'art persan, Syria*, XIII, p. 65 ; Bahrami, *Carreaux*, p. 20 ; Massé, *Firdousi*, p. 30.

[2] Cette mention de Hormozan nous semble d'une rare insolence. Il s'agit, on le sait, d'un général vaincu par les Arabes, mis à mort sur le soupçon de complicité dans le meurtre d'Omar ibn Khattab.

Mon ami Massignon me signale une tradition qui parle d'une alliance matrimoniale entre Hormozan et la famille du calife Ali (Istakhri, p. 140) : voir l'anecdote contée par Dinawari (p. 180).

Ils laissent flotter leurs souples cottes de mailles lorsqu'ils prennent l'allure des lions les plus rapides.

Renseigne-toi. Tu apprendras que nous appartenons à une race qui foule aux pieds la gloire des autres races [1].

Nous nous proposons de montrer que les soubresauts politiques, joints à une extrême diversité de convictions, ne furent pas un obstacle à l'essor de la vie intellectuelle et artistique. La multiplicité des petites cours princières suscita même une émulation en ce domaine.

On connaît les célèbres constations d'Ibn Khaldun : « Les premiers maîtres dans l'art de la grammaire arabe furent d'origine persane. Il en fut encore ainsi des personnes qui savaient par cœur les traditions sacrées : la plupart d'entre eux appartenaient à la race persane ou s'étaient assimilés aux Persans par le langage et par l'éducation. Tous les grands savants qui ont traité des principes fondamentaux de la jurisprudence, tous ceux qui se sont distingués dans la théologie dogmatique, et la plupart de ceux qui ont cultivé l'exégèse coranique, étaient des Persans. Il n'y eut alors que des hommes de cette race pour se dévouer à la conservation des connaissances et à la tâche de les mettre par écrit. » Bien entendu, l'illustre penseur rattache le fait à un dicton de Mahomet : « Si la science, avait-il dit, était suspendue au haut du ciel, il y aurait des gens parmi les Persans pour s'en emparer. » [2] Ibn Khaldun ajoute qu'il en fut de même pour l'« enseignement des sciences, lequel devient un art spécial aux Persans. Il était tout à fait négligé par les Arabes, qui dédaignaient de l'exercer. Les seules personnes qui s'en chargèrent furent des Persans arabisés. Ils poursuivirent leurs travaux dans les grandes villes, tant que la civilisation se maintint chez eux, en Irak, dans le Khorassan et en Transoxiane. » [3]

Tout ceci était infiniment logique. Les provinces iraniennes ayant réussi à conquérir une indépendance de fait, à participer à la dislocation de l'empire califien, elles se devaient de jouer un rôle dans le développement des lettres et des sciences. Elles ne

[1] *Aghani*, IV, p. 423 ; Browne, I, p. 266. — Voir : Huart, *Littérature*, p. 55 ; Massé, *Firdousi*, p. 34-35 ; Sadighi, p. 49.

Près de quatre siècles plus tard, un poète descendant des Omeyyades, né et vivant en Perse, s'écriait : *Nous régnâmes sur les royaumes de la terre, et tous les grands se soumirent à nous bon gré mal gré* (Huart, *Littérature*, p. 110).

[2] Browne, I, p. 264 ; Marçais, *La Berbérie musulmane*. p. 105.

[3] *Prolégomènes*, III, p. 299-301 ; Massé, *Firdousi*, p. 30.

furent pas les seules et nous ne saurions considérer comme négligeable l'apport fourni à la civilisation islamique par les Fatimides d'Égypte et les Omeyyades d'Espagne.

J'ai cité plus haut ce fait exceptionnel, d'une haute politique, à savoir qu'au début de la conquête la prédication fut récitée en langue persane à Bokhara. Mais, ne l'oublions pas, « la langue rituelle de l'islam est l'arabe. Toutes les formules sont prononcées dans la langue du Coran. Lorsqu'on ne possède pas la langue arabe, peut-on réciter dans sa langue maternelle la *Fatiha?* Seule, l'école d'Abu Hanifa, qui était lui-même d'origine persane, décide que cette formule pieuse peut être prononcée dans une autre langue que l'arabe. Ses adversaires l'ont accusé à cause de cela d'incliner au magisme. » [1]

Selon une tradition, le calife Omar Ier aurait fait cette prière : « O mon Dieu, laisse-moi vivre assez longtemps pour que je puisse connaître les fils des femmes de Hamadan, d'Istakhr et d'autres localités du Fars, qui parleront l'arabe en conservant un esprit persan. » [2]

Normalement les vainqueurs devaient imposer leur langue à deux catégories de personnes : sommairement aux convertis, obligés de connaître certaines formules religieuses ; d'une manière plus approfondie aux individus, islamisés ou non, désireux de s'employer dans les administrations de l'État.

Les pièces officielles, de Bagdad jusqu'en Transoxiane, étaient rédigées en arabe, et l'aristocratie des scribes créa la mode [3]. Il fut de bon ton pour l'« honnête homme » de posséder à fond les finesses de la langue arabe, qui devint dès lors la langue de culture [4].

Ce langage fut « étudié avec amour ; c'était la langue scientifique par excellence ; une foule d'idées semblaient ne pouvoir être exprimées, d'une façon claire et précise, qu'en arabe ». Même à l'époque où le persan reprit une existence, fournissant « une pléiade brillante de poètes qui lui assure une gloire éternelle, cette langue vulgaire, fille de l'ancien pehlevi, que les littérateurs nouveaux forgeaient à nouveau sur l'enclume, avait perdu bien des mots, qu'il fallait emprunter à l'arabe. Celui-ci jouait par conséquent le rôle du latin au moyen âge : on ne le parlait plus que dans les discussions de l'Université, mais on l'écrivait toujours » [5].

[1] Goldziher, *Dogme et loi de l'Islam*, p. 47.

[2] Ibn Al-Fakih, p. 267 ; Schwarz, p. 830.

[3] Minorsky, *Dailamites*, p. 7 ; Hitti, p. 294.

[4] Kremer, II, p. 150 ; Darmesteter, *Coup d'œil sur l'hist. de la Perse*, p. 45.

[5] Huart, *Littérature*, p. 164. — Cf. Massé, *Firdousi*, p. 31 ; Browne, I, p. 446.

Les Persans furent donc amenés, comme l'a bien dit Ibn Khaldun, à fixer les règles de la grammaire arabe [1]. « C'est à l'enseignement de la logique d'Aristote, cultivée dans l'école syro-persane de Djundaisapur, qu'il faut faire remonter les recherches des Arabes sur le mécanisme de leur langue. » [2]

Le premier grand grammairien arabe [3], celui dont le « Livre » fait autorité, est le Persan Sibawaih, qui vécut au IIe/VIIIe siècle. Cet ouvrage essentiel devait être commenté d'une façon remarquable par un autre Persan, Hasan Sirafi, fils d'un mazdéen, mort en 368/979 : le prince samanide Nuh ibn Nasr entretenait une correspondance avec lui [4]. Il ne faut pas omettre les travaux d'Abu Ali Farisi, son contemporain, qui dédia son œuvre au prince bouyide Adud al-daula.

C'est ici qu'il convient de mentionner, à cause de ses travaux de lexicographie, un homme de lettres universel, Ibn Kotaiba, d'origine iranienne, dont l'activité littéraire se place au IIIe/IXe siècle. Ses œuvres traitent aussi de l'ancienne poésie, d'histoire et de théologie.

Les deux ouvrages classiques qui présentent un recueil de traditions sont dus à la plume de deux Persans, Bokhari († 256/870) et Moslim († 261/875). Le classement des traditions est effectué par matières : le scrupule et la science des auteurs ont fait de leurs œuvres les livres canoniques de tout l'univers musulman [5]. Tirmidhi († 279/893), un disciple de Bokhari, a conçu son recueil de hadith sous leur aspect juridique.

Maturidi, mort en 333/944, fut un théologien qui se fit le champion de l'Islam orthodoxe contre les rationalistes et les hérétiques, « apaisant les controverses dogmatiques par des formules médiatrices » [6]. Abd al-Kadir Baghdadi, mort en 418/1027, fut un savant théologien et un excellent historien des sectes musulmanes.

La pensée mystique eut en Perse d'illustres et féconds représentants. Avant Halladj, elle pouvait revendiquer Bayazid Bistami, mort en 260/874, petit-fils d'un zoroas-

(1) *Survey,* I, p. 181.

(2) HUART, *Littérature,* p. 137 ; BLOCHET, *Études sur l'histoire religieuse de l'Iran, Revue de l'histoire des religions,* XXXVIII, p. 34.

(3) Je renvoie une fois pour toutes aux manuels auxquels j'ai puisé : BROWNE, NICHOLSON, BROCKELMANN, HUART, Carra DE VAUX, *Les Penseurs de l'Islam ; Encyclopédie.*

(4) YAKUT, *Irshad,* III, p. 99-100.

(5) Ils le furent très tôt, témoin l'anecdote suivante. Un certain Abd al-Salam Baghdadi, suspect de tendances rationalistes, se présenta devant son père vêtu d'une tunique de Bokhara : — « Que portes-tu là? lui dit son père. — Un *bokhari.* — En voilà une chose prodigieuse. Nous étions habitués à entendre associer *Muslim* (croyant) et *Bokhari,* mais c'est bien la première fois que l'on peut dire *Kafir* (mécréant) et *Bokhari* » (IBN AL-ATHIR, *s. a.* 611).

(6) GOLDZIHER, *Dogme et loi de l'Islam,* p. 98.

trien, qui vécut en ascète dans sa ville natale, Bistam. Dans ce domaine, on serait impardonnable d'omettre Ibrahim ibn Adham, mort vers l'an 160/876 ; c'est sans doute un pur Arabe et son activité religieuse se développe en Syrie, mais sa formation eut bien lieu dans sa ville natale, à Balkh [1].

« L'historiographie des Arabes a ses racines dans la littérature des Annales royales des Persans, et il n'y aurait pas d'historiographie arabe sans l'impulsion première que les littérateurs arabes ont reçue de la Perse et qui les a conduits à rechercher et à conserver les souvenirs historiques de leur nation. » [2]

L'histoire peut revendiquer Hamza Isfahani [3], mort vers le milieu du IVe/Xe siècle, un érudit qui se consacra à la langue persane, qu'il mit en parallèle avec l'arabe. On lui doit des *Annales* et, pour l'histoire ancienne de sa patrie, il a utilisé des sources iraniennes, notamment des renseignements qui lui ont été fournis par des prêtres du feu.

Ibn Miskawaih, moraliste et historien, mort en 421/1030, fut le bibliothécaire du vizir bouyide Mohallabi et, plus tard, à Raiy, passa au service du ministre Ibn al-Amid. Ses traités d'éthique et son ouvrage historique témoignent d'une grande honnêteté et d'une érudition étendue, qui ne laisse même pas de côté l'art culinaire.

Abu Nu'aim Isfahani († 430/1038) fut l'historien des savants et des saints d'Ispahan.

La géographie aut aussi des initiateurs d'origine persane. Ibn Khordadhbeh, petit-fils d'un mazdéen converti, fils d'un préfet du Tabaristan, fut lui-même maître des postes dans l'Irak persan. Son ouvrage géographique, rédigé avant l'année 850, est précieux pour les itinéraires et l'étude de l'impôt [4].

Ibn Rosteh a rédigé une encyclopédie, dont il ne nous est resté qu'un mince fragment géographique (après 250/903).

Djaihani, qui fut un ministre des Samanides, écrivait dans la première moitié du IVe/Xe siècle, un ouvrage géographique, aujourd'hui perdu [5].

La famille de Naubakht procura au califat de Bagdad des astronomes de grande valeur, mais aussi des savants plus inquiétants qui développèrent avec talent des thèses chiites.

(1) MASSIGNON, *Essai sur les origines du lexique technique,* p. 150 ; BERTHOLD, *Grundlinien, Islamica,* III, p. 1.

(2) GOLDZIHER, *Islamisme et parsisme, Revue de l'histoire des religions,* XLIII, p. 4.

(3) CHRISTENSEN, p. 54-55 ; YAKUT, I, p. 425-426 ; Barbier DE MEYNARD, *Dict. de la Perse,* p. 66.

(4) *Géogr. d'Aboulfida,* I, p. LVII.

(5) *Géogr. d'Aboulfida,* I, p. LXIII.

Abd al-Rahman Sufi [1], mort en 376/986, un des plus grands astronomes [2] de langue arabe, fut le professeur, l'ami et l'astrologue d'Adud al-daula.

Kharizmi composa la première encyclopédie scientifique, qu'il dédia au vizir du prince samanide Nuh II.

L'astronome Abul-Wafa' mort en 388/998, est un des plus grands mathématiciens de langue arabe : il a laissé des traités d'arithmétique, de géométrie. De longues discussions ont eu lieu à son sujet à l'Académie des Sciences de Paris, de 1836 à 1871. Le débat est clos aujourd'hui et l'on convient de lui dénier le mérite d'avoir découvert la troisième inégalité lunaire [3]. Il lui reste celui d'avoir introduit la tangente dans le calcul trigonométrique.

Khodjandi, mathématicien et astronome († vers 391/1000), qui vécut à Raiy, détermina l'inclinaison de l'écliptique à l'aide d'un sextant de son invention. Il aurait posé le premier le théorème généralisé par Fermat, à savoir que la somme de deux cubes ne peut pas être un cube [4].

Dinawari, mort en 282/895, fut un savant de premier ordre : un des premiers naturalistes arabes par son *Livre des Plantes,* il se fit construire un observatoire à Ispahan pour étudier l'astronomie. Son histoire naturelle témoigne de son érudition littéraire, car elle abonde en citations poétiques. Il a laissé, en outre, une courte *Histoire universelle,* qui expose le point de vue persan.

Biruni (362-440/973-1048) fut « un homme véritablement extraordinaire, qui, par la variété et l'étendue de ses connaissances, fut réellement la lumière de son siècle, et dont les ouvrages ont été, pour les écrivains suivants, une mine précieuse, où ils ont puisé une grande partie de leur instruction » [5]. Né au Kharezm d'une famille de souche iranienne, il étudia les mathématiques, l'histoire et la médecine. Il résulta de cet effort un livre excellent sur la chronologie des diverses nations, qu'il dédia au prince ziyaride Kabus. Un voyage dans l'Inde amena la publication d'un ouvrage historique sur cette contrée. Il vécut ensuite à la Cour du sultan ghaznévide Mahmud, à qui il dédia un traité d'astronomie.

C'est au Khuzistan, à Djundaisapur, que se maintint longtemps l'enseignement

[1] *Géogr. d'Aboulfida,* I, p. LXXXVII.

[2] Sur les observatoires, voir : SEDILLOT, II, p. 18; HITTI, p. 376.

[3] Voir l'exposé de cette dispute, qui ne fut pas toujours courtoise, dans SEDILLOT, II, p. 46, 271-340.

[4] Carra DE VAUX, *Penseurs,* II, p. 114-115; SEDILLOT, II, p. 22.

[5] QUATREMÈRE, *Mélanges d'histoire,* p. 45; *Géogr. d'Aboulfida,* I, p. XCV.

de la médecine : les grands médecins de la première époque abbasside, notamment ceux de la famille Bakhtyashu', avaient fait leurs études en cette ville [1].

Le médecin Razi, dont la renommée fut acquise dans les milieux européens du moyen âge, y fut connu sous le nom de Rhazès. Né à Raiy, il eut l'occasion de diriger l'hôpital de sa ville natale, ainsi que ceux de Bagdad et de Djundaisapur. On lui doit d'importantes découvertes en chimie, et son volumineux traité de médecine, dédié à un prince samanide, était imprimé à Venise dès 1510 [2].

Ali Madjusi, fils d'un mazdéen, médecin particulier du prince bouyide Adud al-daula, lui dédia son traité d'art médical, dont une traduction latine, exécutée en 1127, fut imprimée en Europe en 1523 [3].

Avicenne (Ibn Sina) fut un des plus grands savants du moyen âge, sur lequel il est à peine besoin de s'étendre. Son influence médicale fut considérable, non seulement en Orient, elle persista en Occident jusqu'au XVIIe siècle. Ses voyages nous intéressent en tant qu'ils nous font repasser en revue les dynasties qui contribuent au cours du Ve/XIe siècle à la renaissance persane. Né près de Bokhara, en 370/980, il y fit ses études médicales et, à peine âgé de dix-huit ans, il guérit d'une grave maladie le prince samanide Nuh ibn Mansur. On le trouve ensuite à la Cour du prince du Kharezm Abul-Abbas Ma'mun et c'est là qu'« un agent du sultan ghaznévide Mahmud, apporta à ce prince l'ordre impérieux d'envoyer Avicenne et Biruni à la Cour de Ghazna; le prince, incapable de résister au sultan, les laissa libres de leurs mouvements; Avicenne préféra la fuite à cette prison dorée. Passant par Tus et Nichapour, il réussit à gagner les montagnes au sud de la Caspienne, et se réfugia dans un caravansérail à Djurdjan, résidence des émirs ziyarides; sans se faire connaître, il y guérit deux ou trois malades et fut mandé par l'émir dont le neveu sombrait dans la mélancolie; dès son entrée, l'émir, à qui le sultan Mahmud avait envoyé le portrait d'Avicenne pour faciliter sa capture, le reconnut; mais il ne le livra pas et lui laissa la facilité de se rendre à Raiy, donc en territoire bouyide où il échappa définitivement à Mahmud » [4]. Il resta peu

[1] GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Institutions,* p. 175, 210; AHMED ISSA, *Histoire des Bimaristans,* p. 25-31; AHMED ISSA, *Ta'rikh al-bimaristanat,* p. 61-65; MEYERHOF, *Von Alexandrien nach Bagdad,* p. 15-16; *Géogr. d'Aboulfida,* I, p. CLXXV.

[2] SCHWARZ, p. 760; GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Institutions,* p. 211; MEYERHOF, *Clinical observations by Rhazes, Isis,* XXIII, p. 321-324, 329.

[3] KREMER, II, p. 455; HUART, *Histoire,* II, p. 375; MEYERHOF, *Clinical observations, Isis,* XXIII, p. 326; SAMI HADDAD, *Ma'athir al-'arab,* p. 42, 51.

[4] MASSÉ, *Firdousi,* p. 77. — Cf. KAZWINI, *Athar al-bilad,* p. 199-200; BLOCHET, *Peintures,* p. 151; *Survey,* III, p. 2793; GROUSSET, I, p. 217-218; MINORSKY, *Dailamites,* p. 19; RENAN, *Averroès,* p. 95-96, 171.

de temps à Raiy et partit pour Hamadan, où il devint le vizir et le médecin du prince bouyide Shams al-daula, puis passa au service d'Ala' al-daula, prince kakwaihide d'Ispahan, dont il devint le premier ministre. C'est là qu'il mourut en 428/1037.

Lorsqu'on traite de la poésie arabe, ce serait le comble de l'ingratitude que de ne pas citer le nom de Hammad al-Rawiya, Hammad le Récitateur. Cet homme, dont l'activité se place au IIe/VIIIe siècle, était le fils d'un certain Sapur, originaire du Dailam, emmené prisonnier par les Arabes. C'est à Hammad qu'on doit la connaissance des poésies antéislamiques et principalement la réunion en recueil des sept poèmes les plus célèbres, les *Mo'allakat*.

Nous avons cité les vers caractéristiques d'Isma'il ibn Yasar, cet affranchi persan de l'époque omeyyade. Mais le véritable parangon du nationalisme persan est Bashshar ibn Burd : il vengeait son grand-père, fait prisonnier en Transoxiane, et son père, emmené comme esclave en Mésopotamie. Ce grand poète, né aveugle, ne fut musulman que de surface, et on lui doit ce vers, nettement mazdéen :

La terre est obscure et le feu est brillant ; depuis qu'il existe, on l'a adoré [1].

Bashshar était le protégé du calife Mahdi, qui ne put le sauver du fouet, supplice ordonné par un vizir, furieux d'une satire : le malheureux mourut sous les coups à l'âge de quatre-vingt-dix ans (167/783).

Abu Dulaf, l'ancêtre des châtelains doulafides, subventionnait les poètes et choisissait un excellent grammairien comme précepteur de ses enfants [2].

Rien n'est plus éloquent que l'ouvrage consacré par Tha'alibi à la poésie de son époque. L'auteur, né à Nichapour en 350/961, a composé une anthologie, la *Yatimat al-dahr,* où il a réuni des morceaux choisis des poètes de sa génération et de la précédente. Sans doute, c'est une œuvre sans critique, et où les *poetae minores* ne sont pas écartés, plus précieuse pour l'histoire des mœurs que pour l'étude de l'esthétique littéraire. Barbier de Meynard en a traduit la quatrième et dernière partie, consacrée aux écrivains de la Transoxiane, du Khorassan et, en particulier, de Nichapour, sous les dynasties des Samanides, des Bouyides et sous les premiers sultans de Ghazna [3]. Deux autres volumes intéressent le reste de la Perse et la Cour bouyide de Mésopo-

[1] Ibn Khallikan, I, p. 111 ; *Aghani,* III, p. 145 ; Browne, I, p. 267.

[2] Huart, *Littérature,* p. 77, 140.

[3] *Tableau littéraire du Khorassan et de la Transoxiane, Journal asiatique,* 1853-1854 ; Minorsky, *Dailamites,* p. 25.

tamie. « Tous les poètes célèbres dans le monde musulman y ont leur place et il n'existe pas de meilleur document sur la poésie arabe du IVe/Xe siècle [1]. »

Le supplément de la *Yatima,* la *Dumyat al-kasr,* du persan Bakharzi, montre également à quel point la poésie arabe était cultivée en Perse, même par des Zoroastriens. Retenons le poète Mihyar Dailami, un mazdéen qui se convertit à l'Islam en 394/1004 [2]. Mais comme il était devenu chiite, une méchante épigramme courut sur son compte :

En te convertissant, tu n'as fait que passer d'un coin à l'autre de l'Enfer.

Sous les Samanides, leur capitale, Bokhara, est définie par Tha'alibi « le foyer de la splendeur, le sanctuaire de la puissance, le rendez-vous des intellectuels les plus distingués, le firmament des astres littéraires du monde, le bazar des plus grands érudits de l'époque ; les hommes de lettres s'offraient mutuellement les fleurs odorantes de la dialectique et recherchaient les parfums de la culture intellectuelle. » [3] Les docteurs de la loi, les ulémas étaient, au Khorassan, l'objet de la vénération universelle. Ils trouvaient dans chaque mosquée de la région une bibliothèque appropriée [4].

« Les premiers monuments de la prose arabe, on l'a justement fait remarquer, sont des traductions soit du pehlevi, soit de l'araméen, soit du grec, et celles-ci ont été naturellement l'œuvre d'indigènes, convertis de la veille, pour lesquels l'arabe était une langue étrangère. Ces traducteurs, qui, sauf Ibn Mokaffa', sont obscurs, sont les grands maîtres des Iraniens qui, sous les Abbassides, firent la gloire de la pensée arabe. » [5]

Dans l'histoire de la prose arabe, l'importance d'Ibn Mokaffa' est de tout premier ordre. « Au huitième siècle, un des premiers et des plus célèbres traducteurs, — dont le rôle fut alors capital dans l'évolution de l'humanité, — s'appelle Ruzbeh, Persan qui prit après sa conversion à l'islam le nom arabe d'Abd-Allah (ibn Mokaffa'). Les orientalistes considèrent comme le véritable créateur de la prose arabe ce grand intellectuel qui paya de sa vie son penchant à prôner la supériorité des Iraniens sur

[1] Zaki Mubarak, *La prose arabe,* p. 216.

[2] Massé, *Firdousi,* p. 38 ; Nariman, p. 201.

[3] Tha'alibi, *Yatimat al-dahr,* IV, p. 33 ; Massé, *Firdousi,* p. 42 ; Barbier de Meynard, *Littérature du Khorassan, Journal asiatique,* 1854, I, p. 291-292 ; Browne, I, p. 365 ; Schulz, *Die persisch-islamische Miniaturmlaerei,* p. 43.

[4] Mez, p. 164.

[5] Gaudefroy-Demombynes, p. 258.

leurs vainqueurs [1]. » Il fit passer en arabe le *Khudaï-Nameh*, qui fut une des sources du *Livre des Rois* de Firdousi. Il est aussi célèbre pour sa traduction des fables de *Kalila et Dimna*, ouvrage qui devait avoir de nombreuses éditions illustrées.

Ce recueil d'apologues nous amène à dire un mot des *Mille et Une Nuits*. Leur origine n'est pas un problème simple, mais on ne peut passer sous silence cette remarque de Mas'udi [2] : il signale « des ouvrages traduits des textes persans » et cite le livre intitulé « *Hezar Efsaneh*, ce qui veut dire en arabe Mille Contes ».

Ibn Mokaffa' allait donner le ton et l'on considéra dès lors que la sagesse politique était née en Perse. Au milieu du IVe/Xe siècle, Mas'udi écrivait tout naturellement : « Je m'étendrai sur l'empire des rois perses, à cause de leur grandeur, de l'origine ancienne de ses rois, de l'excellence de son gouvernement, du bel ordre de son administration, de la prospérité de ses diverses régions, de la douceur dont usaient ses rois envers leurs sujets, du nombre de rois dans le monde qui étaient soumis à leur domination et qui leur payaient des tributs et des redevances [3]. Les Perses furent des hommes de grande puissance et de haute noblesse, hommes d'autorité et de gouvernement, chevaleresques dans la lutte, fermes dans l'épreuve. » [4]

Ces jugements s'imposaient au point qu'un siècle plus tard un auteur espagnol dira : « La nation des Perses est d'une haute noblesse et jouit d'un grand prestige. Les Perses eurent des rois qui les unifièrent, des chefs qui les protégèrent contre ceux qui les attaquèrent, qui vainquirent ceux qui les insultèrent, qui défendirent l'opprimé contre l'oppresseur, sans interruption, selon une entente et une harmonie parfaites. Les principales qualités des Perses, celles qui leur valurent leur célébrité, sont une excellente politique et une parfaite prévoyance. Cela vaut surtout pour les Sassanides qui furent des princes comme il n'en existe pas de semblables à travers tous les siècles, tant par la pondération que par la noblesse de la conduite, la douceur de l'autorité et la grandeur de la notoriété. » [5]

De cet enthousiasme naquit un genre littéraire qui conquit d'emblée une belle popularité. Il s'agit de traités de morale théorique et pratique, de ce que les Arabes

(1) MASSÉ, *Firdousi*, p. 32 ; ZAKI MUBARAK, *La prose arabe*, p. 49, 50, 57 ; CHRISTENSEN, p. 54-56, 58, 59, 63, 418, 424 ; *Survey*, III, p. 1812 ; *Arts de l'Iran*, p. 110 ; Barbier DE MEYNARD, *La poésie en Perse*, p. 18 ; SADIGHI, p. 71-72, 96-99.

(2) *Prairies*, IV, p. 89-90 ; *Encyclopédie*, I, p. 256 ; Barbier DE MEYNARD, *La poésie en Perse*, p. 16.

(3) *Tanbih*, p. 6-7 ; *Avertissement*, p. 9.

(4) *Tanbih*, p. 105 ; *Avertissement*, p. 150.

(5) SA'ID ANDALUSI, *Tabakat al-umam*, trad. Blachère, p. 49-50. — Voir encore : *Géogr. d'Aboulfida*, I, p. LXXI ; DIMASHKI, p. 395-396 ; CHRISTENSEN, p. 507-508.

appelèrent *adab*, qui englobe aussi bien la morale pure que la bonne éducation, la culture et l'élégance du style. Ces ouvrages, qui pullulèrent, s'inspiraient plus précisément des « *Livres de conseil* » de l'époque post-sassanide [1].

Les dynasties d'origine persane avaient dès lors la tâche facile en ce domaine, et leur attitude de protectrices des lettres ne contrariait pas leur rôle politique.

Les Ziyarides protégèrent les savants : nous avons vu qu'Avicenne et Biruni séjournèrent à leur Cour. L'un de ces princes, Kabus, dont certains poètes ont chanté les louanges, composa des vers arabes et persans : c'est à lui que Biruni dédia sa *Chronologie*, à lui encore que Tha'alibi dédicaça deux de ses ouvrages [2].

Ce sont surtout les Cours bouyides qui vont attirer les littérateurs et les savants, au-dessus desquels émergent les fortes personnalités d'Ibn al-Amid et d'Ibn Abbad [3].

Les deux Ibn al-Amid [4], le père Abul-Fadl Muhammad et le fils Abul-Fath Ali, sont aussi célèbres comme hommes politiques et officiers que comme écrivains et protecteurs des lettres. Tous deux furent vizirs à la Cour bouyide de Raiy. L'érudition de Mohammad lui valut le surnom de Second Djahiz.

Ibn Abbad, celui-là même qui illustra le surnom de *sahib*, titre ultérieur des premiers ministres [5], fut le vizir des princes bouyides Mu'aiyid al-daula et Fakhr al-daula. Il avait suivi les leçons du grammairien Ahmad ibn Faris Razi [6], qui fut aussi le maître de Hamadhani. Il entretint des correspondances avec les hommes de lettres [7] et fit toute sa vie un excellent accueil aux littérateurs. « Le nombre des poètes qui l'entouraient et chantaient ses louanges dans de belles odes dépassait celui des poètes qu'on rencontrait chez les princes contemporains. » [8] Il enseigna lui-même et, pour

(1) CHRISTENSEN, p. 52, 67, 90 ; *Encyclopédie*, I, p. 124.

(2) *Encyclopédie*, II, p. 635 ; MASSÉ, *Firdousi*, p. 41 ; *Survey*, II, p. 969 ; ZAKI MUBARAK, *La prose arabe*, p. 145.

(3) MASSÉ, *Firdousi*, p. 42 ; *Survey*, II, p. 949 ; *Encyclopédie*, I, p. 828.

(4) Sur cette famille, voir : Barbier DE MEYNARD, *Littérature du Khorassan*, *Journal asiatique*, 1853, I, p. 236-239 ; IBN KHALLIKAN, II, p. 74 ; AMEDROZ, *Abul-Fadl Ibn al 'Amîd*, *Der Islam*, III, p. 323-351 ; TAIMUR, *Taswir*, p. 109 ; MEZ, p. 97 ; ZAKI MUBARAK, *La prose arabe*, p. 131-135.

(5) Abul-Mahasin est indigné du fait que de son temps on donnait ce titre à des « gens du bas peuple, pourvoyeurs de viande ou publicains » (IV, p. 170).

(6) YAKUT, *Irshad*, II, p. 7. — Voir sa biographie, *ibid.*, II, p. 273-343 ; ZAKI MUBARAK, *La prose arabe*, p. 135-145.

(7) YAKUT, *Irshad*, III, p. 131-132 ; MEZ, p. 95.

(8) IBN KHALLIKAN, I, p. 94 ; YAKUT, *Irshad*, II, p. 314, 317, 326, 335 ; MASSÉ, *Firdousi*, p. 75.

faire ses cours, endossait la toge professorale [1]. Il avait une magnifique bibliothèque, qu'il constitua en wakf après sa mort [2]. S'il refusa de devenir le premier ministre d'un prince samanide, c'est en alléguant les difficultés d'un déménagement ; pour le transport de ses livres, dont le catalogue formait dix volumes, quatre cents chameaux auraient été nécessaires. Le conservateur en fut un instant l'historien Ibn Miskawaih, qui nous conte la joie de son maître en apprenant que ses livres avaient été préservés du pillage au moment de l'irruption des Khorassaniens [3]. C'est de cette collection inestimable que le sultan Mahmud fit brûler les ouvrages suspects d'hérésie [4]. Ibn Abbad était un esprit universel, qui eut des curiosités en géométrie, en médecine, en astronomie, en musique, en logique et en mathématiques ; toutefois, il montrait peu de goût pour la théologie. [5] Calligraphe et enlumineur, il avait écrit de sa main le diplôme de nomination du cadi de Raiy Abd al-Djabbar, et ce document fut jugé assez beau pour être offert en présent au ministre Nizam al-mulk [6]. Ses obsèques, à Raiy, furent un jour de deuil pour toute la cité, dont toutes les boutiques chômèrent : elles furent présidées par le prince Fakhr al-daula [7].

« Aujourd'hui même, rapporte Henri Massé [8], on montre au visiteur de la grande mosquée d'Ispahan l'endroit où le ministre Ibn Abbad venait parfois prononcer une homélie. A constater la persistance de ce souvenir, on devine quelle influence le ministre exerçait d'outre-tombe peu de mois après sa mort, et le lustre qu'en recevait alors la cité. »

Adud al-daula était assez cultivé pour pouvoir déclarer à Abu Ali Farisi, qui lui avait dédié un traité de grammaire : « Ton livre ne m'apprend rien, il convient tout au plus aux débutants. » [9] Le même prince et son fils Shams al-daula témoignèrent d'un zèle personnel pour les études astronomiques, auxquelles ils s'étaient fait initier. Adud al-daula fut l'objet de panégyriques de nombreux poètes et ce n'est pas pour lui un mince titre de gloire que d'avoir été loué par Motannabi [10]. Il avait

(1) YAKUT, *Irshad*, II, p. 312 ; MEZ, p. 171.

(2) YAKUT, *Irshad*, II, p. 315 ; III, p. 12 ; MEZ, p. 167.

(3) Plus loin, p. 174.

(4) *Eclipse*, II, p. 224 ; V, p. 237 ; YAKUT, *Irshad*, II, p. 315 ; MEZ, p. 95, 166-167 ; QUATREMÈRE, *Mélanges d'histoire*, p. 13-14 ; KREMER, II, p. 312 ; *Survey*, III, p. 1940 ; PINTO, p. 10, 21 ; HITTI, p. 413 ; voir plus loin, p. 177.

(5) YAKUT, *Irshad*, II, p. 276.

(6) MEZ, p. 168.

(7) *Eclipse*, III, p. 262 ; MEZ, p. 95 ; BAHRAMI, *Carreaux*, p. 24.

(8) *Firdousi*, p. 75.

(9) YAKUT, *Irshad*, III, p. 12.

(10) *Encyclopédie*, I, p. 146 ; MASSÉ, *Firdousi*, p. 89 ; MINORSKY, *Dailamites*, p. 20, 25 ; BLACHÈRE, *Un poète arabe*, p. 238 sqq.

été instruit par les meilleurs maîtres et s'en montrait fier [1]. Il aimait la science et se plaisait dans la société des savants, quelle que fût leur branche, puisqu'il pensionna les docteurs de la loi, les traditionnistes, les théologiens, les exégètes, les philosophes, les poètes, les généalogistes, les médecins, les mathématiciens et les ingénieurs [2].

Ce fut donc surtout en Perse que se précisa le canon de la prose arabe à tendances littéraires. Nous assistons à l'éclosion d'une prose rimée, d'une prose qui prétend vivre, moins le rythme, avec les lois de la poésie, dont elle emprunte le mécanisme des comparaisons et des métaphores, ainsi que le vocabulaire noble.

« Les plus célèbres parmi les grands prosateurs du IVe siècle se sont appelés : Sahib ibn Abbad, Sabi, Kharizmi, Hamadhani, Tha'alibi, Tauhidi. Tous, ils ont pratiqué la préciosité, avec plus ou moins de charme. Ils ont tous occupé de leur réputation les lettres de l'Orient arabe ; mais leur gloire s'est même étendue à l'Occident islamique, c'est-à-dire à l'Espagne et à quelques îles florissantes de la Méditerranée. » [3]

Kharizmi, mort à la fin du IVe/Xe siècle, est renommé comme épistolier d'un style personnel et délicat. Il vaut, en effet, par la finesse de la forme plus que par la profondeur de la pensée : ce fut un être sincère, débordant de sensibilité [4].

Abu Haiyan Tauhidi [5], mort dans le premier quart du IVe/Xe siècle, fut un philosophe et un styliste. A cause de ses tendances hérétiques, il fut exilé de Bagdad par le vizir bouyide Mohallabi. Il se réfugia à Raiy près du ministre Ibn al-Amid, puis d'Ibn Abbad, mais n'ayant reçu d'eux aucune gratification, il contesta dans un ouvrage leur mérite littéraire. On le retrouve à Bagdad, protégé par les vizirs de Samsam al-daula.

Badi' al-zaman Hamadhani [6] († 398/1008) est une des gloires de la littérature arabe. Il donna libre cours à son esprit dans ce genre particulier que sont les *Séances*, historiettes bâties sur « la mendicité, la gueuserie et les ruses coupables ». Il dédia ces fameuses *Séances* au dernier prince saffaride du Séistan. Il fut célèbre par ses polémiques littéraires avec Kharizmi et jouit à Raiy de la faveur d'Ibn Abbad.

Sous les Bouyides, on enregistre un foisonnement de bibliothèques. Évidemment, de semblables établissements existaient avant eux, notamment à Bagdad, et nous pouvons

(1) YAKUT, *Irshad*, III, p. 10 ; BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 240-241.

(2) *Eclipse*, III, p. 68 ; VI, p. 68-69 ; MEZ, p. 23. Son livre de chevet était le *Livre des Chansons* d'Abul-Faradj Isfahani (YAKUT, *Irshad*, V, p. 150).

(3) ZAKI MUBARAK, *La prose arabe*, p. 131.

(4) ZAKI MUBARAK, *op. cit.*, p. 156-170.

(5) ZAKI MUBARAK, *op. cit.*, p. 171-180.

(6) ZAKI MUBARAK, *op. cit.*, p. 86-94, 148-155 ; *Arts de l'Iran*, p. 110.

aussi parler des bibliothèques de Nichapour [1] et de Bokhara : cette dernière, extrêmement riche, contenait des ouvrages rares que consulta Avicenne : elle fut détruite par un incendie [2]. A Merv, l'on conserva quelque temps la bibliothèque de Yezdéguerd [3].

Un secrétaire d'Adud al-daula fonda une bibliothèque à Ram-Hormuz, dans le Fars, et l'on en mentionne une autre, plus importante, à Bassorah [4].

On a souvent cité la description enthousiaste que Mokaddasi a faite de la bibliothèque fondée à Chiraz par Adud al-daula. Le géographe en a consulté les trésors [5] et, nous dit-il, il n'y avait pas d'ouvrage sur quelque sujet que ce fût, depuis l'antiquité jusqu'à son époque, dont on ne trouvât un exemplaire : dans chaque salle, un catalogue était à la disposition du lecteur [6].

La bibliothèque fondée à Bagdad par le vizir Sabur, en 383/993, contenait plus de dix mille ouvrages, dont beaucoup d'autographes [7]. Cinquante ans plus tard, la plupart des volumes étaient gâtés par les vers [8] : cette bibliothèque fut incendiée au moment de l'entrée de Toghrulbeg à Bagdad [9].

La bibliothèque d'Ibn Abbad, à Raiy, excita la colère et les convoitises du sultan Mahmud, lequel transporta également à Ghazna celle d'Ispahan [10].

Ainsi, pendant les deux premiers siècles du califat abbasside, les Persans seront « partout les bienvenus à condition qu'il consentent à se servir de l'arabe comme langue officielle et littéraire » [11]. La même atmosphère se retrouve encore au IVe/Xe siècle et nous n'en citerons qu'un exemple : en arrivant à Bagdad, Mu'izz al-daula ne pouvait s'exprimer qu'en persan, et quelques années plus tard, son neveu Adud al-daula composait des poésies arabes [12].

(1) Mez, p. 168 ; Pinto, p. 16.

(2) Ibn Khallikan, I, p. 191 ; Kazwini, *Athar al-bilad,* p. 199 ; Pinto, p. 10, 21 ; Quatremère, *Mélanges d'histoire,* p. 15 ; *Survey,* III, p. 1810 ; *Journal asiatique,* 1848, I, p. 188 ; Schulz, *Die persisch-islamische Miniaturmalerei,* p. 44.

(3) Taifur, p. 157 ; Mez, p. 164 ; *Survey,* III, p. 1940.

(4) Mokaddasi, p. 413 ; Kremer, II, p. 483 ; Pinto, p. 15 ; Mez, p. 168 ; Hitti, p. 413 ; Schwarz, p. 334, 405.

(5) Mokaddasi, p. 258, 294, 448.

(6) Mokaddasi, p. 449 ; Kremer, II, p. 483 ; Mez, p. 165 ; Pinto, p. 17-18 ; Schwarz, p. 49 ; *Survey,* II, p. 976 ; III, p. 1940 ; Hitti, p. 413 ; Bahrami, *Carreaux,* p. 26-27.

(7) Mez, p. 168 ; *Encyclopédie,* IV, p. 30.

(8) Yakut, *Irshad,* VI, p. 359.

(9) Ibn Al-Athir, *s. a.* 416 et 451 ; Bundari, p. 17 ; Yakut, I, p. 799 ; Kremer, II, p. 483 ; Pinto, p. 14-15, 19, 23 ; *Survey,* III, p. 1939-1940 ; Quatremère, *Mélanges d'histoire,* p. 16-17.

(10) Quatremère, *Mélanges d'histoire,* p. 16 ; Pinto, p. 16 ; *Survey,* III, p. 1940 ; Godard, *Historique, Athar-é-Iran,* I, p. 218.

(11) Minorsky, *Dailamites,* p. 7.

(12) Mez, p. 23.

« La renaissance de la langue persane est la conséquence fatale du fait que certaines provinces de la Perse échappèrent au contrôle direct de l'administration califienne, à la suite de la constitution de dynasties locales qui reconnurent plus ou moins la suzeraineté de la Cour abbasside. On en attribue le mérite à la dynastie des Tahirides, mais il paraît plus juste de faire partir des Saffarides, des Samanides et des Bouyides, un mouvement qui trouva son plein développement avec les Ghaznévides et les Seldjoukides. » [1]

La reprise du persan comme langue écrite allait avoir un profond retentissement, car l'arabe n'avait pas été répandu dans le peuple [2].

Bal'ami, ministre des Samanides, en 352/963, adapta, en l'allégeant, la *Chronique* de Tabari : c'est le plus ancien ouvrage historique en langue persane.

On conserve de cette même époque le fragment d'un commentaire du Coran [3].

La poésie en langue persane commença certainement dès les Tahirides et les Saffarides, et elle eut un éclat particulier sous les Samanides. Les plus anciens vers remontent aux VIIe et VIIIe siècles, mais on s'accorde à ne donner qu'une importance relative à ces vers isolés [4]. Le premier en date des grands poètes en langue persane est Rudaki, mort en 329/941. Il fut un protégé des princes samanides et surtout de leur grand ministre Bal'ami. Il est l'auteur de nombreuses pièces lyriques et bachiques, et fut peut-être l'inventeur du quatrain, cette forme qu'Omar Khaiyam devait immortaliser. Rudaki a pour les cercles lettrés de la Perse l'importance de Shakespeare en Angleterre [5].

M. Minorsky a fait état des poètes persans qui vivaient sous la protection des Bouyides : « Ostad Mantiki, protégé d'Isma'il ibn Abbad ; Bundar qui écrivait en dialecte de Raiy (997-1229) et Kiya Ghada'iri (« le faïencier »), mort en 1034 (?). Le grand panégyriste Katran (mort en 1073[?]), qui vécut en Azerbaidjan peut être également considéré comme un écho de l'époque bouyide. » [6]

(1) Browne, I, p. 6. — Cf. Kremer, II, p. 499 ; Gaudefroy-Demombynes, p. 308 ; Nariman, p. 17 ; Massé, *Firdousi,* p. 295.

(2) Schwarz, p. 145, 258 ; Nariman, p. 196, 202 ; Massé, *Firdousi,* p. 15, 44.

« La Perse retrouve une littérature après trois siècles de silence » (Darmesterter, *Coup d'œil sur l'hist. de la Perse,* p. 44).

(3) Mez, p. 193 ; Browne, *Old Persian Commentary, Journal of royal asiatic Society,* 1894, p. 417-524 ; Browne, I, p. 477.

(4) *Encyclopédie,* III, p. 1132 ; Massé, *Firdousi,* p. 39-40.

(5) Massé, *Firdousi,* p. 43 ; Darmesteter, *Coup d'œil sur l'hist. de la Perse,* p. 45-46 ; Browne, II, p. 2, 15.

(6) Minorsky, *Dailamites,* p. 19-20.

Ce fut pourtant grâce aux Samanides que « la langue persane élimina lentement l'arabe dans les correspondances. Il est fort possible, sinon probable, que les Persans se réjouissaient secrètement des progrès réalisés par la langue du pays, progrès qui brisaient insensiblement un des liens qui les rattachaient encore au califat [1].

Un autre poète, Dakiki († 364/975), un mazdéen originaire de Tus, fut chargé par les seigneurs Samanides de donner une forme poétique aux narrations mi-historiques, mi-légendaires de l'ancienne Perse. Dakiki se mit à l'œuvre, mais il n'avait pas achevé deux mille vers qu'il était assassiné par un de ses esclaves. Ces vers ont été conservés par Firdousi, qui les a insérés dans son *Livre des Rois*.

Retenons aussi le nom d'Abu Sa'id ibn Abil-Khair († 440/1049), le plus ancien poète mystique en langue persane, dont son ami Avicenne disait : « Tout ce que je sais, il le voit. »

On arrive ainsi à Firdousi, sur le compte duquel tout développement serait déplacé. C'est, en effet, faire preuve d'érudition que de citer ses devanciers, mais le *Livre des Rois* est bien le chef-d'œuvre qui marque le point de départ de la renaissance persane. Renaissance linguistique, puisqu'il fixait la langue moderne, renaissance nationale sous son double aspect historique et religieux.

Mahmud de Ghazna eut, à nos yeux, le grand mérite d'avoir patronné deux hommes de génie, Biruni et Firdousi, sans compter les poètes lyriques Onsuri, Farrukhi et Minutshihri [2], et on ne saurait oublier son historiographe Otbi.

De son vivant même, l'islamisme de Firdousi fut par certains jugé assez tiède. Nous n'avons pas à relever l'éloge du vin, car il n'est pas le seul poète musulman dans ce cas. Mais nous sommes parfois moins à l'aise. Le *Livre des Rois* a conservé des façons de s'exprimer qui rappellent la religion officielle des Sassanides. Le mazdéisme suppose la lutte continuelle des principes du bien et du mal, le combat perpétuel entre Ormuzd, le créateur du soleil, et Ahriman, le mauvais génie des ténèbres. Ce dualisme apparaît nettement dans presque tous les passages où l'écrivain parle de la succession du jour et de la nuit, de la nuit et du jour [3]. Qu'il ait été ou non la victime inconsciente de ses sources, Firdousi a bel et bien composé un poème à la louange des adorateurs du feu.

Selon Henri Massé, « la raison jointe à la croyance en Dieu fonde la morale humaine chez Firdousi. Il semble qu'on trouve dans ce culte voué par le poète à la raison

[1] Massé, *Firdousi*, p. 44; Marçais, *Moyen Âge*, p. 388; Grousset, I, p. 215-217.

[2] Grousset, I, p. 221-222.

[3] Massé, *Firdousi*, p. 26, 283.

quelque lointain écho de ce rationalisme mo'tazilite qui s'était épanoui dans le monde musulman, lorsque l'influence persane dominait à la cour des califes [1] ».

On connaît la célèbre marque d'ingratitude de Mahmud envers Firdousi. N'empêche que le Ghaznévide appréciait le génie du poète, de même que nous l'avons vu réclamer à sa Cour des savants tels qu'Avicenne et Biruni. Un écrivain persan ne déclare-t-il pas : « Mahmud aimait la poésie et récompensait largement les poètes; il avait six cents poètes de premier ordre; il leur donnait à tous des apanages et des pensions. En outre, à chaque poésie qu'on lui récitait, il donnait des millions de pièces d'or. » [2]

Les Seldjoukides s'iranisèrent comme l'avaient fait les califes de Bagdad et bien plus rapidement [3]. « Ils accommodaient bien un peu à la turque les idées, les manières et le bon ton de leurs sujets arabes et persans, mais peu à peu, le nouveau vêtement leur collait au corps, les imprégnait, et de ces demi-Chinois l'Islam faisait des Iraniens plus rudes que les autres, mais des Iraniens. » [4] Au point de vue spécial qui nous occupe ici, les sultans seldjoukides « furent impressionnés au plus haut degré par la poésie épique persane. La langue persane devint graduellement la langue administrative et culturelle. L'arabe fut supplanté par le persan même dans le domaine de l'enseignement théologique, et le même phénomène se produisit dans l'enseignement élémentaire de la religion. » [5]

[1] Massé, *Firdousi*, I, p. 246-247.

[2] Massé, *Firdousi*, p. 297.

[3] Grousset, I, p. 213.

[4] Cahun, p. 178-179.

[5] Barthold, *Histoire des Turcs*, p. 104.

HISTOIRE DE RAIY.

J'ai été amené à rechercher si les anciens auteurs avaient connu le sanctuaire de Bibi Shahr Banu et les tombes avoisinantes. Ce fut de ce côté une déception, compensée par la constatation de l'importance de la cité de Raiy dans l'histoire de la Perse musulmane. Par son emplacement, elle fut l'objet de toutes les convoitises, et nous allons y retrouver les princes dont je viens de narrer sommairement les fastes. Conter par le menu la succession des événements dont Raiy fut le théâtre durant la période qui nous intéresse, c'est faire une esquisse de la vie politique dans tout l'Iran.

Raiy, l'antique Ragha ou Rhagès, est une ville de l'ancienne Médie, et les géographes arabes l'attribuent à la province correspondante du Djibal, ou à celle du Dailam, mais considèrent souvent Raiy et une large banlieue comme un territoire autonome [1]. Kodama ajoute même que le district de Raiy paie l'impôt suivant une convention spéciale [2].

« On voit ses ruines à environ 8 kilomètres au sud-sud-est de Téhéran et au sud d'un éperon que l'avant-montagne de l'Elbourz projette ici dans la plaine. » [3] La relation de Pascal Coste est tristement claire : « Aujourd'hui c'est à peine si, en traversant cette contrée voisine de Téhéran, on rencontre quelques monticules, quelques restes de maçonnerie qui avertissent le voyageur qu'autrefois, dans ces lieux, existait une immense cité, une capitale, et encore les débris que l'on y découvre ne datent que de la seconde et plus moderne période de son existence, celle qui commence avec l'islamisme. L'ensemble de ces ruines occupe une étendue de 2.100 mètres du Nord au Sud et de 2.250 mètres de l'Est à l'Ouest; tout ce vaste emplacement est situé au pied d'un chaînon qui part de l'Elbourz. » [2] A côté de cette description moderne, citons le témoignage du géographe Yakut, qui visita la région quelques mois après le passage des Mongols : « C'est une magnifique cité. Ses maisons sont recouvertes

(1) Istakhri, p. 195, 202 ; Ibn Haukal, 1re éd., p. 255 ; 2e éd., p. 357 ; Ibn Al-Fakih, p. 209 ; Schwarz, p. 740-741 ; Le Strange, p. 214.

(2) Kodama, p. 244.

(3) *Encyclopédie*, III, p. 1182.

(4) Pascal Coste, *Monuments modernes de la Perse*, p. 43 ; *Ambassade au Kharezm*, p. 235.

de briques polies enduites d'un vernis brillant et azuré comme le sont les poteries dans d'autres pays [1]. Elle est placée auprès d'une montagne aride et nue qui la domine. Cette importante cité venait d'être ruinée lorsque j'y passai, l'an 617/1220, en fuyant devant l'invasion mongole. Les murs étaient encore intacts et avaient conservé leurs ornements; plusieurs chaires étaient restées debout, car la dévastation de la ville était toute récente. Les maisons de Raiy sont construites sous le sol, les rues sont obscures et d'un accès difficile; les habitants ont adopté ce mode de construction pour se préserver contre le pillage incessant des armées qui envahissaient la ville; sans cette précaution, à chaque irruption aucun habitant n'aurait survécu. » [2] Kazwini donne les mêmes renseignements et ajoute ce détail important : « Les gens qui font des fouilles à Raiy trouvent des bijoux d'une grande beauté et des fragments d'or. Le sol cache un grand nombre de trésors dont on voit, en tout temps, mettre au jour des parties; car cette ville a toujours été une résidence royale. » [3]

L'intérêt de la position géographique de Raiy est capital aux points de vue commercial et stratégique. « On commande de là toutes les routes de l'intérieur : celle du Fars, par le revers du Zagros; celle du Kerman, par les montagnes intérieures; celle du Khorassan, au pied de l'Elbourz; la grande voie Hamadan-Kermanshah-Bagdad débouche en face; par Zendjan on gagne aisément Tebriz et les issues de l'Azerbaidjan; enfin, derrière Kazvin, la vallée du Kizil-Ouzen s'enfonce vers la Caspienne [4]. Situation si remarquable que les capitales s'y sont succédé : Rhagès, qui ne s'est éteinte qu'au XIIIe siècle, Téhéran, qui la continue d'autant plus exactement qu'il en fut d'abord un faubourg. » [5]

Le rôle militaire de Raiy est bien défini par cette boutade du sultan seldjoukide Tughril II, s'appliquant à la citadelle de Tabarak : « Elle ressemble à un serpent qui aurait deux têtes, l'une dans l'Irak, l'autre dans le Khorassan, et dont la double gueule serait dans ces deux pays. » [6] Sa valeur commerciale est mise en évidence par Ibn al-Fakih : « Raiy, dit-il, jouit d'un bon climat. Ses édifices sont remarquables. C'est un centre de négoce, mais aussi le rendez-vous des débauchés. Raiy est la fiancée

(1) SCHWARZ, p. 836; BAHRAMI, *Carreaux*, p. 16.

(2) YAKUT, II, p. 893-894; Barbier DE MEYNARD, *Dictionnaire de la Perse*, p. 274-275; IDRISI, II, p. 164; SCHWARZ, p. 773; *Survey*, II, p. 1542.

(3) KAZWINI, *Athar al-bilad*, p. 251; *Ambassade au Kharezm*, p. 233; SCHWARZ, p. 776.

(4) MINORSKY, *Dailamites*, p. 2.

(5) Vidal DE LA BLACHE et GALLOIS, *Géographie universelle*, VIII, p. 158-159. — Cf. SCHWARZ, p. 740, 756-757, 919-920; CHRISTENSEN, p. 122.

(6) YAKUT, III, p. 508; Barbier DE MEYNARD, *Dict. de la Perse*, p. 388.

de la terre, la route du monde, le point médian entre le Khorassan, le Djurdjan, l'Irak et le Tabaristan. C'est la ville la plus favorisée de la nature [1], où affluent les marchandises de l'Arménie, de l'Azerbaidjan, du Khorassan, du pays des Khazars et des Bulgares. » [2]

Raiy se trouve donc située au pied de l'Elbourz ou, plus exactement, du pic volcanique le plus élevé de la chaîne, le Démavend. « Quand, de Raiy, écrit Kazwini, on jette les yeux sur le Démavend, on s'imagine qu'il surplombe la ville, bien qu'il en soit à la distance de deux ou trois parasanges. » [3] Il n'est pas étonnant que la région soit sujette à des tremblements de terre et, en effet, les auteurs mentionnent quelques séismes qui endommagèrent la ville de Raiy [4]. Autre inconvénient : cette montagne intercepte les vents du Nord et le climat est très chaud [5].

La ville de Raiy fut occupée par les Arabes entre les années 18/639 et 24/644 : la résistance aurait été assez acharnée pour qu'on donnât l'ordre de détruire la cité et d'en édifier une nouvelle à proximité. Un gouverneur y fut installé [6] et Raiy fut donc administrée par des préfets omeyyades, puis abbassides : il est possible que ce fonctionnaire ait été assisté d'un seigneur local [7].

Un clan kharidjite vint s'y réfugier après la bataille de Nahrawan [8] et, un peu plus tard, une bande d'Azrakites assassinent le préfet de Raiy [9]. Aussi n'est-on pas étonné d'apprendre qu'un insurgé kharidjite, Motarrif ibn Moghira, réussit à recruter des volontaires à Raiy en 77/697 : la garnison omeyyade prit une part importante à la répression et son chef, après la victoire, défila triomphalement dans sa bonne ville,

(1) IBN KHORDADHBEH, p. 171; IBN AL-FAKIH, p. 237, 253-254; WIET, *Expos. de 1931*, p. 116; BAHRAMI, *Carreaux*, p. 16.

La même idée est exprimée dans un vers persan cité par Mustaufi (*Nuzhat al-kulub*, p. 47; trad., p. 54).

(2) IBN AL-FAKIH, p. 270; IBN KHORDADHBEH, p. 171; YAKUT, II, p. 896; Barbier DE MEYNARD, *Dict. de la Perse*, p. 278; SCHWARZ, p. 757, 762; *Géogr. d'Aboulfida*, I, p. LIX, n. 4.

C'est à cette occasion qu'Ibn al-Fakih parle du fameux itinéraire des marchands juifs. (Cf. *Géogr. d'Aboulfida*, I, p. LVIII; WIET, *Les communications*, *L'Égypte contemporaine*, XXIV, p. 246-247).

(3) *Ambassade au Kharezm*, p. 241; *Prairies*, I, p. 193-194.

(4) TABARI, III, p. 1515; IBN AL-ATHIR, *s. a.* 346; *Eclipse*, II, p. 168, n. 1; ABUL-MAHASIN, II, p. 307; III, p. 317; QUATREMÈRE, *Hist. des Mongols*, p. 273; SCHWARZ, p. 757, 763.

(5) QUATREMÈRE, *Hist. des Mongols*, p. 274.

(6) BALADHURI, p. 317-319; IBN AL-FAKIH, p. 269; TABARI, I, p. 2473, 2647, 2650-2656, 2660, 2805, 2927, 3058, 3352; II, p. 281, 817, 1119, 1470; III, p. 2; YA'KUBI, *Historiae*, II, p. 180, 189; PÉRIER, p. 232; SCHWARZ, p. 741, 746, 750; QUATREMÈRE, *Histoire des Mongols*, p. 272-273; *Encyclopédie*, III, p. 103.

(7) SCHWARZ, p. 748; *Encyclopédie*, III, p. 1183.

(8) TABARI, II, p. 17, 28.

(9) PÉRIER, p. 26; SCHWARZ, p. 751; SADIGHI, p. 22.

« escorté d'une foule de captifs » [1]. En l'année 83/702, les habitants de Raiy voyaient les fuyards de l'armée du rebelle Abd al-Rahman ibn Ash'ath traverser leur ville après la bataille de Dair al-Djamadjim [2]. Le prétendant Abd-Allah ibn Mo'awiya campa un instant dans la région en 128/746 [3]. C'est à Raiy que commença l'agonie omeyyade : le dernier gouverneur du Khorassan, le vieux général Nasr ibn Saiyar, âgé de 85 ans, fuyant les troupes d'Abu Moslim, y tombait gravement malade et mourait à l'étape suivante, à Saveh [4]. Immédiatement après, un détachement de l'armée d'Abu Moslim occupait Raiy [5].

Dès l'avènement de la nouvelle dynastie, la ville passait un instant sous la coupe de Sunbadh : sa domination fut éphémère, mais le rebelle s'empara des trésors qu'Abu Moslim avait cachés à Raiy, lors de son voyage en Irak, qui devait lui être fatal [6].

Il n'est pas inutile de signaler que Khalid ibn Barmak fut gouverneur du Tabaristan et de Raiy : dans cette dernière ville, il était suppléé par son fils Yahya [7]. Le calife Mansur nomma en l'année 141/758 son propre fils, le futur calife Mohammad Mahdi, gouverneur du Khorassan, avec Raiy comme résidence, ce qui allait donner à la cité un certain éclat [8]. « Il rebâtit Raiy sous le nom de Mohammadiya et l'entoura d'un fossé. Le faubourg de Mahdi-Abad fut créé pour ceux des habitants qui avaient dû céder leur propriétés dans la vieille ville. Harun al-Rashid, le fils de Mahdi, naquit à Raiy et se souvenait toujours avec plaisir de sa ville natale. » [9] Harun s'y rendit durant son califat, en 189/805 [10].

[1] Tabari, II, p. 993, 994, 996 ; Périer, p. 150-152 ; Schwarz, p. 751.

[2] Tabari, II, p. 1118-1119.

[3] Tabari, II, p. 1976 ; Sadighi, p. 39.

[4] Tabari, III, p. 2 ; *Encyclopédie,* III, p. 935 ; Schwarz, p. 752.

[5] Tabari, III, p. 3 ; Dinawari, p. 362.

[6] Ya'kubi, *Historiae,* II, p. 446 ; Baladhuri, p. 339 ; *Prairies,* VI, p. 188-189 ; Tabari, III, p. 87, 119 ; *Siyaset-Nameh,* p. 267-268 ; Schwarz, p. 752 ; Browne, I, p. 314 ; Sadighi, p. 137-138, 143-147.

[7] Djahshiyari, p. 155 ; *Encyclopédie,* I, p. 681 ; Rabino, *Dynasties du Mazandaran, Journal asiatique,* 1936, II, p. 407.

[8] Ya'kubi, *Pays,* p. 275, 303 ; trad. Wiet, p. 79, 130 ; *Prairies,* II, p. 251 ; Baladhuri, p. 319-320 ; Ibn al-Fakih, p. 269 ; Tabari, III, p. 134, 136 ; *Nuzhat al-kulub,* trad., p. 59 ; Yakut, II, p. 895 ; IV, p. 430-431 ; Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse,* p. 277, 517-518 ; Kazwini, *Athar al-bilad,* p. 251 ; *Encyclopédie,* III, p. 120, 1114 ; Quatremère, *Histoire des Mongols,* p. 273 ; *Survey,* II, 1542 ; Vasmer, *Die Eroberung Tabaristans, Islamica,* III, p. 86.

[9] Reitemeyer, *Städtegründungen der Araber im Islam,* p. 88 ; *Ambassade au Kharezm,* p. 234 ; *Encyclopédie,* III, p. 1183 ; Schwarz, p. 749, 752-756 ; Ibn al-Fakih, p. 273 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse,* p. 307, 517 ; Le Strange, p. 214 ; *Survey,* II, p. 1542 ; Herzfeld, *Khorasan, Der Islam,* XI, p. 164.

[10] Tabari, III, p. 701-706 ; *Encyclopédie,* II, p. 288.

C'est près de Raiy que commencèrent les hostilités entre Amin et Ma'mun : le général de ce dernier y infligea, en 195/810, une défaite aux troupes califiennes. La ville fut incorporée au domaine des Tahirides, qui ne semblent pas y avoir été très populaires [1].

En l'année 250/865, les Zaidites du Tabaristan essaient de gagner des partisans dans la population de Raiy [2] : des troubles s'ensuivent, le préfet tahiride est chassé et un fonctionnaire zaidite gouverne la ville [3]. C'est à cette époque d'occupation alide que Raiy est mise au pillage par une bande d'un seigneur du Dailam, Djastan : les habitants font cesser ce brigandage en versant une forte contribution [4]. Ce fut ensuite un chassé-croisé entre les officiers turcs du califat et les Alides, au grand déplaisir des indigènes [5]. En l'année 261/875, c'est un préfet turc qui, en livrant un réfugié politique, obtient que le Saffaride Ya'kub ibn Laith, de retour d'une expédition infructueuse dans le Tabaristan, ne pénètre pas en ville [6]. Il n'y aurait pas lieu de s'arrêter à de menus incidents s'ils ne mettaient en relief la volonté d'une population « toujours agitée comme les vagues de la mer » [7] à ne pas se laisser faire [8]. En l'année 278/891, les habitants démolissent la citadelle [9]. Deux ans plus tard, il fallut une expédition pour venir à bout d'un préfet rebelle [10]. Les Saffarides avaient trempé dans l'affaire et l'on n'est pas étonné d'apprendre que le calife Mo'tadid fait passer Raiy sous leur obédience [11]. A la mort du Saffaride Amr ibn Laith, cinq ans plus tard, un préfet samanide vint prendre possession de Raiy à la demande de certains notables de la ville, et le fait est d'autant mieux confirmé par le calife Moktafi que l'intéressé avait dû prendre Raiy de vive force [12].

[1] Schwarz, p. 756 ; Rothstein, *Die Tahiriden,* in *Orientalische Studien,* I, p. 159 ; *Encyclopédie,* I, p. 331 ; *Prairies,* VI, p. 421 ; Tabari, III, p. 1338 ; Ya'kubi, *Les Pays,* p. 306 ; trad. Wiet, p. 134-135 ; Abul-Fida', *s. a.* 195.

[2] Tabari, III, p. 1527-1528 ; Rabino, *Les dynasties alaouides, Journal asiatique,* 1927, I, p. 253 ; Schwarz, p. 757-758.

Yakut place à l'année 275/888 le succès du chiisme à Raiy (II, p. 901 ; Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse,* p. 279).

[3] *Prairies,* VII, p. 344-345, 347, 349 ; Tabari, III, p. 1531-1533, 1582 ; Abul-Mahasin, II, p. 331, 333 ; Schwarz, p. 742, 757-758 ; *Encyclopédie,* II, p. 295.

[4] Tabari, III, p. 1686 ; Vasmer, *Chronologie, Islamica,* III, p. 166, 484.

[5] Tabari, III, p. 1736-1739, 1832, 1840, 1880 ; Schwarz, p. 759.

[6] Tabari, III, p. 1885.

[7] Yakut, II, p. 896 ; Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse,* p. 278.

[8] Tabari, III, p. 1936, 2008 ; Schwarz, p. 759.

[9] Ibn al-Fakih, p. 269 ; Yakut, II, p. 895 ; Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse,* p. 277.

[10] Tabari, III, p. 2135 ; Schwarz, p. 760.

[11] Tabari, III, p. 2178 ; Barthold, *Turkestan,* p. 218.

[12] Tabari, III, p. 2208-2209 ; Ibn al-Athir, *s. a.* 289 ; *Encyclopédie,* III, p. 1183.

Un incident banal doit être relaté parce qu'il nous ramène indirectement à Bibi Shahr Banu. Lorsque les habitants vinrent supplier le prince samanide d'être leur gouverneur, celui-ci s'y refusa d'abord en disant : « Je ne veux pas gouverner cette ville funeste qui fut la cause du meurtre de Hosain. C'est un pays dailamite, qui n'accepte jamais la vérité. »[1] Ceci est une allusion à un sinistre marché par lequel le gouvernement de Raiy aurait été offert à Omar ibn Sa'd ibn Abi Wakkas pour le pousser à prendre le commandement de la troupe qui allait combattre Hosain à Kerbéla[2].

L'année suivante, le prince samanide Isma'il ibn Ahmad faisait taire ses répugnances et arrivait à Raiy : ce n'était d'ailleurs pas une simple promenade, et il avait dû vaincre la garnison de son préfet rebelle[3].

En principe, le califat conservait encore certaines prérogatives, probablement d'ordre financier : c'est ainsi que Moktadir attribue à l'un de ses fils plusieurs districts, dont celui de Raiy[4]. Ce détail mérite d'être signalé, car lorsqu'en 304/916, le prince sadjide Yusuf voulut satisfaire ses convoitises dans ces régions, il commença par publier que le vizir du calife lui avait concédé Raiy et certaines localités environnantes. Il désirait donc se prévaloir d'une base juridique avant d'entrer en campagne : c'est à un gouverneur samanide, Mohammed ibn Sa'luk, qu'il enleva la ville. Un premier corps califien fut mis en déroute et Bagdad crut le danger assez pressant pour envoyer sur place son meilleur capitaine, Mu'nis. Nous passons sur des intrigues compliquées. Finalement, Yusuf évacua Raiy, après l'avoir dévastée et en emportant les fonds publics. Un préfet turc, Wasif, y fut installé[5], pour peu de temps, car il en fut chassé par Ahmad ibn Sa'luk, le frère de l'ancien préfet samanide, qui opère pour son propre compte et finit par obtenir une investiture califienne moyennant un tribut annuel de 160.000 dinars[6].

Dans l'intervalle, Mu'nis avait fini par infliger une défaite à Yusuf, lequel, fait prisonnier, avait été incarcéré à Bagdad[7]. Coup de théâtre en l'année 310/922 : Yusuf est relâché et chargé du gouvernement de l'Azerbaidjan et des territoires limitrophes,

(1) YAKUT, II, p. 901 ; Barbier DE MEYNARD, *Dictionnaire de la Perse*, p. 279-280.

(2) IBN AL-FAKIH, p. 271 ; YAKUT, II, p. 896 ; Barbier DE MEYNARD, *Dictionnaire de la Perse*, p. 278.

(3) TABARI, III, p. 2220-2221 ; MOKADDASI, p. 385 ; IBN AL-ATHIR, *s. a.* 289-290 ; SCHWARZ, p. 742.

(4) *Eclipse*, I, p. 32 ; IV, p. 37 ; IBN AL-ATHIR, *s. a.* 301.

(5) *Eclipse*, I, p. 45-47, 51 ; IV, p. 50-52 ; IBN AL-ATHIR, *s. a.* 304 ; DEFRÈMERY, *Mém. sur les Sadjites, Journal asiatique*, 1847, II, p. 407-412, 418 ; SCHWARZ, p. 762, 956.

(6) *Eclipse*, I, p. 52 ; IV, p. 55 ; IBN AL-ATHIR, *s. a.* 304 ; DEFRÈMERY, *loc. cit.*, p. 419 ; SCHWARZ, p. 953.

(7) MEZ, p. 349.

y compris Raiy. Le domaine est plus vaste et la redevance est portée à 500.000 dinars[1]. Yusuf équipe une armée et enlève Raiy à Ahmad ibn Sa'luk, qui est tué en 311/924[2]. En quittant la ville, Yusuf y laissa un préfet, qui fut chassé par les habitants. Pour Yusuf une nouvelle conquête s'imposait : elle se produisit en 313/925[3].

Yusuf devait être appelé à combattre les Carmathes et y trouvait la mort[4]. Le calife Moktadir pria le prince samanide d'expulser le préfet sadjide de Raiy et d'en assumer l'administration aux mêmes conditions que Yusuf[5]. Le Samanide y arriva en 314/926, y nomma un préfet, lequel, trois ans après, est obligé de l'abandonner au seigneur alide du Tabaristan[6].

L'affaire mérite qu'on s'y arrête, car elle met en cause l'impuissance et l'inconscience du califat. Mas'udi[7] expose ces événements avec des détails qui ont l'avantage de mettre à nu les susceptibilités et les rancunes des acteurs de ce petit drame. Le prince du Tabaristan, Hasan ibn Kasim, surnommé le Petit Missionnaire, marcha contre Raiy à la tête d'une armée nombreuse, composée de Guilanais, de Dailamites et d'autres troupes. Il emmenait avec lui Makan ibn Kaki, un des principaux et des plus braves chefs du Dailam. Le Missionnaire, après avoir chassé l'armée samanide, s'empara de Raiy. Le calife Moktadir écrivit alors au prince samanide pour lui reprocher ces désastres : « Je t'avais rendu responsable, lui disait-il, des biens et de la vie de mes sujets, tu as négligé leurs intérêts, tu as laissé péricliter la défense du pays, au point de le livrer à l'invasion des Alides. »

Pressé par le calife de repousser les envahisseurs, le Samanide résolut de confier un important contingent à un officier guilanais, Asfar, auquel il adjoignit Ibn Muhtadj, un des principaux émirs du Khorassan. Il les chargea de combattre le Missionnaire et Makan, en exploitant dans ce but les haines et les antipathies qui régnaient entre Guilanais et Dailamites. Au cours du combat, plusieurs officiers guilanais de l'armée de Makan passèrent à l'ennemi : le Missionnaire prit la fuite et Makan, qui s'était battu courageusement, protégea de son mieux jusqu'au Dailam la retraite de son armée, poursuivie par la cavalerie du Khorassan, des Guilanais, des Dailamites et des Turcs, sous le commandement d'Asfar[8].

(1) *Eclipse*, I, p. 82-83 ; IV, p. 91-92 ; BAHRAMI, *Carreaux*, p. 23.

(2) *Eclipse*, I, p. 117-118 ; IV, p. 131-132.

(3) IBN AL-ATHIR, *s. a.* 307, 311 ; DEFRÈMERY, *loc. cit.*, p. 423-426 ; *Encyclopédie*, III, p. 1183 ; IV, p. 51.

(4) *Encyclopédie*, III, p. 768.

(5) *Eclipse*, I, p. 149 ; IV, p. 166-167.

(6) ABUL-FIDA' et IBN AL-ATHIR, *s. a.* 314 ; *Encyclopédie*, III, p. 932, 1183.

(7) *Prairies*, IX, p. 6-19.

(8) *Encyclopédie*, IV, p. 1118 ; MINORSKY, *Dailamites*, p. 8-9 ; RABINO, *Dynasties alaouides, Journal*

Ce dernier avait le champ libre sur un vaste territoire, qui, outre le Djurdjan et le Tabaristan, s'étendait à Koum, Hamadan, Zendjan et Kazvin. Il travailla tout d'abord pour la cause du prince samanide. Mais l'affermissement de sa puissance, le nombre et la vigueur de ses troupes lui inspirèrent des idées d'orgueil et de révolte. Étranger à la croyance de l'Islam, il méconnut la suzeraineté du prince samanide, se déclara en insurrection et voulut ceindre une couronne. Il se fit construire à Raiy un trône d'or, insigne de sa royauté, et déclara la guerre au gouvernement de Bagdad et au chef samanide du Khorassan.

Asfar infligea une défaite à l'armée califienne près de Kazvin et, comme la population de la ville l'avait combattu, il démantela la cité, la livra au pillage, ferma les mosquées pour faire disparaître les cérémonies musulmanes. Mais, de son côté, le prince samanide relevait le gant et Asfar, de retour à Raiy, mobilisa toutes ses forces. Au fond, ni le Samanide ni l'officier rebelle n'avaient confiance dans le loyalisme de leurs soldats : finalement, le prince de Bokhara accepta d'Asfar une forte indemnité et ramena son armée au Khorassan.

Dans cette région, où les susceptibilités étaient si vives, une rébellion devait en susciter une autre. Asfar envoya un de ses officiers, qui commandait les troupes du Guilan, Mardawidj ibn Ziyar, auprès du seigneur dailamite de la région limitrophe de Kazvin, pour l'inviter à reconnaître sa suzeraineté. La conversation de Mardawidj, qui allait fonder la dynastie des Ziyarides, et du seigneur dailamite, fut morose : les deux interlocuteurs rappelèrent avec amertume les maux qu'Asfar faisait subir aux musulmans, les dévastations et les massacres, et ils jurèrent sa perte. Asfar avait amené son armée à Kazvin, pour intimider le seigneur dailamite, mais, grâce aux manœuvres ourdies par Mardawidj, les généraux d'Asfar l'abandonnèrent et ce dernier jugea prudent de déguerpir.

Les recherches effectuées permirent de se saisir du fugitif, qui fut égorgé de la main de Mardawidj [1]. Ce dernier devenait le maître : il passa son temps à guerroyer pour se tailler un royaume; il fut assassiné à Ispahan, en 323/935, et sa dépouille aurait été portée sur les épaules de ses soldats depuis cette ville jusqu'à Raiy, où

asiatique, 1927, I, p. 256-260; Rabino, *Dynasties du Mazandaran, Journal asiatique,* 1936, II, p. 448.

(1) Arib, p. 71, 79; *Eclipse,* I, p. 161-162; IV, p. 181-182; Ibn al-Athir, *s. a.* 316, 319; Abul-Fida', *s. a.* 316; Abul-Mahasin, III, p. 216; Defrémery, *loc. cit.*, p. 417, note; *Encyclopédie,* III, p. 289, 1183; Nazim, p. 77, n. 1; Godard, *Isfahan, Athar-é-Iran,* II, p. 7.

eut lieu l'inhumation [1]. Le défunt fut remplacé par son frère Washmguir, proclamé à Raiy par l'armée et la population [2].

C'est alors que se produisit l'intervention de la dynastie naissante des Bouyides. Dès l'année de la mort de Mardawidj, en 323/935, Rukn al-daula devient menaçant dans le Djibal [3] : ses troupes sont contenues et même repoussées [4], pendant quoi les Samanides occupent un instant la ville, en 329/941 [5]. Washmguir reprit Raiy mais pour se la voir arracher par le prince bouyide [6]. Celui-ci en est chassé un instant par le précédent gouverneur samanide, dont l'ambition est devenue suspecte à son maître [7]. Finalement Rukn al-daula s'y installe en 335/947 [8]. Pourtant un nouvel effort samanide, couronné de succès, se produisit en 339/951, mais mal approvisionnée, l'armée d'invasion prétend rentrer au Khorassan et il faut bien la laisser faire [9]. Une seconde et une troisième tentatives ne furent pas plus heureuses, toutefois Rukn al-daula dut verser un tribut aux Samanides [10].

Nous possédons, à cette époque, des descriptions enthousiastes de la ville. « Si l'on excepte Bagdad, dit Istakhri, on ne trouve pas dans tout l'Orient une ville plus florissante que Raiy. Quoiqu'elle ait moins d'étendue que Nichapour, elle l'emporte sur celle-ci par sa richesse, sa prospérité et la beauté de ses édifices; elle a une parasange et demie de long sur une longueur pareille, mais renferme des quartiers en ruine. La plupart de ses maisons sont construites en bois et en terre » [11]. En tout cas, Raiy est dès lors la capitale d'une principauté [12].

En l'année 355/966, la ville de Raiy fut le théâtre de scènes de violence et de pillage

(1) *Eclipse,* I, p. 310 sqq.; IV, p. 350 sqq.; Ibn al-Athir, *s. a.* 323; *Prairies,* IX, p. 19-30; *Encyclopédie,* III, p. 289.
La cruauté de Mardawidj devint proverbiale (*Eclipse,* I, p. 379; IV, p. 427; Mez, p. 128).

(2) *Eclipse,* I, p. 278, 295-296, 301; IV, p. 315, 334, 340; Ibn al-Athir, *s. a.* 322; *Encyclopédie,* IV, p. 1185; Minorsky, *Dailamites,* p. 17.

(3) Abul-Fida' et Ibn al-Athir, *s. a.* 323.

(4) Ibn al-Athir, *s. a.* 327; *Encyclopédie,* III, p. 1253.

(5) Abul-Fida' et Ibn al-Athir, *s. a.* 329.

(6) *Eclipse,* II, p. 3-8; V, p. 2-8; Ibn al-Athir, *s. a.* 330; *Encyclopédie,* I, p. 827; III, p. 1183, 1254.

(7) *Eclipse,* II, p. 100-102; V, p. 105-107; Ibn al-Athir, *s. a.* 333-334.

(8) Ibn Haukal, 1re éd., p. 267; 2e éd., p. 373; Mokaddasi, p. 399-400; *Eclipse,* II, p. 108; V, p. 111; Ibn al-Athir, *s. a.* 335; Nazim, p. 190; Abul-Mahasin, III, p. 293.

(9) Ibn al-Athir, *s. a.* 339-340; *Eclipse,* II, p. 123, 131 sqq., 137-143; Abul-Mahasin, III, p. 301.

(10) Ibn al-Athir, *s. a.* 342, 344; Abul-Mahasin, III, p. 309; Abul-Fida', *s. a.* 361; *Encyclopédie,* II, p. 382; Schwarz, p. 779.

(11) Istakhri, p. 202, 207-208; Ibn Haukal, 1re éd., p. 265, 269; 2e éd., p. 378; Yakut, II, p. 894; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse,* p. 375; Quatremère, *Hist. des Mongols,* p. 274; Ibn Rosteh, p. 168-169; Schwarz, p. 763; *Survey,* II, p. 1542; Le Strange, p. 214.

(12) Le Strange, p. 186; Schwarz, p. 740, 765.

qui dépassent la portée d'un épisode local. Une nombreuse bande de Khorassaniens, — une vingtaine de mille hommes, assure-t-on, — fut signalée aux frontières de la province. Renseignements pris, il s'agissait d'une troupe de volontaires pour la guerre sainte, désireux de venger l'Islam des entreprises victorieuses de Nicéphore Phocas. On ne pouvait rien contre cette horde de faméliques, qui se livrèrent à des brutalités en ville, commises avec d'autant plus de passion qu'elles se doublaient d'un zèle anti-chiite. L'hôtel du vizir Ibn al-Amid fut dévasté, Rukn al-daula échappa de justesse à la mort : en fin de compte l'armée bouyide en fit un grand carnage et le reste fut dispersé; les prisonniers furent renvoyés avec des subsides [1].

Après la mort de Rukn al-daula, en 366/976, Raiy échut à son fils Fakhr al-daula. Son domaine fut amputé de la région d'Ispahan, ce que le nouveau prince fut bien obligé d'accepter. Il était plus gêné de la tutelle que son frère aîné Adud al-daula, le maître de Bagdad, voulait lui imposer. Mais n'étant pas de taille à résister à une intervention armée, il se réfugia auprès de son beau-père, le prince ziyaride du Djurdjan. Raiy fut alors administrée par un troisième frère, Mu'aiyid al-daula, déjà seigneur d'Ispahan. Ce dernier mourut en 373/983, et Fakhr al-daula, qui attendait patiemment auprès du gouverneur samanide de Nichapour, s'empressa d'arriver prendre possession de son ancienne principauté [2].

« Raiy, écrit alors Mokaddasi, est une illustre cité, magnifique et noble, digne d'éloges, où les fruits abondent; ses marchés sont spacieux, les caravansérails splendides, et les bains confortables. Les vivres y foisonnent, sans être nocifs, et l'eau

[1] *Eclipse*, II, p. 222-229 ; Ibn al-Athir, *s. a.* 355 ; Amedroz, *The Vizier Ibn al-Amid, Der Islam*, III, p. 331-334 ; Mez, p. 304-305 ; *Encyclopédie*, II, p. 382.

Une partie de cette troupe arriva à destination. « Des bandes de guerriers du lointain Khorassan, dont la venue à travers l'Arménie et par la ville de Mayyafarikin est mentionnée dans divers sources arabes et turques, accoururent à Alep sous le commandement d'un chef populaire pour se ranger sous la bannière de Saif al-daula, demandant à combattre sous ses ordres vénérés contre les *Romains polythéistes*. Saif al-daula expédia aussitôt ces pieux champions contre l'ennemi chrétien ; mais il ne put longtemps utiliser leurs services. A leur arrivée en Cilicie, ils trouvèrent les Grecs partis et le pays tellement épuisé qu'il leur fut impossible de s'y maintenir sur pied de guerre. Les guerriers khorassaniens, découragés, durent se disperser : les uns allèrent se mettre à la solde du prince bouyide; les autres, arrivés à Bagdad, regagnèrent par petits groupes leur patrie » (Schlumberger, *Nicéphore*, p. 476-477).

Ces volontaires sunnites, en route pour la guerre sainte, qui, en cours de voyage, se font la main sur des chiites, nous font penser aux Croisés allemands, massacreurs de Juifs.

[2] *Eclipse*, I, p. 415-416 ; II, p. 15 ; Yakut, *Irshad*, II, p. 275, 306 ; V, p. 373 ; VI, p. 148 ; *Encyclopédie*, I, p. 827 ; II, p. 47-48 ; Nazim, p. 191 ; Abul-Mahasin, IV, p. 110, 138, 171, 197 ; Abul-Fida', *s. a.* 369 ; Minorsky, *Dailamites*, p. 15 ; Zaki Mubarak, *La prose arabe*, p. 145.

s'y trouve en grande quantité. Le commerce y est bien représenté. La population comprend des savants de classe, des hommes du peuple avisés, et des femmes de bon sens. Elle possède des quartiers aristocratiques, agréables, élégants et prospères. Les habitants ont belle tournure, ils sont intelligents, bien élevés et distingués. On y trouve des réunions religieuses, des établissements scolaires, des corporations d'habiles artisans, des entrepôts, enfin des avantages caractéristiques. Le prédicateur n'y manque pas de science canonique, le maire (*ra'is*) est un savant, le prévôt des marchés a un bon renom, et celui qui récite la khotba n'est pas dépourvu de culture. Raiy est une métropole, qui est la gloire du monde musulman, grâce à ses cheikhs, à ses nobles, à ses lecteurs coraniques, à ses imams, à ses dévôts, à ses guerriers, tous pleins d'enthousiasme. Il y gèle et il y neige. La bière y est recherchée et les tissus qu'on y fabrique portent son nom. Les prédicateurs ont une technique particulière. Les cantons de la banlieue sont importants. On signale surtout sa bibliothèque remarquable, son extraordinaire Place aux Melons et sa délicieuse rivière, la Ruda [1]. Raiy comprend la cité proprement dite et la citadelle. Les caravansérails y sont beaux, pourvus de confort, élégants et somptueux. C'est une agglomération de la superficie d'une parasange carrée, dont la périphérie tombe en ruine. La grande mosquée se trouve à l'extrémité voisine de la citadelle, et il n'y a pas de constructions au delà. La citadelle est en mauvais état. La cité extérieure est prospère, sans bazars : les marchés et les auberges se trouvent dans les faubourgs. L'eau court à travers la ville, pourvue de canalisations. La bibliothèque est installée dans un caravansérail, au bas de la rivière. La Maison des Melons est près de la grande mosquée » [2].

Le géographe note l'état de vétusté de la citadelle. Aussi Fakhr al-daula fit-il construire « une nouvelle citadelle qu'il entoura de bastions élevés et de fortifications redoutables; il y renferma ses trésors et ses armes, et la nomma Fakhr-Abad. Elle est située au milieu de jardins arrosés par des eaux vives, dans le site le plus agréable du monde ». Yakut, qui nous procure ces renseignements, se demande si Fakhr-Abad ne serait pas une dénomination temporaire de la citadelle de Tabarak [3]. Le fait est que Fakhr al-daula mourut à Tabarak [4].

[1] Yakut, III, p. 67 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 307.

[2] Mokaddasi, p. 390-391 ; Schwarz, p. 766-767 ; Le Strange, p. 215.

[3] Yakut, III, p. 855 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 415-416 ; Le Strange, p. 215 ; Schwarz, p. 769 ; *Siyaset Nameh*, p. 215 ; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, XI, p. 167.

[4] Ibn al-Athir, *s. a.* 387 ; Le Strange, p. 217 ; Schwarz, p. 779.

Fakhr al-daula laissait à sa mort, survenue en l'année 387/997, deux fils mineurs, Madjd al-daula et Shams al-daula. Le premier fut proclamé à Raiy par l'armée, sous la tutelle de sa mère, tandis que le second allait administrer Hamadan. Imitant la conduite de son mari, qui avait fait aménager Fakhr-Abad, cette femme avait fondé un bourg dans la banlieue de Raiy, où elle avait fait construire un palais : village et château furent appelés Saiyid-Abad [1]. En 397/1007, Madjd al-daula se débarrassa de sa mère, laquelle implora le secours de son autre fils, car elle pensait gouverner plus facilement avec ce dernier. A la suite de violents combats, Raiy fut enlevée par Shams al-daula qui fit incarcérer son frère à la citadelle. Mais à l'usage, la « reine » trouva déplorable le caractère de Shams al-daula, qu'elle renvoya à Hamadan, puis se montra généreuse envers Madjd al-daula, qu'elle fit élargir. Celui-ci accepta volontiers cette situation de prince fainéant : sa mère avait pris en main le pouvoir réel [2]. « En 405/1015, Shams al-daula réussit à s'emparer de la ville de Raiy; la reine-mère et Madjd al-daula durent s'enfuir, mais ils purent revenir bientôt, car Shams al-daula, à cause d'une révolte de l'armée, ne put poursuivre les fugitifs et dut céder la place [3]. Alors la reine-mère prit jusqu'à sa mort, en 419/1028, les rênes du gouvernement : cette femme, nommée Shirin, était la fille du prince bawandide du Mazandéran Rustam, qui régnait encore. Quant à Madjd al-daula, en dehors de l'intérêt très vif qu'il montrait aux études scientifiques, il ne pensait qu'à son nombreux harem, et ne se préoccupait pas du tout des affaires de l'État. Aussi, après la mort de la reine, ce ne fut que désordre et anarchie » [4].

La suite des événements s'enchaîne avec une logique implacable. Déjà, sous le règne de la Saiyida, « le sultan Mahmud avait sommé la reine de frapper monnaie à son nom, sous peine d'une expédition, mais la Saiyida lui envoya le message suivant : « Le sort des armées est incertain. Si le sultan me bat, la victoire sur une veuve ne lui vaudra pas une grande gloire; si au contraire, il essuie une défaite de ma part, la marque de cette flétrissure ne disparaîtra pas du front de sa fortune jusqu'au dernier jugement » [5].

[1] Yakut, III, p. 211 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse,* p. 331 ; Schwarz, p. 807, 845.

[2] Ibn al-Athir, *s. a.* 397 ; Minorsky, *Dailamites,* p. 15.

[3] Ibn al-Athir, *s. a.* 405.

[4] *Encyclopédie,* III, p. 98-99 ; IV, p. 319-320 ; Nazim, p. 80-81 ; *Siyaset Nameh,* p. 91, n. 1 ; Amedroz, *Buwaihid Rule, Journal asiatic Society,* 1901, p. 763.

[5] Minorsky, *Dailamites,* p. 15 ; Browne, II, p. 273.

Les troupes dailamites étaient plus que turbulentes, et Madjd al-daula commit l'imprudence d'entretenir le sultan ghaznévide Mahmud des graves sujets de crainte que lui causait l'insubordination de sa propre armée [1]. Mahmud n'hésita pas à envoyer un contingent, dont le général fit emprisonner Madjd al-daula, venu au devant de lui pour le féliciter et le remercier. Puis le sultan fit le voyage et entra solennellement à Raiy en rabiʿ II 420/mai 1029. Il fit comparaître le malheureux Madjd al-daula, et le dialogue suivant s'engagea :

— N'as-tu pas feuilleté le *Shah-Nameh,* dit Mahmud, cette histoire des Perses? N'as-tu pas lu les *Annales* de Tabari, cette chronique des musulmans?

— Bien sûr.

— On ne le croirait guère à voir la situation dans laquelle tu t'es mis. Sais-tu jouer aux échecs?

— Certainement.

— As-tu jamais vu un roi se mettre à côté du roi adverse? [2]

— Ce n'est pas possible.

— Qu'est-ce qui t'a poussé alors à solliciter l'assistance d'un plus fort que toi?

Madjd al-daula alla finir ses jours dans une geôle du Khorassan, puis dans l'Inde [3]. Le souverain ghaznévide trouva à Raiy un million de dinars en numéraire, des pierres précieuses d'une valeur de 500.000 dinars, six mille costumes et d'innombrables vases d'or et d'argent. Tout fut confisqué, mais Mahmud entreprit des mesures plus importantes : il fit pendre un grand nombre de Chiites batiniens, exila des moʿtazilites au Khorassan. En outre, il y eut sur son ordre, un vaste autodafé de manuscrits de philosophie, de moʿtazilisme et d'astronomie, en tout la charge de cent chameaux [4]. Le sultan laissa à l'administration de Raiy son fils Masʿud [5].

[1] Selon une anecdote rapportée dans le *Siyaset Nameh* (p. 217), le sultan Mahmud entretenait depuis quelque temps des agents dans la ville.

[2] C'est l'occasion de rappeler la réflexion de Louis le Gros : « On ne prend pas le roi aux échecs ».

[3] Peut-être fut-il autorisé à rentrer dans ses anciens États, car Ibn al-Athir déclare que ce Madjd al-daula, gouverneur de la citadelle de Tabarak, nom de la citadelle de Raiy, la remit à Toghrulbeg en 434/1043 (Ibn al-Athir, *s. a.; Encyclopédie,* IV, p. 372).

[4] Yakut, *Irshad,* II, p. 315 ; Quatremère, *Mélanges d'histoire,* p. 15 ; Mez, p. 167 ; *Survey,* III, p. 1810 ; Pinto, p. 24 ; Massé, *Firdousi,* p. 76 ; *Journal asiatique,* 1843, I, p. 195 ; Arnold, *Painting,* p. 44.

[5] Ibn al-Athir et Abul-Fida', *s. a.* 420 ; *Ambassade au Kharezm,* p. 230-231 ; Nazim, p. 78-79, 81-84, 123, 153, 160, 165, 168-169 ; Quatremère, *Histoire des Mongols,* p. 273 ; *Survey,* I, p. 86 ; Minorsky, *Dailamites,* p. 15 ; Schwarz, p. 770.

Sur un plat d'argent byzantin, « il y a un plaisant mélange de paganisme et de piété chrétienne, de voir une représentation de Vénus entourée, à la bordure, de l'inscription : Mon espoir, mon Dieu, exauce ma prière et remplis mon désir! »[1]

Toutes les inscriptions sont en langue arabe, qui fut l'idiome littéraire des Persans pendant les trois premiers siècles après l'introduction de l'Islam.

Le déchiffrement des inscriptions de cette collection fut une entreprise longue et malaisée : mon collaborateur au Musée arabe, Hussein Rached, s'est attelé avec moi à cette besogne, à laquelle Bichr Farès a procuré ses pénétrantes lumières. Pour la mener à bien, nous avons dû reprendre une à une toutes les inscriptions de la trouvaille de Raiy, dont seuls les textes arabes historiques ont été publiés. C'est le résultat de ces recherches que je livre ici : par bonheur, très rares sont les épigraphes qui ont résisté à nos efforts.

Dans la présente collection de dix-sept pièces, deux ne font pas partie de la série et sont d'ailleurs sassanides, et le n° XIII est anépigraphe.

Sur les quarante-trois tissus en provenance de Raiy, que le *Survey* a fait connaître, on ne trouve aucune inscription sur les n°s 2, 15, 16, 20, 28, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 54, 57, 58, 60, soit sur seize pièces[2].

Si nous précisons qu'une pièce n'a pas été reproduite (n° 44) et que deux inscriptions n'ont pas été déchiffrées[3] (n°s 49 et 53), les développements suivants concernent donc trente-neuf soieries, car il faut ajouter le tissu du Textile Museum de Columbia, publié récemment par M. Pope[4].

Trois tissus offrent des dates précises : 384/994 (*Illustrated London News*), 388/998 (n° III) et 393/1003 (n° IV). Comme deux d'entre eux sont inscrits au nom d'un membre de la famille Harithi, il importe de les grouper. En tête vient l'inscription fragmentaire de l'étoffe datée de 384 (*Illustrated London News*) :

(؟) الاسلمی الحارثی الطوسی [quatre mots] الاميـ]ـر الاجل سيدنا ابو ... un mot]

...l'émir, notre seigneur Abu ... al-Aslami al-Harithi al-Tusi (?).

[1] Peirce et Tyler, II, p. 119.

[2] Bien entendu, les sept pièces de la trouvaille de Raiy, auxquelles Mme Phyllis Ackerman dénie une origine persane, sont anépigraphes.

[3] Je n'ai rien pu lire sur le tissu persan de la collection Ouwaroff (*Meisterwerke*, III, pl. 179), ni sur un tissu exposé à Londres (*Exhibition of Persian Art*, p. 48, n° 72; voir ci-dessus, p. 8). Je n'ai pas été plus heureux que M. Minovi pour la fin de l'inscription d'un tissu du Detroit Institute of Arts (*Survey*, III, p. 2027, fig. 658).

[4] *Illustrated London News*, janvier 1943, p. 49.

En 393/1003, le chef Sa'id ibn Abi Khaithama Harithi (n° IV); — l'émir Kawam al-mulk Abu Abd-Allah Isa ibn Ibrahim Harithi (n° V); — l'émir Ghiyath al-umma Diya' al-milla Mohammad ibn Sa'id ibn Ali Harithi (n° VI).

Le n° 31 est anonyme, mais donne le titre d'*ispehbed*.

L'inscription nous est parvenue fragmentaire sur le n° 21 :

عز واقبال للصاحب الرئيس ضياء (؟) ...

Gloire et prospérité au ministre, au chef, Diya' (?)...

Sur le n° 12[1], on lit le nom du prince bouyide Baha' al-daula Abu Nasr Firuz, mort en 403/1012, tandis que le n° 13 cite un autre prince bouyide, Malik Rahim Abu Nasr Khosrau Firuz, qui cesse de régner en 447/1055.

Nous ne sommes guère renseignés à lire « le ministre Abu Sa'id Yahya ibn Ziyad » sur le n° VII, et « le ministre Shams al-daula wal-din Mohammad ibn Sa'id ibn Ziyad » sur le n° XV.

Par contre nous attribuons le n° XIV au premier prince seldjoukide Toghrulbeg, avant qu'il ne reçût le titre de sultan, c'est-à-dire avant 438/1046-1047.

Dans l'ensemble, tout le lot s'échelonnerait entre 380/990 et 450/1058 : la forme des caractères n'y contredit pas ni dans les inscriptions historiques ni dans les textes de nature banale ou religieuse que nous allons passer en revue.

Tout d'abord, nous enregistrons deux signatures[2], dont celle d'un certain Ali ibn Yusuf ibn al-Marzuban sur le n° V.

[1] La plus ancienne inscription persane qu'on puisse dater reste celle du tissu de Saint-Josse, au nom de Bukhtakin, mort en 349/960 (*Répertoire*, IV, n° 1507; *Survey*, III, p. 2030, n° 3).

Il faut signaler aussi un fragment au nom du prince bouyide Fakhr al-daula, mort en 385/995 (*Répertoire*, V, n 1956).

[2] Une pièce, dont les Musées d'Amsterdam et de Krefeld se partagent des fragments, porte une signature que je n'ai pas pu déchiffrer (*Survey*, III, p. 2029, n° 1).

On connaît d'autres tissus signés (*Répertoire*, I, n° 87; II, n° 747; III, n° 1084; IV, n° 1418).

Nous avons probablement affaire à une signature sur un tissu de la collection Ahmad de Paris. Je n'ai pas pu déchiffrer la première partie, que l'on dit coranique. D'accord avec M. Minovi, je lis les trois derniers mots : ...المحتاج الفقير اسمعيل « Le nécessiteux, la pauvre Isma'il... » Cette étoffe est qualifiée de seldjoukide et classée au xiie ou au xiiie siècle, mais j'estime devoir la reporter au xie, *Survey*, III, p. 2020, 2187, 2220, fig. 738).

pieuses réflexions sur la fatalité de la mort, sur l'indignité de l'être humain et la bonté inépuisable du Créateur. Chose curieuse, ce sont souvent des vers empruntés à des poètes connus.

C'est d'abord la prière du nº VIII : *O Dieu, fais qu'enveloppés dans les vêtements de ta bonté nous restions modestes, attachés aux prescriptions de ton service, fais-nous participer à tes abondants bienfaits et mets-nous à l'abri des traits de ta colère!*

Sur le nº III, ce sont deux vers d'Abul-Atahiya, qu'on attribue même aux deux premiers califes :

La mort est une porte par laquelle tout le monde doit passer. Je voudrais bien connaître la demeure après avoir franchi cette porte.

Ce sera un paradis éternel si tu as agi conformément au désir de Dieu, mais si tu as été fautif, ce sera l'Enfer.

La même idée de la nécessité de la mort est reprise sur le nº XVII, avec un vers de Ka'b ibn Zuhair :

Tout fils de la femme, si longtemps qu'il ait vécu en sécurité, est un jour emporté sur un brancard.

C'est encore ce vers qu'on trouvera répété deux fois en boustrophédon, en bordure de médaillon, sur le nº 22; en bandeau répété dans les deux sens, sur le nº 50.

A propos des textes qu'on lit sur les nºs 14 et 43, j'ai naguère rappelé les vers de Malherbe [1] :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

Il s'agit d'un vers d'Abul-Atahiya [2], qu'on attribue aussi au calife Ali [3], et que Mawardi, écrivain contemporain de ces étoffes, cite avec des variantes [4]. Sur le nº 14, ce sont deux bandeaux adossés, dans lesquels le texte se répète continuellement, un hémistiche d'un côté, le second de l'autre. Le premier hémistiche se trouve seul sur le nº 43, répété quatre fois, en coufique simple, en deux groupes boustrophèdes :

[1] *Tissus et tapisseries, Revue de l'Art ancien et moderne*, juin 1935, p. 8.

[2] Ed. Cheikho, p. 133. L'éditeur cite les variantes لحظ, au lieu de طرف; — et وان تسترت, au lieu de ولو تمنعت, ce qui ne modifie pas le sens.

[3] *Diwan*, p. 30, avec لا تامن من الموت, ce qui rend le vers faux.

[4] *Adab al-dunya wal-din*, p. 115, avec لحظ et وان.

لاتأمن الموت فى طرف ولا نفس

ولو تمنعت بالحجاب والحرس

Tu n'as aucune garantie contre la mort, qui peut survenir en un clin d'œil, l'espace d'un souffle, quand bien même tu serais protégé par des huissiers et par des gardes.

Un hémistiche d'Abul-Atahiya, attribué aussi au calife Ali, affirmant plus platement encore le même concept, est inscrit sur le nº 18, en un bandeau d'élégant coufique fleuri :

الموت لا والدا يبق ولا ولدا

La mort ne laisse subsister ni père ni fils [1].

L'inscription du nº 17 est d'une splendeur étonnante, avec ses caractères mâles et vigoureux, sur un fond d'étourdissants rinceaux. On ne s'attend guère à lire la formule suivante, empreinte d'un profond désespoir :

[فى الـ]ـموت كربتى وفى القبر وحدتى وفى الـ(لـ)ـحد وحشتى

Dans la mort est mon affliction; dans la tombe, mon isolement; dans le cercueil, ma désolation.

Une inscription en coufique grêle, en blanc sur un bandeau bleu foncé, annonce mieux dans sa sobriété scripturaire, cette apostrophe d'Abul-Atahiya, qu'on attribue encore au calife Ali (nº 39) :

سلام على اهل القبور الدوارس

كانهم لم يجلسوا فى المجالس

Salut aux habitants des cimetières, biffés comme s'ils n'avaient jamais fait partie de la société [2].

[1] Abul-Atahiya, p. 75; Ali Ibn Abi Talib, *Diwan*, p. 15. — Voir : *Répertoire*, II, nº 502.

A l'article de la mort le calife Wathik récita le vers suivant (Ibn al-Athir, *s.a.* 232) :

الموت فيه جميع الناس مشترك لا سوقة منهم تبقى ولا ملك

Tous les humains participent à la mort : personne n'y échappe, ni les gens du commun ni les princes.

[2] Abul-Atahiya, p. 129; Ali Ibn Abi Talib, *Diwan*, p. 30.

Abul-Atahiya (p. 50, 238) avait composé d'autres hémistiches presque identiques :

اهل القبور عليكم منى السلام

سلام على اهل القبور احبتى

Les citations de vers d'Abul-Atahiya sur des soieries commandées pour un sanctuaire de Raiy, peut-être tissées dans la cité même, ne nous étonnent pas outre mesure. Ce poète devait être très populaire pour avoir dit :

Que Dieu fasse prospérer Raiy et ses environs, et que sa main répande sur elle tout ce qu'il y a de bon [1].

Ces pensées pleines d'une pathétique désespérance nous font trouver naturels les textes qui font allusion à l'indignité de l'homme en face de la bonté incommensurable de la Divinité. Celle-ci était pourtant discutée à l'époque et nous n'en voulons citer qu'un exemple. « De nombreux ignorants, écrit Yakut [2], considèrent la mort comme une action inique du Créateur et dénient donc au trépas les qualités de bienfait, de sagesse, de quiétude et d'avantage. C'est ainsi qu'Abul-Ala' Ma'arri a déclaré, nonobstant sa finesse, son intelligence profonde et de belle envergure, malgré les preuves évidentes qu'il a fournies d'un jugement sain :

« *Je me suis interdit délibérément de tuer une âme, et toi, tu as commis à ce soin deux anges.*

Sous prétexte de retour à une seconde vie : on pouvait bien se passer des deux situations. »

Firdousi remettait les choses au point, à l'aide d'images que nous venons de voir passer : « Si la mort est une nécessité, quelle injustice y a-t-il en elle, et pourquoi exciterait-elle tant de cris et de lamentations? Tous arrivent devant cette porte avide, et elle ne se rouvre plus pour personne [3]. »

La graphie du n° 19 est compliquée comme à plaisir et, par dessus le marché, le tissage a été fait à l'envers. Au premier abord, on ne voit que des hampes qui, presque toutes, vont par paires; de curieux anneaux s'y accrochent aux deux tiers de leur hauteur. Hampes et boucles ne sont la plupart du temps qu'un décor, et c'est vraiment ici que « l'écriture est éloignée de sa destination propre, celle d'exprimer un sens; elle ne réalise plus que des formes, et c'est à ce prix qu'elle conserve tout en les modifiant, les allures du style coufique » [4]. Ma patience est venue à bout de ce texte difficile, bien que j'aie été guidé par la traduction anglaise du

(1) Ibn Khordadhbeh, p. 22; Tabari, III, p. 705.

(2) Yakut, *Irshad*, I, p. 194.

(3) Massé, *Firdousi*, p. 261.

(4) *C.I.A., Jérusalem*, I, p. 81.

Survey. Il s'agit d'un vers du calife Ali, retrouvé après coup, qui se répète [1] :

ذنوبى ان فكرت فيها كثيرة

ورحمة ربى من ذنوبى اوسع

Mes péchés, si j'y songe, sont nombreux, mais la miséricorde de mon Seigneur est plus ample que mes fautes.

Une variante de la même idée se lit sur le n° 50 :

يارب ان عظمت ذنوبى كثرة

فلقد علمت بأن عفوك اعظم

Seigneur, mes péchés sont innombrables, mais je sais que ton indulgence est supérieure.

Ibn Abd Rabbihi [1] affirme que ce vers, suivi de trois autres, se trouvait écrit sur un parchemin placé sur le lit de mort du poète Abu Nuwas. Et voici le quatrième de ces vers sur le n° 51 en beaux et nobles caractères coufiques :

مالى اليك وسيلة الا الرجاء

وجميل عفوك ثم إنى مسلم

Je n'ai d'autre moyen d'accès auprès de toi que mon espérance et ta belle indulgence : d'ailleurs je me soumets à ta volonté.

Cette clémence divine, il convient donc de la solliciter. C'est en ce sens qu'un autre vers du calife Ali [3] sera inscrit sur le n° 40 en beau coufique aux hampes fleuronnées :

[الهى] انت ذو فضل ومن

فانى ذو خطايا فاعف عنى

Mon Dieu, tu es toute munificence et toute grâce, tandis que moi, j'ai surtout des péchés : sois-moi indulgent.

(1) Ali Ibn Abi Talib, *Diwan*, p. 31.
La même idée se trouve sur une stèle de la Mecque qu'on peut dater de la fin du IIIe/IXe siècle et dont je dois la copie à mon regretté collaborateur Hassan Hawary :
عظم الذنب من عبدك فلتعظم المغفرة من عندك قبح الذنب من عبدك فليحسن التجاوز منك
« Si le péché de ton esclave est considérable, que ton pardon soit immense; si le péché de ton esclave est laid, que ton indulgence soit belle ! »

(2) *Ikd Farid*, II, p. 12.

(3) Ali Ibn Abi Talib, *Diwan*, p. 55.

Les nos 45 et 46 citent des fragments d'une prière en vers du calife Ali [1]. Sur le n° 45, il s'agit de deux bandeaux adossés en beau coufique fleuri [2] :

(1) الهى اجرنى من عذابك اننى

اسير ذليـــل خائف لك اخضع

الهى فانشرنى على دين ا[حمـد]

(2) [الهى فانشرنى على دين] احمد

تـقيـا نـقيـا قانتـا لك اخشع

ولا تحرمنى يا الهى وسـيدى

شفاعتك الـكبرى فذاك المشفع

Mon Dieu, épargne-moi ton châtiment, car je suis un humble captif, craintif, soumis à ta volonté. Mon Dieu, ressuscite-moi dans la religion d'Ahmad, pieux et pur, résigné et docile à tes ordres! Mon Seigneur et mon Dieu, ne me prive pas de ton immense complaisance, me voici qui la sollicite!

Enfin la vanité des plaisirs d'ici-bas est exprimée sur le n° 48, où deux mots ont résisté à tous mes efforts de déchiffrement, bien que le sens général ne soit pas douteux. A remarquer que, de toute la série, c'est la seule pièce qui débute par la *basmala :*

(1) بسم الله الرحمن الرحيم . . . (؟) للزوال غير ربى وصالح الأعمال

(2) كل نعيم زائل (؟)

Et voici la traduction du *Survey :*

In the name of Allah, the Merciful, the Compassionate, everything is perishing, save my Creator and good deeds.

Every possession is perishing.

[1] Sur l'étoffe de la collection Stora, au nom d'un certain Mohammad ibn Ahmad, publiée dans le *Répertoire* (VI, n° 2161), on lit, après la basmala et un verset coranique (LXXIV, 41) :

(1) وقد ...[ع]لى الكريم بغير زاد من الحسنات والعـ...

(2) ... [ال]حسنات .. الزاد اقبح كل شىء اذا كان الوفود على الكريم

Quiconque se présente... devant le Dieu Généreux sans viatique de bonnes œuvres et de... Se présenter devant le Dieu Généreux... (sans) viatique est la pire des choses.

[2] On ne possède pas de reproduction du n° 46, mais on voit par la traduction du *Survey* que ce sont les mêmes vers de Ali ibn Abi Talib (*Diwan*, p. 33-34).

L'idée avait été exprimée dans le vers du n° XII.

En ce qui concerne les vers de circonstance des nos IX et XVI [1], les proverbes des nos X et XI, la confession de foi du n° XVIII, je renvoie à ce que j'en ai dit plus haut.

L'ÉPOQUE PROBABLE DES TISSUS.

J'ai déjà exposé les conditions dans lesquelles on a découvert ces soieries, mais il paraît nécessaire, pour discuter le problème de leur date, de citer ici deux observations de Mme Phyllis Ackerman :

« In 1925 a group of graves, accidentally broken by commercial diggers at Raiy, yielded specimens of thirty-odd silks. Nine of these are unmistakably Byzantine. Seven or eight others likewise are un-Persian in character and must be assigned to Irak and probably also Syria. The remaining twenty-odd pieces, plus amost and many other from various sources, represent the Seldjuk textile art of Iran » [2].

Et dans le *Survey* [3] : « Some fifty odd patterned pieces, in addition to plain and striped silks, were excavated in 1925 in a group of tombs in the vicinity of Raiy, and it might seem that this would be a guarantee of Persian origin. But actually it is of little evidential value for several reasons : in the first place, the discovery was not made under archaeological control, and when some of the silks appeared in the European market they won such prestige that as many textiles as possible, for the most part fragments found in Egypt, were thereafter associated with this site. And in the second place, even those that certainly did come from there cannot be assumed to be Persian without further examination, since some of the material is certainly foreign, for example two unmistakably Byzantine patterns ».

Il résulte de ceci qu'une découverte importante s'est produite dans la banlieue de Raiy. Secondement, ces soieries sont assez magnifiques pour avoir été déposées sur les tombes de personnages d'un certain rang. Il n'est donc pas étonnant de trouver là des pièces inscrites aux noms de princes bouyides, de même que nous lisons sans surprise sur d'autres des vers attribués à Ali ibn Abi Talib, le beau-père de Bibi Shahr Banu. Cela fait un ensemble assez cohérent.

Dans le tableau publié en tête de cette étude, nous avons scrupuleusement noté les diverses attributions fournies par ceux qui ont examiné ces étoffes. Il apparaît de tout

[1] L'un de ces vers est attribué à Ali ibn Abi Talib.

[2] *Seldjuq and safawid textiles, Art et archéologie iraniens*, p. 2.

[3] *Survey*, III, p. 1998-1999.

cela, ainsi que du titre de certains articles ou chapitres, que ces soieries sont toutes classées comme seldjoukides. Ce qualificatif dynastique s'est tellement imposé que dans les *Persian Textiles* (pl. 51), on donne comme seldjoukide la pièce inscrite au nom du prince bouyide Baha' al-daula (n° 12 *Survey*). Dans l'ensemble, ces soieries ont été surtout classées au XIIe siècle et certaines même au XIIIe [1].

Voici ce qu'écrit M. Pope : « By the end of the XIIth century we meet a wholly new dispensation. Whether this was due to Chinese influence brought in by the Seljuks or to a progressive refinement of all the crafts of the time under this most notable dynasty we cannot say, but the materials recovered from graves at Raiy prove that once more Persian designers and weavers had attained one of the highest levels in the history of the art. These sheer silk damasks have very simple colours schemes [2]. »

Il était difficile d'assigner des dates précises, et si, aujourd'hui, nous pouvons faire avancer la question, c'est parce que nous disposons de documents datés. Avouons-le sans honte, nous n'aurions jamais attribué à la fin du Xe siècle la pièce publiée par M. Pope [3], ni les nos III et IV, respectivement datés de 994, 998 et 1003. Mais c'est maintenant un point de départ dont nous devons tenir compte.

Il est délicat de formuler un jugement sur la politique intérieure des princes bouyides, et il est à craindre que l'exposé de leurs querelles intestines ne soit pas très attachant : il n'y a qu'à se reporter à la courte biographie de Samsam al-daula, dont je n'ai pas réussi à pallier la monotonie [4]. Tout change si l'on étudie en bloc la civilisation bouyide. Leur empire se situe à cheval sur la Mésopotamie et la Perse et les souverains ont essayé, — Adud al-daula l'a un instant réussi, — de créer un État centralisé.

Nous disposons de quelques renseignements sur la vie artistique de la période bouyide, dont aucun monument d'architecture n'a subsisté. Les historiens, dans l'état où leurs textes nous sont parvenus, s'étendent sur les difficultés politiques des princes bouyides ou leurs démêlés de famille. Y eut-il une «paix bouyide», c'est-à-dire une volonté de sécurité et de civilisation? « Le gouvernement des Bouyides fut en somme bienfaisant. Les provinces iraniennes qu'ils gouvernaient jouissaient d'une relative tranquillité qui leur semblait être une paix profonde. » [5] On peut dire que

(1) Pope, *Introduction*, p. 247.
(2) Pope, *Introduction*, p. 148-149.
(3) *Illustr. London News*, janvier 1943.
(4) Plus haut, p. 92-96.
(5) Gaudefroy-Demombynes, p. 299.

les Bouyides se signalent par des créations fort nombreuses dans les domaines de l'utilité publique, de l'art et de la culture. Ce fut une belle époque de richesse intellectuelle, en Mésopotamie et en Perse, entre les années 350 et 450 de l'hégire.

Mu'izz al-daula fonda un hôpital à Bagdad [1].

Rukn al-daula fit creuser un canal, le Rukn-Abad, pour alimenter la ville de Chiraz [2]. Il agrandit sensiblement la cité d'Ispahan, qu'il fit entourer d'un mur d'enceinte [3].

Le pont de Khurzad, près d'Idhadj, de fondation antique, fut reconstruit par Abu Abd-Allah Kummi, vizir de Rukn al-daula. Le ministre réunit à cet effet un grand nombre d'ingénieurs et d'ouvriers, et n'épargna aucune peine, aucune dépense pour l'exécution de cet immense travail. On fut obligé de se servir de paniers et de poutres pour descendre dans ses fondations; puis on employa, comme jadis, le fer et le plomb fondu pour relier les pierres entre elles. La dépense s'éleva, dit-on, à 350.000 dinars, sans y comprendre le salaire des ouvriers; ceux-ci étaient, pour la plupart, des paysans des villages voisins d'Idhadj et d'Ispahan, qu'on fit travailler gratuitement et à titre de corvée. La vue de ce monument, ajoute Yakut [4], inspire de sérieuses pensées aux hommes intelligents.

Les écrivains arabes insistent surtout sur les nombreuses créations d'Adud al-daula [5]. Il fit construire un canal, qui porte son nom, reliant le fleuve d'Ahwaz au Tigre [6].

Un pont en briques sur le Dudjail, nommé Kantarat Hinduwan, fut refait par Adud al-daula, qui y fit restaurer une mosquée d'une façon splendide [7].

Son nom reste attaché au célèbre hôpital de Bagdad [8], et dans la capitale califienne, les fondations bouyides furent innombrables [9].

(1) Mez, p. 357; Ahmed Issa, *Bimaristanat*, p. 186.
(2) Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*. p. 362, note; Schwarz, p. 48.
(3) Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 41; *Nuzhat al-kulub*, p. 48; trad., p. 55; Le Strange, p. 204.
(4) Yakut, I, p. 416; IV, p. 189; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 62, 462; Kazwini, *Athar al-bilad*, p. 202; Le Strange, p. 245; Schwarz, p. 339.
(5) Mokaddasi, p. 419; Schwarz, p. 311; Defrémery, *Mém. d'hist. orientale*, p. 337; Bahrami, *Carreaux*, p. 25.
(6) Mokaddasi, p. 411; Le Strange, p. 234; Schwarz, p. 300, 321; Bahrami, *Carreaux*, p. 25; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, XI, p. 166.
(7) *Encyclopédie*, I, p. 146; Mez, p. 357; Kremer, II, p. 482; Ahmed Issa, *Les Bimaristans*, p. 88; Ahmed Issa, *Bimararistanat*, p. 187; Salmon, *Bagdadh*, p. 63; Le Strange, *Baghdad*, p. 45, 46, 62, 63, 103, 104, 106, 319.
(8) Le Strange, *Baghdad*, p. 137, 178, 231-241, 259, 318.
(9) Sur les constructions de ce prince en général, voir : Minorsky, *Dailamites*, p. 15, 24; Wiet, *Expos. persane de 1931*, p. 16-17; *Encyclopédie*, I, p. 146,

Adud al-daula fit ériger un superbe mausolée à Nedjef au-dessus de la tombe du calife Ali. Il s'y fit d'ailleurs enterrer et deux de ses fils suivirent son exemple. A Kazimain, les princes bouyides enrichirent les sanctuaires alides de dons précieux, et deux d'entre eux, Muʿizz al-daula et Djalal al-daula se firent inhumer à proximité. Incendiés en 443/1051, à la suite d'une explosion populaire anti-chiite, ces édifices devaient être reconstruits en 479/1086 par ordre du sultan seldjoukide Malik-Shah. Adud al-daula fonda également un magnifique mausolée sur le tombeau de Hosain à Kerbéla [1].

Adud al-daula érigea un palais à Karmisin [2], de même qu'à Sirdjan : dans cette dernière localité, il y ajouta une mosquée, dont le minaret, très élégant, était au sommet entouré d'une balustrade en bois, d'un travail très fin [3].

A Kazarun, il fonda une bourse pour les courtiers : cette institution donnait à l'État un revenu quotidien de 10.000 dirhems [4].

Le bazar de Ram-Hormuz est l'objet d'une description enthousiaste de Mokaddasi [5] : « Je n'ai rien vu d'aussi merveilleux que ce bazar, dû à Adud al-daula; il est propre, élégant, orné de décorations dorées, pavé et couvert d'une toiture. Il comporte plusieurs rues, qui sont fermées la nuit. Il est utilisé par les marchands de toile, les droguistes et les fabricants de nattes. Le quartier des marchands de toile renferme de très beaux magasins de vente. L'ensemble est entouré de palmeraies et de jardins. »

Mais, sans contredit, Adud al-daula consacra tous ses soins à Chiraz, sa première capitale. Ce fut d'abord le fameux barrage connu sous le nom de Bend-i-Amir [6] : les fondations étaient en plomb. C'était une des merveilles du Fars.

828; Bahrami, *Carreaux*, p. 25-26; *Eclipse*, III, p. 68-69; VI, p. 69-70; Le Strange, p. 251, 276; Hitti, p. 417, 472; *Siyaset Nameh*, p. 104, n. 1.

(1) *Nuzhat al-kulub*, trad., p. 38-39; *Encyclopédie*, I, p. 146; Le Strange, p. 77, 79; Bahrami, *Carreaux*, p. 26; Le Strange, *Baghdad*, p. 322.

(2) Mokaddasi, p. 393; Le Strange, p. 187; Schwarz, p. 482, 845; Bahrami, *Carreaux*, p. 26; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, XI, p. 167.

(3) Mokaddasi, p. 464; Yakut, II, p. 213; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 333; Kazwini, *Athar al-bilad*, p. 136; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, XI, p. 166; Bahrami, *Carreaux*, p. 26.

(4) Mokaddasi, p. 434; Yakut, IV, p. 225; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 472; Kazwini, *Athar al-bilad*, p. 162; Le Strange, p. 266, Schwarz, p. 34; Bahrami, *Carreaux*, p. 26.

(5) Mokaddasi, p. 413; Schwarz, p. 333-334; Mez, p. 452; Bahrami, *Carreaux*, p. 26; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, XI, p. 166.

(6) Mokaddasi, p. 444; Sédillot, I, p. 268-269; *Encyclopédie*, I, p. 146; Le Strange, p. 277; Schwarz, p. 9; Blachère, *Un poète arabe*, p. 240; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 136, note; Bahrami, *Carreaux*, p. 25; *Nuzhat al-kulub*, p. 109; trad., p. 108; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, XI, p. 166.

Ce prince dépensa des sommes considérables à la construction de la citadelle de la ville : elle fut alimentée d'eau par un puits creusé dans le roc [1].

La description que Mokaddasi nous donne de Chiraz va d'ailleurs nous être fort utile, sans compter l'attrait de coq-à-l'âne divertissants [2] : « Cette capitale malpropre, resserrée, est de fondation récente. On y parle un langage peu châtié, et la vie religieuse y est relâchée [3]. Le maire n'y jouit d'aucune autorité. Aucune rue n'est large. Aucun savant n'est bien élevé; les témoins des tribunaux ont des vices contre nature; les commerçants sont des coquins; les princes sont injustes. Les marchés sont engorgés, vu leur étroitesse. Les habitants se vantent de ce qu'ils ne font pas et pénètrent dans les bains sans caleçon. Ils se cognent la tête aux balcons. Les Guèbres n'y portent aucun signe distinctif. Les hommes de loi n'ont pas de valeur, et j'en ai rencontrés en état d'ébriété, soutenus par des mendiants ou par des chrétiens [4]. Les lupanars s'étalent au grand jour. Les Guèbres y pratiquent ostensiblement leur culte. Les cris des mendiants empêchent d'entendre la khotba dans la mosquée. Le cimetière est le rendez-vous des débauchés. Les marchés sont pavoisés aux fêtes des infidèles. Les boutiquiers paient des taxes exorbitantes. Personne ne peut sortir de la ville sans laissez-passer et l'on incarcère ceux qui veulent y entrer. La vie y est difficile, car l'impôt est doublé. On n'y goûte pas la fraîcheur de la justice, car personne ne s'y conduit avec droiture. Les cultures doivent être arrosées à la main; le raisin et les figues coûtent très cher, et l'on n'y trouve pas de bon pain. Les balcons y sont très rapprochés du sol et, dans les rues, les bêtes ne peuvent circuler qu'une à la fois. La population est moqueuse et querelleuse..., elle est composée de riches négociants, très accueillants à l'égard des étrangers. Les habitants possèdent des aptitudes et des techniques variées; ils sont intelligents et fins, généreux et compatissants, avec des manières de grands seigneurs. On y trouve des cheikhs, des nobles et de riches propriétaires. On parlerait de leur école de tradition si les étudiants et les maîtres ne commettaient pas de fautes de langage. Les soufis sont nombreux et les lecteurs coraniques tiennent de fréquentes séances : leurs cérémonies du jeudi soir se déroulent avec éclat. La mosquée où se célèbre le culte du vendredi est unique au monde; sa toiture repose sur des colonnes semblables à celles de la mosquée al-Aksa. Il y a le palais princier, siège du pouvoir central. On y voit des auberges analogues

(1) Mokaddasi, p. 447; Schwarz, p. 48-49.

(2) Mokaddasi, p. 429-430; Yakut, III, p. 349; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 364; Le Strange, p. 250; Schwarz, p. 45-48, 51.

(3) Voir Mokaddasi, p. 34.

(4) Voir Mokaddasi, p. 7.

à la fameuse hôtellerie de Nichapour. La nourriture y est convenable, à part les rôtis. Chiraz est enfin renommée par ses vêtements, ses manteaux et son hôpital...

« La cité ressemble à Damas par la superficie et l'étroitesse des rues; comme Ramleh, elle est construite en pierre; elle est aussi sale que Bokhara. La mosquée est en plein marché et un de ses côtés donne sur le bazar des toiles.

« L'hôpital [1] est pourvu d'un wakf important, avec un matériel de choix et d'habiles praticiens...

« L'eau est amenée par des canalisations, jusqu'au palais d'Adud al-daula...

« Adud al-daula avait réservé, aux alentours de la cité, un vaste espace pour de beaux marchés, mais tout cela a disparu.

« Il construisit [2] un palais, dont je n'ai vu l'équivalent ni en Orient ni en Occident. Un homme du peuple en est ébloui et un connaisseur y trouve un avant-goût des délices du Paradis. Il est arrosé de ruisseaux; des coupoles le dominent; il est entouré d'un parc planté d'arbres et garni de pièces d'eau. Il est muni de tout le confort possible et bien approvisionné. Suivant la déclaration du chef du personnel, il comporte trois cent soixante pavillons ou chambres, et le prince en changeait chaque jour. Il y a un rez-de-chaussée et un étage... [3] J'ai parcouru ce palais du haut en bas : partout le mobilier est en place, avec tentures et tapis. Certaines chambres sont réfrigérées au moyen de tuyaux d'eau courante, qui coule sur les murs et le long des portiques. J'imagine que son fondateur l'a construit d'après les informations

[1] Mokaddasi, p. 449; Schwarz, p. 49-50; Mez, p. 362; Bahrami, *Carreaux*, p. 26-27.

[2] *Nuzhat al-kulub*, p. 115; trad., p. 114; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, XI, p. 166.

[3] Suit la description de la bibliothèque, donnée plus haut, p. 160.

Un manuscrit donne les détails suivants : « Certains appartements sont de la couleur des porcelaines chinoises; d'autres sont du ton de la pierre; d'autres ont des revêtements de marbre; dans d'autres, il y a des dorures et des peintures. » (Mokaddasi, p. 450, note; Minorsky, *Dailamites*, p. 15).

Ce texte est d'une précision relative, mais il s'agit bien de la *couleur* de porcelaines chinoises, *laun al-ghadar al-sini*. Dans une première traduction, Schwarz (p. 143) a bien compris (*Tönung*), mais quelques pages plus loin (p. 167), il parle de *Bekleidung*, « revêtement ». M. Bahrami a eu la même distraction. Il signale un pavillon « semblable à la porcelaine de Chine » (*Carreaux*, p. 26-27), ce qui est ambigu. Ailleurs (p. 28), il écrit : « Arrêtons-nous un instant devant le pavillon décoré de *faïences* semblables aux porcelaines de Chine : nous y reconnaissons l'exemple le plus ancien des carreaux de revêtement en Iran musulman. » Plus loin enfin (p. 52 et 121), l'auteur insiste davantage : « Nous n'avons guère pu trouver de documents qui nous renseignent sur la forme et le décor des *carreaux en faïence lustrée* qui ornaient les *murs extérieurs* d'un palais d'Adud al-daula à Chiraz, dont Mokaddasi avait conservé le souvenir. » Nous venons de voir que Mokaddasi ne parle pas de *faïence*.

qu'il possédait du Paradis, mais l'on y fut loin de compte, et ce fut un scandale manifeste qu'il devait payer cher. »

« Kurd Fanna Khosrau (Fanna Khosrau est le nom propre d'Adud al-daula) est une ville sise à une demi-parasange de Chiraz; elle est arrosée par un grand cours d'eau, capté à une journée d'étape : des dépenses considérables ont été effectuées pour cet ouvrage, qui amène l'eau au rez-de-chaussée du palais du prince. Ce château était entouré d'un parc, long d'environ une parasange. Adud al-daula établit dans la cité des ouvriers qui travaillaient la laine, la soie et le brocart; les tissus de laine [1] qui y étaient fabriqués devaient porter le nom de la localité. Les officiers s'y firent construire de splendides résidences. Adud al-daula institua une fête annuelle, et un grand concours de peuple s'y livrait au plaisir et à la débauche [2]. Cet usage fut aboli à sa mort, la ville ne tarda pas à tomber en ruines et les marchés devinrent déserts [3].

Les remparts de Chiraz, construits par Samsam al-daula, furent refaits entre 436 et 440/1045-1048, par ordre du prince Abu Kalidjar [4].

Les renseignements que nous venons de donner procurent une idée suffisante du luxe dont les princes bouyides aimaient à s'entourer. Nous pourrions, en poursuivant nos recherches, nous étendre davantage, mais nous ne voulons pas omettre les détails suivants, qui intéressent la cité de Raiy.

Aux réceptions d'Ibn Abbad, le service était en or, en argent et en porcelaine de Chine. Il adorait la soie et ses magasins regorgeaient de turbans en soie, destinés aux Alides, aux docteurs de la loi et aux poètes. Tout son personnel était habillé de soie [5].

La civilisation bouyide fut un aboutissement, qui parvint à un tel degré de

[1] *Barrakan* (Dozy, *Dict. des noms de vêtements*, p. 68).

[2] Biruni, p. 230.

[3] Mokaddasi, p. 430-431; Yakut, IV, p. 258; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 362, note, 480; *Nuzhat al-kulub*, p. 114; trad., p. 113; Schwarz, p. 50; Le Strange, p. 250; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, XI, p. 166; Bahrami, *Carreaux*, p. 25; Mez, p. 390; Wiet, *Expos. persane de 1931*, p. 16, 109; Serjeant, *Islamic Textiles*, *Ars islamica*, X, p. 86.

[4] Yakut, IV, p. 349; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 362, note, 364-365; *Nuzhat al-kulub*, p. 114; trad., p. 115; Le Strange, p. 250; Schwarz, p. 51; Herzfeld, *Khorasan*, *Der Islam*, X, p. 167.

Ibn Abbad fit restaurer le mur d'enceinte de Kazvin (*Nuzhat al-kulub*, p. 57; trad., p. 63; Barbier de Meynard, *Descr. de Kazvin*, *Journal asiatique*, 1857, II, p. 262.

[5] Yakut, *Irshad*, II, p. 311, 320-321; Mez, p. 96.

splendeur, au témoignage des écrivains contemporains, qu'elle dut continuer à fleurir pendant quelque temps à la période suivante. Un problème de chronologie se pose donc en premier lieu, et nous croyons qu'on a abusé du mot *seldjoukide*. C'est ainsi que M. Bahrami, parlant de ces sultans turcs, s'appuie sur la description enchanteresse que Nasir-i-Khosrau donne d'Ispahan [1].

Or, le voyageur persan est entré dans cette ville le 2 safar 444 et les troupes seldjoukides n'y avaient pénétré qu'une année plus tôt [2]. M. Bahrami fait également état des renseignements suivants : « On voyait sur le marché d'Ispahan de la bijouterie de Bagdad, des étoffes de soie de Coufa, des brocarts byzantins, des sirops d'Égypte, des pierres précieuses du Bahrein, des bois d'ébène de l'Oman, des ivoires de l'Inde, des curiosités de Chine, des fourrures du Khorassan, des bois du Tabaristan, des tissus en laine et des couvertures de l'Azerbaidjan et du Guilan, des tapis arméniens et d'autres marchandises, vases, tapis, vaiselle » [3]. Ce passage est extrait de l'histoire d'Ispahan, composée en 421/1030 par Mafarrukhi, donc plus de vingt ans avant l'occupation seldjoukide [4].

Ces réflexions donnent une origine trop lointaine à la civilisation seldjoukide. En voici une autre qui la prolonge démesurément, puisqu'elle sert à commenter le décor des carreaux de Damghan, lesquels datent de la seconde moitié du VIIe/XIIIe siècle : « L'art du temps des Seldjoukides est encore plein de réminiscences sassanides. Il ne faut certes pas croire que ces conquérants turcs, pour se faire aimer par les Iraniens, faisaient revivre leurs traditions nationales. C'était plutôt le foyer d'art sassanide qui nourrissait encore le génie du pays. » [5]

Nous pouvons faire partir l'avènement de la dynastie seldjoukide de l'année 429/1038, date à laquelle Toghrulbeg s'installe à Nichapour. Deux ans plus tard, la victoire de Dandanakan libère le nouveau prince de la tutelle ghaznévide. A sa mort, en 455/1063, le sultan Toghrulbeg possédait toute la Perse, depuis le Khorassan et le Kharezm, et la Mésopotamie : notons toutefois que la dernière branche bouyide

[1] Nasir-i-Khosrau, p. 252-254 ; Bahrami, *Carreaux*, p. 29.

[2] Wiet, *Inscr. coufiques de Perse, Mélanges Maspero*, III, p. 127-128 ; Godard, *Isfahan, Athar-é-Iran*, II, p. 10. — Sans conteste les Seldjoukides, et notamment Malik-Shah, contribuèrent à l'embellissement de la ville (Browne, *Hist. of the Seldjuqs, Journal of royal asiatic Society*, 1902, p. 599).

[3] Bahrami, *Carreaux*, p. 30 ; Browne, *A rare manuscript, Journal of royal asiatic Society*, 1901, p. 434.

[4] Browne, *A rare manuscript, Journal of royal asiatic Society*, 1901, p. 412 ; Godard, *Masdjid d'Isfahan, Athar-é-Iran*, I, p. 216 ; Godard, *Architecture, Ars islamica*, VIII, p. 6, n. 16.

[5] Bahrami, in *Art et archéologie iraniens*, p. 19.

ne disparaît qu'en 447/1055. Alp-Arslan, faisant preuve d'une énergie peu commune, agrandit ce domaine à l'Est et à l'Ouest : ses troupes franchissent l'Oxus et annexent l'Arménie et l'Asie mineure. Nous arrivons au grand règne, celui de Malik-Shah (465-485/1072-1092), qui ajoute la Syrie à ses possessions et, d'une façon éphémère, le Yémen. Mais, il faut le signaler, le souverain court d'un champ de bataille à l'autre, pour réprimer les révoltes de ses parents ou de ses feudataires. Evidemment, la branche principale, ceux qu'on appelle les Grands Seldjoukides, vont encore subsister, mais l'on voit déjà naître les rameaux seldjoukides de Syrie, du Kerman et de l'Asie mineure, et il ne s'agit déjà plus d'un empire rassemblé sous un sceptre unique. D'ailleurs, le domaine propre du dernier grand Seldjoukide est singulièrement retréci : sous le sultan Sandjar, dont l'avènement se place en l'année 511/1117, les régions occidentales de l'Iran lui échappent et passent sous le contrôle d'une branche nouvelle, les Seldjoukides de l'Irak, jusqu'à la fin du VIe/XIIe siècle [1].

« Les Seldjoukides avaient divisé leur vaste empire en provinces gouvernées par des hommes de leur choix. Mais cette unité politique n'était qu'apparente et de toutes parts allaient surgir de nouvelles dynasties locales, rattachées au pouvoir central par des liens de vassalité, sous un régime féodal dont l'étude reste à faire. » [2]

A la fin du Ve/XIe siècle, les Ortokides s'installaient en Haute Mésopotamie, à Hisn Kaifa et à Mardin. Vers la même date, les Inalides régnaient à Diyarbékir, sans doute sous la suzeraineté seldjoukide. Puis c'est le tour des Zenguides, qui résident à Mossoul ; enfin, les Bektékinides gouvernent Irbil. Nous savons que le rôle civilisateur de ces familles princières ne fut pas à dédaigner.

Cette autonomie de la Mésopotamie posa la question califienne. Déjà au temps de Malik-Shah, les rapports du sultan et du calife avaient été tendus, et ce ne furent pas les luttes intestines du règne de Barkyarok qui améliorèrent la situation. Le calife Mustarshid tenta même de reprendre une autorité réelle, mais il fut fait prisonnier au cours d'une bataille et mis à mort en 529/1135. Le calife suivant, Rashid, fut déposé pour n'avoir pas été docile, mais une expédition militaire avait été nécessaire. Son successeur, Moktafi, manifesta la même énergie, avec plus de chance, car le sultan seldjoukide n'a plus la puissance voulue [3].

Les Bawandides et les Badouspanides continuent à gouverner dans le Mazandéran. Les seigneurs de Bokhara perpétuent leur lignée.

[1] Defrémery, *Hist. des Seldjoukides, Journal asiatique*, 1848, I, p. 418.

[2] *Amida*, p. 54 ; Massé, *Saadi*, p. 7.

[3] Massé, *Saadi*, p. 14 ; Browne, II, p. 11.

Les princes du Kharezm demeurèrent indépendants, et leur maison développa son influence au VIe/XIIe siècle : c'est à eux qu'incomba le soin de résister à l'invasion mongole. Après la mort du sultan de l'Irak, Tughril Ier (527/1133), un officier, Ildékiz, épousa la veuve du souverain et devint le régent tout puissant du royaume. Son fils Pahlawan hérita de cette omnipotence. Un peu plus tard, apparaissent les Atabeks du Fars et du Luristan. On connaît l'origine de ce mot : « Les historiens racontent que plusieurs sultans seldjoukides confièrent leurs enfants aux émirs des diverses provinces, et qu'ils désignèrent ceux-ci par le titre d'Atabeks. »[1]

En ne tenant compte que de la chronologie, il est bien difficile d'affirmer une réelle suprématie seldjoukide en matière artistique. Il me paraît impossible de souscrire à toutes les considérations développées dans le plus récent manuel d'art musulman : « A la mort de Malik-Shah, les fragments de son empire partagé entre divers princes de la famille seldjoukide sont autant de grands royaumes : la Perse, l'Asie mineure, la Mésopotamie, l'Arménie et la Syrie. Dans chacun d'eux, une cour rivalise d'activité artistique avec celle du pays voisin. Le Turc, grand mécène, mais piètre créateur, y protège, y stimule, parfois y dirige le travail de l'indigène »[2].

Il s'agit maintenant de caractériser les dynasties bouyide et seldjoukide. La richesse des princes bouyides est extraordinaire, leur manière d'être pleine de raffinement : fortune et amour de l'art vont de pair avec les exigences fiscales et un certain esprit de tolérance religieuse. Les historiens ne tarissent pas sur l'opulence des diverses cours bouyides, à Bagdad, à Chiraz, à Ispahan, à Raiy. Nous voyons se dérouler une vie indolente et voluptueuse, et nous n'avons pas la même impression en étudiant l'existence intime des sultans seldjoukides. Ceux-ci ne se présentent pas à nous comme des esthètes efféminés, mais comme des redresseurs d'hérésies et de vaillants capitaines. Nizam al-mulk n'est pas fâché de rapporter cette appréciation du régime bouyide par le Ghaznévide Mahmud : « Les Dailamites se livrent ouvertement à des actes d'oppression, de violence et d'hérésie ; ils établissent des embuscades sur les routes et entraînent chez eux les femmes et les enfants des musulmans pour en abuser ; ils les détiennent tant qu'il leur plaît et leur rendent leur liberté selon leur bon plaisir. »[3]

L'ère des Seldjoukides me semble être, pour la population persane, une époque de résistance recueillie, comparable aux deux siècles qui suivirent la conquête arabe,

[1] Mirkhond, cité par Defrémery (*Mém. d'hist. orientale*, p. 117, 119).

[2] Salles, *Arts musulmans*, p. 43.

[3] *Siyaset Nameh*, p. 90.

avec cette différence en plus que le souvenir des dynasties nationales du Xe siècle redonnait un espoir. Les nouveaux maîtres assument dans leur protocole un titre original, qui constate officiellement la présence dans l'empire musulman de deux groupements : le Turc Malik-Shah s'intitule le « maître des Arabes et des Persans »[1]. De fait, sous le règne des Atabeks qui se partagèrent la Perse après l'effondrement des Seldjoukides, on constate l'étrange floraison des céramiques, cependant que la Perse s'enorgueillit alors de deux grands poètes, Nizami et Sa'di.

Les Bouyides, serviteurs de la renaissance iranienne, succombent à une invasion étrangère qui, circonstance aggravante, tente la réhabilitation partielle du califat et fait du sunnisme la religion d'État. Dès le début on est fixé sur le programme qui prétend sauvegarder le dogme[2]. Les officiers seldjoukides se sont mis en rapport avec Bagdad : « Nous, membres de la famille de Seldjuk, mandent-ils au calife, nous sommes dociles aux règles religieuses, dévoués au royaume du Prophète, pleins de zèle pour la guerre sainte »[3].

« Ils apparaissent dans l'histoire non seulement comme des adhérents fanatiques de l'Islam, mais en même temps de la doctrine hanéfite, qui avait la prédominance dans l'empire des Samanides et fut adoptée par les Turcs. A l'époque de Toghrul-beg, les chaféites furent exposés à des persécutions terribles, partiellement en relation avec ce fait qu'ils avaient élaboré un système dogmatique qui était assurément dirigé contre l'hérésie, mais introduisait dans la foi un élément de rationalisme et même des éléments de la science grecque, ce qui était considéré comme une atteinte à la tradition. En leur qualité de « sultans de l'Islam » les Seldjoukides devaient non seulement orienter leur activité vers le triomphe de l'orthodoxie à l'intérieur de leur empire, mais également vers la victoire de l'Islam sur le monde de ses ennemis extérieurs et vers l'extension des limites du monde islamique »[4]. Leur historiographe a pu déclarer : « La doctrine d'Abu Hanifa prévaudra tant que les Turcs auront un « glaive en main »[5].

Les règnes des Grands Seldjoukides sont essentiellement guerriers, qu'on les

[1] Inscription datée de 475, à Damas (*Répertoire*, VII, n° 2735).

[2] Goldziher, *Islamisme et parsisme, Revue de l'histoire des religions*, XLIII, p. 8 : l'auteur fait observer que c'est un concept perse.

[3] Rawandi, *Rahat al-sudur*, p. 102-103 ; Bahrami, *Carreaux*, p. 61.

[4] Barthold, *Histoire des Turcs*, p. 86. — Cf. *Encyclopédie*, III, p. 719 ; *Siyaset Nameh*, p. 205-206.

[5] Bundari, p. 17 ; Browne, *Hist. of the Seldjuqs*, *Journal of royal asiatic Society*, 1902, p. 571 ; *Siyaset Nameh*, p. 130 ; Browne, II, p. 168.

envisage du point de vue matériel, avec les expéditions en territoire chrétien, ou du point de vue spirituel, avec l'élan des madrasas. Ils ont des préoccupations d'ordre religieux et militaire : refaire l'unité sunnite, sous le pontificat abbasside, et conquérir de nouveaux lauriers dans la voie de la guerre sainte. Ils reprennent à leur compte un vieux précepte : « Dieu a ceint les Abbassides de deux glaives : l'un est appelé à défendre et à reculer les frontières de l'État; l'autre doit affermir la foi dans sa forme dogmatique et punir l'incrédulité et l'hérésie »[1]. Les Seldjoukides font donc figure de maîtres tenaces et despotiques, qui se sont donné la mission immédiate d'extirper l'hérésie et le rationalisme. Sans doute nous n'avons pas la prétention de les présenter comme des adversaires de l'art, mais ils furent probablement des ennemis du luxe. Pensons à ce fait qu'il n'y a pas d'œuvre d'art au nom de Saladin, très peu au nom du sultan Baibars Ier[2]. Ces deux souverains faisaient la guerre et ne pensaient guère à autre chose.

Ces Seldjoukides vont venger l'Islam des assauts byzantins, reprendre la guerre sainte, lancer les combattants musulmans à la conquête de l'Asie mineure. Ils renoncent à ces bagarres sur des frontières mouvantes, qui avaient caractérisé la période abbasside, ressemblant, par leurs suites de rachats de captifs, à des opérations financières. Cette époque contraste vigoureusement avec la précédente, ne serait-ce que par l'âpreté de la lutte contre la secte des Assassins, menée par une race rude et guerrière. Dans tous les domaines, les Seldjoukides suivent une ligne politique et religieuse implacable.

Amenés à redresser une situation qui frisait l'anarchie, les Seldjoukides tentèrent et réussirent un vaste effort d'unification et de mise en ordre : ce fut leur idée-force et ils inculquèrent partout l'esprit militaire. Pendant cette courte période où les Grands Seldjoukides vont donner le ton, l'activité intellectuelle se développera dans des voies différentes qu'à l'époque précédente. Ces souverains turcs ont créé un climat nouveau et le violent coup de barre sera suffisant pour marquer d'une empreinte spéciale les préoccupations des individus et des groupes. Le milieu social s'imprégna probablement de leurs directives et adopta leurs exigences pleines de rigueur. Une anecdote contée dans le *Fakhri* va montrer ce que nous supposons : « Le calife Walid aimait beaucoup élever des édifices. De son temps, quand les hommes se rencontraient, ils se consultaient les uns les autres sur les constructions.

[1] Goldziher, *Islamisme et parsisme, Revue d'histoire des religions*, XLIII, p. 8. — Voir : Marçais, *Berbérie musulmane*, p. 8.

[2] Wiet, *Inscr. de Saladin, Syria*, III, p. 327.

Son successeur, Solaiman, aimait la bonne chère et les femmes. Aussi, sous son califat, s'interrogeaient-ils les uns les autres sur la bonne chère et les jolies femmes[1]. Un autre texte, qui concerne le IXe siècle, va également témoigner qu'il y avait des « questions à la mode ». Rentrant à Cairouan, un homme qui venait de l'Orient, demanda à des jeunes gens de la cité de quoi l'on parlait en ville. « Des noms et des attributs divins », lui fut-il répondu. « Moi, répliqua-t-il, j'ai laissé les gens de l'Irak occupés seulement de deux questions : celle du libre arbitre et celle des promesses de récompenses aux bons et des menaces de châtiments aux mauvais[2]. » J'imagine que sous les Seldjoukides les populations s'entretenaient volontiers d'orthodoxie religieuse et de batailles.

« Au milieu du XIe siècle, les Arabes furent donc remplacés dans la direction de l'Asie mineure par une race militaire jeune, la race turque, qui donna à la guerre sainte islamique un nouvel élan. Le barrage turc se trouva donc, à longue échéance mais sans conteste, le facteur déterminant de l'échec des Croisades[3]. »

Qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions : il ne s'agit pas de rabaisser les Seldjoukides, mais de montrer qu'ils se tiennent sur le plan héroïque, et ce n'est pas médire d'eux que de leur supposer une indifférence relative en matière d'art ou de littérature pure. Ajoutons, puisque nous nous occupons de soieries, qu'il s'agit en outre d'une industrie et, qui plus est, d'une industrie d'État. Parlant des rapports entre les Merwanides de Mésopotamie et des Grands Seldjoukides, van Berchem fait cette réflexion caractéristique : « Raffinés de culture, très larges en matière religieuse, gâtés par la fortune et par des mœurs trop faciles, ces princes kurdes n'avaient pas la sympathie des nouveaux maîtres de l'Asie. »[4]

« Les Seldjoukides se montrèrent sévères envers ceux qui n'étaient pas de la même religion et de la même secte[5]. Toghrulbeg, pendant ses conquêtes, mit à mort, par l'épée, quatre cents Zoroastriens et imposa sur les autres un lourd tribut à titre de taxe personnelle. »[6]

Il fonda surtout des édifices religieux et l'on cite de lui cette déclaration : « J'ai honte devant Dieu de construire un palais sans y adjoindre une mosquée. »[7]

[1] *Fakhri*, p. 173; trad., p. 203.

[2] Vonderheyden, *La Berbérie orientale*, p. 131 ; Marçais, *Berbérie musulmane*, p. 87-88.

[3] Grousset, *Bilan de l'histoire*, p. 209, 239.

[4] *Amida*, p. 37.

[5] Il faut comprendre « rite » (cf. *Survey*, II, p. 956).

[6] Yahya el Khachab, *Nasir é Hosraw*, p. 34.

[7] Bundari, p. 26.

Nizam al-mulk s'appuie surtout sur les éléments religieux [1], et cette prépondérance des *fakih*, des rigides docteurs de la loi, persista. Sous le règne du sultan Sandjar et pendant le vizirat d'un neveu de Nizam al-mulk, ils furent tout puissants [2]. D'ailleurs, le même Nizam al-mulk avait loué son maître « de respecter les docteurs de la science (religieuse), d'honorer ceux qui pratiquent la dévotion et l'abstinence, les gens intègres et ceux qui suivent les préceptes de la sagesse » [3]. Le grand vizir avait énoncé le principe suivant : « Il est indispensable qu'une ou deux fois par semaine, le souverain admette auprès de lui les docteurs de la loi; il écoutera ce qu'ils lui expliqueront au sujet des commandements de Dieu; il sera attentif aux commentaires du Coran, aux traditions du Prophète et à l'histoire des princes qui ont été guidés par l'esprit de justice » [4].

On continua à expurger les bibliothèques, entreprise inaugurée à Raiy par le sultan ghaznévide Mahmud, et le califat abbasside suivit le mouvement, par ordre du calife Mustandjid, on brûla tous les ouvrages philosophiques de la bibliothèque d'un cadi, notamment ceux d'Avicenne [5].

Alp-Arslan était probablement illettré. « Malik-Shah manquait de culture et c'est tout simplement à son vizir Nizam al-mulk qu'il devait sa réputation d'ami de la science et que son nom est lié à une réforme du calendrier. » [6]

Nizam al-mulk protégea évidemment les poètes panégyristes; n'oublions pas que ces versificateurs jouaient le rôle de la presse moderne. Il n'en est pas moins vrai que nous trouvons une note discordante et qu'on a accusé le grand ministre « d'avoir eu une faible opinion de la poésie parce qu'il n'y était pas habile et de n'avoir accordé son attention qu'aux chefs religieux et aux mystiques. » [7] On a observé « chez les musulmans comme chez les chrétiens austères que la poésie est par elle-même un exercice mondain et qu'ordinairement elle entraîne avec elle l'amour de la musique et des plaisirs » [8].

Il est caractéristique en effet que Nizam al-mulk ait patronné Ghazali, ce qui n'est pas pour le ministre un mince titre de gloire. « Les sciences religieuses sont revivifiées par Ghazali, savant en toutes les sciences de son temps et l'un des plus beaux écrivains de la littérature arabe. Il fut l'un des premiers à user à la fois du persan et de l'arabe

(1) Bahrami, *Carreaux*, p. 62 ; Browne, II, p. 175.
(2) Bundari, p. 245.
(3) *Siyaset Nameh*, p. 7.
(4) *Siyaset Nameh*, p. 82.
(5) Renan, *Averroès*, p. 31.
(6) *Encyclopédie*, III, p. 226.
(7) *Encyclopédie*, III, p. 999.
(8) *Géograph. d'Aboulféda*, I, p. xxx.

et à assurer ainsi le développement de la pensée musulmane en Iran. » [1] C'est à la même époque qu'Omar Khaiyam « jette dans le moule rigide et éclatant de ses quatrains tous les mépris de la science et de la pensée pour la sottise ou l'hypocrisie humaine, toutes les angoisses du cœur sous le double écrasement de la nature et de l'infini, toutes les révoltes de l'homme contre Dieu. » [2] Mais on peut se demander si Nizam al-mulk ne tenait pas Omar Khaiyam en particulière estime à cause de sa valeur comme mathématicien [3]. Peut-être aurait-il pris à son compte ce jugement porté sur lui par un orientaliste du siècle dernier : « malheureusement Omar alliait avec l'astronomie le goût de la poésie et du plaisir » [4].

Les Seldjoukides furent surtout de grands architectes, créateurs de beaux édifices en briques admirablement appareillées. En ce domaine, le programme avait été tracé par Nizam al-mulk : « Le souverain s'occupera de mener à bonne fin tout ce qui intéresse la prospérité générale; il établira des conduits souterrains pour servir à l'irrigation des terres; il fera creuser des canaux; jettera des ponts sur les grands cours d'eau, rassemblera la population dans les villages et veillera à la mise en culture des terres; il fera bâtir des places fortes, fondera de nouvelles villes, construira de nobles monuments et de splendides résidences, enfin fera élever des caravansérails sur les routes royales » [5].

Les premiers Bouyides avaient suffisamment construit de palais pour que leurs successeurs pussent se désintéresser de la question. A Bagdad, nous le savons, les Seldjoukides de passage logeaient dans les palais bouyides et ils en firent la résidence de leurs ambassadeurs auprès du califat [6].

Le souci principal des sultans seldjoukides fut d'inonder leur empire de madrasas : nous avons montré plus haut [7] le rôle essentiel de ces établissements d'enseignement.

(1) Gaudefroy-Demombynes, *Institutions musulmanes*, p. 203 ; Renan, *Averroès*, p. 97-98 ; Massé, *Saadi*, p. 20.

Rien ne fera mieux sentir l'importance de Ghazali que cette réflexion de Suyuti : « Si quelqu'un avait pu être prophète après Mahomet, ç'aurait été assurément Ghazali. » (Browne, II, p. 176; voir aussi Marçais, *Berbérie musulmane*, p. 243, 298).

(2) Darmesteter, *Coup d'œil sur l'hist. de la Perse*, p. 55.
(3) Les études scientifiques furent florissantes sous les Seldjoukides (*Nuzhat al-kulub*, p. 25; trad., p. 27; Ibn al-Athir, *s. a.* 487).
(4) *Géogr. d'Aboulfida*, I, p. ci; *Encyclopédie*, III, p. 1054.
(5) *Siyaset-Nameh*, p. 6-7.

C'est ainsi que Toghrulbeg aurait dépensé plus de 500.000 dinars en construction de bâtiments publics et en améliorations, rien que dans la ville d'Ispahan (Godard, *Isfahan*, *Athar-é-Iran*, II, p. 14).

(6) Le Strange, *Baghdad*, p. 322-323, 326.
(7) Voir p. 139.

Il est frappant de constater que le premier soin de Toghrulbeg, dès son installation à Nichapour, fut de créer une madrasa [1]. L'institution la plus renommée fut la madrasa Nizamiya, fondée à Bagdad, par Nizam al-mulk, le ministre du sultan Malik-Shah [2]. D'ailleurs, de nombreux monuments religieux furent alors érigés ou restaurés dans la capitale califienne : la mosquée du Sultan [3], la tombe d'Abu Hanifa [4], la madrasa Tadjiya [5], le tombeau de Ma'ruf Karkhi [6].

L'épigraphie démontre l'activité de Malik-Shah, dont on peut lire le nom à la mosquée d'Ani [7], à la mosquée des Omeyyades à Damas [8], à la citadelle et à la grande mosquée d'Alep [9], sur les remparts et à la grande mosquée de Diyarbékir [10], à la grande mosquée d'Ispahan [11]. Son ministre Nizam al-mulk fonda la mosquée de Khargird [12].

Le dernier Grand Seldjoukide, Sandjar, fit ériger un palais dans un village de la banlieue de Merv [13] et sa tombe, dont les ruines ont subsisté, est un monument justement célèbre [14].

(1) Nasir-i-Khusrau, p. 6.

(2) Bundari, p. 32 ; Ibn al-Athir, *s. a.* 457, 459 ; Le Strange, *Baghdad*, p. 297, 298, 325 ; Massé, *Saadi*, p. 14-17.

Sur les fondations de Malik-Shah, voir : Ibn al-Athir, *s. a.* 486 ; Browne, *Hist. of the Seldjuqs, Journal of royal asiatic Society*, 1902, p. 598.

Sur la madrasa, fondation seldjoukide, voir : Creswell, *Origin of the cruciform plan*, tirage à part du *Bulletin de l'Institut français*, XXX, p. 2 ; Herzfeld, *Damascus, Ars islamica*, XI, p. 32.

(3) Ibn al-Athir, *s. a.* 484 ; Le Strange, *Baghdad*, p. 326, 339, 354.

(4) *Siyaset Nameh*, p. 2, note ; Le Strange, *Baghdad*, p. 191.

(5) Bundari, p. 196 ; Wiet, *Inscr. coufiques de Perse, Mélanges Maspero*, III, p. 133.

(6) Le Strange, *Baghdad*, p. 100.

(7) *Répertoire*, VII, n° 2707.

(8) *Répertoire*, VII, n°s 2734-2737.

(9) *Répertoire*, VII, n°s 2764, 2783. — En Haute Syrie, il faut noter la réfection des remparts d'Antioche (Ibn al-Kalanisi, p. 121).

(10) *Répertoire*, VII, n°s 2773, 2780, 2792, 2798 ; Gabriel, *Voyages archéologiques*, I, p. 317-318, 327, n°s 57-58, 60, 82. Le frère de Malik-Shah, Tutush, ordonnera des réparations au mur d'enceinte (*Répertoire*, VIII, n° 2804 ; Gabriel, *Voyages archéologiques*, I, p. 319, n° 61.

(11) *Répertoire*, VII, n° 2775.

(12) *Répertoire*, VII, n° 2799.

On connaît des inscriptions monumentales au nom de Mohammad ibn Malik-Shah, à Damas (*Répertoire*, VIII, n° 2934), à Saveh (n° 2943), à Kazvin (n° 2960), à Diyarbékir (n° 2973), à Gulpaigan (n° 2974) ; au nom de Sandjar, à Méchēd (n° 2978) ; au nom de Mahmud, à Diyarbékir (n° 3007).

A noter que les inscriptions inalides de Diyarbékir font passer les Seldjoukides au second plan.

(13) Yakut, I, p. 373 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 54.

(14) Yakut, IV, p. 509 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 529 ; Bahrami, *Carreaux*, p. 79 ; Diez, *Kunst*, 2e éd., p. 62, fig. 75. — Voir encore : Browne, *Hist. of the Seldjuqs, Journal of the royal asiatic Society*, 1902, p. 860 ; Defrèmery, *Hist. des Seldjoukides, Journal asiatique*, 1848, I, p. 448 ; Herzfeld, *Khorasan, Der Islam*, XI, p. 169.

Nous empruntons à M. André Godard les réflexions suivantes sur l'architecture de la Perse au ve/xie siècle. « Nous avons la preuve de la désaffection de l'Iran pour le plan arabe de la mosquée durant le ve siècle de l'Islam et je ne peux m'empêcher de penser qu'on ne saurait surestimer l'influence des idées exprimées par le poète Firdousi sur le magnifique effort de réiranisation de l'Iran que l'on constate dans tous les domaines de l'esprit. L'Iran, en acceptant l'Islam, accepta nécessairement le programme arabe de la mosquée mais refusa de le traiter autrement que selon ses propres traditions, son sens artistique, ses modes de construction. Le plan de la mosquée arabe ne tarda donc pas à disparaître complètement de l'architecture vivante de l'Iran. Passé le ve siècle de l'hégire il n'en est plus question et l'on pourrait dire qu'il n'appartient qu'anecdotiquement à l'histoire de l'architecture iranienne s'il n'était arrivé qu'à l'époque où la madrasa devint une institution d'état et prit, en conséquence de son importance politique grandissante, un développement architectural considérable, la mosquée iranienne, jusque-là de proportions fort modestes, tendait précisément à s'agrandir à l'instar des vastes et magnifiques mosquées abbassides. C'est de cette rencontre que naquit, sous le règne des Seldjoukides, l'édifice que l'on a appelé la mosquée-madrasa et qui devint la grande mosquée à quatre iwans classique, typique de l'Iran [1] ». Et ailleurs : « C'est de l'Ispahan seldjoukide que semble bien être partie la croisade iranienne contre la mosquée arabe. C'est à Ispahan, ou autour d'Ispahan, que semble bien être née la mosquée à quatre iwans. » [2]

C'est l'époque à laquelle semble s'être créée la forme cylindrique des minarets [3], dont il convient de dresser la liste chronologique et la répartition géographique :

Saveh (Djibal), 453 : Godard, *Ardistan et Zawaré, Athar-é-Iran*, I, p. 309.

Zawaré (Djibal), 461 : Godard, *loc. cit.*, p. 308-309.

Barsian (Djibal), 491 : *Répertoire*, VIII, p. 294, n° 2668 A; Myron B. Smith, *Iranian architecture, Ars islamica*, IV, p. 7-41.

Ispahan (Djibal), 501 : *Répertoire*, VIII, n° 2931 et p. 294.

Saveh (Djibal), 504 : *Répertoire*, VIII, n° 2943; X, p. 268; XI, p. 265.

Khosraugird (Khorassan), 505 : *Répertoire*, VIII, n° 2949.

(1) Godard, in *Athar-é-Iran*, I, p. 192, 289. — Voir : *Survey*, II, p. 982-983, 1284 et sqq. — Cf. Pope, *Introduction*, p. 178; Myron Smith, *Demawend, Ars islamica*, II p. 165-166.

(2) Godard, *Isfahan, Athar-é-Iran*, II, p. 14-15.

(3) *Survey*, IV p. 358-366.

Gar (Djibal), 515 : *Répertoire,* VIII, n° 2992 et p. 295.

Sin [1] (Djibal), 526 : *Répertoire,* VIII, n° 3049 et p. 295 ; Myron B. Smith, *Iranian architecture, Ars islamica,* VI, p. 1-11.

Minarets non datés :

Sirwan (Djibal) : *Répertoire,* VII, n° 2627.

Damghan (Kumis) : *Répertoire,* VIII, n° 2922 et p. 294.

Bokhara (Transoxiane) : *Répertoire,* VIII, n° 2943.

Ispahan (Djibal) : Myron B. Smith, *The manars, Athar-é-Iran,* I, p. 332-333 ; Y. Godard, *Notes épigraphiques, Athar-é-Iran,* I, p. 364.

Bokhara (Transoxiane) : *Répertoire,* VIII, n° 2993.

Ispahan (Djibal) : *Répertoire,* IX, n° 3208 ; Myron B. Smith, *The manars, Athar-é-Iran,* I, p. 337.

Bistam (Kumis) : *Répertoire,* IX, n° 1210.

Cet hommage légitime rendu aux nouveaux maîtres de la Perse, nous ne croyons pas devoir aller plus loin, et nous ne sommes pas enclin à souscrire aux considérations suivantes : « With the coming of the Seljuqs Persia once more became an empire, ruling almost as much territory as in the Achaemenid and Sasanian periods. The country grew in prosperity as well as power, and the prestige of all the arts was heightened by the personal interest of the great Seljuq monarchs themselves. It was a moment when the arts were expanding, with new resources and new ideas, and most of them were permeated by the poetry that was becoming an indispensable attribute of tha national life. This was the age of Saʿdi, Nizami, and Omar Khaiyam, and the great mystics like Ghazali. More significant, it was an age when cultural riches were widely distributed, when kings and beggars alike were poets, merchants were versed in theology, inn-keepers were musicians, and statesmen calligraphers. » [2]

[1] Exemple le plus ancien de revêtement extérieur en céramique (Myron B. Smith *Iranian islamic architecture, Ars islamica,* VIII p. 6).

La plus ancienne inscription sur céramique était celle du sanctuaire de Méched datée de 512/1118, signée Ali ibn Mohammad ibn Yahya ibn Hibat-Allah Hosaini l'ancêtre d'une famille de céramistes. Elle est sculptée en naskhi : un carreau, celui qui porte dans le *Répertoire* le n° 34 se trouve actuellement en la possession d'Arakel Nubar Bey (*Répertoire,* VIII n° 2978 ; *Survey,* II p. 1548, n. 2, 1666, 1668, n° 2 ; Florence Day *Hist. of ceramic arts, Ars islamica,* VIII p. 36 ; Donald Wilber, *Mosaic Faience, Ars islamica,* VI p. 30-33 ; V. A. Kratchkovskaya, *Les faïences du mausolée de Pir-Houssein,* p. 164). Je sais aujourd'hui, grâce à une aimable communication de M. Bahrami, qu'il convient de lire 612 au lieu de 512. (*Bulletin of the iranian Institute,* VI, p. 110-111).

[2] *Survey,* II p. 1511-1512.

Alors qu'on ne peut attribuer avec certitude presque aucun objet d'art aux Seldjoukides, M. Pope avait écrit auparavant : « The Seljuq style is characterised throughout by two tendencies seemingly opposed but successfully amalgamated by the artists of the time. The Seldjuks own character disposed them to a robust and forceful style ; their new conversion to Islam and their recently enthusiasm for literature and other cultural refinements stimulated a taste for subtlety and finesse. » [1]

Ce sont d'excellents morceaux de bravoure, et la réalité se présente autrement. M. Pope lui-même ne l'a pas ignoré : « Following this death (Malik-Shah) Persia was tormented by civil wars of succession. How serious they were for the common people is not clear. There were other signs of declining vigour and the orthodox and conservative lamented the superficiality, the indolence, corruption, and the ethical frivolity of the period. « Verses that statesmen composed in earlier days « their successors could not even pronounce correctly », a contemporary complained. » [2] Ce qui n'empêche pas M. Pope de conclure : « But artistically Persia was near her supreme moment. »

Les documents dont nous disposons ne nous présentent pas les cours seldjoukides de Perse et de Mésopotamie comme des centres d'attraction où affluaient les artistes. Les traditions locales purent donc s'exercer sans encombre, mais l'on est surtout frappé de la carence des objets d'art pour cette période. Il ne faut sans doute pas se laisser obnubiler par l'argument *a silentio,* car les fouilles sont loin d'avoir donné leur dernier mot. Il s'agit donc ici d'une mise au point provisoire, mais il convenait de faire cesser une terminologie abusive. Il y a un style architectural seldjoukide, le fait ne saurait être contesté, pas plus qu'on ne peut nier un art des Seldjoukides de Konia.

Très rares sont les exemples d'un certain étalage de magnificence sous les Grands Seldjoukides. On le signale dans des circonstances exceptionnelles, comme, par exemple, au moment du mariage de Toghrulbeg et d'une fille du calife Ka'im [3]. En l'année 480/1087, les cadeaux de noce d'une fille de Malik-Shah arrivèrent à Bagdad. Mulets et chameaux étaient caparaçonnés de housses de brocart byzantin et

[1] Pope *Introduction,* p. 177-178.

La meilleure preuve de la précarité de ces développements est fournie par M. Pope lui-même qui classe à l'époque seldjoukide l'aiguière bouyide de la Freer Gallery (*Introduction,* p. 178).

[2] *Survey,* II p. 1542.

L'attribution aux Seldjoukides est bien définitive : « From the XIIth century on the textile art of Italy was constantly beholden to Persian designers ; thus many of the handsome Lucca brocades can be traced to Seljuk antecedents » (Pope, *Introduction,* p. 242).

[3] Bundari, p. 24.

l'attirail de leur harnachement était en or et en argent. Les présents consistaient en pierres précieuses et en bijoux, enfermés dans un grand coffret en argent [1]. Il ne faut pas insister outre mesure sur les détails d'une cérémonie de fondation. On ne ferait pas état dans une histoire du luxe sur le fait que quelques briques étaient portées sur des plateaux d'or et d'argent [2]. « Aux funérailles d'Arslan ibn Tughril, les bols contenant les mets et les friandises étaient tous en argent. » [3]

Le sultan Mahmud (511-525/1118-1131), souverain de l'Irak, entretenait des oiseaux de chasse et avait une meute de 400 chiens qui avaient des manteaux brodés d'or et des colliers ornés de pierres précieuses [4].

Il semble bien que nous ayons du nouveau à l'avènement de Tughril II, également sultan de l'Irak (571-590/1175-1194). Ce prince avait reçu une éducation soignée : il se révéla un épicurien, et l'on connaît de lui quelques poésies persanes [5].

De fait, sous les Seldjoukides, la poésie de cour resta florissante [6], bien que les documents fassent assez défaut pour le ve/xie siècle [7]. « Les louanges des Seldjoukides furent chantées par deux poètes du Khorassan, Amir Mu'izzi et Anvari; celui-ci, astrologue et poète de Sandjar, tient dans la littérature persane une place analogue à celle de Motanabbi dans les lettres arabes, et porte à sa perfection le genre du panégyrique. A l'éloge de leurs maîtres, ces auteurs mêlent des descriptions parfois charmantes dans leur affèterie » [8]. Il est toutefois remarquable, pour le règne qui nous occupe, que le plus grand poète de cette époque, Nizami, ait dédié ses œuvres, non au sultan seldjoukide Tughril, mais aux atabeks Pahlawan et Kizil Arslan, les fils d'Ildékiz, ceux-là même qui tenaient le souverain en tutelle, ou au prince du Shirwan, ou encore à l'atabek de Mossoul. Un autre grand poète, Khakani, est le chantre attitré des princes du Shirwan.

« Le principal foyer des arts seldjoukides, écrit M. Bahrami [9], doit être cherché

(1) Ibn al-Athir *s. a.* 480 ; Bahrami, *Carreaux,* p. 18.

(2) Ibn al-Athir *s. a.* 481 ; Bahrami, *Carreaux,* p. 17.

(3) Bahrami, *Carreaux,* p. 18.

(4) *Encyclopédie,* III, p. 139. — Un prince bouyide avait mis deux pierres précieuses au front de son cheval (Dimashki p. 103).

(5) *Encyclopédie,* IV, p. 871 ; Bahrami, in *Revue des Arts asiatiques,* X p. 182 ; Defrèmery, *Hist. des Seldjoukides, Journal asiatique,* 1849, I p. 15, 22.

(6) *Encyclopédie,* III, p. 1133.

(7) Barbier de Meynard, *La poésie en Perse,* p. 24.

(8) Massé, in *Memento Larousse,* p. 584.

Des poètes arabes vivaient aussi à la cour des Seldjoukides et parmi ceux-ci il ne faut pas oublier Tughra'i.

(9) Bahrami, *Carreaux,* p. 30-31. — Cf. *Survey,* II p. 1543, 1727.

à Hamadan, à la cour de Tughril II, où un grand nombre de calligraphes [1] et de peintres s'étaient réunis autour du roi. En 580/1184, on composait un recueil de poésies où Djamal Nakkash Isfahani peignait les portraits des poètes. » [2] Ce passage appelle plusieurs observations. Il est délicat de parler d'un foyer d'art seldjoukide en citant le dernier souverain de la lignée. N'oublions pas qu'il est installé sur le trône par l'atabek Pahlawan à l'âge de 7 ans. « Tant que l'atabek resta vivant, écrit un historien persan, le royaume du sultan Tughril fut un objet d'envie pour les jardins du paradis. » [3] La mort de ce tuteur, en 581/1186, laissait augurer pour le sultan une indépendance qui lui fut contestée les armes à la main par Kizil Arslan, le frère de Pahlawan. Tughril est bien vainqueur en 584/1188, mais ne peut rentrer dans sa capitale : prince errant, il n'a d'autre ressource que de s'en remettre à la clémence de son adversaire, qui le fait emprisonner (586/1190). Libéré par le décès de Kizil Arslan l'année suivante, Tughril remonte sur le trône, mais ses agissements amènent une attaque du prince du Kharezm et le malheureux Tughril meurt sur le champ de bataille (590/1194) [4].

Sans nous arrêter outre mesure aux calligraphes et aux enlumineurs, le peintre Djamal nous intéresse davantage. Sa formation n'aurait-elle pas été mésopotamienne, attendu que les chroniques nous parlent, au siècle précédent, d'une école de peinture de Bassorah [5].

Nous lisons dans *Persian Miniature Painting* [6] : « The earliest surviving illustrated Mesopotamian manuscript dates from c. 1180, when the Seljuks had been masters of Mesopotamia for considerable over a hundred years—yet this style has frequently been attributed to an Abbasid school. Evidently « Seljuk » would be a far more correct title; but it would hardly be more significant. » Et dans le *Survey,* M. Kühnel surenchérit : « The denomination « Seljuq » is doubly justified. » [7]

(1) Cette école de calligraphie existait auparavant et l'on peut la dire seldjoukide. L'on connaît un Coran magnifiquement enluminé dont la description mentionne qu'il a été calligraphié à Hamadan en l'année 559/1164 (Ettinghausen, *A signed and dated Seljuk Qur'an, Bulletin of American Institute for Persian Art,* décembre 1935, p. 92-102 ; *Survey,* III, p. 1942, 1951).

(2) Rawandi, *Rahat al-sudur,* p. 57 ; Browne, *Hist. of the Seljuqs, Journal of royal asiatic Society,* 1902, p. 580 ; Arnold, *Painting,* p. 128 ; Wiet, *Exposition d'Art persan, Syria,* XIII, p. 200 ; Schulz, *Pers.-islam. Miniaturmalerei ;* p. 50, 159, 199.

(3) Defrèmery, *Hist. des Seldjoukides, Journal asiatique,* 1849, I, p. 16.

(4) *Encyclopédie,* IV p. 871 ; Browne, in *Journal of the royal asiatic Society,* 1902, p. 875.

(5) Wiet, *Expos. d'art persan, Syria,* XIII, p. 201.

(6) Laurence Binyon, J. V. S. Wilkinson et Basil Gray, *Persian Miniature Painting,* p. 19.

(7) *Survey,* III, p. 1829-1830.

L'on attend toujours des documents et il ne faut pas oublier que les Seldjoukides ne gouvernaient plus directement la Mésopotamie depuis le début du VIᵉ/XIIᵉ siècle. En tout cas, il convient d'attribuer au sultan Tughril II le grand panneau de stuc qui se trouve actuellement au Pensylvania Museum : je rappelle qu'il représente un souverain sur son trône, flanqué de pages et d'officiers de sa cour [1].

Mais l'on compte sur les doigts les objets mobiliers qu'on peut classer d'une façon certaine, entre les années 450 et 600 de l'hégire, en Perse ou en Mésopotamie. Parmi ceux-ci, on verra qu'il est difficile d'en attribuer la paternité aux Seldjoukides.

Voici la courte liste des inscriptions mobilières depuis l'année 450 jusqu'à l'année 600, et nous faisons remarquer leur particulière rareté durant les cent premières années [2] :

Plateau d'argent au nom d'Alp-Arslan (*Répertoire,* VII, nº 2761 ; POPE, *Masterpieces,* p. 101).

Coupe en cuivre au nom du prince ortokide Dawud ibn Sukman (*Répertoire,* VIII, nº 3122).

Miroir mésopotamien, daté 548 (*Répertoire,* VIII, nº 3160).

Base de flacon, signé Abd al-Razzak Naisaburi (*Répertoire,* VIII, nº 3206).

Seau en bronze, daté 559 (*Répertoire,* IX, nº 3260);

Aiguière en faïence, datée 562 (WIET, *Une aiguière persane, Bulletin de l'Institut d'Égypte,* XXIII, p. 64);

Vase en faïence lustrée, daté 575 (*Répertoire,* IX, nº 3354);

Aiguière en bronze, datée 577 (*Survey,* III, p. 2491, 2520);

Aiguière en bronze, datée 577 (*Survey,* III, p. 2520);

Deux bols de faïence, datés 583 (*Répertoire,* IX, nᵒˢ 3428-3429);

Plaque de faïence, datée 585 (*Répertoire,* IX, nº 3440);

Aiguière en cuivre, datée 586 (*Répertoire,* IX, nº 3444);

Bol en faïence, daté 587 (*Répertoire,* IX, nº 3451);

Coffret en bronze incrusté d'argent, daté 593 (*Répertoire,* IX, nº 3500);

Étoile en faïence, datée 600 (*Répertoire,* IX, nº 3587);

Bol en faïence, daté 600 (*Répertoire,* IX, nº 3588).

S'il nous est permis de tirer une conclusion provisoire de cette liste, provisoire

(1) *Répertoire,* IX, nº 3477 ; *Survey,* V, pl. 517.

(2) Il faut signaler en outre deux astrolabes persans, datés respectivement de 496 et 547 (*Répertoire,* VIII, nᵒˢ 2889, 3157).

elle aussi, c'est que les Seldjoukides de Perse furent indifférents aux beaux-arts et que la floraison des céramiques constatée dans la seconde moitié du VIᵉ/XIIᵉ siècle coïncide précisément avec le moment où leur puissance est en sérieux déclin.

Ainsi « l'art proprement dit, les arts mineurs surtout, qui sont des arts de luxe et d'agrément, restent au second plan » [1]. On a fait remarquer que Saladin ne se revêtait que de lin, de coton et de laine, « de ce qui était permis par la loi » [2], et de fait, tous les princes austères s'interdisent la soie, « qui annonce le luxe et la sensualité » [3]. A l'autre extrémité du monde musulman, un contemporain des Seldjoukides, Yusuf ibn Tashfin, « austère, juste et saint, dédaignait les plaisirs du monde et fut modeste jusqu'en ses vêtements. Il ne se revêtit jamais que de laine, à l'exclusion de toute autre étoffe [4]. »

Nous ne possédons aucun tissu nettement attribuable aux sultans seldjoukides. Bien mieux, sans y attacher plus d'importance qu'il ne convient, nous devons rapporter ici deux événements curieux. En l'année 466/1074, on vit arriver à la Mecque un Persan du nom de Salar, envoyé par Malik-Shah; il chevauchait une mule sur une selle en or; il était coiffé d'un turban noir. Son cortège était précédé de tambours et de trompettes : il était porteur, pour la Kaʿba, d'un voile de brocart jaune au nom de Mahmud ibn Subuktakin. Ce voile était resté en dépôt chez un notable de Nichapour depuis sa fabrication, soit depuis plus de cinquante ans, et Malik-Shah n'avait rien trouvé de mieux que de l'envoyer à la Mecque [5].

En 532/1138, ce fut un riche particulier, l'armateur persan Ramisht, qui fit les frais du voile de la Kaʿba. Ce négociant avait rapporté, paraît-il, d'un seul voyage à Khanfu, la moderne Canton, un chargement de marchandises estimé à cinq cent mille dinars. Le voile qu'il aurait offert était en soie venue de Chine [6].

Il serait donc permis de se demander si l'industrie du tissage n'avait pas périclité,

(1) VAN BERCHEM, *Notes d'archéologie, Journal asiatique,* 1904, I, p. 35.

(2) WIET, *Tissus et tapisseries, Revue de l'art ancien et moderne,* juillet 1935, p. 64.

(3) *Géogr. d'Aboulféda,* I, p. XXXI.

On doit convenir que les attributions des objets en métal aux Seldjoukides restent hypothétiques (DIMAND, *Metalwork, Ars islamica,* VIII, p. 206-207, 210-212 ; *Bulletin of the iranian Institute,* VI, p. 121-124).

(4) MARÇAIS, *Berbérie musulmane,* p. 240.

(5) ABUL-MAHASIN, V, p. 95 ; WUSTENFELD, *Chroniken Mekka,* II, p. 54.

(6) WUSTENFELD, *Chroniken Mekka,* II, p. 54 ; REY, *Colonies franques de Syrie,* p. 195, 218 ; HEYD, *Hist. du commerce,* I, p. 165 ; WIET, *Tissus et tapisseries, Revue de l'Art ancien et moderne,* juillet 1935, p. 64.

en ajoutant le renseignement suivant : en 612/1213, le calife supprima un impôt qui frappait les fileurs d'or et les tisserands d'étoffes de luxe [1].

Enfin nous constatons qu'en Égypte, le naskhi apparaît sur les tissus dès la fin du ve/xie siècle [2], soit presque une centaine d'années avant qu'on le rencontre sur d'autres matériaux. Or en Perse, le naskhi se trouve : en 504 sur brique [3]; en 509 sur un long bandeau de stuc [4]; en 517 sur pierre [5]; en 520 sur marbre [6]. On peut donc supposer qu'au vi^e^/xiie siècle, des inscriptions en naskhi se trouveraient sur les tissus.

Flury a noté le développement spécial du coufique fleuri sur les monuments de Diyarbékir pendant la période seldjoukide. L'évolution se dessine franchement dès le premier règne, mais Flury ne manque pas de faire observer qu'il y a dans cette plus ancienne inscription « la synthèse de tout ce que l'époque merwanide a produit de nouveau dans le décor graphique et végétal », et il conclut d'abord à un style autochtone [7].

Par contre, en Perse, l'évolution du coufique fleuri est surprenante : on n'a qu'à se reporter à l'inscription de Radkan, de l'année 411 et à la frise peinte du mausolée de Pir-i-Alamdar, datée de 418 [8]. Or au temps des premiers Seldjoukides on constate une simplicité archaïque pleine de noblesse. De même, le style du Testament politique de Nizam al-mulk est sobre et dépourvu d'ornements [9].

Ultérieurement, en prenant Radkan comme point de départ, Flury a modifié son opinion et la migration, de l'Est vers l'Ouest, des éléments décoratifs du coufique tressé lui parut évidente. « Les conquérants Seldjoukides qui s'avancèrent de l'Est à l'Ouest furent donc, à vrai dire, les propagateurs du coufique tressé, et par leur

(1) Ibn al-Athir, *s. a.* 612.

Signalons néanmoins ce fait : Un prince du Tabaristan arriva à la cour de Bagdad sous le règne de Nasir, donc à la fin du vi^e^/xiie siècle ou au début du suivant, revêtu d'une étoffe avec des dessins d'éléphants (Suyuti, *Hist. des califes,* trad. Jarrett, p. 473; Defrémery, *Mém. d'hist. orientale,* p. 326).

(2) *Répertoire,* VII, n° 2753; VIII, n° 2880.

(3) *Ibid.,* VIII, n° 2943.

(4) *Ibid.,* VIII, n° 2965 et p. 295.

(5) *Ibid.,* VIII, n° 2983.

(6) *Ibid.,* VIII, n° 2019.

Il s'agit dans les cas ci-dessus de l'épigraphie officielle. En ce qui concerne les stèles funéraires, l'apparition du naskhi se place provisoirement en l'année 514, à Amol (*Répertoire,* VIII, n° 2983).

(7) Flury, *Bandeaux ornementés, Syria,* II, pl. VI; *Survey,* II, p. 1723, fig. 588.

(8) *Bandeaux ornementés, Syria,* I, p. 249, 321, 323.

(9) Browne, II, p. 214.

conquête, ce style a pris racine à Amida. » [1] Formulons une autre supposition : les décorateurs des régions de la Caspienne ne trouvèrent emploi qu'en Mésopotamie, puisque les Seldjoukides d'Ispahan revenaient au coufique simple.

Je n'ai aucune compétence sur la technique du tissage de ces pièces et je dois à Mme Paul Mallon les brèves indications données à ce sujet.

Partant de données techniques, Mme Phyllis Ackerman a opéré un classement régional de ces soieries. Elles proviendraient d'ateliers de Tuster (n° 2 *Survey*), de l'Est iranien (n° 9), du Fars (n°s 12-14), de Yezd (n°s 15-19), de Kachan (n°s 20-23, 26, 28, 30-37), de Raiy (n°s 39-40, 42-55, 57-58), de Tebriz (n° 60). Ces discriminations dérivent d'une courageuse intrépidité [2].

Les documents livresques sur les tissus de Perse sont très abondants et je me félicite d'avoir amorcé la question [3], ne serait-ce que pour avoir suscité la minutieuse étude de M. R. B. Serjeant [4].

Avec toute la prudence convenable, nous émettons l'hypothèse que ces étoffes ont été tissées dans les ateliers de Raiy [5]. On les a trouvées sur place. Si notre attribution du n° XIV se révèle exacte, Toghrul-beg, encore émir, ne possédait guère que le Khorassan [6]. Sur une autre pièce, nous lisons le titre *ra'is* s'appliquant vraisemblablement au premier magistrat d'une cité.

Or ce titre n'est pas suivi d'un nom de localité. J'en conclurai donc qu'il s'agit du maire de Raiy, qui, dans sa propre agglomération, n'avait nul besoin d'être plus explicite. En ce cas, le maire a dû commander l'étoffe dans un atelier de la ville même.

Résumons. Les inscriptions coufiques qu'on rencontre sur ces tissus excluent une attribution à la seconde moitié du vi^e^/xiie siècle. Cette industrie de luxe ne paraît pas correspondre à l'esprit seldjoukide. Nous classerons donc ces soieries à la période bouyide : nous y sommes autorisé par certaines dates et par les noms de quelques princes bouyides.

(1) Flury, *Bandeaux ornementés, Syria,* II, p. 58.

(2) Kühnel, *Stoffe, Ars islamica,* VIII, p. 112.

(3) Wiet, *Expos. persane de 1931,* p. 93; Kühnel, *Stoffe, Ars islamica,* VIII, p. 111.

(4) *Islamic Textiles, Ars islamica,* IX, p. 54-92; X, p. 71-104; XI, p. 98-145.

(5) Sur les tissus de Raiy, cf. Wiet, *Expos. de 1931,* p. 116; Schwarz, p. 746, 761, 762, 769, 889; Serjeant, *Islamic Textiles, Ars islamica,* XI, p. 106.

(6) En agissant ainsi, bien que sunnite, Toghrul-beg recherchait une popularité locale. C'est ainsi qu'un autre ennemi du chiisme, le sultan ghaznévide Mahmud, fit restaurer le mausolée d'Ali Rida à Tus (Ibn al-Athir, *s. a.* 421).

LA VALEUR HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DU TRÉSOR DE RAIY.

Les somptueuses étoffes étaient dans la tradition persane la plus reculée, et nous ne sommes pas étonnés d'en voir la mode se perpétuer à la cour califienne de Mésopotamie, si imprégnée d'habitudes iraniennes. Il est en effet impressionnant de mettre côte à côte deux informations très éloignées l'une de l'autre.

« Des tentures blanches, vertes et bleues, lisons-nous dans l'*Histoire d'Esther* [1], étaient attachées par des cordons de byssus et de pourpre à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre. » Plusieurs siècles avaient passé et, pour la réception d'un ambassadeur byzantin, le calife Moktadir avait fait suspendre dans son palais des tentures de brocart doré, ornées de superbes broderies d'or figurant des coupes, des éléphants, des chevaux, des chameaux, des lions et des oiseaux [2].

On retrouve tout cela dans l'ensemble du trésor de Raiy, c'est-à-dire les motifs iconographiques de l'ancien Orient, de l'Assyrie et de la Perse, nous l'avons montré, motifs qui traverseront la Méditerranée et qui, jusqu'à la Renaissance, resteront chers aux tisseurs européens. Ce n'est pas un mince titre de gloire pour ces artistes inconnus du XIe siècle que d'avoir été appréciés, aimés, imités dans les ateliers de tout l'Orient et de l'Europe.

On rencontre les divers systèmes d'ordonnances, à roues séparées, à roues tangentes, à roues reliées en torsade par une boucle plus petite ; l'ordonnance en losanges ou en carrés, ou sur lignes horizontales. Plus rare sera l'ordonnance qui, par rubans rigides entrelacés, contribuera à former des polygones d'inégales dimensions. Il faut signaler un cas unique, celui d'une combinaison d'arcs trilobés superposés. Enfin

(1) *Livre d'Esther,* I, 6.

(2) KHATIB, *Ta'rikh Bagdad,* I, p. 102 ; SALMON, *Bagdadh,* p. 135 ; TAIMUR, *Taswir,* p. 18 ; WIET, *Tissus brodés mésopotamiens, Ars islamica,* IV, p. 60 ; SERJEANT, *Islamic Textiles, Ars islamica,* IX, p. 75 ; et la bibliographie donnée dans MASSIGNON, *Hallaj,* p. 201, n. 4. Les vêtements du même Moktadir étaient très riches (DOZY, *Dict. des noms de vêtements,* p. 163).

on comptera des tissus proprement musulmans, en ce sens qu'ils ne comportent que des bandeaux épigraphiques.

Les roues seront bordées d'animaux courants ou isolés dans de petits cercles, de rinceaux, enfin de bandes d'inscriptions.

Ces étoffes seront décorées du groupe synthétique d'animaux attaquant leur proie et du groupe antithétique des animaux qui s'affrontent face à l'arbre de vie, ou y sont adossés. Nous verrons aussi des personnages, isolés, ou par groupes de deux affrontés.

L'arbre de vie se présente sous les formes les plus variées et d'ailleurs la flore sera toujours librement interprétée.

En ce qui concerne le bestiaire, nous énumèrerons, parmi les oiseaux, les aigles, les faucons, les canards, les oies, les paons, et parmi les quadrupèdes, les chèvres, les bouquetins, les chameaux, les lièvres, les lions. Ces bêtes seront abondamment pourvues d'une décoration et les quadrupèdes seront souvent munis d'ailes. On arrive ainsi aux monstres chers à cet art de fantasmagorie, qui a donné naissance aux aigles bicéphales, aux griffons et aux sphinx.

La décoration de ces étoffes, qui s'inspire du passé, est déjà une leçon d'ornementation islamique, ne serait-ce que par un mélange surprenant d'uniformité et de contraste. Le décor s'échelonne parfois en double relief et, en ce cas, nous avons des éléments trapus et massifs qui s'enlèvent sur un fond traité avec une exquise finesse. Y a-t-il sur un panneau plusieurs motifs qui voisinent, épigraphie, flore, géométrie? Nous voyons alors de petits ensembles, bien réglés, où chacun des détails joue sa note pour concourir à l'harmonie générale : nous avons établi que l'intégration de l'inscription arabe à la décoration était une nouveauté qui ne rompait pas complètement avec les anciennes traditions. D'autre part nous avons souvent eu l'occasion de montrer que le mariage des animaux et des feuillages, malgré leur souplesse apparente, obéissait à un calcul mathématique qui ne laissait aucun effet au hasard. Ces artistes témoignent donc d'une science supérieure du rythme, de la tonalité et du contrepoint.

Les formes multiples de l'arbre de vie, les variétés de sa frondaison, montrent bien qu'il n'a plus qu'un rôle décoratif. Ces artistes arrangent la nature suivant leur tempérament propre, attentifs à donner aux tiges et aux feuilles des ondulations régulières, tenant du cercle ou de la spirale : c'est une symphonie décorative, avec des variations botaniques qui font fi des lois de la pesanteur, une transposition distinguée de la nature.

L'art animalier est également très stylisé. Tous les animaux, scrupuleusement dessinés, sont représentés dans un sens décoratif et avec un grand sentiment de sympathie. Les attitudes ne veulent jamais être émouvantes : elles sacrifient le souci de la vérité à la parade et à l'effet. Les combats eux-mêmes ne doivent pas être pris au tragique : ils ne sont pas destinés à nous attendrir. Décrivant les bêtes de l'orfèvrerie de la Russie méridionale, qui dérivent du même système, Focillon écrit : « Ces bêtes, qui portent une si chaleureuse empreinte de la vie, sont en même temps conçues comme des ornements et traitées dans certaines de leurs parties, la queue, l'extrémité des pattes, la ramure, d'une manière toute ornementale. »[1] Avant même l'art musulman, nous avons accepté sans en être autrement choqués les lions et les taureaux à cinq pattes, chargés de veiller aux portes des palais assyriens[2].

Cette tendance ornementale de l'artiste de l'Islam est d'autant plus à signaler ici qu'on l'a constatée dans un domaine autrement important : « La découpure des arcs musulmans n'a rien à voir avec la construction; elle relève essentiellement du décor. Aucun calcul de force et de résistance ne détermine leur tracé : c'est la tradition ou la fantaisie qui les a fait adopter, et, si quelque logique se remarque dans leur évolution, c'est la logique spéciale de l'ornemaniste. »[3]

Ces déformations voulues de l'animal ou de la plante paraissent pleines de vérité, parce qu'elles sont faites sans maladresse et surtout sans vulgarité. Ces artistes ont réussi à nous les faire admettre, grâce à leur sincérité absolue. Ce n'est pas un mince mérite pour eux que de nous délivrer un instant des réalités de la vie quotidienne. Acceptons l'irréel de ce monde enchanté, où selon les règles du jeu, la nature revêt ses plus somptueuses parures.

Il faut nous laisser prendre à ces décors de la même façon que nous croyons aux contes de fées, ou qu'au cinéma nous passons des *Actualités* au *Dessin animé*.

Une réflexion de Flaubert est ici la bienvenue :

« Ce qui me semble, à moi, le plus haut dans l'art (et le plus difficile) ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de vous *faire rêver*. Aussi les très belles œuvres ont ce caractère, elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles; quant au procédé, elles sont immobiles comme des falaises, houleuses comme l'Océan, pleines de frondaisons, de verdures et de murmures comme des bois, tristes comme le désert, bleues comme le ciel. »

[1] Focillon, *Moyen Age*, p. 22.

[2] Contenau, III, p. 1184, fig. 776, p. 1256, fig. 806.

[3] Marçais, *Manuel*, I, p. 63.

Une question se pose. Y a-t-il lieu de donner une signification précise à la discordance entre les inscriptions arabes et les scènes représentées, à cette juxtaposition des féeries décoratives et de l'austérité des textes? Il semble qu'on y ait pensé en insistant sur le maintien d'un symbolisme, que j'ai signalé [1].

La déclaration la plus précise à ce sujet a été donnée par Mme Phyllis Ackerman, qui écrit : « It is generally assumed that no symbolism persisted in Islam, and this seems to be almost wholly true of western Islam, the conspicuous exception being some early Islamic and medieval textiles attribuable chiefly to Syria. But Persia certainly clung to her old symbols, not merely as established forms of ornament, but clearly in many instances and through many centuries with conscious meaning. » [2]

Les anciennes civilisations se sont sans doute servi du symbolisme. On a fort bien dit qu'il n'y a « peut-être jamais de décor purement décoratif : à l'origine de l'art, l'ornement est un emblème sacré ou un signe protecteur » [3]. L'art sumérien utilise les groupes antithétiques « non pas comme simple décor, ce qui peut se retrouver dans toute civilisation où l'art du dessin a été quelque peu poussé, mais en leur donnant la signification d'une représentation religieuse » [4]. Et même cette façon de s'exprimer était assez prudente. Méditons, en effet, les réflexions suivantes du P. Vincent : « Chacun sait qu'on désigne comme groupement héraldique ou antithétique la répétition en sens inverse d'un même motif zoomorphique de manière à le présenter avec symétrie sous les deux faces opposées et en affrontement direct ou indirect. La nature même en fournit d'innombrables modèles; et suivant la fine remarque de M. Heuzey, dès qu'il s'agissait d'une telle composition artistique, l'homme en trouvait spontanément l'idée dans la symétrie de son propre corps » [5].

Henri Terrasse s'est élevé avec raison contre des hypothèses chimériques et va même plus loin : « Il faut, dit-il, oublier tout le symbolisme banal et faux que, depuis les romantiques, on s'obstine à trouver dans l'art musulman, ne pas voir en lui la tradition plastique de la métaphysique ou de la sensibilité de l'Islam. Sa beauté est à la fois matérielle et abstraite : elle ignore également la vulgarité et l'émotion. » [6]

(1) Voir ci-dessus, p. 79.
(2) *Survey*, I, p. 883, n. 2 ; voir aussi p. 885.
(3) G. Leroux, cité par le P. Vincent (*La peinture céramique palestinienne, Syria*, V, p. 192, n. 2).
(4) Danthine, *Le palmier-dattier*, p. 104, citant Dussaud et Schaeffer.
(5) *La peinture céramique palestinienne, Syria*, V, p. 92.
(6) *Art hispano-mauresque*, p. 466.

On pourrait appliquer à l'art musulman ce qu'Oscar Wilde disait des femmes : « Elles forment un sexe purement décoratif. Elles n'ont jamais rien à dire, mais elles le disent d'une façon charmante. » Le symbolisme outré peut mener loin, et j'en vois la preuve dans la description d'un velours séfévide bien connu, qui représente, dans un décor de feuillages et de fleurs, un échanson tenant de la main droite une coupe et de la main gauche une bouteille à long col [1]. La pièce est ainsi décrite dans un ouvrage récent, d'ailleurs excellent [2] : « Portrait d'une femme qui chercha jadis à redonner l'usage du vin aux musulmans et à libérer les femmes de la sujétion du voile. » Autant dire qu'en décorant les nimbes de leurs saints à l'aide de l'alphabet coufique les peintres italiens songeaient à faire de la propagande musulmane. Un romancier n'a-t-il pas dernièrement affublé un de ses personnages de la marotte d'avoir découvert que « les dessins sur les vases crétois ou orientaux étaient des notes de musique », et il le prouvait en « sifflant des airs lydiens ».

Il s'agit, sous l'enveloppe de l'Islam, attesté par des inscriptions arabes, du maintien des formes perses. Les anciennes allégories ont passé dans l'art musulman comme thèmes décoratifs. Mais il ne faut pas aller plus loin et y voir la continuation d'une mythologie. Nous ne saurions pour cette raison être comparés à ces touristes que cingle Delacroix, « nous trouver volés devant un tableau qui ne démontre rien et qui ne donne que du plaisir ».

Un savant très averti, traitant de l'archéologie du moyen âge français, nous a mis en garde contre « la manie symbolique à laquelle n'échappèrent pas les archéologues les plus érudits et les plus sensés ». Il convient, ajoute-t-il, de « résister à la tentation d'expliquer l'inexplicable » [3]. « Les chapiteaux romans nous montrent fréquemment deux lions disposés symétriquement de chaque côté d'un arbre ou d'une fleur. Irons-nous en chercher le sens dans les livres des théologiens du XIe siècle? » [4]

Les tisseurs persans n'ont pas pensé à dissimuler des croyances en ajoutant des inscriptions arabes, empruntées à des poésies ou encore au credo chiite, pour ne pas éveiller les susceptibilités des milieux réellement musulmans. Encore aurait-il fallu que les symboles fussent compris dans leur signification étroite. Si l'on appliquait notre manière de voir à un autre domaine, nous dirions que les peintres du XIe siècle ont franchi le stade de l'écriture idéographique et ont adopté le phonétisme. On

(1) Wiet, *Exposition de 1931*, p. 55 ; *Survey*, VI, pl. 1043.
(2) Cox, *Soieries*, pl. 28.
(3) Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle*, p. 65.
(4) Mâle, *op. cit.*, p. 66-67.

pourrait tout au plus penser que ce sont des allusions involontaires à la vieille mythologie, car il n'y a pas de symbolisme à proprement parler, mais il y a une atmosphère, et la langue employée était intelligible.

Il faut voir des préoccupations artistiques d'un certain ordre, que nous préciserons, et qui puisent sans doute au vieux répertoire religieux, mais dont tout symbolisme est absent. Ce sont des formules indépendantes de toute croyance. Qu'il y ait eu, à l'origine, un symbolisme dans le choix des sujets, le fait ne saurait être mis en doute. A l'époque musulmane, les artistes suivaient une habitude, sans plus, par métier, par goût, et la décoration de ces étoffes doit être considérée en soi.

Nous arrivons à un point essentiel à nos yeux. Ces formules, par une imitation préméditée du passé, ont été des manifestations de l'orgueil national. Les vieux thèmes ont perdu leur antique signification, mais leur beauté n'est pas morte pour autant. Loin de là, et ces décorations raffinées, qui se limitent à la joie des yeux, sont destinées à faire rêver, à faire regretter la civilisation d'antan. Sous l'Islam, l'amour du motif ornemental a remplacé le culte de l'image. Dès lors il ne saurait plus être question d'analyser des formes pour chercher une idée directrice, et nous ne croyons pas qu'on ait voulu ressusciter des croyances démodées, dont le sens n'aurait plus été compris. Toutefois, si ces pièces ne nous font plus penser, si les scènes figurées ne sont pas susceptibles d'une interprétation mythologique, elles témoignent d'une civilisation supérieure : « une œuvre d'art est moins un symbole et un véhicule qu'une réalité effective qui se suffit » [1].

Ce ne sont pas des allégories compliquées, susceptibles d'interprétation : ces images, d'abord religieuses, puis légendaires, étaient devenues purement ornementales. Lorsque Byzance ou même la Chine faisaient du « sassanide », ces deux pays ne recherchaient aucun symbolisme. De même encore, il ne faut pas songer à retrouver une mythologie dans la décoration de certaines églises de France, décrites ainsi par Huysmans dans *Trois Églises :* « des animaux fabuleux, au corps moucheté, à la face presque humaine, aux pattes onglées de griffes, au chef planté, en guise de cornes, de radicelles, des animaux mâtinés de fauve et de ruminant, des sortes d'hippocampes léopardés, de bêtes héraldiques issues de la zoologie du moyen âge et du blason. »

Mais on ne saurait affirmer que ces décorations aient été choisies sans une intention secrète. Ce ne sont pas des fantaisies issues de l'imagination des artistes, qui étaient

[1] Focillon, *Hokousai,* p. 29.

traditionalistes par excellence : ce sont des thèmes auxquels ils étaient attachés parce qu'ils étaient saturés de fierté nationale; ce sont des manifestations de la conscience persane, d'une préséance convaincante. Si l'on a pu dire que dans ses débuts « l'art fut au service des dieux et du roi » [1], on le trouve à cette époque dévoué à une cause.

Les années avaient passé, l'Islam avait fini par s'imposer, mais les artistes continuaient à manifester leurs préférences, qui coïncidaient avec les convictions populaires. Les Persans, leurs maîtres et leurs artistes, étaient passéistes, par opposition à une certaine tendance de l'Islam arabe, qui prétendait faire table rase de ce qui l'avait précédé. Ils avaient des raisons artistiques et nationales de vivre sur l'héritage des siècles précédents.

Les anciens rois avaient fait graver leurs hauts faits en bas-reliefs sur les rochers des montagnes et ces images parlaient aux yeux en perpétuant leur mémoire. Cette tradition d'imagerie a contribué à populariser en Perse les antiques légendes : mieux que les textes, inaccessibles à la masse, les peintures mirent à la portée de tous la poésie des exploits lointains. Les imagiers se sont exercés, parfois d'une façon naïve et touchante, parfois avec force et émotion, à replacer dans un cadre concret la geste des héros et des rois. Leur rôle fut éminemment national, presque religieux, et quelle que soit leur imagination créatrice, ils n'omettent jamais un détail essentiel, qui fera reconnaître leurs personnages, tout comme les attributs des saints seront invariables dans l'imagerie chrétienne.

C'est un hasard exceptionnel qui a fait retrouver en une fois un trésor aussi prodigieux. Il explique le maintien des traditions sassanides, qui n'étaient attestées dans ce domaine des tissus que par les inventaires fournis par les biographies des papes des VIIIe et IXe siècles. On y parle de tissus « couverts de figures de lions, d'éléphants, d'aigles, de faisans, de paons, de licornes, de basilics, de griffons, tissés ou brodés » [2]. Ebersolt [3] ajoute les renseignements suivants : « Au début du IXe siècle, Arles était le principal entrepôt des produits orientaux. On y trouvait des objets en cristal, des perles d'Orient, des pièces d'or, frappées de caractères arabes, des étoffes arabes de couleurs variées, ornées de figures d'animaux et de grands cercles, tissus précieux autant par l'habileté du dessin que par la richesse du coloris. Dans les trésors des

[1] Vincent, *La peinture céramique palestinienne, Syria,* V, p. 296.

[2] Heyd, *Histoire du commerce du Levant,* I, p. 94, 111.

[3] *Orient et Occident,* I, p. 56, 64. Voir encore : Marçais, *La Berbérie musulmane,* p. 14.

églises les objets d'art importés d'Orient n'étaient pas rares. Une très belle étoffe de couleur rose était conservée à l'abbaye de Saint-Wandrille. Parmi les trésors conservés à Saint-Denis se trouvaient des étoffes, tissées de fils d'or, teintes avec des couleurs délicates, citron, vert pomme, et décorées de figures d'animaux : oiseaux, éléphants, griffons, paons. Ces nuances et ces motifs décoratifs, empruntés à la faune fantastique ou réelle, étaient bien connus en Orient. « Enfin, lorsque les Byzantins s'emparèrent de la Crète, en 961, ils trouvèrent « des étoffes somptueuses toutes « couvertes de caractères étranges et de dessins de plantes et d'animaux bizarres » [1].

La civilisation musulmane n'avait pas donné jusqu'alors des œuvres d'une originalité telle que les artistes aient pu désirer se retremper au vieux fonds ornemental pour rajeunir leur inspiration. Il ne s'agit donc pas d'un retour révolutionnaire à l'ancienne esthétique, mais de la pérennité de formules qui n'avaient pas démérité.

Il y avait des sujets que nous voyons passer et dont on s'entretenait couramment dans les conversations. J'en trouve la preuve dans une curieuse anecdote contée par le *Kitab al-Aghani* [2], qui concerne le poète aveugle de naissance, Bashshar ibn Burd, mort en 167/783 :

« Il y avait à Bassorah un potier du nom de Hamdan. Il vint un jour livrer une coupe à un client chez lequel se trouvait Bashshar. Or ce dernier lui en commanda une autre en le priant d'y dessiner des oiseaux volant. Lorsque Hamdan la lui apporta, Bashshar lui demanda :

— Qu'y a-t-il sur cette coupe?

— Des oiseaux qui volent.

— Il aurait fallu que tu mettes au-dessus un rapace qui foncerait sur eux : ç'aurait été mieux.

— Je n'en sais rien.

— Que si, tu le sais parfaitement, mais tu n'ignores pas non plus que je suis aveugle, que je ne vois rien.

Et Bashshar menaça le potier d'écrire contre lui une satire.

— N'en fais rien, reprit Hamdan, car tu aurais lieu de t'en repentir.

— Et, par dessus le marché, tu me menaces!

— Exactement.

— Que peux-tu donc contre moi si j'écris une satire à tes dépens?

[1] Schlumberger, *Nicéphore,* p. 111. — [2] *Aghani,* III, p. 152-153; Taimur, *Taswir,* p. 106-107.

— Je dessinerai sur la porte de ma maison ton portrait et mettrai derrière toi un singe *te pedicantem*. Tous les passants pourront le voir.

— O mon Dieu, confonds-le! Je plaisante avec lui et il prend tout au sérieux. »

Toutes ces étoffes présentent des décorations déjà vues : elles nous font revivre le passé de l'ancienne Perse sassanide. Les ateliers avaient des traditions, et l'on continua à s'inspirer de thèmes dont le succès était éprouvé. Les artistes, et peut-être les princes qui faisaient les commandes, restaient séduits par les vieilles images, transmises par les générations antérieures. Ils ont persisté à dessiner d'après des poncifs et, sans les inscriptions arabes, on hésiterait à parler d'art nouveau. Les fabriques de tissage possédaient des archives dans lesquelles on puisait pour reproduire l'antique iconographie. On ne saurait donc parler de renaissance, et ces artistes n'eurent pas la prétention de jouer le rôle d'initiateurs.

Des corporations devaient exister, avec des maîtres et des apprentis, des règlements et des secrets de métier. Commentant certains aspects de l'art assyrien, le Dr Contenau écrit [1] : « Il est étonnant de constater combien certains motifs ont pu rester immuables d'un règne à l'autre. Je ne puis me représenter les architectes et les ouvriers qui ont fait ces palais autrement que comme les compagnies qui bâtissaient les églises au moyen âge, se transmettant des thèmes décoratifs, mais à ceci près que les Assyriens ont vécu bien plus longtemps sur les mêmes motifs : une telle durée sans changement implique l'existence de véritables cahiers d'ateliers, de patrons que l'on recopiait sans cesse d'un endroit à l'autre. Dans les civilisations archaïques ou en pleine évolution, qu'il s'agisse de représentations oratoires ou de représentations figurées, l'art suit un certain nombre de règles dont il ne se départit jamais; on peut insister, à cet égard, sur les similitudes qu'offrent la littérature et l'art. En littérature il n'existe pas de style personnel, mais il s'établit peu à peu un style épistolaire, un style historique, un style religieux que les scribes se lègueront d'âge en âge. La chose se comprend si l'on se rappelle le respect inné de la tradition qu'ont les archaïques, et la formation des scribes, dépositaires de toute la science de leur époque. Les devoirs des apprentis scribes ont été retrouvés : on voit par eux qu'on leur donnait non pas une culture littéraire générale qui leur permît la composition, mais qu'on leur apprenait les formules toutes faites correspondant aux divers genres littéraires qu'ils auraient à pratiquer ».

[1] Contenau, III, p. 1179, 1290.

De son côté, l'artiste musulman, tout comme l'écrivain arabe, ne cherche pas le succès en affirmant sa personnalité par des traits originaux : l'un comme l'autre se contenteront d'attester qu'ils connaissent parfaitement les formules reçues, parfois en les compliquant. Blochet l'a noté de son côté : « Les artistes qui enluminèrent les manuscrits grecs, les livres arabes et iraniens, furent essentiellement des traditionalistes; ils ne cherchèrent point à créer des formes nouvelles : ils manquèrent totalement d'inspiration, et n'eurent aucune imagination, sans compter que la tradition était toute puissante dans les écoles, qu'il était impossible de s'en écarter, que les enlumineurs travaillaient à la tâche, sans avoir le temps matériel d'exécuter leur œuvre dans la plénitude de leurs moyens » [1].

Il s'agissait de préserver les anciennes disciplines, de reproduire avec fidélité les vieilles formules, de les imiter avec une parfaite et lucide sincérité. C'est en quelque sorte un art d'érudition, exécuté avec beaucoup de probité et d'application, ce qui n'exclut pas le caprice et la fantaisie; mais le souci de montrer sa science des motifs dégage parfois une froide monotonie, parce que la sensibilité est absente de l'œuvre.

« Le respect des règles d'école et des modèles d'atelier, qui conduirait vite des praticiens sans talent à l'image en série, sans caractère, n'a pas empêché les vrais artistes de donner des œuvres admirables sans pour cela transgresser les conventions. » [2] Ce n'est donc pas l'écho assourdi des anciennes mélodies ni une répétition mécanique des vieux motifs, c'est un prolongement majestueux, car ces artistes ont réussi à nous donner l'illusion de la fertilité dans l'invention, à revivifier les plus banals des clichés en leur insufflant une vie nouvelle : ce n'est pas un art desséché, et la sève en est bien vivante. Ce ne sont pas des copies serviles, car, malgré les réminiscences voulues, acceptées, malgré la reproduction des détails d'un succès garanti, on croit sentir le souffle d'un génie créateur.

Ces artistes ont vécu, semble-t-il, à l'écart des tumultes, mais non de la communauté nationale. Nous sommes reconnaissants à ces inconnus d'avoir embelli le décor de la vie. Plus que les hommes politiques, ils ont été les représentants les plus significatifs de leur temps, ne serait-ce que pour avoir maintenu une brillante survivance à travers les âges, sans aucune versatilité du goût. Dans la reprise de la conscience iranienne, ces étoffes ont la même importance que le *Shah-Nameh*. Ce *Livre des Rois* rendit aux Persans leur cohésion, que la conversion à l'Islam avait ébranlée. Firdousi devait

[1] Blochet, *Enluminures*, p. 9. — [2] Contenau, III, p. 1300.

sauver la spiritualité de sa patrie, en recueillant sous une forme légendaire les prouesses des paladins de la Perse antique; aucun autre peuple soumis à l'Islam ne fut ainsi amené à se retourner vers ses ancêtres [1]. L'opinion ambiante crut donc à la permanence de certaines valeurs. Tout comme le *Livre des Rois* témoigne d'une civilisation et d'un raffinement qui prennent leurs racines dans le fonds national, les tissus de soie que nous avons présentés ne doivent rien à un apport de la culture arabe, à part les inscriptions. La puissance de l'image était, avec la sublime épopée qui venait de voir le jour, une des forces de ce mouvement de rénovation : ainsi l'antique civilisation pourrait de nouveau resplendir avec un fulgurant éclat.

Pour utiliser une expression à la mode, nous dirons que ces artistes se sont « engagés » : l'art des xe et xie siècles se met au service d'une renaissance nationale. L'artiste de cette époque savait que son zèle était apprécié, que son temps n'était pas perdu, peut-être que son labeur servait à des buts élevés, quelque chose d'inconscient, mais de commun à tous ses congénères, l'idée d'un groupement national. Il se dirigeait vers de l'universel. S'il est trop dire que ces arts représentaient les sentiments du peuple, en tout cas ils marquaient ceux d'une élite : de fait, l'orientation artistique venait de la commande. Nous nous plaisons à croire que ces artistes, maîtres d'un instrument de propagande aussi précieux, ont eu conscience de leur nécessité historique. Il semble qu'il y ait eu en l'occurence, *mutatis mutandis*, un accord parfait entre « le théologien qui dicte le programme, l'artiste qui l'exécute et le fidèle qui en reçoit la leçon [2] ».

Cette semi-noblesse tenait à ses dieux, tout au moins pour autant que leur attachement marquait de l'opposition à la domination arabe. « La tradition sassanide, semble en bien des cas, écrit fort justement Georges Salles [3], avoir été cultivée pour des fins politiques par des princes iraniens ou mésopotamiens soucieux de se soustraire à l'autorité califale. » De son coté, Pézard [4] avait fait observer que « les survivances sassanides se manifestaient de deux manières, que l'histoire nous permet de connaître approximativement, même en dehors de tout autre secours : 1° au point de vue politique; 2° au point de vue religieux; quant aux survivances artistiques, elles ne peuvent qu'être fonction de ces deux questions. »

Il ne paraît donc pas essentiel de se donner le mal de commenter des allégories

[1] Wiet, *Exposition d'art persan*, *Syria*, XIII, p. 68.
[2] Focillon, *Vie des Formes*, éd. Alcan, 1939, p. 7.
[3] *Arts de l'Iran*, p. 29.
[4] Pézard, *Céramique*, p. 69.

cachées, de surprendre quelque symbolisme subtil. Mais à coup sûr il y a un climat. « La composition du *Livre des Rois* ne peut s'expliquer dans une Perse complètement islamisée, d'où auraient à jamais disparu tous les souvenirs mazdéens. Il a supposé l'existence de toute une littérature écrite ou orale qui ne pouvait être possédée que par les Mazdéens »[1].

« De même que l'art sassanide sort de l'art achéménide et y tient par des racines profondes, ainsi les traditions se maintiennent dans la deuxième grande époque, dans la Perse islamique. Le livre royal de Firdousi perpétue le souvenir de l'ancienne puissance. Les contes et légendes sassanides, les histoires de Khosrau et Shirin, de Bahram Gour et de Rustem, se renouent aux monuments de l'âge héroïque de l'Iran et les défendent contre l'Islam iconoclaste. »[2]

« La période des IXe-Xe siècles, écrit enfin Cottevieille-Girodet[3], correspond à ce qu'on peut appeler la seconde renaissance iranienne, marquée par la réaction des forces vives du pays contre la domination arabe. Au moment où Firdousi exalte dans le *Shah-Nameh* les fastes du passé iranien, il est naturel que les arts classiques de la Perse recouvrent un regain de faveur, et que les artistes ressuscitent les thèmes décoratifs traditionnels. »

Nous tenons là, en tout cas, de pures merveilles, dans lesquelles on trouve les anciennes disciplines sassanides, avec des sujets que le hasard des découvertes ne présente pas comme inédits, mais qui semblent les prototypes musulmans, par leur date, des étoffes que nous admirions autrefois et qui n'en sont parfois que les répliques affadies. Notons donc au passage que la décoration de ces pièces témoigne d'une maîtrise qui ne sera pas dépassée.

On a l'impression, à l'examen du rythme général et à l'analyse de certains détails, que les artistes utilisaient des poncifs et n'inventaient rien : ils ne songeaient pas à surprendre par du nouveau et de l'imprévu, mais à reconsidérer une répartition neuve des motifs favoris. A défaut d'une création d'un seul jet, enfantée dans le cerveau d'un artiste, nous avons là le résultat magnifique de tâtonnements fructueux, de cette longue patience par laquelle on a défini le génie. L'originalité réside ici dans le choix des programmes, ainsi que dans l'harmonieuse combinaison des éléments. Ces dessins sont assez variés en ce sens que certains présentent un style monumental et que d'autres sont de délicieux modèles de vie pittoresque, mais malgré leur diversité, ils ont un air commun.

[1] Blochet, *Peintures,* p. 143. — [2] Sarre, p. VI. — [3] *Arts de l'Iran,* p. 31.

Leur beauté frappe l'œil le moins averti. L'ordonnance générale est tellement naturelle qu'on ne voit pas du premier coup une imitation des thèmes traditionnels et qu'on pourrait croire à une conception d'une libre fantaisie individuelle. Nous avons là les spécimens des plus complets de ce qu'a pu donner le génie décoratif des artistes persans : ces dessinateurs de belles courbes avaient en ce domaine de singulières aptitudes. Sans doute ils possédaient à fond les ressources léguées par l'enseignement du passé et l'on voit, par la variété prodigieuse des sujets, qu'ils n'avaient que l'embarras du choix pour puiser dans un répertoire d'une belle richesse. Ils l'ont fait avec une rare subtilité, et ces œuvres ne peuvent être considérées comme de pâles succédanés. Ce seraient plutôt des variations de virtuoses, qui suscitent en nous des émotions toutes neuves.

Ces documents, les plus précieux que l'on puisse imaginer, montrent un art parvenu à sa maturité à la fois par la variété des motifs et leurs qualités propres. La décoration est sûre d'elle-même, elle est disposée avec une volonté sereine, un choix heureux des thèmes décoratifs, une grande élégance de composition, un souci du groupement, un balancement parfait des contrastes. Ajoutons la noblesse du dessin, sa délicatesse infinie, dépouillée de sécheresse : ce n'est pas un art guindé. Nous n'en citerons comme exemple que la souplesse de certains corps d'animaux.

En continuant à faire du sassanide, les artistes obéissaient à des considérations diverses : ils se conformaient sans doute à des nécessités intimes, à une loi du genre, à quelque chose de comparable à la règle des trois unités. Il ne faut pas oublier non plus que « l'art textile ne créait pas des sujets nouveaux mais qu'il se contentait de reproduire les modèles existants ; il était donc forcément en retard considérable sur les événements »[1]. Mais il serait excessif de penser à un simple goût de l'antiquaille.

Ils avaient ainsi la chance de produire des chefs-d'œuvre et ils en étaient d'autant plus convaincus que leur inspiration s'attachait à un passé dont, autour d'eux, on était fier.

Ainsi, en ne songeant à aucun symbolisme religieux, ils se contentaient d'être les serviteurs du bon goût, satisfaisant une élite qui appréciait leur effort. En face de l'iconoclasme ou de l'indifférence des théologiens austères, artistes et collectionneurs eurent le rare mérite de mettre en pratique la maxime de Charlemagne relative aux images : *Nec frangimus nec adoramus.*

[1] Pfister, in *Exposition des tapis et tapisseries d'Orient,* Paris 1934, p. 12.

Ces silhouettes, enfouies dans des sanctuaires pendant un millier d'années, se raniment aujourd'hui. Elles nous livrent le secret d'une existence voluptueuse, d'une civilisation pleine de sève et de richesse. L'art des pays de l'Islam est subordonné au mécénat : nous le verrons souvent et partout changer d'inspiration et de style suivant les vicissitudes des régimes politiques. C'est d'une extrême logique, puisque ces manifestations auront été commandées par le prince : c'est précisément le cas de deux de ces tissus, les inscriptions le déclarent expressément. Pourtant rien ne viendra nous rappeler les agitations et les intrigues du pouvoir : ces œuvres sont, d'une part, impersonnelles, et conservent en outre une sérénité hautaine qui défie les inquiétudes ambiantes.

L'art de ces tissus exprime donc les goûts d'une dynastie. Pour l'exécution de soieries de cette classe, il faut envisager l'opulence des seigneurs bouyides et de leurs vassaux. On mesure ainsi leurs besoins d'art et de luxe.

J'ai analysé ces compositions, non seulement pour les situer, mais surtout pour attirer sur elles une sympathie plus clairvoyante. J'ai également porté des jugements de valeur, trouvant certaines pièces moins heureuses que d'autres, moins réussies à mes yeux.

Dans ces œuvres qui témoignent d'un art vigoureux et sévère, la vieille iconographie a été reproduite avec une conscience dans le détail, une minutie, qui en accroissent la valeur ornementale. Ces décorations se ressemblent prodigieusement, ce qui montre bien la suppression de toute initiative. Mais c'est la victoire des combinaisons bien ordonnées et, vu leur perfection, leur répétition n'amène aucune fadeur. Ces compositions sont claires comme une façade d'architecture, sans abandon, car l'artiste doit toujours obéir à la loi de symétrie, et elles sont traitées avec une telle aisance que leurs auteurs réussissent à cacher qu'ils ont fait un effort. On est frappé du caractère extrêmement distingué de ces ensembles, de leur élégance raffinée, dont l'exécution est finement rendue dans une gamme de tons très douce. La science du dessin s'allie à une parfaite habileté technique.

Une poésie se dégage de ces ornementations d'une grande originalité d'accent et d'une belle orchestration symphonique. Avec un nombre restreint de coloris, les artistes ont parfois réussi à donner l'impression du relief, tour de force difficile à accomplir.

Nous disposons rarement de chefs-d'œuvre pourvus d'une qualité artistique indiscutable, et ils peuvent être considérés comme la confession d'une époque. Ces pièces

d'une érudition aimable, sans aucune gaucherie de facture, admirablement équilibrées, ne sont pas un signe d'appauvrissement : ces productions montrent l'activité surprenante d'ateliers qui n'étaient pas sur la voie de l'épuisement. Les dessinateurs de ces soieries sont de très grands artistes, parce qu'ils ont su « des règles tirer leur liberté ». Pour avoir utilisé des thèmes classiques ils n'ont pas tourné aux fabricants.

Soyons reconnaissants à ces artistes qui conçurent et tissèrent ces soieries, suivant le principe cher à Baudelaire, « d'avoir fait à la perfection ce qu'ils ont fait ». Ces symboles de luxe et de distinction, sources de joies esthétiques, justifient amplement une magnifique pensée d'André Lhote : « Le rôle ingrat des créateurs est d'offrir au monde une chose qu'il ne viendrait pas à l'idée de personne de réclamer, mais dont, une fois reçue, personne ne saurait se passer. »

NOTE ADDITIONNELLE.

Le 21 août 1947, au moment où je venais d'envoyer à la mise en page les derniers placards, je reçus le volume VI du *Bulletin of the iranian Institute*. Il contient un article de Mme Phyllis Ackerman, qui publie deux fragments de tissus sassanides (*An unpublished sasanian silk*, p. 42-50). L'un d'eux est une partie de notre étoffe n° I; la seconde en est la réplique, avec de multiples différences dans les détails. Les deux pièces appartiennent à la collection Moore.

L'auteur identifie le cavalier avec le roi Khosrau Ier. Nous voulons citer quelques considérations de cette notice :

"The King on the Moore silk may have his usual battlement and globe design supplemented by the palmettes because he is engaged in devotions to the great cosmological tree. This seems the more probable since the tree, stylized as a hexagon with pendant fruits, also appears appliqué on the front of his tunic, an unique detail...

On the Moore silk Khosrau I rides an unusual fantastic beast, a winged elephant, and the feline which he controls is in unusual, purely symbolic form (the hide stretched out as if semi-anthorpomorphically conceived), and this is merged with a triadic palmette tree...

The Moore silk... adds a novel composition scheme and two figures to the known Sasanian repertoire : the octagon lattice, and the winged elephant and the lion hide. The use of an octagon lattice as a framing system for the repeating motive, instead of the usual roundels, discreet or tangent, is consistent with the cosmology which dictates the entire design, but may represent Syrian rather than purely Iranian taste...

The winged elephant, so picturesque and sumptuously treated, is testimony to the well-established place in the cosmology of this animal...

This elephant on the Moore silk is a direct antecedent of the elephant on the tenth century silk of Abul-Mansur Bukhtakin in the Musée du Louvre.

Of greatest value for cultic history is the lion-skin, assimilated to the triadic tree.

This particular cosmological tree grows at the universal omphalos where the meridian and the celestial equator cross, where Polaris reigns. It was almost certainly a condensation at that spot of the older Milky Way tree, when the circumpolar system came to take precedence astronomically and calendrically (and therefore cultically) over the far less exact Milky Way observations. But similarly, the hide of the various Milky Way animals is substituted for the full animal which had hitherto prevailed, embodying the generative Power of the Milky Way when that, rather than Polaris, had been accounted the principal celestial medium of the Power. The tree and the hide being thus ideationally one, they are fittingly merged as here, and they are further merged by having the tree repeated, first as an inset ornament on the animal's stomach, and second, in outline as the representation of its nose— an ancient trick in this cosmology, already current in Chinese Early Dynastic design."

ERRATA.

Page 16, ligne 5. — *Au lieu de* : ligne, *lire* : lignes.
Page 77, ligne 14. — *Au lieu de* : Toghrul, *lire* : Tughril.
Page 95. — Intervertir les notes 1 et 2.
Page 123, ligne 11. — *Au lieu de* : faveur, *lire* : ferveur.
Page 127, ligne 10. — *Au lieu de* : l'extrémiste, *lire* : l'extrémisme.
Page 132, ligne 1. — *Au lieu de* : 4261/034, *lire* : 426/1034.
Page 147, ligne 24. — *Au lieu de* : Shapour, *lire* : Shahpour.
Page 166, ligne 24. — *Au lieu de* : (2), *lire* : (4).

INDEX.

A

C

D

H

I

J

K

N

T

U

V

W

Y

Z

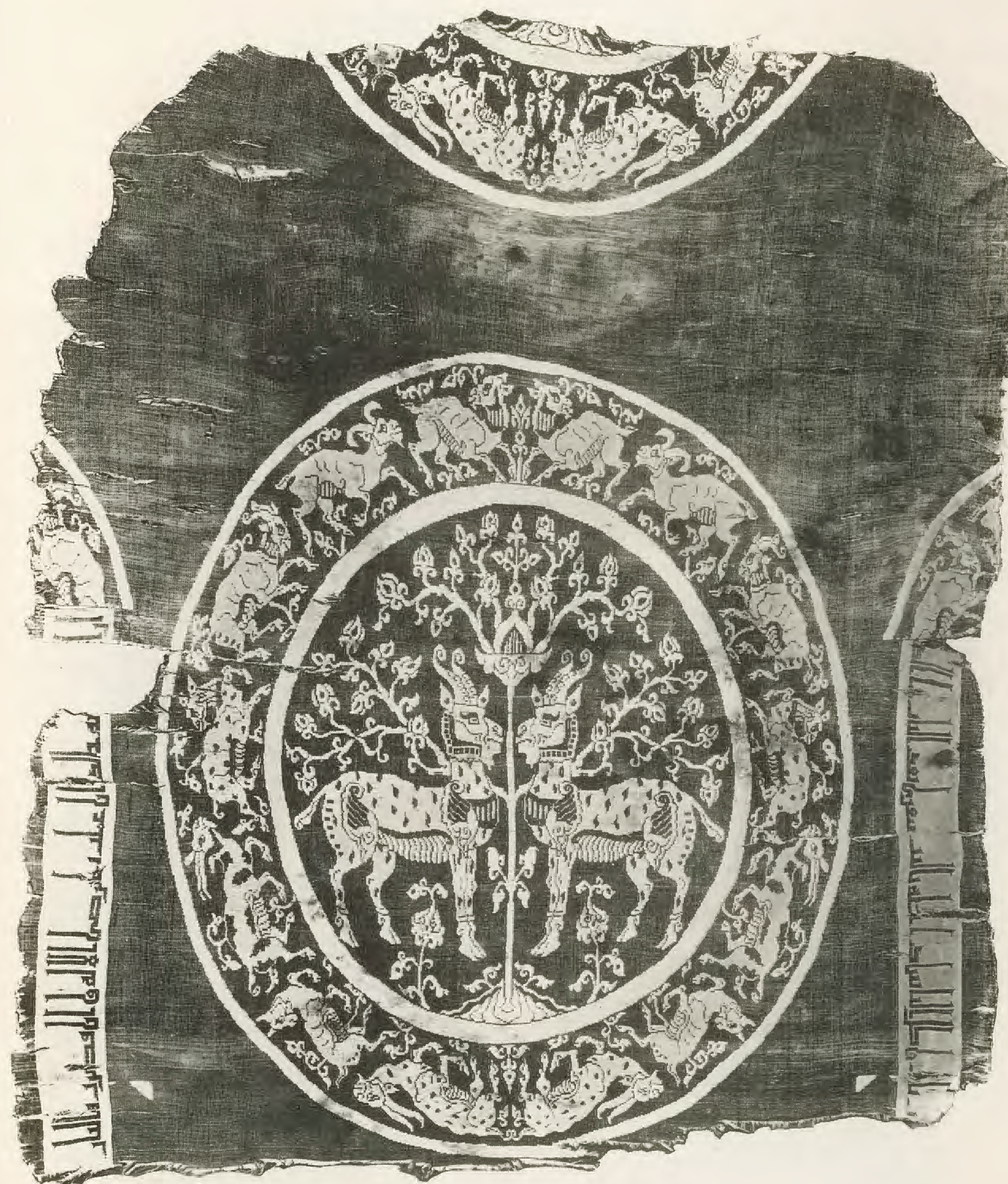
TABLE DES MATIÈRES.



Tissu n° I.



Tissu n° II.



Tissu n° III.



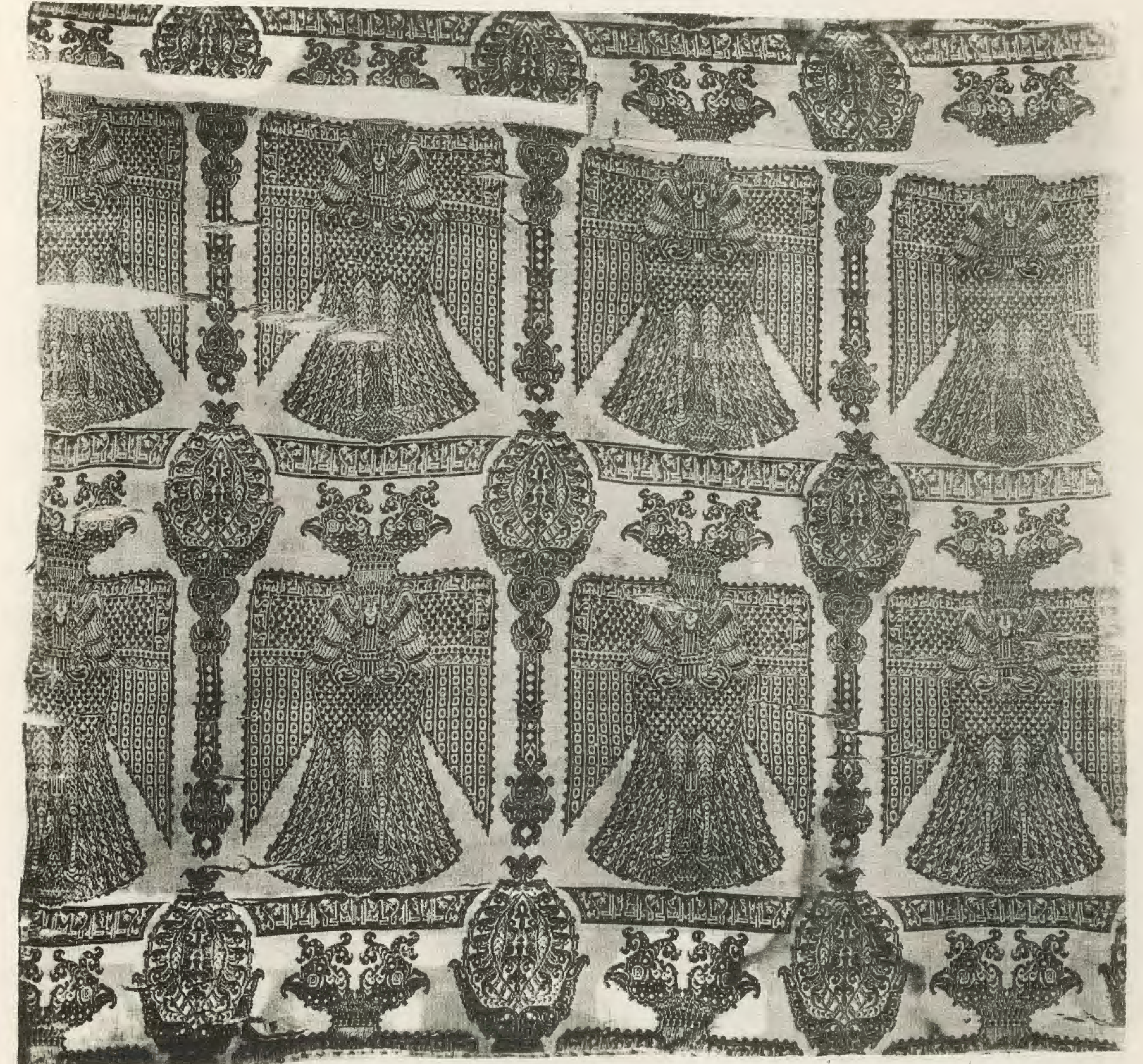
Tissu n° VI.



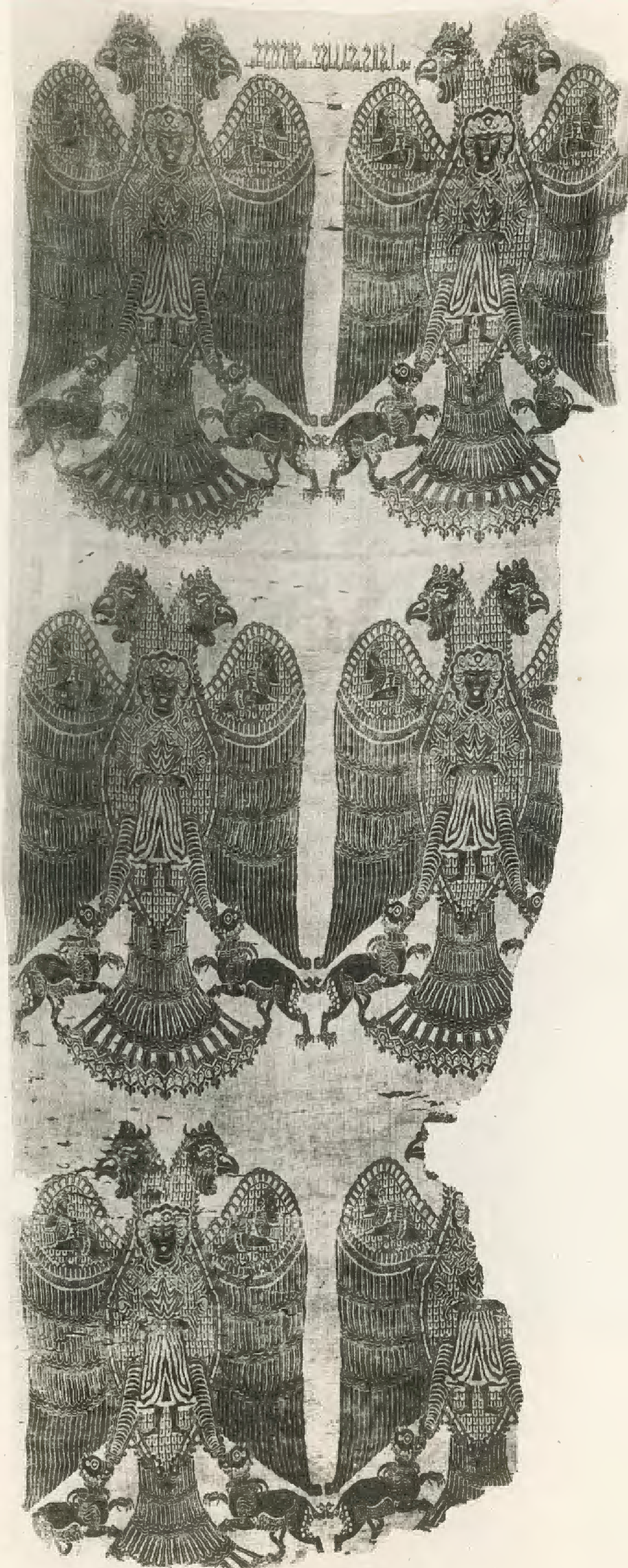
Tissu n° VII.



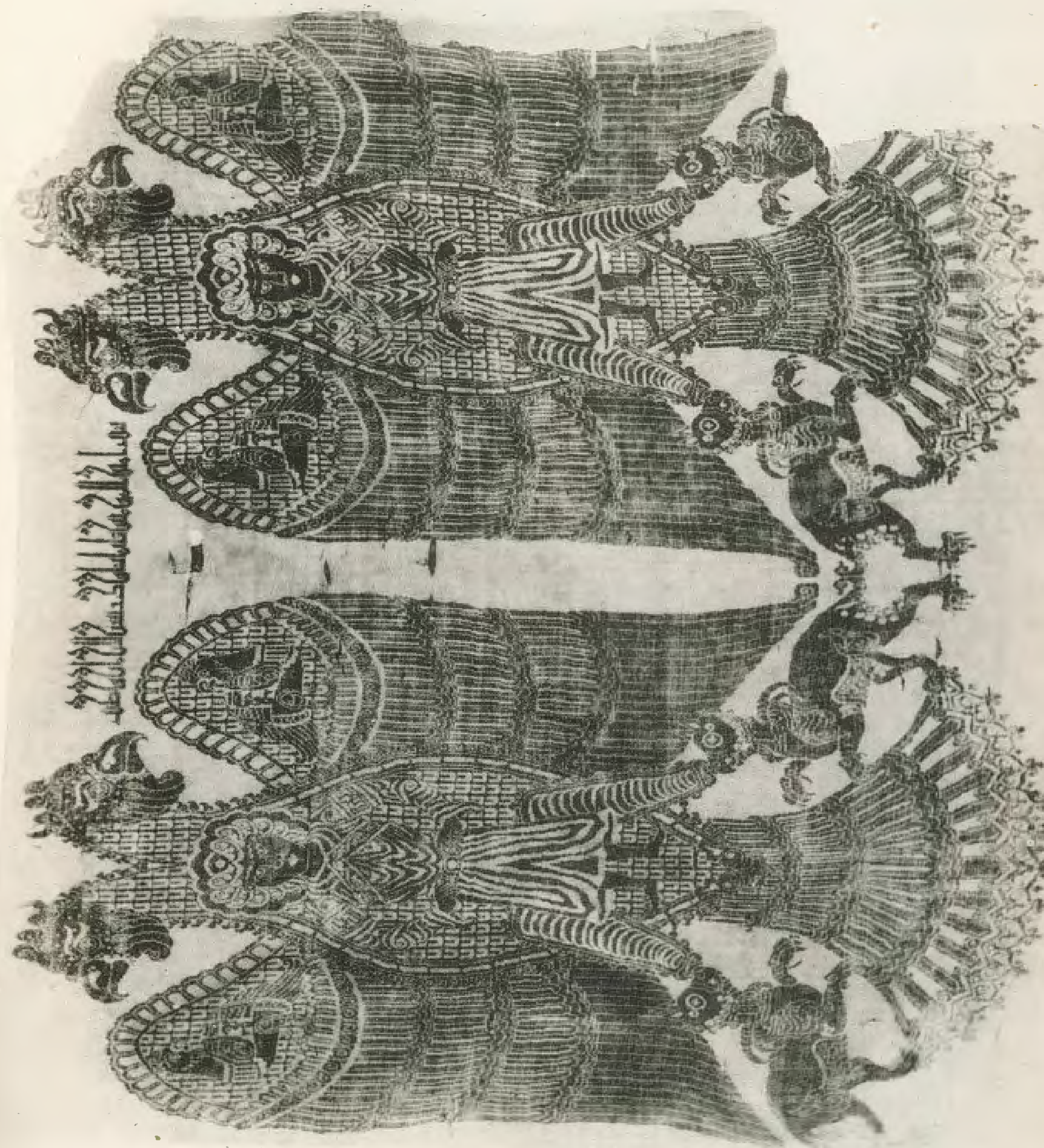
Tissu n° VIII.



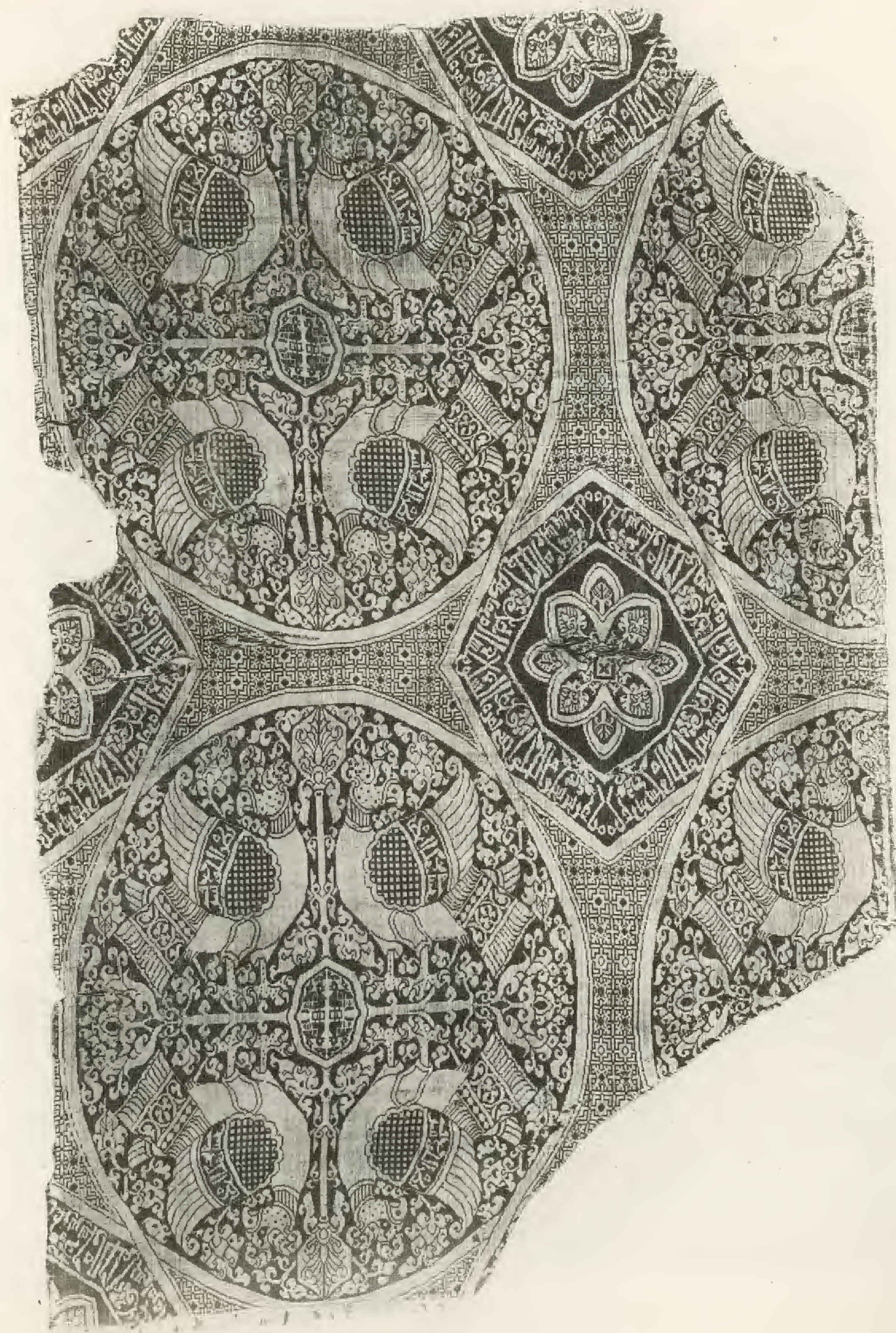
Tissu n° X.



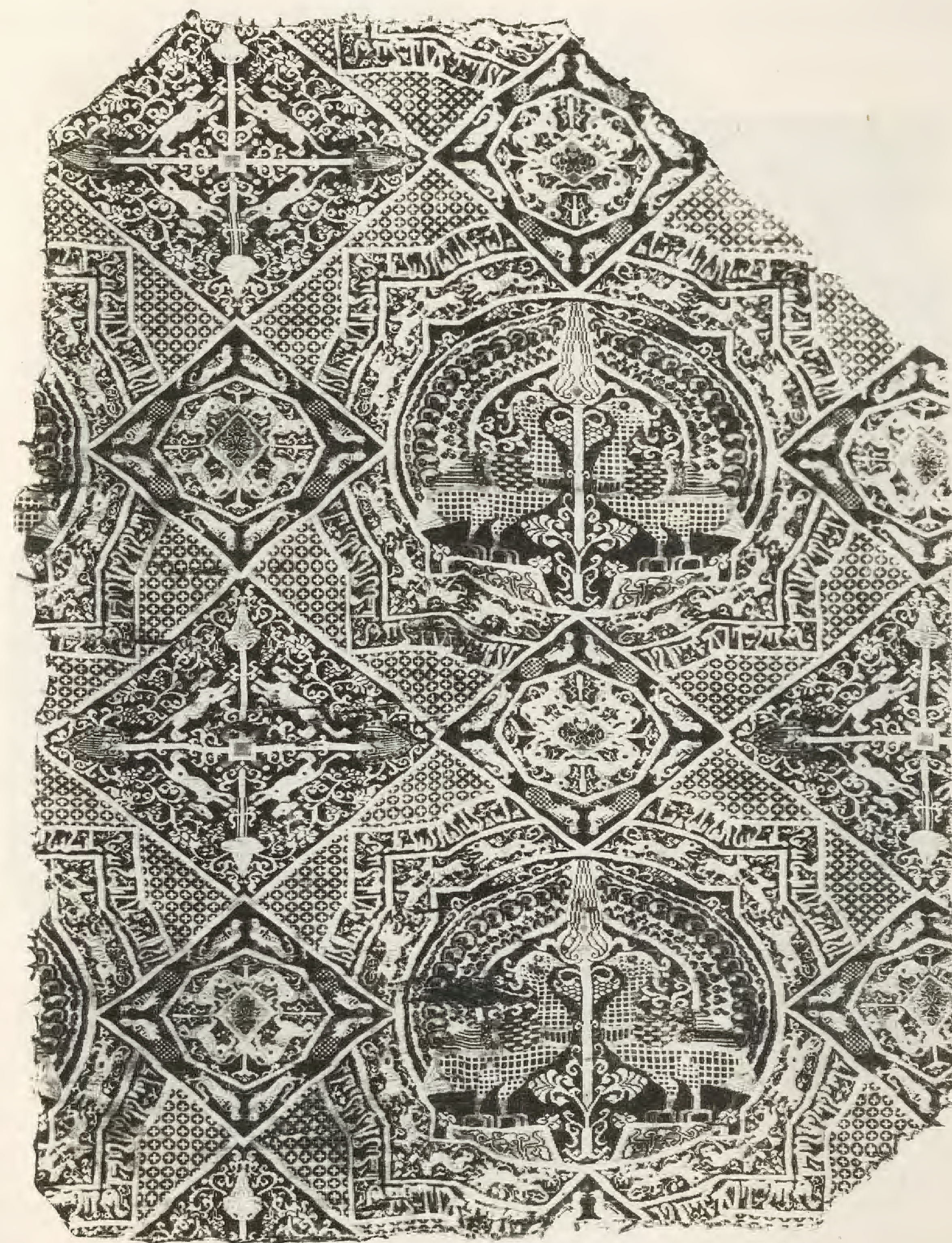
Tissu n° IX.



Tissu n° IX (détail).



Tissu n° XI.



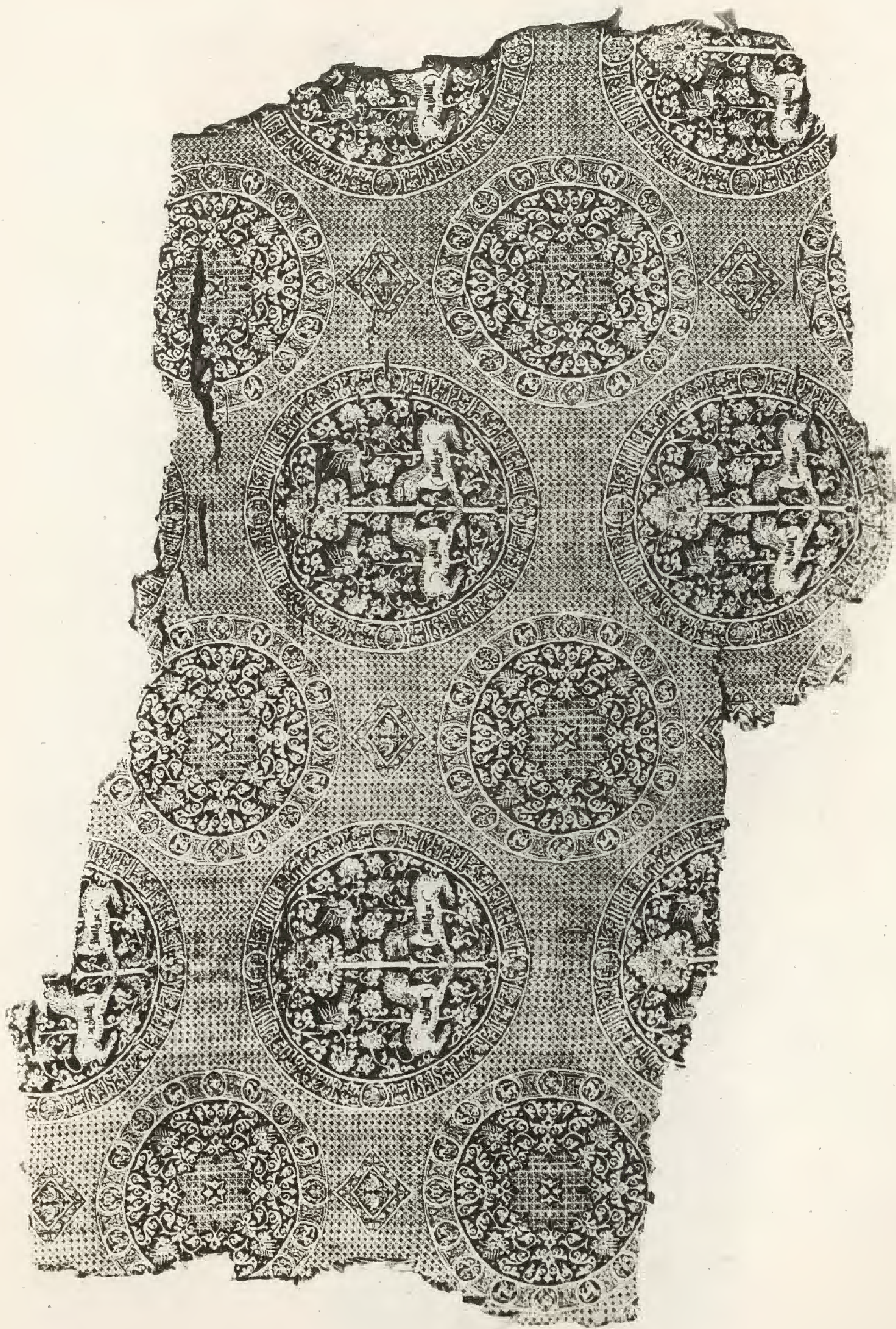
Tissu n° XII.



Tissu n° XIII.



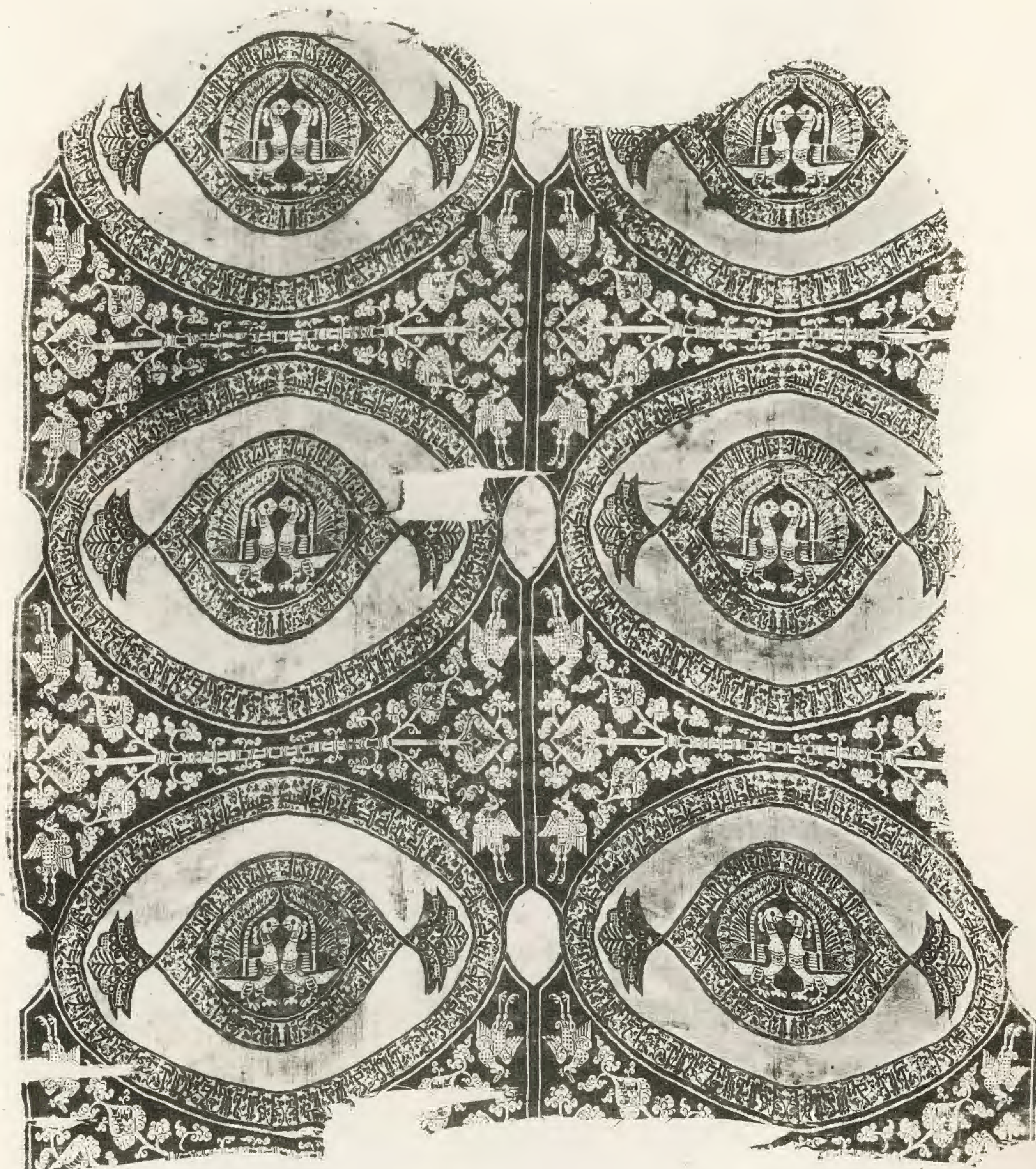
Tissu n° XIV (voir pl. XXIV).



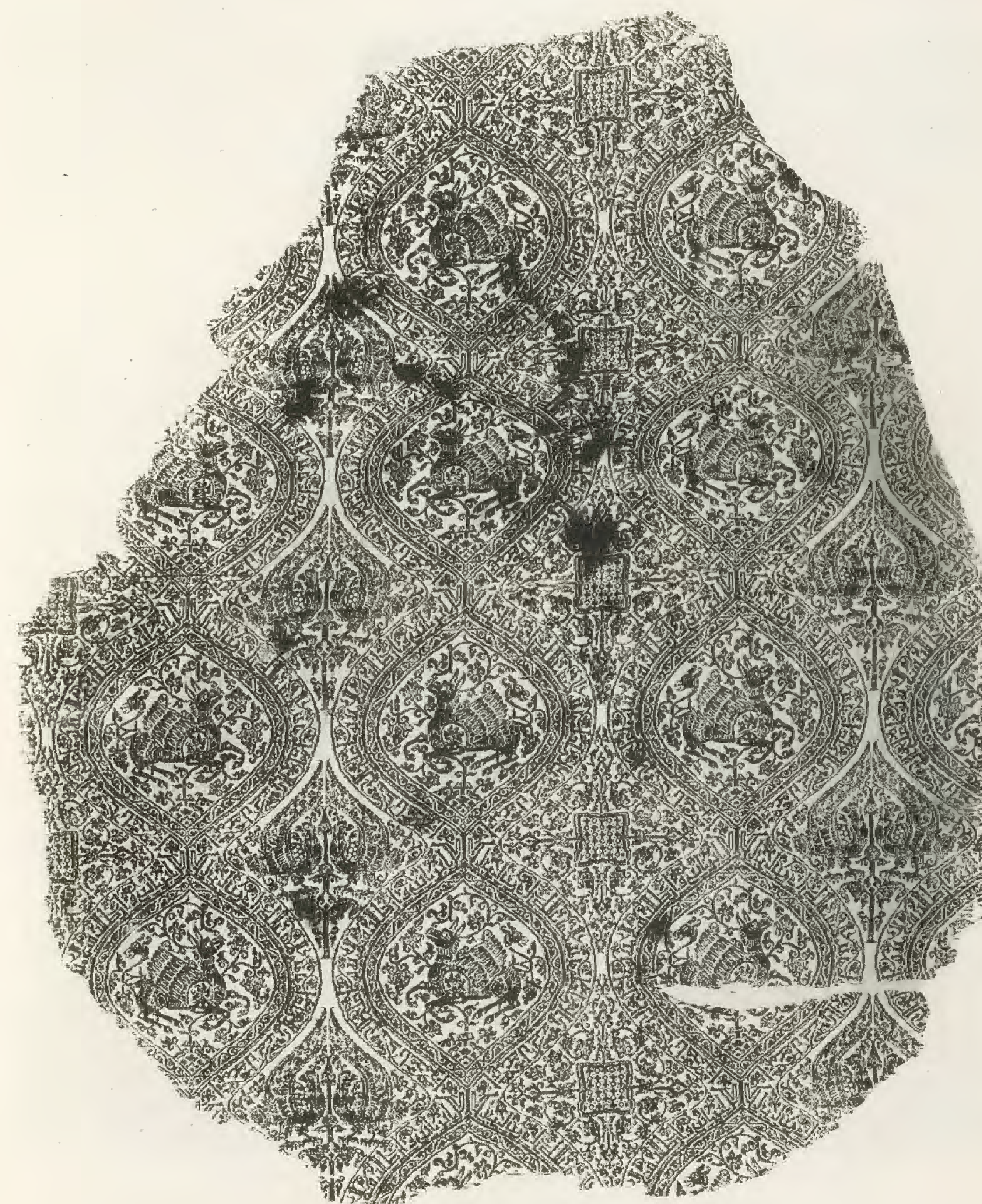
Tissu n° XV (voir p. 78*a*).



Tissu n° XIV (détail; voir pl. XXIV et p. 78*a*).



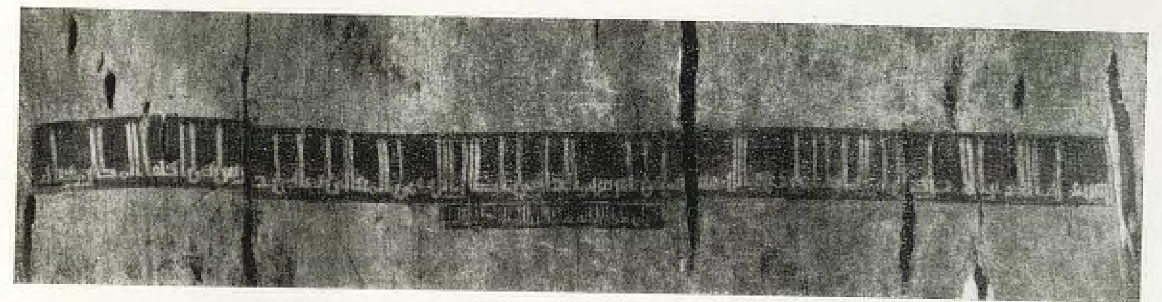
Tissu n° XVI.



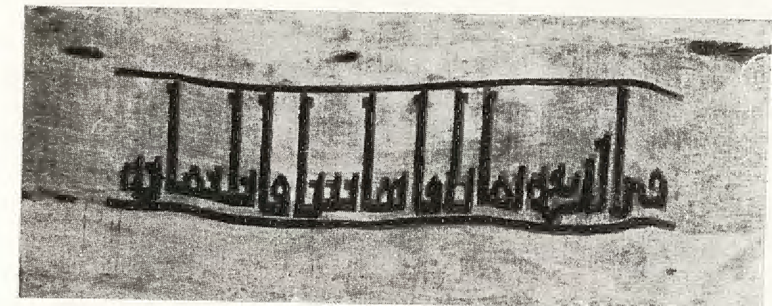
Tissu n° XVII.



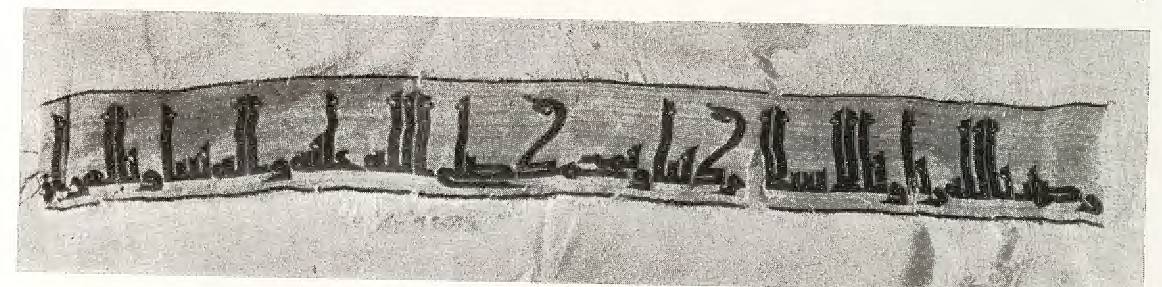
Aiguière en or (p. 91).

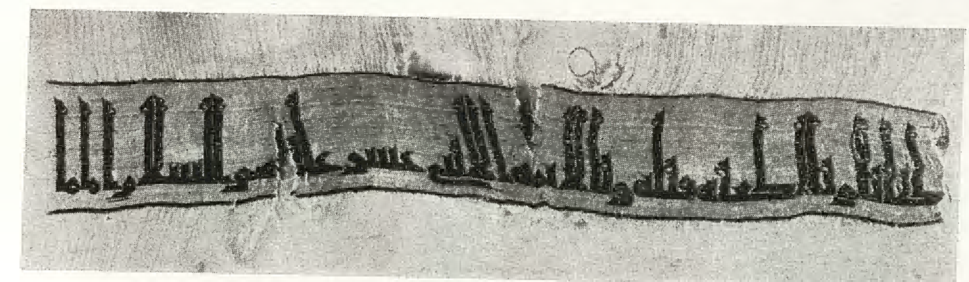


Inscription de l'étoffe n° V.

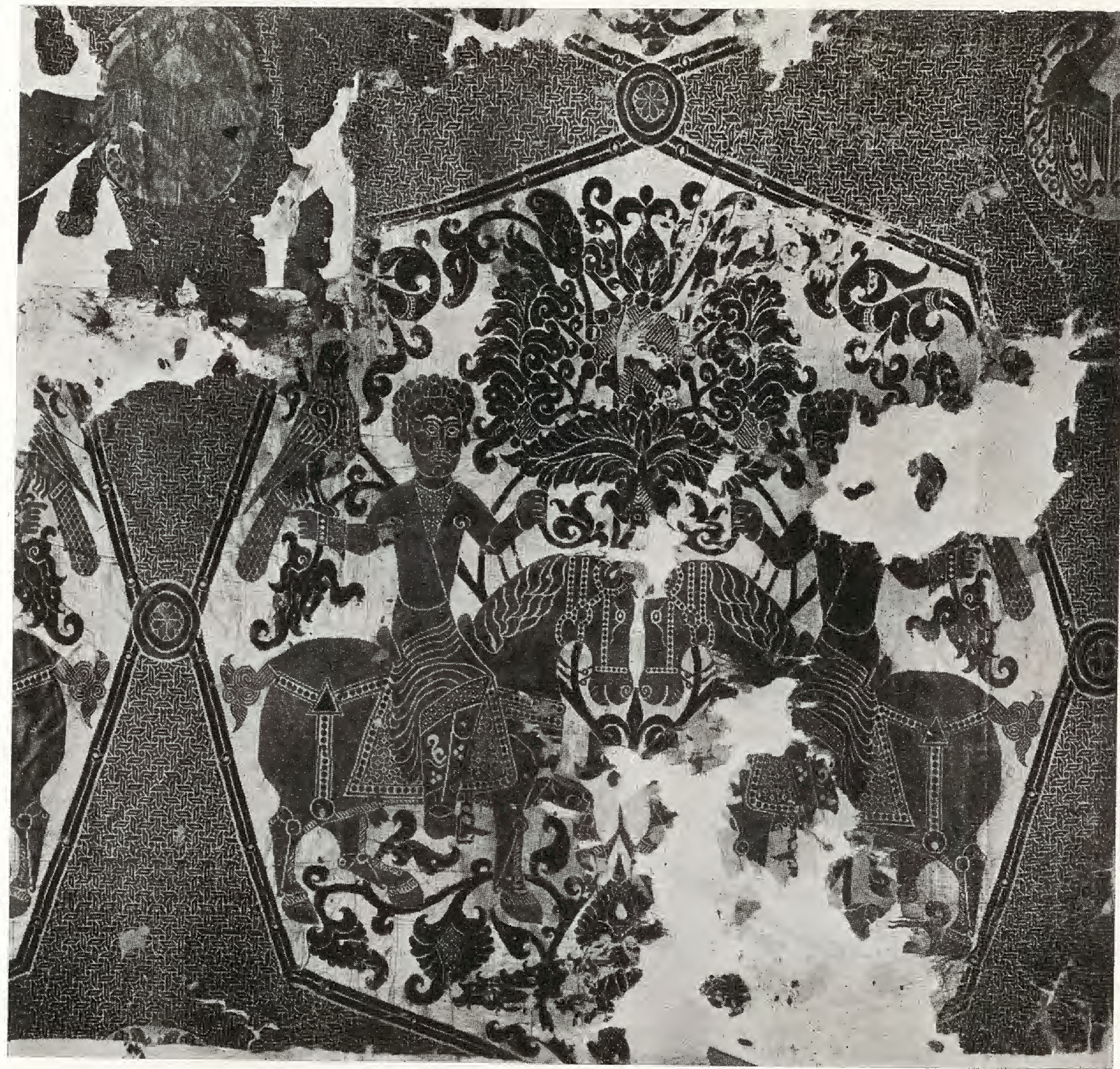


Inscription de l'étoffe n° III.





Inscription de l'étoffe n° XVIII.



Tissu de la collection Acheroff (voir p. 5, n° 30).



Fragments divers du Musée arabe du Caire et de la collection Chérif Sabry Pacha.
(Voir p. 36 et 59.)



Tissu n° XIV (voir pl. XV et XVI et p. 78*a*).



ASTON WIET — SOIERIES PERSANES

Imprimé en Égypte